UNIVERSITÉ LILLE NORD DE FRANCE

ÉCOLE DOCTORALE SCIENCES DE L'HOMME ET DE LA SOCIÉTÉ

Doctorat de langue et littérature médiévales

Julien FLORENT

Anseïs de Carthage – Édition critique du manuscrit BnF fr. 793

Tome 1 : Introduction

Thèse dirigée par Mme Marie-Madeleine Castellani, professeure émérite de l'Université de Lille

Soutenue le vendredi 9 décembre 2022

Jury :
M. Damien de Carné, Professeur de l'Université de Lorraine – Examinateur
M. Philippe Haugeard, Professeur de l'Université d'Orléans – Rapporteur
Mme Nadine Henrard, Professeure ordinaire de l'Université de Liège – Présidente du jury
Mme Emmanuelle Poulain-Gautret, Maîtresse de conférences de l'Université de Lille – Examinatrice
Mme Marie-Madeleine Castellani, Professeure émérite de l'Université de Lille – Directrice

*

À mon père

À mon grand-père

RESUME

Notre thèse propose une nouvelle édition critique de la chanson de geste *Anseïs de Carthage*, datée du milieu du XIII^e^ siècle, à partir du manuscrit BnF fr. 793. Le texte d'*Anseïs von Karthago*, publié par Johann Alton en 1892, ne répondait plus aux normes scientifiques actuelles et une nouvelle édition était donc nécessaire. Notre travail suit les principes d'édition des manuscrits médiévaux préconisés par l'École Nationale des Chartes. Nous avons relevé toutes les variantes en nous appuyant sur l'ensemble de la tradition manuscrite : celle-ci comporte trois manuscrits complets (BnF fr. 1598 et 12548 et B.M. Lyon, P.A. 59), le manuscrit de Durham (*Cathedral Library*, V. II. 17) amputé de son début et ignoré par J. Alton, et quelques courts fragments.

L'introduction grammaticale étudie la langue de la copie, du point de vue graphique et phonétique, ainsi que dans ses principales caractéristiques morphologiques, syntaxiques et métriques. Le manuscrit de base [A] présente deux mains successives, dont les habitudes propres à chaque copiste sont signalées. Il se distingue par son caractère régional, tant par la présence de traits phonétiques et morphologiques propres à la *scripta* picarde que par des hapax ou mots régionaux. L'édition est accompagnée d'un glossaire qui vise l'exhaustivité et d'un index des noms propres qui s'efforce de les identifier. À partir de ces éléments (notamment des toponymes), des hypothèses sont proposées sur la localisation de l'œuvre (Hainaut, Cambrésis, Vermandois) et ses possibles commanditaires.

L'introduction littéraire propose plusieurs pistes de réflexion afin d'inscrire cette chanson de geste dans son contexte littéraire et historique : nous avons étudié comment ce texte est associé à d'autres œuvres selon les manuscrits considérés, l'intertextualité entre ces textes ainsi qu'avec les œuvres contemporaines : autres chansons de geste, lais bretons, romans antiques (notamment le *Roman de Troie*, car *Anseïs de Carth*age est caractérisé par une forte présence du mythe troyen), et l'hybridité générique entre roman et chanson de geste, trait que la chanson partage avec d'autres œuvres épiques à partir du XIII^e^ siècle. Sont également étudiés la place de la religion, le traitement de l'espace et de la temporalité, ainsi que la question, centrale dans la chanson, du pouvoir et de sa transmission d'une génération héroïque à l'autre, montrant l'intérêt de l'auteur pour l'histoire de son temps.

ABSTRACT

Our thesis offers a new critical edition of the chanson de geste Anseïs de Carthage, dating back to the middle of the 13th century, based on the manuscript BnF fr. 793.

The text of *Anseïs von Karthago*, published by Johann Alton in 1892, was no longer meeting current scholarly standards and a new edition was therefore necessary. Our work follows the principles of editing medieval manuscripts recommended by the École Nationale des Chartes. We have noted all the variations by relying on the whole manuscript tradition : this one includes three complete manuscripts (BnF fr. 1598, BnF fr. 12548 and B.M. Lyon, P.A. 59), the Durham manuscript (Cathedral Library, V. II. 17) with its beginning cut and ignored by J. Alton, and some short fragments.

The grammatical introduction studies the language of the copy, from the graphic and phonetic point of view, as well as in its main morphological, syntactic and metrical characteristics. The staple manuscript [A] presents two successive scribal hands, with specific habits indicating each copyist. It is distinguished by its regional character, from the presence of phonetic and morphological features specific to the Picardy *scripta* to the existence of hapax or regional words. With the edition is enclosed a glossary that aims to be exhaustive and an index of proper names that attempts to identify them. Based on these elements (notably toponyms), we suggest hypotheses on the location where the work is from (Hainaut, Cambrésis, Vermandois) and its possible patrons.

The literary introduction offers several points to ponder in order to set this chanson de geste in its literary and historical context : we have studied how this text is associated with other works according to the regarded manuscripts, the intertextuality between these texts as well as with contemporary works such as other chansons de geste, Breton lais, ancient romances (especially the *Roman de Troie*, as *Anseïs de Carthage* is characterized by a strong presence of the Trojan myth), and the generic hybridism between novel and chanson de geste, a trait that the chanson shares with other epic works from the thirteenth century onward. The place of religion, the way space and temporality are dealt with, and the question of power and its transmission from one heroic generation to the next, central to the song, are also studied, showing the author's interest in the history of his time.

REMERCIEMENTS

J'exprime ma plus profonde gratitude à Madame Marie-Madeleine Castellani, professeure émérite de l'Université de Lille qui a dirigé ce travail tout au long de ces sept années avec une patience, une bienveillance et une constante disponibilité dont je mesure aujourd'hui toute la valeur.

Je remercie également Monsieur Matthieu Marchal, maître de conférence de l'Université de Lille, et Monsieur François Suard, professeur émérite de l'Université Paris X-Nanterre, pour leurs encouragements et leurs conseils avisés.

Je remercie M. Damien de Carné, professeur de l'Université de Lorraine, M. Philippe Haugeard, professeur de l'Université d'Orléans, Mme Nadine Henrard, professeure ordinaire de l'Université de Liège et Mme Emmanuelle Poulain-Gautret, maîtresse de conférences de l'Université de Lille de m'avoir fait l'honneur d'accepter de siéger dans mon jury.

Pour avoir accepté de répondre à mes questions, je remercie Mme Esther Baiwir, M. Philip E. Bennett, M. Jean-Marie Cauchie, Mme Alice Colantuoni, M. Jean Devaux, M. Jean-Michel Éloy, M. Philippe Gelez, Mme Marie Guérin, M. Jean-Charles Herbin, M. Gilles Roques, M. Bertrand Schnerb et M. Hanno Wijsman.

Pour leur aide, je remercie le personnel de la Bibliothèque universitaire de Lille, celui de la Bibliothèque Nationale, ainsi que ceux des Bibliothèques de Cambrai, de Durham, de Saint-Quentin et de Saint-Omer. Pour son aide technique, je remercie tout particulièrement M. Jérémie Berthe (ANRT).

Je remercie enfin ma famille et ma compagne.

PARTIE I - LE TEXTE ET SES MANUSCRITS

La nécessité d'une édition d'*Anseïs de Carthage* n'a été reconnue qu'avec des réserves par la critique savante tant cette chanson fut parfois jugée avec sévérité. Annonçant la parution de l'édition de Johann Alton[1], Gaston Paris affirme : « ce n'est pas une besogne attrayante que de publier d'après cinq manuscrits les 11600 vers d'*Anseïs* »[2]. Le seul intérêt de cette chanson « banale et de peu de valeur » réside, selon lui, dans l'emprunt du sujet à la légende espagnole de Rodéric, le dernier roi Goth d'Espagne. Dans un article plus développé[3], Gaston Paris revient sur la question du rapport entre le texte et la *Seconda Spagna* pour en conclure que les manuscrits français conservés ne sont que la version renouvelée d'une chanson plus ancienne.

Pendant longtemps, *Anseïs de Carthage*, daté de 1230-1250[4], souffre de la comparaison avec les premières chansons de geste. Tout en évoquant les épisodes guerriers qui, selon elle, prennent la forme d'« une interminable suite de courts récits invariables »[5], Rita Lejeune reconnaît toutefois une plus grande adresse du poète dans le « romanesque » et conclut : « La chanson de geste d'*Anseïs de Carthage* est, en bref, une œuvre fort mêlée, épico-chevaleresque, fantastico-géographique, moralisante à ses heures »[6]. Seule la courte notice de François Suard dans son *Guide de la chanson de geste*[7] s'abstient de tout jugement de valeur.

L'édition de Johann Alton présentant quelques manques – omission du manuscrit de Durham, mélange des graphies, index et glossaire incomplets –, une nouvelle édition s'imposait.

---

[1] Johann Alton, *Anseis von Karthago*, Tübingen, gedruckt für den litterarischen verein in Stuttgart (Bibliothek des litterarischen vereins in Stuttgart, n°194), 1892, désormais [Alton]. Le romaniste autrichien Johann Baptist Alton (1845-1900) a également édité *Li Romans de Claris et Laris* (1884) et *Le Roman de Marques de Rome* (1889) dans la Bibliothek des Litterarischen Vereins in Stuttgart. Il s'est aussi intéressé à la langue et à la culture ladines : *Die ladinischen Idiome in Ladinien, Gröden, Fassa, Buchenstein, Ampezzo* (1879), *Beiträge zur Ethnologie von Ostladinien* (1880), *Proverbi, tradizioni ed anneddoti delle valli Ladine orientali con versione italiana* (1881), *Rimes ladines un pért con traduzion italiana* (1885) et *Stories e chianties ladines con vocabolario ladin-italian* (1895).

[2] Gaston Paris, « Chronique », *Romania*, t. 22, n°86, 1893, pp. 328-344, pp. 332-333. Pour les autres comptes rendus : Adolfo Mussafia, *Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien,* XLIV (1893), pp. 138-144 et Dietrich Behrens, *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, XV (1893), 2, pp. 193-195.

[3] Gaston Paris, « *Anseïs de Carthage* et la *Seconda Spagna* », dans Mario Roques (éd.), *Mélanges de littérature française du Moyen Âge*, t. I, Paris, Champion, 1912, pp. 169-182 (précédemment publié dans *Rassegna bibliografica della letteratura italiana*, t. 1, 1893, pp. 174-183). Le lien apparaissait déjà dans son *Histoire poétique de Charlemagne* (Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, Paris, A. Franck, 1865, p. 494).

[4] Jean Subrenat, « De la date d'*Anséïs de Carthage »,* dans Jean Dufournet et Daniel Poirion (éds), *Mélanges de langue et de littérature médiévales offerts à Pierre Le Gentil, professeur à la Sorbonne, par ses collègues, ses élèves et ses amis*, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur et Centre de documentation universitaire, 1973, pp. 821-825.

[5] Rita Lejeune, « Les épopées romanes », dans Hans Robert Jauss et Erich Koehler (eds), *Grundriss der romanischen literaturen des mittelalters*, Heidelberg, Carl Winter Universitätsverlag, vol. III, t. 1, fasc. 2, 1981, pp. 38-41, p. 39.

[6] Pour un jugement similaire, voir également : Jacques Horrent, « L'Histoire de Charlemagne en Espagne », dans Madeleine Tyssens et Claude Thiry (éds), *Charlemagne et l'épopée romane, Actes du VII^e Congrès International de la Société Rencesvals, Liège, 28 août – 4 septembre 1976*, t. I, Paris, Les Belles Lettres, 1978, pp. 125-156, pp. 152-54.

[7] François Suard, *Guide de la chanson de geste et de sa postérité littéraire (XI^e-XV^e siècles), op. cit.*, p. 188.

I. Les manuscrits

1. BnF fr. 793 [A][8]

Ce manuscrit, ancien 7191 (cote visible sur le f°1), comportant 196 feuillets, est daté du dernier quart du XIII^e^ siècle (vers 1280-1300) : il contient *La canchon d'Anseis de Carthage* (ff°1r-72v) et *Atis et Prophilias* (ff°73r-195v).

La couverture de maroquin rouge, datée des XVII^e^-XVIII^e^ siècles, porte les armes de France sur les plats et chiffre au dos. Le titre doré au dos indique : *ROMAN DE DATIS*. En 1544, la reliure était en velours vert, d'après une mention dans la marge du f°195v.

Les trois premiers cahiers sont numérotés en chiffres romains. Le volume, de dimensions 305 x 220 mm, est en parchemin : le texte est précédé de cinq feuillets laissés blancs (trois de papier et deux de parchemin) et se termine par quatre feuillets de garde en papier. Il est constitué de 22 cahiers dont les trois premiers sont numérotés en chiffres romains.

On relève des traces de couture en bas des f°27, 34, 43 et des trous aux f°11rb, 55rb, 70rb, 86rb et 164ra. Les deux mains sont régulières, hormis au v. 8555 où les jambages supérieurs sont plus grands dans le second hémistiche du vers.

L'ensemble du manuscrit a été rédigé par trois copistes anonymes :

- le premier copiste aux ff°1r-16v (cahiers 1 et 2), dont l'écriture est assez grande
- le deuxième copiste aux ff°17r-72v (cahiers 3-9), plus petite, pour le reste d'*Anseïs de Carthage*[9]
- le troisième copiste aux ff°73r-156v (cahiers 10-17)
- de nouveau, le deuxième copiste aux ff°157r-195v (cahiers 18-22)

▪ L'organisation du manuscrit

Le manuscrit s'organise ainsi :

- neuf quaternions réguliers pour les ff°1-72. Des réclames sont présentes jusqu'au f°64 inclus, le dernier quaternion ne comporte pas de réclame. Les réclames sont visibles aux f°8v (coupée), 16v, 24v, 32v, 40v, 48v, 56v et 64v. La réclame du f°16 se situe juste avant le changement de main. La fin des trois premiers cahiers est signalée par une marque dans la marge inférieure : un *I* entre deux points surmonté d'un *9* pour le premier cahier, un *II* surmonté d'un *9* pour le deuxième, un *III* pour le troisième.
- sept senions réguliers pour les ff°73-156. Une seule réclame au f°156v.

[8] Utilisé comme manuscrit de base par J. Alton.
[9] J. Alton considère qu'il s'agit de la même main : *jedoch von der gleichen hand* [Alton, p. 428].

- quatre quaternions réguliers pour les ff°157-196 avec des réclames jusqu'au f°180.

- **Mise en page**[10]

La justification du texte est de 160x200mm. Les deux colonnes comportent de 40 à 42 vers. Pour *Anseïs de Carthage*, les colonnes passent, à partir du f°57r, de 40 à 41 vers.

Les lettrines rouge (au nombre de 137) et bleu (au nombre de 162) alternent et sont ornées de filigranes rouge et bleu. Elles sont signalées par des minuscules placées à gauche de la lettrine (encore visibles par exemple aux ff°3vb, 4ra, 4va, etc.). Les lettrines ont toutes été colorées. L'alternance de couleur n'est pas tout à fait respectée et l'on peut constater les faits suivants :

- 22 folios comportent une lettrine bleue à la fin du recto et au début du verso
- seul le cahier 5 en entier respecte totalement l'alternance
- on relève dans le f°1r deux lettrines bleues et dans le f°47v deux lettrines rouges qui se suivent
- les f°47, 52 et 59 se terminent par une lettrine rouge et les suivants commencent également par cette couleur
- le f°51 se termine par une lettrine bleue et le suivant commence également par cette couleur.
- tous les cahiers commencent par une lettrine de couleur différente de celle qui terminait le cahier précédent, sauf les cahiers 2 et 3 : une lettrine bleue termine le cahier et commence le suivant
- Le f°15v comporte deux lettrines *b* graphiées différemment : *B* en bleu et *b* en rouge
- Le f°71r comporte la même lettrine *f* pour *Prise* et pour *François*

Le tableau suivant reprend la disposition des lettrines dans la partie d'*Anseïs de Carthage* :

[10] Pour des éléments complémentaires au sujet de la mise en page, voir la notice de ce manuscrit par Maria Careri dans Maria Careri, Françoise Féry-Hue et *alii* (éds), *Album de manuscrits français du XIII^e siècle. Mise en page et mise en texte*, Rome, Viella, 2001, pp. 66-70.

Lettrines d'Anseïs de Carthage

Folio	Recto	Verso	Folio	Recto	Verso
1.	B B R	B R B	37.	B R B	R B
2.	R	B	38.	R B R	B R B
3.	R B R B	B R	39.	R	B R B
4.	B R B R	B R	40.	R B	R B R
5.	B R	B R B	41.	B R	B R B R
6.	R B R	B R	42.	B	R
7.	B R B	B	43.	B	R B
8.	R	B R B	44.	R	B R B
9.	R B	B R	45.	R	B R B
10.	B	B R B	46.	R B	B
11.	R B	B R B	47.	R B	B R R
12.	R B R B	B R B R	48.	R B	B
13.	B R	B R	49.	R B	R B
14.	B R B	B R	50.	R B	R B R B
15.	B	B R	51.	R B R	B R B
16.	B R	B	52.	B R	B R
17.	B	R B	53.	R B R	B
18.	R B	B	54.	R B	R
19.	R B	B	55.	B	B
20.	R B R B	B	56.	R B	B
21.	R B	B	57.	R B	R B
22.	B R B	R B	58.	R B	R B
23.	R B	B R	59.	R	B R
24.	B	B R B R	60.	R B R B	B R
25.	B	R B R	61.	B R	B R
26.	B R	B R	62.	B R	B
27.	B R	B	63.	R B R	B R
28.	R B	B R	64.	B R	B R
29.	B R	B R	65.	B R B	R B
30.	B R B	R	66.	R B R	B R
31.	B R	B	67.	B	B R
32.	R	B R	68.	B R	B R
33.	B R	B R	69.	B R	B R B
34.	B R	B R	70.	R B	B
35.	R B	B R B	71.	R B R B	R
36.	R B	B R	72.	B R	B

- **Miniatures**

Le manuscrit comporte quatre miniatures d'environ 55x52mm avec des baguettes marginales encadrant le texte : une pour *Anseïs de Carthage* et trois pour *Athis et Prophilias*. Une note marginale en bas du f°195 (*.VIII. s. et .XVI. d. de .II. pialtre et .IIII. d. a bourle ; paiet .III. d*) correspond au prix des illustrations.

La première miniature (f°1ra) représente, sur fond d'or, Charlemagne, tenant un sceptre à fleur de lys : l'empereur couronne Anseïs et lui remet son épée, devant cinq personnages en

arrière-plan. Les personnages portent des vêtements rouge et bleu. L'épée sort du cadre par le haut. Le *S* du premier mot s'entrelace entre l'arrière-plan et le premier plan. La baguette marginale est ornée d'animaux (lièvre, dragon, chien) et d'un chardonneret. Elle se termine par des motifs végétaux. Un écu bleu portant trois lys d'or est suspendu par une courroie rouge à la baguette du bas.

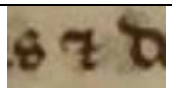
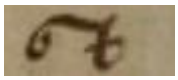
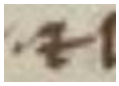
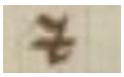
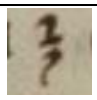
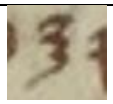
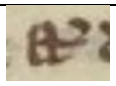
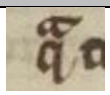
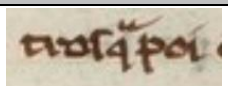
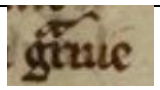
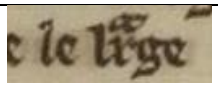
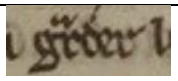
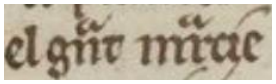
La seconde miniature (f°73ra) représente sur fond d'or, Athis et Prophilias : ils se tiennent par la main, leur autre main tenant un gant. L'un en rouge l'autre en bleu se tiennent sous un arc brisé à cinq lobes. Les baguettes marginales, plus épaisses, sont ornées de motifs végétaux et chimériques (avec tête et ailes). On y trouve un lièvre et un chien, ainsi qu'une femme appuyée sur une canne qui menace d'une quenouille un renard emportant une volaille.

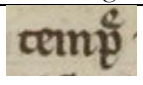
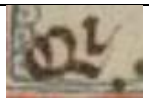
La troisième miniature (f°156r) est située en bas du folio. L'initiale (*B* de Bilas) rouge est historiée, elle englobe une ville entourée de murailles, d'où s'élèvent trois tours aux architectures bien distinctes. La baguette du bas, ornée aux extrémités de motifs floraux, supporte trois tentes et une série de soldats armés, à pied ou à cheval, se faisant face, de part et d'autre d'une baguette remontant entre les deux colonnes. Celle-ci se termine en haut par des motifs végétaux s'étendant au-dessus des deux colonnes.

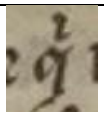
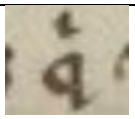
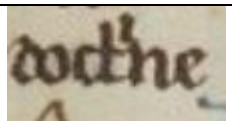
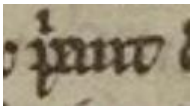
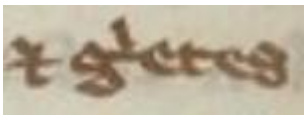
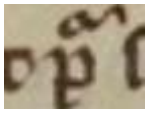
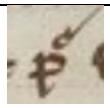
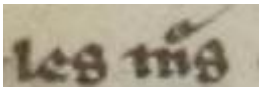
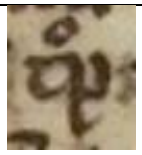
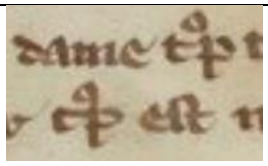
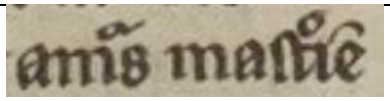
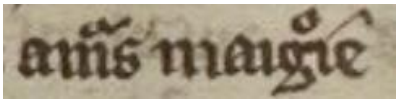
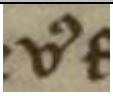
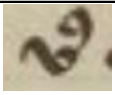
La quatrième miniature (f°157r) est située en haut à droite du folio et orne l'initiale *L*. Sur fond d'or, Thésée préside un conseil, encadré de murs et de tours. Les baguettes supérieures et inférieures se terminent sur la marge extérieure par des motifs végétaux. La baguette inférieure supporte un satyre muni d'un arc dont la flèche s'apprête à frapper un échassier dans le dos.

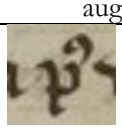
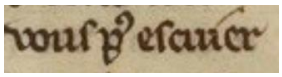
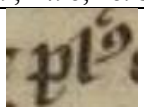
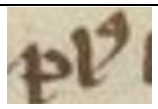
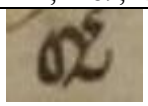
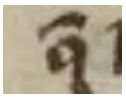
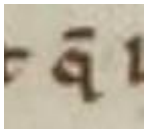
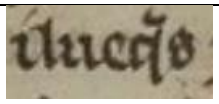
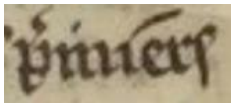
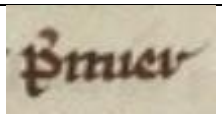
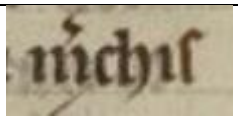
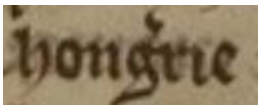
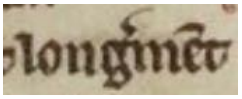
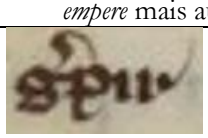
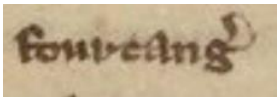
- **Système d'abréviations**

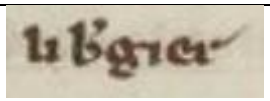
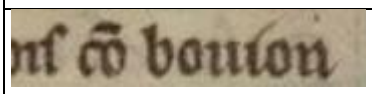
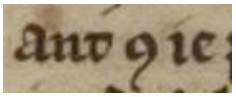
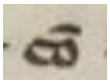
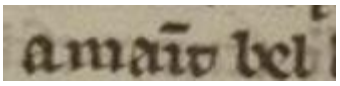
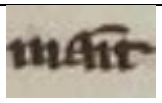
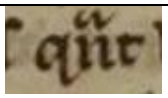
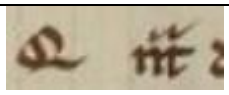
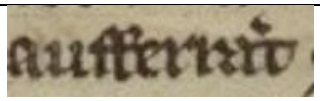
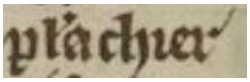
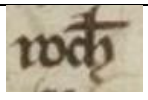
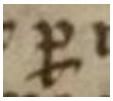
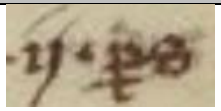
Utilisant un système abréviatif commun, les deux copistes se distinguent toutefois par des usages qui leur sont propres et qui sont relevés dans le tableau suivant :

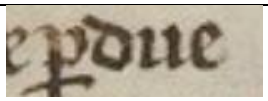
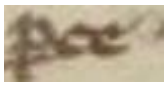
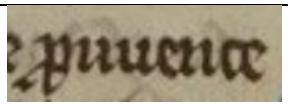
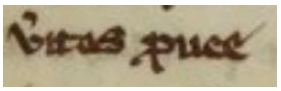
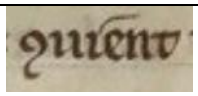
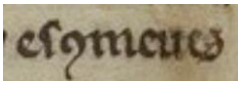
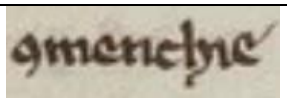
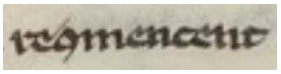
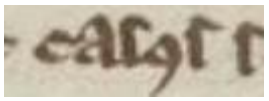
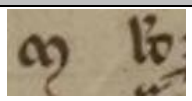
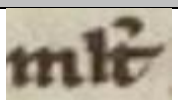
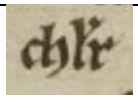
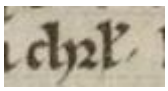
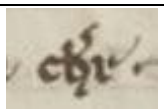
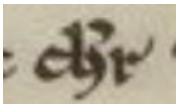
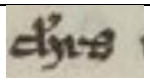
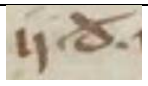
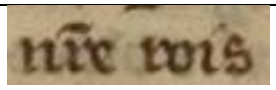
<table>
<tr><th colspan="4">1. Abréviations par graphisme</th></tr>
<tr><th colspan="2">Première main</th><th colspan="2">Seconde main</th></tr>
<tr><td> 
F°1ra – 7 (intérieur)
 
F°2ra – 178 (début)</td><td>Et</td><td> 
F°17ra – 2565
 
F°17ra – 2562 (début)</td><td>Et</td></tr>
<tr><td colspan="4">Toujours utilisée sauf aux v. 120, 1634, 1644, 2090, 8235.</td></tr>
<tr><td> 
F°15ra – 2259</td><td>Est</td><td> 
F°48ra – 7527</td><td>Est</td></tr>
<tr><td colspan="2">Seule occ.</td><td colspan="2">2 occ. (et v. 4648)</td></tr>
<tr><td>Ø</td><td>Ø</td><td> 
F°47va – 7740</td><td>Sunt</td></tr>
<tr><td colspan="2"></td><td colspan="2">(occ. entre les v. 7466 et 11077)</td></tr>
<tr><th colspan="4">2. Abréviations par lettres suscrites</th></tr>
<tr><td> 
F°8rb – 1193</td><td>Qu’a</td><td> 
F°44vb – 7025</td><td>Qu’a</td></tr>
<tr><td colspan="2">La 1ère main n’utilise que cette abréviation</td><td colspan="2">La 2e main abrège très peu, uniquement avec ce signe aux v. 7025 et 7327.</td></tr>
<tr><td> 
F°1ra – 20</td><td>Guarnie</td><td>Ø</td><td>Ø</td></tr>
<tr><td> 
F°1va – 102</td><td>Large</td><td>Ø</td><td>Ø</td></tr>
<tr><td colspan="2">targier 2203</td><td colspan="2"></td></tr>
<tr><td> 
F°2ra – 166
 
F°14ra – 2075</td><td>-ua-

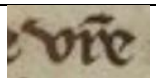
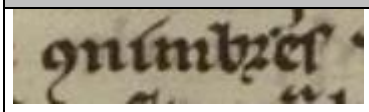
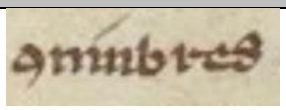
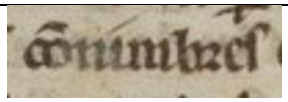
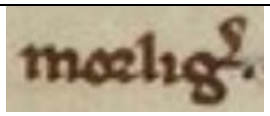
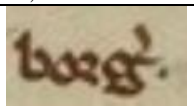
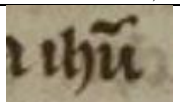
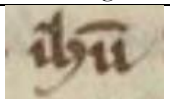
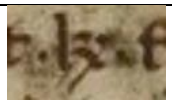
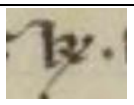
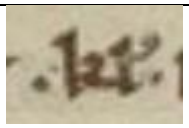
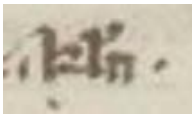
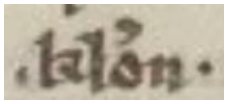
-ra- / -ar-
el grant marcié</td><td>Ø</td><td>Ø</td></tr>
<tr><td colspan="2">Ambiguïté du signe suscrit : 2 lettres et 1 seule ?</td><td colspan="2">Pas d’abréviation avec a suscrit dans cette main</td></tr>
<tr><td> 
F°7va – 1053</td><td>-pre
(seule occ.)</td><td>Ø</td><td>Ø</td></tr>
<tr><td colspan="4">1 seule occ. dans la 1ère main. Les deux mains privilégient l’usage d’un signe suscrit (voir ci-dessous).</td></tr>
<tr><td> 
F°6vb – 940 (début)</td><td>Qui</td><td>
F°17rb – 2628 (début)</td><td>Qui</td></tr>
</table>

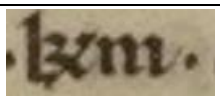
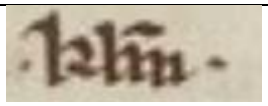
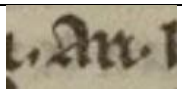
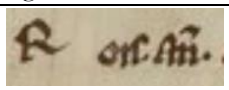
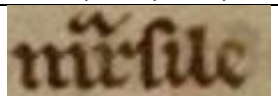
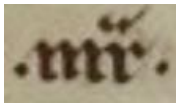
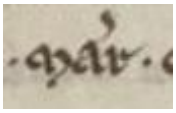
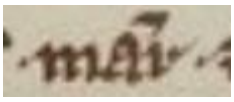
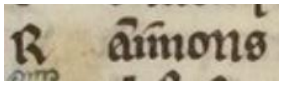
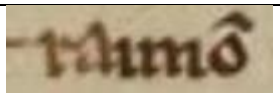
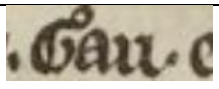
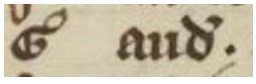
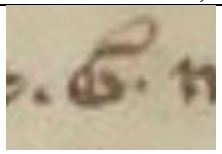
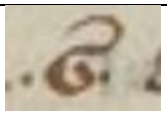
 F°3ra – 328 (intérieur)		 F°22ra – 3361 (intér.)	
Forme abrégée toujours utilisée au début du vers (sauf 2395), et régulièrement à l'intérieur : 328, 693, 704, 750, 820, 1112, 1148, 1354, 1368, 1413, 1487, 1493, 1561, 1886, 1896.		Forme abrégée toujours utilisée au début du vers mais rarement à l'intérieur : 3361, 4956, 5691, 6577, 6653, 7390, 7466, 7514, 7597, 8892, 9156, 9671, 9709, 9768, 9800, 10045, 10143, 10146, 10395, 10759, 10786, 11045, 11477.	
 F°16ra – 2398  F°5ra – 658	*-ri-*	 F°70vb – 11217	*-ri-*
Evesquiiés 215		Seule occ.	
 F°2rb – 293	*Pour* *-ur-*	 F°20vb – 3170  F°21vb – 3329	*Pour* *-ur-*
Utilisée également pour *mordraire* 1791, *seignor* 1843, *greignor* 1880, *retornant* 2268, *pourfent* 2447 ainsi que pour abréger -ur- : *faiture* 1521, *jointure* 1522, *droiture* 1527.		Utilisée également pour *porofrir* 3123, *poroffrir* 4180	
 F°5va – 743	*Trop*	 F°68ra – 10766-67	*Trop*
Autres occ. : 262, 838, 1211, 1469.		Utilisée uniquement dans le f°68ra, aux v. 10766-67-82	
 *fine amor mastroie* F°5ra – 636  *amors m'aigroie* F°5ra – 653		Ø	
Deux signes côte à côte pour abréger *-or-* et *-ro-*			
3. Abréviations par signes spéciaux suscrits			
 F°1vb – 130	*Vous*	 F°17vb – 2710	*Vous*

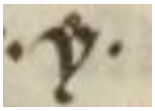
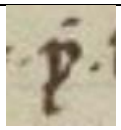
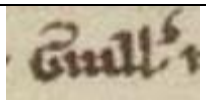
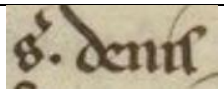
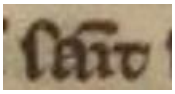
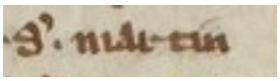
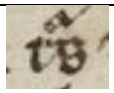
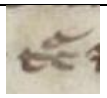
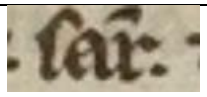
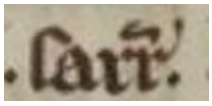
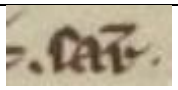
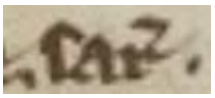
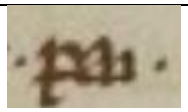
Peu utilisée avant le v. 1000 (137, 401, 425, 586, 651, 760, 806, 817, 932, 991, 995) ; sa fréquence augmente ensuite.		Bien représentée dans la 2e main, la forme abrégée est privilégiée.	
 F°2rb – 301  F°3va – 432	*Puis* *Puist*	Ø	Ø
Utilisée aux v. 301, 414, 601, 605, 716, 719, 732, 877, 1152, 1166, 1243, 1392, 1396, 1398, 1405, 1408, 1419, 1496, 1695, 1715, 1862, 2131, 2134.		Aucune forme abrégée.	
 F°3vb – 443	*Plus*	 F°63va – 10045	*Plus*
Utilisée aux v. 498, 563, 639, 764, 881, 916, 950, 986, 1081, 1111, 1189, 1202, 1404, 1776, 2172, 2428.		Très rarement utilisée : 3136, 11344. *Escus* 3498, 9704, etc., *vertus* 10093, 11146	
 F°2ra – 167 (début)  F°5rb – 696 (intérieur)	*Que*	 F°21ra – 3215	*Que*
Aucune forme dévelop. dans la 1ère main.		La seconde main utilise régulièrement la forme dévelop., toujours à l'intérieur du vers (sauf 6061).	
 F°3ra – 330	*-que-* (intérieur d'un mot)	Ø	Ø
Seule occ. de cette forme abrégée		Aucune occurrence de ce signe.	
 F°5vb – 770	*pre-*	 F°17ra – 2588	*pre-*
Utilisée pour *premiers* 770, 900, *present(e)* 1626, 1666, 1889, *premerain* 2315, *aprés* 999, 1818, 1871.		Pour *premier(s)* (sauf aux v. 3480, 3937, 5629, 7735, 8528, 9956, 11200), *premerain-, presse, pressissent, empere* mais aussi *grevés* 3314, etc.	
 F°2va – 244  F°3ra – 350  F°10ra – 1447	*-(u)er-* *-ar-* *-e-*	 F°27ra – 4187  F°25va – 3942	*-(u)er-* *-ier*

Pour *(en)vers*, *merchis* 244, 1124, *vergonder* 424, *guerpirai* 471, 1890, *herbregage* 600, *merites* 614, *guerroie* 651, *esmerveillent* 760, *guerre* 951, *verté* 1126, *merveilles* 1367, *couvers* 1374, 1406, *vermeil* 1406, *vermaus* 1480, *hermine* 2411, *terre* 1795, etc. et pour *Hongarie* 350, *hardi* 513.		Utilisée, hormis pour *hauberc* 3209, etc., *enterré* 2801, *losengier* 2926, *mesagier* 3945, etc., *mangier* 8866, *merchia* 8977, *joster* 9376, *doter* 9879, etc.. Le signe suivant est utilisé en concurrence.	
Ø	Ø	 F°17rb – 2611	*-er-*
		Verdoiant 2746, *hermin* 2972, *mervellous* 3227, *terre* 3228, 3755, 3765, *terrestre* 3766, *guerrier* 4913, *versement* 10265, *vermel* 10363.	
 F°1va – 78  F°1va – 109	*Com*	 F°23ra – 3523 F°22ra – 3393	*Con*
Barre de nasalité 2437 et *9* pour *com* 771.		Développée en *con.*	
 F°2rb – 198	Barre de nasalité *N*	 F°31ra – 4829	Barre de nasalité *n*
 F°1ra – 28	*Quant*	 F°17ra – 2574	*Quant*
 F°3vb – 449  F°11vb – 1739 F°14ra – 2090	*-n-*	Ø	Ø
Signe notant la lettre *n* et également *-ue-* (2090).		Aucune occurrence.	
 F°14va – 2170	*Rochier*	Ø	Ø
Seule occurrence, à la fin du vers.			
4. Abréviation par signes spéciaux non suscrits			
 F°1vb – 146	*Par*	 F°20rb – 3108	*Par*

 F°14ra – 2095	*Per*	 F°20rb – 3110	*Per*
Les deux mains utilisent cette abréviation aussi bien pour *per* que pour *par*.			
 F°3ra – 347	*Pro*	 F°28ra – 4345	*Pro*
Deux occurrences dans la 1ère main (839).		La 2e main utilise volontiers cette abréviation.	
 F°3rb – 393  F°4vb – 611	*con* (début d'un mot) *Esconmeües* (intérieur)	 F°25ra – 3843  F°22vb – 3481  F°64rb – 10178 et 296	*con* *con* (milieu d'un mot) *-cun-*
Sauf l'exception ci-dessus, la 1ère main n'utilise pas cette contraction à l'intérieur d'un mot. Formes de *C(h)ascun(s)* jamais abrégées		La 2e main utilise cette contraction aussi bien au début qu'à l'intérieur d'un mot.	
5. Abréviations par contraction			
 F°2ra – 160	*Molt*	 F°23rb – 3591	*Molt*
 F°11vb – 1746  F°11vb – 1737	*Chevalier* (1 occ. avec inversion *l*/*r*)	 F°17ra – 2555  F°17vb – 2709	*Chevalier*
Aucune occ. abrégée avant le v. 1017. Toutes abrégées après ce vers.		Toutes les occ. de ce mot sont abrégées (sauf 5181)	
Ø	Ø	 F°27rb – 4214	*Chevaliers*
Aucune occ. de ce mot abrégée.		Toutes les occ. de ce mot abrégées (sauf 10987).	
Ø	Ø	 F°67rb – 10652	*Deniers* (seule occ.)
 F°1rb – 37	*Nostre*	Ø	Ø
Rare, seulement 3 occ. (785, 1505, 2510).		Aucune forme abrégée.	

 F°5va – 650	*Vostre*	Ø	Ø
Rare, 6 occ. (2118, 2123, 2201, 2230, 2235)		Aucune forme abrégée.	
6. Les noms propres et les ethnonymes			
 F°2rb – 231	*Connimbres*	 F°35vb – 5574	*Conninbres*
 F°8rb – 1180	*Connimbres*	Ø	Ø
Toujours ainsi sauf 1183 et 2467 (tilde de nasalité) et *Counimbres* (1116, 1932, 2260).		Pas abrégées sauf aux v. 5574 et 11076.	
Ø	*Morligane*	 F°17ra – 2583	*Morligane*
Toujours en entier.		Toujours sauf aux v. 2649, 2758, 3389, 5300.	
Ø	*Borgoigne*	 F°17ra – 2589	*Bourgogne*
Toujours en entier.		Toujours abrégées sauf *Borgogne* 5067 et 9282.	
 F°2ra – 182	*Jhesu*	 F°68va – 10872	*Jhesu*
Toutes les occ. abrégées.		Forme toujours dévelop., sauf aux v. 10872, 11310, 11447, 11449.	
 F°1rb – 42	*Karles/Karlon* (selon le cas)	 F°21vb – 3337	*Karles*
Toujours abrégées (vs *Charl-* 13 occ. non abrégées).		Aucune forme non abrégée.	
Ø	Ø	 F°18rb – 2793  F°19va – 2963 (rime)  F°59vb – 9413	*Karlon / Karles* (selon le cas)

 F°1vb – 144	*Karlemagnes*	 F°17rb – 2625	*Karlemaine* (laisse en -aine) sinon *Karlemagne(s)*
Seule forme abrégée pour cette main.		Abrégés aux v. 3560, 3754, 3942, 9561, 9948	
 F°4vb – 604	*Anseïs*	 F°17ra – 2576	*Anseïs*
Rare sauf aux v. 604, 1792, 1863, 2049, 2122, 2176, 2291, 2309, 2331, 2359, 2366, 2404, 2472		Abréviation davantage utilisée que la forme dévelop.	
 F°1rb – 70 F°13rb – 1987  F°15a – 2243	*Marsile* *Marsile* (seule occ. de cette abréviation)	Ø  F°17ra – 2562  F°17ra – 2565	*Marsile*
Abrégée pour la moitié des occ. (dévelop. aux v. 70, 398, 523, 896, 934, 944, 1264, 1342, 1662, 1698, 1846, 1849, 1984, 1987, 2079, 2107, 2146, 2159, 2161, 2172, 2238, 2243, 2250, 2295, 2344, 2511).		Forme abrégée toujours utilisée sauf aux v. 5407, 5881, 7976, 10606, 11281.	
Ø Ø  F°13rb – 1967	Ø Ø *Rainmons*	 F°17ra – 2587 F°49rb – 7765 Ø	*Raimon(s)* *Rainmons*
Aucune forme abrégée pour ce nom (69 occ.) sauf avec barre de nasalité sur *ai* (1967).		Forme abrégée avec la barre de nasalité finale : *Raim-* 2587, 2979 et *Rainm-* 7765, 8160, 8832, 8402, 8443, 8746, 8993, 9810, 9909, 10470,10479, 10698, 11490, 11494.	
 F°11va – 1708  F°13va – 2032	*Gaudisse* (courante) (1 occ.)	 F°40ra – 6238	Ø
Abrégée aux v. 1708, 1800, 1851, 1958, 1969, 1976, 2027, 2032, 2062, 2118, 2127, 2178, 2224.		Toujours la forme dévelop., sauf 6238 (mais cette abréviation est celle utilisée pour *Guis*).	
Ø	Ø	 F°20vb – 3193	*Guis/Guion* (selon le cas)
Nom toujours en entier.		En concurrence avec la forme dévelop.	

 F°13rb – 1965	*Ysoré(s)*	 F°17vb – 2696	*Ysoré(s)*
Toujours la forme dévelop., sauf aux v. 1965, 2136, 2160, 2200, 2218, 2223, 2236, 2271, 2430, 2487.		Toutes les occ. de ce nom sont abrégées.	
Ø	Ø	 F°27vb – 4294	*Guillaume*
 F°13vb – 2034  F°1va – 103	*saint*	 F°51rb – 8071	*saint*
Toujours la forme dévelop., sauf aux v. 1783, 2034, 2509 et avec signe suscrit : 103, 251, 913.		Toujours la forme dévelop., sauf aux v. 703, 7832, 8071.	
 F°14rb – 2146	*Turs*	 F°47rb – 7401	*Turc*
Abréviation rare, uniquement ces deux occurrences.			
 F°14va – 2170  F°15rb – 2279	*Sarrazins*	 F°17vb – 2701  F°17va – 2655	*Sarrazins* *Sarazis* (laisse en -is)
Toujours la forme dévelop., sauf : - Type *r* : 2124, 2170, 2194, 2380 - Type *rr* : 2279, 2490, 2524		Toujours la forme abrégée sauf aux v. 2884, 2996, 4116, 5210, 6010, 9206. Toujours type *r* sauf *rr* au v. 2938	
Ø	Ø	 F°18ra – 2737	*Paien(s)* (selon le cas)
Aucune forme abrégée pour ce nom.		Formes développées et abrégées en concurrence.	

Pour conclure, les deux systèmes diffèrent sur les points suivants :

- la seconde main utilise une abréviation pour **sunt**, la première main jamais.
- la seconde main utilise très peu l'abréviation par lettre suscrite (sauf **i** et **o**), la première y a davantage recours.
- la première main semble utiliser le **a** suscrit pour abréger **ua**, **a**, **ar** et **ar**.
- la première main abrège **puis** et **plus**, la seconde n'abrège jamais le premier et très rarement le second.

- la première main abrège systématiquement **que**, la seconde conserve volontiers la forme complète à l'intérieur du vers (mais jamais au début).
- la première main utilise le même signe pour abréger **uer** et **ar**.
- la première main n'utilise qu'une seule fois l'abréviation de **pro-**.
- la seconde main n'abrège jamais **nostre** et **vostre**, contrairement à la première.
- la première abrège moins les noms propres et les ethnonymes que la seconde main : **Morligane, Borgoigne, Raimons, Guis** et **paien(s)** ne sont jamais abrégés. **Anseïs** et **Ysoré(s)** n'apparaissent qu'abrégés dans la seconde main, **Marsile** est abrégé (hormis 5 exceptions), en revanche le nom de **Gaudisse** y est toujours complet. **Sarrasin(s)** est rarement abrégé dans la première main mais rarement développé dans la seconde.
- au fil de sa copie, la première main semble plus encline à abréger, notamment **chevalier** (mais pas **chevaliers**).

En définitive, la première main utilise un système d'abréviations moins « régulier » que celui de la seconde main, dans la mesure où un même signe peut abréger des graphèmes différents.

- **Propriétaires et inventaires**

Richard et Mary Rouse[11] ont suggéré que le premier propriétaire du manuscrit a pu être Guillaume d'Avesnes (1254-1296), évêque de Cambrai de 1286 à 1296 : le dernier folio du ms. BnF lat. 16433 comporte après une instruction de l'évêque Guillaume d'Avesnes un extrait d'une cinquantaine de vers de la fin d'*Athis et Prophilias*. Ce manuscrit, daté de 1290, a été donné à la Sorbonne vers 1290 et ces deux chercheurs en concluent que le manuscrit était disponible dans la région de Cambrai et qu'il aurait appartenu à ce prélat.

Sans que l'on sache ni quand ni comment, le manuscrit apparaît dans la bibliothèque du roi Charles V (puis dans celle de Charles VI) ; il est cité dans cinq inventaires de la Librairie du Louvre entre 1380 et 1424[12] : celui de Gilles Malet, dressé en 1373 (l'original étant perdu, la copie de Jean Blanchet date de 1380), ceux de Jean le Bègue, dressés en 1411 et en 1413 et celui requis par les Anglais en avril 1424. Le manuscrit (n°442 dans l'inventaire de 1380) se trouvait dans la « chambre du milieu », au second étage de la tour de la fauconnerie au Louvre, qui « paraît avoir rassemblé la bibliothèque des princesses »[13]. Sa valeur est évaluée en 1424 à une livre et douze sous.

---

[11] Richard H. et Mary A. Rouse, « The Crusade as Context : the Manuscripts of *Athis et Prophilias* », dans Keith Busby et Christopher Kleinhenz (eds), *Courtly Arts and the Art of Courtliness*, Cambridge, Brewer, 2006, pp. 49-104, pp. 60-62.

[12] Léopold Delisle, *Recherches sur la librairie de Charles V*, Paris, H. Champion, 1907, t. I, pp. 23-35.

[13] Marie-Hélène Tesnière, « La littérature autour de 1300 dans la Librairie du Louvre : recherches » dans Hélène Bellon-Méguelle et *alii* (éds), *La Moisson des lettres : l'Invention littéraire autour de 1300*, Turnhout, Brepols, 2011, pp. 49-79, p. 50.

Paulin Paris estime qu'il « aurait été enlevé par Jean sans Peur, quelque temps maître de Paris »[14]. Mais comme le manuscrit est encore présent dans l'inventaire de 1424, après la mort de Jean sans Peur, il est plus probable qu'il soit passé entre les mains de Jean de Lancastre, duc de Bedford, qui acheta la bibliothèque du Louvre en 1424, pour la ramener à Rouen et à Londres, où elle fut dispersée après sa mort en 1435[15]. Selon Léopold Delisle[16], c'est à Londres que Louis de Bruges récupéra une dizaine de manuscrits, dont le BnF fr. 793.

Dans *Codex et Contexte*, Keith Busby évoque deux versions pour cette transmission : Louis de Bruges pourrait avoir obtenu le manuscrit soit auprès de Humphrey de Lancastre (1390-1447), duc de Gloucester et beau-frère de Bedford, qui lui avait donné plusieurs livres[17], soit auprès de l'exécuteur testamentaire Henry de Beaufort (1375-1447) qui dispersa la bibliothèque de Bedford après sa mort en 1435[18].

Le manuscrit apparaît donc dans la bibliothèque de Louis de Bruges, sire de la Gruuthuse et chevalier de la Toison d'or (1422-1492) : il fut plusieurs fois envoyé en Angleterre (en 1461 et en 1466) et il accueillit sur le continent en 1470-1471 le roi d'Angleterre, Édouard IV. Il fut également célèbre pour sa bibliothèque d'environ 200 volumes[19]. Son emblème est visible par transparence au f°1 de ce manuscrit. Par les références des textes qu'il contient au mythe troyen, à la Grèce antique et contemporaine et à la croisade, ce manuscrit s'intégrait sans doute bien à la bibliothèque d'un chevalier de la Toison d'or, dans un duché de Bourgogne qui rêvait de croisade en Orient[20].

Les modalités de son passage de la bibliothèque de Louis de Bruges à celle du roi de France demeurent encore obscures. En guise d'hypothèse, Claudine Lemaire pose la question suivante : « Peut-on envisager que Louis de Bruges ait fait une promesse au roi de France concernant sa

---

14 Paulin Paris, *Les Manuscrits françois de la bibliothèque du roi*, t. VI, Paris, Techener, 1845, pp. 218-219.

15 Hanno Wijsman, *Luxury bound. Illustrated Manuscript Production and Noble and Princely Book Ownership in the Burgundian Netherlands (1400-1550)*, Turnhout, Brepols, 2010, p. 360.

16 Léopold Delisle, *Le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale,* Paris, Imprimerie Impériale, t. 1, 1868, pp. 52-53.

17 Keith Busby, *Codex et Contexte – Lire la littérature médiévale française dans les manuscrits*, Paris, Classiques Garnier, 2021, p. 603

18 Keith Busby, *op. cit.*, p. 586 et p. 601.

19 Sa bibliothèque, essentiellement en français, contient quelques livres en néerlandais dont *Die Historie van Troye* de Jacob van Maerlant (H. Wijsman, *Luxury bound. Illustrated Manuscript Production and Noble and Princely Book Ownership in the Burgundian Netherlands (1400-1550)*, Turnhout, Brepols, 2010, p. 364). Voir aussi pour la place de Troie dans sa bibliothèque : Jean Devaux, « La cour de Bourgogne au miroir de la Grèce ancienne : figures héroïques et légitimation du pouvoir », dans Catherine Gaullier-Bougassas (dir.), *Figures littéraires grecques en France et en Italie aux XIV^e^ et XV^e^ siècles*, Turnhout, Brepols, 2020, pp. 65-77, p. 73.

20 Jacques Paviot, *Les Ducs de Bourgogne, la Croisade et l'Orient (Fin XIV^e^ siècle -XV^e^ siècle)*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003. L'auteur date des années 1450 ce renouveau de l'intérêt pour les affaires d'Orient (p. 9). Louis de Bruges participa aux efforts d'organisation d'une croisade entrepris par Philippe le Bon en 1455 (p. 140). Autre témoignage de ce goût pour l'Orient, la présence dans la bibliothèque du duc du roman *Gillion de Trazegnies* (auj. Los Angeles, J. Paul Getty Museum, n°111, anc. collection du duc de Devonshire à Chatsworth House) (p. 213).

bibliothèque ? »[21]. En tout cas, elle signale que le fils de Louis, Jean V de Bruges (1458-1512), fut fait prisonnier à la bataille de Guinegatte en 1479 par Louis XI, au service duquel il passa en 1486. Le roi le nomma par la suite sénéchal d'Anjou en 1489, puis gouverneur et lieutenant général de Picardie en 1502. La bibliothèque fut sans doute intégrée à la Bibliothèque royale de Blois après la mort de Louis de Bruges en 1492. Si, dans un premier temps, François Avril affirmait, dans le catalogue de l'exposition consacrée à la bibliothèque de Charles V, que ce manuscrit était « l'un de ceux que Louis XII récupéra pour les collections royales en achetant les manuscrits de Louis de Bruges, seigneur de la Gruthuyse »[22], il considère plus récemment que « sans doute est-ce son fils, Jean de Bruges qui, pour rentrer dans son héritage ou pour complaire à son souverain, céda ou donna la bibliothèque à Louis XII »[23]. Marie-Pierre Lafitte s'interroge également :

> On ne connaît pas les conditions de leur passage chez le roi de France, donation de Jean de Bruges, achat par le roi ou exercice du droit d'aubaine, droit féodal qui jusqu'à la Révolution autorise le souverain à prendre possession de l'héritage d'un étranger mort en France sans héritier né en France ?[24]

Louis XII installa sa bibliothèque au château de Blois en novembre 1501[25]. Le manuscrit porte, depuis, les numéros et les cotes suivantes[26] :

- n°8 dans l'inventaire de 1518 de Guillaume Petit.
- n°1427 dans l'inventaire de la Librairie de Blois[27] lors du transfert à Fontainebleau en mai-juin 1544, par Mellin de Saint-Gelais, Jean de La Barre et Étienne Cochart.
- n°2536 dans le catalogue des Bibliothèques du Roi.
- cote MDCCXXXII (inventaire de Nicolas Rigault, 1622), biffée sur le f°1.
- cote 433 (inventaire de Pierre et Jacques Dupuy, 1645), visible sur le f°1.

---

[21] Claudine Lemaire, « La Bibliothèque de Louis de Gruuthuse », dans Pierre Cockshaw et Christiane Van den Bergen-Pantens (éds), *L'Ordre de la Toison d'or de Philippe le Bon à Philippe le Beau*, Bruxelles, Bibliothèque Royale de Belgique, 1996, pp. 206-208, p. 206.

[22] François Avril, *La Librairie de Charles V*, Paris, Éditions Bibliothèque nationale,1968, p. 85.

[23] Ilona Hans-Collas et Pascal Schandel, avec la collaboration de Hanno Wijsman, *Manuscrits enluminés des anciens Pays-Bas méridionaux*, t. I : *Manuscrits de Louis de Bruges*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2009, p. 11.

[24] Marie-Pierre Lafitte, « Les manuscrits de Louis de Bruges, chevalier de la Toison d'or », dans Marie-Thérèse Caron et Denis Clauzel (éds), *Le Banquet du Faisan, actes du colloque (Lille, Hospice Comtesse, et Arras, université d'Artois 21-24 juin 1995)*, Arras, Artois Presses Université, 1997, pp. 243-255, p. 246.

[25] Ursula Baurmeister et Marie-Pierre Laffitte, *Des livres et des rois : la Bibliothèque royale de Blois*, Paris, Bibliothèque nationale, 1992, p. 132.

[26] Pour les différents inventaires, voir la notice de l'IRHT ainsi que : Paulin Paris, *Les Manuscrits françois de la Bibliothèque du roi,* t. VI, Paris, Techener, 1845, pp. 213-219 ; Léopold Delisle, *Le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, t. III, Paris, Imprimerie nationale, 1874, pp. 163-164 et p. 345 ; Henri Omont, *Anciens inventaires et catalogues de la Bibliothèque nationale*, Paris, E. Leroux, 1908-1921, t. I, p. 3, p. 228 et p. 386 ; t. II, p. 349 ; t. III, p. 25 ; Léopold Delisle, *Recherches sur la librairie de Charles V*, Paris, H. Champion, 1907, t. I, n°98, p. 321 ; t. II, n°1079, p. 177 ; Louis Claude Douët d'Arcq, *Inventaire de la bibliothèque du roi Charles VI fait au Louvre en 1423 par ordre du régent, Duc de Bedford*, Paris, C. Lahure, 1867, n°331, p. 93.

[27] Au dos du premier feuillet : *Bloys, Des histoyres et livres en françoys, pulpito 2° contre la muraille de devers la court*.

- cote 7191 (inventaire de Nicolas Clément, 1682), visible sur le f°1.

2. BnF fr. 12548 [B]

Ce manuscrit, ancien supplément 540, 5, comporte 212 feuillets, dans une reliure de maroquin rouge aux armes du Roi de France ; il est daté de la fin du XIII[e] siècle (1280-1290).

Il contient *Anseis de Carthage* (ff°1r-78v) et *Bueve de Hantone* (ff°79r-211r). La seconde œuvre a été éditée par Albert Stimming[28] entre 1912 et 1918.

Le volume mesure 288 x 222 mm. Le texte est réparti sur deux colonnes de 35 lignes puis de 34 lignes aux ff°77v-78v. *Anseïs de Carthage* compte 10129 vers.

La signature présente dans les deux derniers vers, *Par Pierot fui cis roumans escris / Du Riés, qui est et sera hons chaitis,* a incité Amaury Duval[29] à attribuer le travail à ce copiste. La seconde œuvre est également signée au f°211r : *Escrist Pieros qui est nommés du Riés*. Ce Pieros du Riés est également le continuateur de *La Chevalerie de Judas Macchabée* de Gautier de Belleperche dans le ms. BnF fr. 789 à la fin duquel est indiquée l'année 1280, correspondant sans doute à l'achèvement du codex par Pieros du Riés.

L'éditeur J. R. Smeet caractérise ce dernier comme « un de ces copistes qui se sont faits auteurs » [30] et le relie à l'abbaye de Vaucelles[31] appartenant au domaine de Guillaume de Crèvecœur (vers 1250-1311) – à qui aurait été dédié le ms. BnF fr. 15104 (contenant la *Chevalerie de Judas Macabé et de ses nobles freres,* daté de 1285) – mais ce dernier point est selon ses propres mots « relégué au domaine de la gratuité »[32].

Le manuscrit est composé de quaternions jusqu'au f°73 puis de 3 bifolia pour terminer *Anseïs de Carthage*. Le début de chaque œuvre présente une miniature de la largeur des deux colonnes. Une seconde miniature orne la première initiale (*S* pour *Anseïs de Carthage*). La première miniature (7,5 x 16 cm) en haut du f°1 représente Anseïs, au centre, entouré de Charlemagne, d'Ysoré et de quinze autres personnages, sur un fond d'or et sous des voûtes. Le

[28] *Der festländische Bueve de Hantone*, Fassung II, b. II, éd. Albert Stimming, Halle, M. Niemeyer (Dresden, Gesellschaft für romanische literatur, b. 41), 1918, p. 3.
[29] Amaury Duval, « *Anseïs de Carthage* par Pierre du Riés », dans *Histoire littéraire de la France*, t. 19, Paris, V. Palmé, 1838, pp. 648-654. Dans le t. 16, la chanson avait été attribuée à Graindor de Douai (p. 232), ce qu'a contesté Gaston Paris (Gaston Paris, « Un ancien catalogue de manuscrits français », *Romania*, t. 17, n°65, 1888, pp. 104-105).
[30] L'éditeur de cette suite au *Roman d'Alexandre* considère que Pieros du Riés n'est plus un simple copiste-remanieur mais un auteur au sens moderne (*La Chevalerie de Judas Macchabee de Gautier de Belleperche (et de Pieros du Riés)*, éd. Jean-Robert Smeets, Assen, Van Gorcum, 1991, t. 1, p. 43).
[31] *La Chevalerie de Judas Machabee de Gautier de Belleperche – Prolégomènes*, éd. Jean-Robert Smeets, Leiden, The Hakuchi Press, 1985, p. 10
[32] *La Chevalerie de Judas Macchabee de Gautier de Belleperche (et de Pieros du Riés)*, éd. citée, t. 1, p. 44.

cadre est bordé d'or, sur un fond bleu à gauche et sur un fond rouge à droite. Deux chimères, dont les queues se terminent en rameau végétal, surplombent ce cadre.

Le dernier feuillet indique que le manuscrit appartenait à Charles de Croÿ, comte de Chimay (1455-1527), qui succède à son père en 1482 et qui hérite de celui-ci et de son grand-père d'une importante bibliothèque[33]. Le manuscrit se trouve ensuite dans la bibliothèque de Marguerite d'Autriche[34] : acquis en 1511 (cité dans un inventaire de 1516), il passe dans la bibliothèque de Marie de Hongrie en 1530, puis dans celle de Bourgogne en 1559. En 1748, suite à la victoire de Fontenoy, le duc d'Argenson se rend à Bruxelles, accompagné de Courchelet Desnans, conseiller au parlement de Besançon et commissaire du roi à Bruxelles : ils emportent tous deux 114 volumes dont une partie est déposée à la Bibliothèque royale[35]. Le manuscrit reçoit une nouvelle reliure rouge aux armes de Louis XV : il ne fera pas partie des manuscrits restitués en 1770.

Ce manuscrit a été édité par Alexander Ferguson Kerr[36] en 1994.

3. BnF fr. 1598 [C]

Ce manuscrit, ancien fonds 7618 et Mazarin 526, comporte 112 feuillets de vélin. La reliure marron aux armes du Roi porte le titre *LIBER DE ROMAN DE YSOR ET LE SALVAG EN VERS*. Daté du XIII^{e} siècle, le manuscrit est écrit en dialecte franco-italien. Ce manuscrit contient *La Chanson d'Aspremont* (ff°1-52) et *Anseïs de Carthage* (ff°53r-107vb).

Le volume mesure 265 x 200 mm et le texte est réparti sur deux colonnes de 47 vers jusqu'au f°102, elles comportent ensuite 48 vers.

Le copiste signe en bas du f°107vb : *Quiscrisit scribat semper cum domino vivat / Viuauat encelis johannes de bononia jnnomine felis / Amen alleluja alleuie deo gratias*. Vincenzo De Bartholomaeis[37]

---

[33] Marguerite Debaé, « Une lignée de chevaliers bibliophiles : Jean, Philippe et Charles de Croÿ », dans Pierre Cockshaw et Christiane van den Bergen-Patens (éds), *L'Ordre de la Toison d'or de Philippe le Bon à Philippe le Beau*, Bruxelles, Bibliothèque Royale de Belgique, 1996, pp. 201-205. Tous trois réunirent une bibliothèque de quatre-vingt-dix volumes, parmi lesquels des manuscrits datant du XIII^{e} siècle.

[34] Marguerite Debaé, *La Bibliothèque de Marguerite d'Autriche. Essai de reconstitution d'après l'inventaire de 1523-1524*, Louvain, Peeters, 1995, pp. 162-166. Dans l'inventaire de 1523-1524, il est ainsi décrit : *Item, ung aultre moien, couvers de velours noir, qui ce nomme Le Livre d'Ansey de Cartaige et de Bevon de Haultone* (p. 162).

[35] Anne-Marie Legaré, « Les cent quatorze manuscrits de Bourgogne choisis par le comte d'Argenson pour le roi Louis XV. Édition de la liste de 1748 », *Bulletin du Bibliophile*, 2, n°10, 1998, pp. 241-329 et « Nouveaux documents concernant l'histoire de la bibliothèque des ducs de Bourgogne », *Scriptorium*, t. 54, n°1, 2000, pp. 193-196.

[36] Alexander Ferguson Kerr, *A critical edition of Anseïs de Cartage*, Thèse de l'Université de Reading, sous la direction de Wolfgang van Emden, 1994, désormais [Kerr]. Cette chanson a été également éditée par Roberta Mori, *Anseïs de Carthage (canzone di gesta del 13. secolo) : edizione critica con saggio introduttivo, note al testo e glossario*, Université de Bologne, sous la direction d'Elio Melli, 1998.

[37] Vincenzo De Bartholomaeis, « Nuovi frammenti dell'*Anseïs de Carthage* », *Atti dell'Accademia degli Arcadi*, n°7-8, 1932, pp. 85-117, p. 86, n. 3.

relève l'existence d'un clerc *magister Iohannes de Bononia*, auteur d'un traité d'orthographe, dont on garde un testament daté du 29 novembre 1314.

Le manuscrit est composé de quatorze quaternions et ne comporte aucune miniature.

Ce manuscrit a fait l'objet d'une édition diplomatique par Floriana Ceresato qui en propose une description détaillée dans son introduction[38]. Wilhelm Meyer avait auparavant édité le début de ce manuscrit[39].

4. Lyon, Bibliothèque Municipale, P. A. 59 [D]

Le manuscrit comporte 91 feuillets, en parchemin, dans une reliure marbrée. Le volume porte un ex-libris de 1733 et est daté de la fin du XIII[e] siècle. Ce manuscrit ne contient qu'*Anseïs de Carthage* (f°1r-91r).

Le volume mesure 243 x 165 mm et le texte est réparti en deux colonnes de 31 vers.

Il est composé de onze quaternions (ff°1-88) et trois singletons (ff°89-91). Une seule miniature est présente en haut de la première colonne du f°1 : elle représente deux personnages couronnés ; celui de gauche, barbu, couronne celui de droite plus jeune. Une légende en rouge au-dessus indique : *Si coronne Karlemagnes Anse*.

Le manuscrit ne comporte aucune signature du copiste. On trouve quelques annotations au f°58rb (v. 7062) et au f°78vb (vv. 10074-77) qui semblent être des corrections de mots ou de tournures qui ne sont plus comprises par celui qui annote : *Es vos / Quant vint*.

L'ex-libris signale que le manuscrit était en la possession de Pierre Adamoli en 1733 : sa collection fut léguée à l'Académie de Lyon, dont la bibliothèque se trouve au Palais des Arts, devenu bibliothèque de la ville en 1912.

5. Durham, University Library, Cosin V.II. 17 [E]

Le manuscrit comporte 142 feuillets, en parchemin, dans une reliure marron du XIX[e] siècle attribuée à Charles Tuckett. Il est daté de la fin du XIII[e] siècle.

Le manuscrit contient *Anseïs de Carthage* (ff°134r-141v puis ff°3r-54v) et *Ogier* (ff°55r-133v) ; les 1422 premiers vers d'*Anseïs de Carthage* (premier cahier) manquent ainsi que les 400 derniers vers d'*Ogier*.

Le volume mesure 270 x 185mm ; le texte est disposé en deux colonnes de 40 vers. Le manuscrit ne comporte aucune miniature.

---

[38] Floriana Ceresato, *L'*Anseïs de Carthage *nel Ms. Paris, BnF, Français 1598. Uno studio critico,* Thèse de l'Université de Roma III, sous la direction de Corrado Bologna et Dominique Boutet, 2017, pp. 112-121.
[39] Wilhelm Meyer, « Franko-italienische Studien », *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. 9 (1885), pp. 597-640.

La couverture porte, à l'intérieur, la marque de possession *Geo. Davenport 1664* : George Davenport était le bibliothécaire de l'évêque de Durham, John Cosin. On relève plusieurs annotations, d'une écriture postérieure, dans la marge des f°44v (liste de noms : *Girarde de Viene, Renier de Gevnes, Miles de Pulle, Hernaus beaulans*), f°45v, f°46v (*Ogier danois*), f°47r (*Anseïs*).

Ce manuscrit a été redécouvert par Paul Meyer[40]. Johann Alton ne l'utilise pas dans son édition. Le début en a été édité par Carl Voretzsch[41].

6. Fragments

- **Fragment de Bologne** (sigle β), édité par Vincenzo De Bartholomaeis en 1932 et par Floriana Ceresato en 2017. Il correspond aux vv. 411-848 et 1315-1729 de l'édition de J. Alton et aux vv. 411-839 et 1314-1725 du ms. A. Il a depuis été perdu.
- **Fragment d'Imola**, ms. 134.A. A n°9 (6) de la bibliothèque communale d'Imola (sigle i), édité par Monica Longobardi en 1986[42]. Il correspond aux vv. 7078-7464 de l'édition de J. Alton et aux vv. 7031-7417 du ms. A.
- **Fragment de Sées**, ms. 19 de la bibliothèque de l'évêché de Sées (sigle s), édité par A. F. Kerr[43] en 1998. Il correspond aux vv. 885-1078 de l'édition de J. Alton et aux vv. 884-1079 du ms. A. Ce fragment a été découvert par Lucien Musset[44] dans la reliure d'un *Compendium decretorum* du XIII^e^ siècle.
- **BnF fr. 368** (sigle t). Ce manuscrit comprend dix-sept extraits, parfois très longs, de chansons de geste et de romans. Le volume est daté de la première moitié du XIV^e^ siècle. L'extrait d'*Anseïs de Carthage* se trouve à la fin, aux ff°275r-280r, sur trois colonnes. Ce fragment correspond aux vv. 2790-4451 de l'édition de J. Alton et aux vv. 2782-4432 du ms. A.

---

[40] Paul Meyer, *Documents manuscrits de l'ancienne littérature de la France conservés dans les bibliothèques de la Grande-Bretagne. Première partie*, Paris, Imprimerie Nationale, 1871 et Francisque Michel, *Rapports à M. le Ministère de l'Instruction Publique sur les anciens monuments de l'histoire et de la littérature de la France qui se trouvent dans les bibliothèques de l'Angleterre et de l'Écosse*, Paris, Imprimerie royale, 1838.

[41] Carl Voretzsch, « Sur *Anseïs de Cartage* – Supplément de l'édition de M. Alton », *Romania*, t. 25, n°100, 1896, pp. 562-584 et t. 27, n°106, 1898, pp. 241-269.

[42] Monica Longobardi, « Frammenti di codici in antico francese dalla Biblioteca comunale di Imola », dans Roberto Antonelli (ed.), *Miscellanea di studi in onore di Aurelio Roncaglia a cinquant'anni dalla sua laurea*, Modena, Micchi, 1989, t. II, pp. 727-759 et « Frammenti di codici in antico francese dalla Biblioteca Comunale di Imola », *Cultura neolatina*, n°46, 1986, pp. 223-255.

[43] Alexander F. Kerr, « The Sées fragment of *Gui de Borgogne* and *Anseïs de Cartage* », dans Marianne Ailes, Philip E. Bennett et Karen Pratt (eds), *Reading around the Epic. A Festchrift in Honour of Professor Wolfgang von Emden*, London, King's College, Centre for Late Antique and Medieval Studies (King's College London Medieval Studies, 14), 1998, pp. 193-232, pp. 217-232. Voir également : Roberta Mori, « L'*Anseïs de Carthage* nel frammento di Sées », dans Andrea Fassà et *alii* (eds), *Filologia romanza e cultura medievale. Studi in onore di Elio Melli*, vol. 2, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 1998, pp. 543-551.

[44] Lucien Musset, « Un manuscrit de chanson de geste à l'évêché de Sées », *Bulletin de la Société des antiquaires de Normandie*, t. 57 (1963-1964), pp. 570-574.

- **BnF fr. NA 5094** (sigle u). Le fragment se trouve aux feuillets 41-42 d'une compilation de quinze fragments « d'anciens manuscrits de poésie française », datés des XIII[e] et XIV[e] siècles. La page de garde indique que ces feuillets ont été ajoutés le 6 février 1893. Ce fragment correspond aux vv. 8225-29, 8264-69, 8336-40, 4 vers à la suite du v. 8382 du ms. A. Il s'agit du haut de quatre colonnes d'un manuscrit du XIII[e] siècle, offert par Gaston Paris à la Bibliothèque nationale.
- **Fragment perdu** (sigle μ), édité par Franz Joseph Mone en 1835[45] et repris par J. Alton dans son édition[46]. Il correspond aux vv. 6147-6267 de son édition et aux vv. 6103-6222 du ms. A. Ce fragment se trouvait à l'intérieur de la couverture d'un exemplaire du *De medicamentorum quomodocunque purgantium facultatibus* de Guillaume Puteanus, publié à Lyon, chez Matthias Bonhomme en 1552.

Des inventaires signalent par ailleurs des manuscrits qui ont depuis disparu. La bibliothèque des Visconti semble avoir compté un exemplaire d'*Anseïs de Carthage* : le n°40 (401) décrit dans l'inventaire de 1426 comme *Libellus in gallico, copertus corio rubeo veteri levi. Incipit : Segnior oies et finitur in ultimo carmine : Aves ois*. Antoine Thomas notait qu'il correspondait ensuite au n°64 de l'inventaire de 1459, mentionné sous le titre *Isoré de bello inter duos*[47].

Selon Keith Busby[48], il aurait existé une copie de la chanson, voire deux, dans la bibliothèque de la maison d'Este de Ferrare et Modène : l'inventaire de 1436-1437 relève un *libro uno chiamado Ancixe re de Spagna* (*Anseïs de Cartage*) et un *libro uno in francexe – in menbrana – chiamado le bataie de Cartazine* (autre copie d'*Anseïs* ?)[49].

II. Stemma et choix du manuscrit

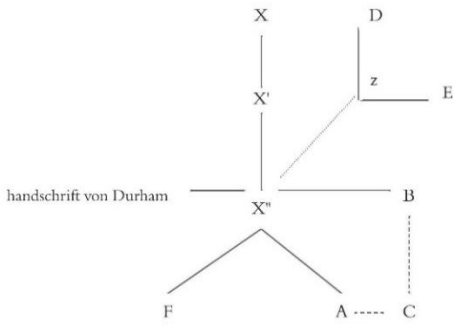
1. Le stemma

En se fondant sur un relevé des vers présents et absents dans les manuscrits, Johann Alton[50] considérait que le ms. A représentait un premier groupe et que les mss BCD en constituait un second. N'ayant pas utilisé le manuscrit de Durham, il le plaçait dans un troisième groupe. Pour

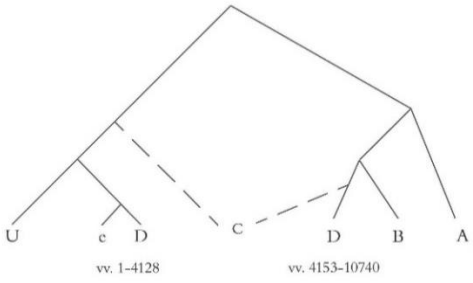
45 Franz Joseph Mone, « Bruchstuck aus dem *Ansegis von Carthago* », *Anzeiger für Kunde der teutschen Vorzeit*, 4, (1835), pp. 77-80.
46 [Alton, pp. 434-437].
47 Antoine Thomas, « Les manuscrits français des ducs de Milan au château de Pavie », *Romania*, t. 40, n°160, 1911, pp. 571-609, p. 585 et Élisabeth Pellegrin, *La Bibliothèque des Visconti et des Sforza ducs de Milan, au XV[e] siècle*, Paris, CNRS (Publications de l'institut de recherche et d'histoire des textes, V), 1955, p. 164.
48 Keith Busby, *Codex et Contexte, op. cit.,* pp. 705-707.
49 Pio Rajna, « Ricordi de codici francesi posseduti dagli Estensi nel secolo XV », *Romania,* t. 2, n°5, 1873, pp. 49-58, n°15, p. 51 et n°52, p. 53 et Adriano Cappelli, « La bibliothèque Estense nella prima meta del secolo XV », *Giornale storico della letteratura italiana*, n°14, 1889, pp. 1-30, n°206, p. 25 et n°246, p. 28.
50 [Alton, pp. 439-447].

sa part, Carl Voretzsch[51] considérait que les mss D et t formaient un groupe et les mss A et B en formaient un autre : ces deux manuscrits lui semblaient être les plus anciens et les meilleurs.

Alexander F. Kerr[52] ne proposait un stemma qu'avec, selon ses mots, « méfiance »[53] ; il relevait toutefois des erreurs communes qui lui permettaient d'aboutir au stemma suivant :



Stemma selon J. Alton



Stemma selon A. Kerr

Selon lui[54], le ms D et le fragment e sont proches : ils donnent la même erreur *les paiens* pour *le paien* au v. 3113[55]. Au v. 252, le ms. A donne *si sera mes maris* tandis que les mss CD proposent *si sera mes amis*. Le ms. B écrit *si sera mes amis maris* avec *amis* exponctué. A. Kerr remarquait donc que le ms. B semblait suivre un modèle similaire au ms. A. Plus loin, aux vv. 3879-85, le ms. B commet une erreur en donnant *Marsile* alors qu'il s'agit de *Madien* : les mss A et t donnent, quant à eux, la bonne leçon. Les mss C et E donnent *Anseïs*, comprenant bien que ce doit être un Français qui doit frapper le roi Danebu. Ce passage suggère trois groupes : AB, Dt et CE.

Mais le rapport du ms. D avec les autres manuscrits se complique. Le ms. D semble en effet proche du ms. E pour le début de la chanson : au v. 1956, le ms. A donne la leçon *s'esjoï* alors que le ms. E donne *esbahi*. Le ms. D écrit *esbahioi* et exponctue *bah* : sur ce point, il semble suivre le même modèle défectueux que le ms. E.

En revanche, le ms. D semble plus proche du ms. B au v. 5508 avec le nom *Baufumé* pour désigner un personnage qui accompagnera le roi Canemons. Les mss A et E mentionnent sans la nommer la mère de ce roi : elle sera nommée *Marmonde* au v. 6618.

Selon A. Kerr[56], le ms. D suivrait un manuscrit qui s'arrête à la laisse CXIX (v. 4399), absente du ms. D. Le fragment t s'achève également au même endroit. Il semble donc que le ms. D,

[51] Carl Voretzsch, « Sur *Anseïs de Cartage* – Supplément de l'édition de M. Alton », art. cité, (1898), p. 269.
[52] [Kerr, pp. 453-460].
[53] [Kerr, p. 460].
[54] [Kerr, p. 454].
[55] [Kerr, v. 2854].
[56] [Kerr, p. 458].

pour sa première partie (D^1) et le fragment t suivent le même manuscrit défectueux, proche du ms. E. Le seconde partie (D^2) suit, quant à elle, un modèle proche du ms. B.

Son stemma reposerait sur les liens suivants[57] :

- le ms. D^1 et le fragment t sont proches ; ils se rattachent également au ms. E.
- le ms. D^2 et le ms. B sont proches.
- le ms. A est proche des mss B et D.
- le ms. C se rattache à un exemplaire lui-même lié aux mss D^1Et, contrôlé par un manuscrit lié aux mss BD^2.

2. Spécificités du manuscrit A

Outre l'importante interpolation[58] inspirée d'un épisode des *Narbonnais* et préparée dès les vv. 4023-24, le manuscrit A comporte de nombreux vers supplémentaires qui s'apparentent souvent à des ajouts et plus rarement aux vestiges d'un texte original que tous les autres manuscrits auraient perdu. Ces interpolations développent en effet des orientations déjà présentes dans ce qui pourrait être une première forme de la chanson : il paraît donc improbable que tous les autres manuscrits aient unanimement supprimé ces vers.

Une étude plus approfondie de ces variantes permet de constater que cette copie manifeste une tendance à l'amplification qui ne se limite pas au romanesque[59] et qui obéit à un projet conscient et réfléchi.

Cette copie s'attache en effet à développer le thème de la transmission du pouvoir, qui est au cœur de la chanson comme nous le verrons. Elle évoque ainsi explicitement le *castoiement* d'Anseïs par Charles (vv. 146-149) ainsi que l'existence d'une cour autour du jeune roi (v. 222). De même, l'épée Joyeuse est confiée à Anseïs (vv. 158-176), symbolisant ainsi le passage de la France à l'Espagne de l'*imperium* (v. 178) : à la fin de la chanson, Raimont la rapporte à Charlemagne (vv. 9156-57) qui comprend immédiatement le sens de cette visite à la vue de cette dernière (v. 9165). La laisse IX (vv. 342-358) explicite la difficulté de trouver une épouse qui ne soit pas déjà apparentée à Anseïs : le v. 363 évoque ainsi le couronnement d'une reine, dans le cadre de ce mariage.

Ce manuscrit s'attache également à souligner la beauté des femmes, notamment celle de Letise et Gaudisse : la beauté du corps de Letise est évoquée au v. 238 et lorsque cette dernière sort de sa chambre accompagnée de deux suivantes, leur présence souligne la beauté de la fille

[57] [Kerr, p. 460].
[58] Les autres passages de cette interpolation se trouvent aux vv. 5265-66, 5679-80, 7824-27, 7963-8140, 8437-8474, 8515-82, 8647, 8656, 8682, 8700-05, 8713, 8719, 8764-66, 8831, 9001-9113, 9168-73, 9205-09, 9236.
[59] [Kerr, p. 462].

d'Ysoré (vv. 497-98). De même, apparaissant pour la première fois à Morinde, Gaudisse est décrite comme la plus belle femme de ce temps (v. 1712) : le manuscrit note même la réaction de son père qui baisse la tête et change de couleur (v. 1714). Plus loin, l'annonce de Sinaglore qui se présente à la porte d'Estorges est réécrite pour évoquer la *bele o le vis cler* (v. 6068). Enfin, les enfants qui naissent de l'union de Gaudisse et Anseïs sont eux aussi les plus beaux du monde (v. 8997).

Ce manuscrit manifeste une propension à expliciter la psychologie de l'ensemble des personnages en évoquant les sentiments qui les animent : laissant Raimont à Morinde, Ysoré l'assure qu'il reviendra et l'enjoint à ne pas avoir peur (vv. 1101-04). Au retour de son père, le manuscrit note la grande joie ressentie par Letise lorsqu'elle constate qu'il revient sans Gaudisse. Plus loin, la laisse LIV s'achève par deux vers qui soulignent de nouveau le désarroi d'Ysoré à la nouvelle du déshonneur de sa fille (vv. 1823-24). Au cours des combats, le manuscrit évoque en outre l'affliction de Marmonde avant même qu'elle n'apprenne la mort de son fils (vv. 6621-22) et la joie de Gaudisse lorsqu'elle voit Ysoré désarçonné par Anseïs (v. 7024). Le manuscrit ponctue la chanson de plusieurs plaintes d'Anseïs accusant Letise (v. 2040) : il regrette d'avoir vu son corps (v. 2052-53), le maudit (vv. 8191-93) et dénonce sa *malisse* (v. 3333). Cette condamnation du corps pourrait témoigner d'une influence cléricale.

Ce manuscrit se distingue par ses références à d'autres traditions littéraires que celle de la chanson de geste. Le v. 1670 évoque la chambre de Gaudisse, *d'uevre molt jente*, qui suggère la possibilité d'une ekphrasis. Une laisse décrivant la convocation de l'ost royale débute par le *topos* de la reverdie, qui associe le pin et l'olivier, qui sont aussi des arbres royaux (vv. 9380-86). Une fois capturé, Ysoré est envoyé à Gaudisse (vv. 7843-45) qui se moque de lui et de sa prétention à l'épouser (vv. 7848-58) et les manuscrits A et E utilisent le motif des femmes aux créneaux (v. 6757).

De façon plus anecdotique, le manuscrit A manifeste une tendance à christianiser la religion des Sarrasins : Agolant invoque un Mahomet qui l'a fait à son image (v. 1257). Plus loin, lors des funérailles du roi Absalon, les Sarrasins prient Mahomet pour obtenir la rémission de leurs péchés (vv. 5343-44) : dans le manuscrit E, les Sarrasins implorent en revanche le pardon de Marsile.

Motivé semble-t-il par une volonté de clarté, le manuscrit manifeste parfois une volonté d'expliciter le déroulement de certaines scènes. Le manuscrit ajoute ainsi un ou plusieurs vers (ci-dessous en italique) qui sont autant de séquences supplémentaires dans des scènes pourtant secondaires :

Le cheval coite, souvent l'esperona,

Dusc'au castiel onques n'i aresta,
La porte passe, grant oirre chevaucha.
Il descendi et son destrier bailla
A .I. garchon qui molt bien le guarda.
En la sale entre u il le roi trova. (vv. 1138-42)

Vers Morligane li ber s'achemina,
A esperon tout adiés chevaucha
Et nuit et jor kë onques ne cessa,
Tres c'a la tor ki hau[t] siet avisa.
Tant est coitiés ke la porte passa,
Vint en la sale, son cheval atacha. (vv. 2003-08)

Quant li portiers li oï afremer,
Isnelement prist jus a devaler,
Se li courut le guicet deffremer. (vv. 6086-88)

S'il ne le venge, molt ara grant iror ;
Le ceval broce, qui molt ot de valor.
Voit le Ysorés, si en ot grant paor ; (vv. 7255-57)

Les tables metent, si ont un poi soupé,
Apriés se sunt fierviestu et armé,
En une place s'asamblent tout monté. (vv. 7592-94)

La copie ajoute également des vers dans les dialogues, soit pour développer au discours direct la réponse collective sous-entendue par le texte :

Et il respondent, ne s'i vont delaiant :
« Si ferons nous, ne vous alés doutant. » (vv. 579-580)

Soit pour séparer les répliques de deux personnages :

« Sire, dist ele, molt par estes grevés ! »
Il li respont, que n'i est arestés :
« En non Dieu, biele, vous dites verités, (vv. 6826-28)

Le manuscrit comporte enfin des interventions du narrateur absentes des autres manuscrits :

Car s'Ysorés, ki le poil ot flori,
Seüst ke pense, ja n'avenist ensi. (vv. 534-35)

Or le lairons de cest damage ichi. (v. 538)

Mais bien sachiés la verité provee, (v. 1729)

Partout ploroient, ne le vous quier noier. (v. 9415)

En définitive, tous ces ajouts n'altèrent pas fondamentalement l'esprit de la chanson. Ils témoignent d'un « projet » d'écriture relativement conscient et réfléchi, servi par deux copistes qui ont d'une part amplifié certaines dimensions de la chanson et d'autre part interpolé un long épisode épique tiré du cycle de Guillaume : en cela, ces ajouts attestent d'une véritable lecture et d'une appropriation de l'œuvre. Le choix de cette copie comme manuscrit de base offre donc l'opportunité de rendre visible et lisible ce travail d'appropriation quelques dizaines d'années après la création de cette chanson.

III. Résumé de la chanson

vv. 1-17 Prologue. S'adressant à son public, le poète vante la valeur – tant sur le fond que sur la forme – de la chanson que d'autres jongleurs, avant lui, ont corrompue : il promet d'en raconter la version authentique.

vv. 18-591. Après la prise d'Estorges, de Cordes et de Luiserne, tous les Sarrasins ont été refoulés en Afrique. Mais Charlemagne, affaibli, aspire à retourner en France : il réunit ses barons à Saint-Fagon pour leur annoncer qu'il veut confier l'Espagne à l'un d'eux. Aucun ne se propose, hormis un jeune homme, neveu de Charlemagne : Anseïs, dont le père, Rispeu, mourut sous les murs de Saint-Fagon. Charlemagne le couronne roi d'Espagne et de Carthage et l'assure de son soutien en cas de besoin. Il le confie à plusieurs conseillers : Ysoré, Gui de Bourgogne, Yves de Bascle, Raimont de Navarre et Englebert le clerc. Il lui laisse, enfin, son épée Joyeuse : Anseïs pourra la renvoyer à Paris s'il a besoin de secours.

Après le départ de Charlemagne, Anseïs et ses barons inspectent son domaine et s'arrêtent à Morligane : pendant quinze jours, le jeune roi tient cour et fait montre de sa foi et de sa largesse. À la fin des festivités, la cour se sépare et Ysoré demande la permission de retourner à Conimbre : il y retrouve sa fille, à qui il loue la beauté du nouveau roi. À cause du rapide portrait brossé par son père, celle-ci s'éprend aussitôt d'Anseïs et demande à être mariée à ce dernier. Ysoré lui rétorque qu'elle est indigne d'un tel parti. Mais la jeune fille est si éprise d'Anseïs qu'elle jure en secret qu'Anseïs l'épousera. Elle s'enfonce alors dans son obsession et médite un plan qui d'après le poète aura de funestes conséquences.

Ysoré rejoint son suzerain à Morligane. Autour de la cheminée et en présence des hauts barons, Raimont conseille à Anseïs de se marier : il accepte l'idée mais aucun parti n'est envisageable à cause des liens de sang qui l'unissent aux quatre coins de l'Europe. Ysoré lui suggère alors d'épouser la fille du roi sarrasin Marsile dont il loue la valeur et la beauté. Aussitôt, Anseïs en tombe amoureux et ordonne que le mariage soit négocié selon les conditions suivantes : l'Espagne en constituera le douaire et l'héritier restera auprès de son père. Ysoré et

Raimont sont ainsi envoyés outre-mer : le vieux conseiller confie sa fille à son suzerain et avertit qu'il cessera de le servir et qu'il apostasiera la foi chrétienne si jamais sa fille est déshonorée en son absence. Avant de prendre la mer, Ysoré annonce à sa fille Letise ce projet de mariage, ce qui redouble la douleur qu'elle garde secrète. De Conimbre, les deux barons s'embarquent sur un navire remarquable, comparé par le poète à celui de *Foucier*[60] et à celui de Pâris de Troie.

vv. 592-889. Une fois seule, Letise conçoit dans son cœur un piège pour attirer Anseïs auprès d'elle. Une lettre lui annonçant que la fille de son conseiller est en danger, Anseïs accourt aussitôt à Conimbre avec son armée pour mater une révolte. Toute la ville accueille le roi avec joie et, lorsque celui-ci lui demande qui l'attaque, Letise annonce à Anseïs qu'elle n'a été frappée que par l'amour qu'il lui inspire, Le jeune roi repousse ses avances par fidélité à la parole donnée à son père. Letise feint d'abord d'accepter cette réponse mais, à la nuit tombée, elle se glisse dans le lit d'Anseïs endormi : lorsqu'il sent ce corps, Anseïs demande à celle qu'il ne voit pas de partir si elle est femme noble ou de se taire si elle une chambrière. Après leur union, Letise révèle son identité et Anseïs ne peut que déplorer d'avoir été trompé et d'avoir manqué à la parole donnée aussi bien à Charlemagne qu'à Ysoré. Letise tente de le rassurer en suggérant qu'elle gardera le silence.

À l'aube, Anseïs souhaite retourner au plus vite à Morligane, au grand étonnement de ses barons. Au bruit des préparatifs, Letise accourt pour saluer le roi et tous deux s'assoient : tandis qu'Anseïs lui reproche sa tromperie, Letise reconnaît la folie de son acte qu'elle justifie cependant : si elle n'avait pu donner libre cours à son amour, elle se serait pendue à un arbre.

De nouveau seule dans son palais, Letise craint le retour de son père avec celle qui est destinée à Anseïs ; elle se résout à lui révéler qu'elle a été déshonorée, espérant ainsi obliger le jeune roi à l'épouser. Laissant Anseïs abattu dans son palais de Morligane, le poète retrouve, sur la mer, les deux envoyés qui approchent de Morinde, la cité de Marsile : ils accostent et se présentent, un rameau d'olivier à la main.

vv. 890-1111. Reçu dans l'antique palais, Raimont annonce à Marsile le départ de Charlemagne d'Espagne, le couronnement de son neveu Anseïs et la demande, par ce dernier, de la main de sa fille : ce mariage mettra ainsi fin à la guerre. Un sarrasin, Rubion, s'empresse d'informer le roi Agolant de cette proposition tandis qu'à son tour Ysoré plaide en faveur de ce projet : il loue la valeur de son roi et annonce que la France constituera le douaire. Marsile se retire alors avec son conseil pour délibérer. Le Sarrasin Sinaglore s'empresse, de son côté,

[60] Personnage non identifié. Le ms. B donne *Foucon*, considéré comme une référence à *Folque de Candie* [Alton, pp. 514-515].

d'informer la jeune Gaudisse qu'on s'apprête à la marier au nouveau roi d'Espagne : elle s'éprend aussitôt de celui-ci et projette d'apostasier et de se faire baptiser.

Lors du conseil, le roi Sinagon défend ce mariage en arguant que l'héritier qui en naîtra offrira à Marsile la France et l'Espagne. Marsile annonce aux deux envoyés qu'il accepte, à condition que le douaire soit bien constitué de l'Espagne et que le fils qui naîtra hérite de tout l'Empire. Ne voulant pas outrepasser ses attributions, Ysoré demande à repasser la mer pour consulter son roi pendant que Raimont restera à Morinde. Marsile accepte et Ysoré demande à voir Gaudisse dont la beauté émerveille toute l'assistance.

vv. 1111-1429. De retour à Conninbre, Ysoré est accueilli avec joie par sa fille qui le voit arriver seul. À Morligane, Anseïs accepte l'offre faite par Marsile. Le trajet du retour est marqué par une tempête que la prière d'Ysoré apaise.

Pendant ce temps, Agolant a rassemblé ses barons et projette la mort des deux envoyés d'Anseïs : Gaudisse lui étant promise, il n'accepte ni qu'elle soit mariée à un autre ni qu'elle se convertisse à la foi chrétienne. Gaudisse s'évanouit à l'arrivée d'Agolant, qui met au défi quiconque s'opposerait au mariage. Raimont relève le défi et les gages sont échangés au moment même où Ysoré annonce l'accord d'Anseïs. Marsile ne peut s'opposer au duel et les deux guerriers s'équipent. Agolant revêt le heaume d'Aucebier et Raimont celui d'Achille, que Gaudisse lui a confié. Il revêt également le haubert de Baligant, dont Charlemagne s'était emparé à Roncevaux.

vv. 1429-1637. Entourés de Sarrasins qui forment le champ clos, les deux guerriers s'élancent à cheval, brisent leur lance et se jettent mutuellement à terre. Le combat reprend aussitôt à l'épée et Agolant propose à Raimont, en échange de son abandon et de sa conversion, l'Esclavonie en fief et sa sœur Gaiete en mariage, mais Raimont refuse et, après avoir été lui-même touché à la hanche, il atteint à la tête Agolant qui réitère alors son offre. Après un dernier refus, Raimont lui porte un coup fatal. Du haut de sa tour, Gaudisse se réjouit de la mort de celui à qui elle était destinée.

vv. 1638-2078. Aussitôt, Marsile fait construire un navire magnifique dont la voile représente le mythe troyen : Castor et Pollux, Hélène et Ménélas, le siège de Troie, la mort d'Hector, Achille et Patrocle, Anténor et Troïlus et enfin le cheval et l'incendie de la cité. Gaudisse est ensuite conduite au navire, plus belle encore que Lavine de Laurente. Tout absorbée par son amour, elle manque d'en oublier son fidèle confident, Finaglore, qui se rappelle à elle.

À Conimbre, Letise s'évanouit à la vue du navire qui approche : à peine revenue à elle, elle se plaint d'avoir été déshonorée et se saisit d'un couteau pour s'en frapper mais des barons l'en

empêchent. Un messager avertit Ysoré, encore sur le navire : ce dernier jure en lui-même qu'il se vengera d'Anseïs. Il descend seul à terre et sa fille lui confirme avoir trompé le roi. Ysoré jure, à haute voix cette fois, qu'il se vengera : une fois Gaudisse épousée, il reviendra chasser Anseïs d'Espagne.

Mais il se rend d'abord à Morligane, pour annoncer à Anseïs la rupture de son serment et l'abjuration de sa foi. Des barons tentent de le raisonner et il feint de reconnaître la douleur et les regrets d'Anseïs : il affirme pardonner et l'invite à accueillir Gaudisse. Mais, de retour à Conimbre, Ysoré annonce à Gaudisse avoir abandonné Anseïs qui refuse désormais le mariage et l'accord. Raimont est chargé d'annoncer au jeune roi qu'il n'épousera donc pas Gaudisse, qui a juste le temps de lui confier la manche qu'elle désire transmette à celui qu'elle aime. Raimont annonce, à Morligane, la trahison d'Ysoré : Anseïs craint, à cause de cela, de perdre sa couronne.

vv. 2079-2785. De retour à Morinde, Ysoré annonce à Marsile sa conversion et lui promet l'Espagne, s'il obtient Gaudisse en mariage. Celle-ci feint de consentir à cette union et enjoint son père de mobiliser ses hommes. Face à ses barons réunis, dont les troupes campent sous les murs de Morinde, Marsile annonce avoir été déshonoré par Anseïs. Il veut également sceller l'alliance avec Ysoré en lui donnant Gaudisse mais celle-ci demande un délai, souhaitant d'abord qu'Ysoré s'approprie l'Espagne. La flotte sarrasine appareille pour Conimbre et arrive en vue des côtes de l'Espagne : des guetteurs d'Anseïs l'aperçoivent et s'empressent de l'avertir à Morligane.

Apprenant cette nouvelle, Anseïs pleure et le clerc Englebert doit le réconforter et l'inciter à mobiliser ses troupes. Il fait alors appel à Gui, Raimont et Yves qu'il met en ordre de bataille sur le rivage de Conimbre. Les Sarrasins débarquent sur la plage : aussitôt les deux armées s'affrontent. Anseïs et ses trois barons s'illustrent en abattant plusieurs rois. Mais Ysoré et Alestant font de même et les habitants de Conimbre se joignent aux Sarrasins. Plusieurs barons français sont tués et, la pression augmentant, Anseïs doit se résoudre à faire retraite en bon ordre dans Morligane : Yves et Raimont partent en avant tandis que Gui reste en arrière-garde avec des archers. Les Sarrasins pressent Anseïs, bientôt rejoint par Gui et Raimont. Mais, sous les murs de la ville, Anquetin le Normand, Hugues d'Auvergne et Morant de Rivier sont capturés.

vv. 2785-3743. Marsile met le siège devant Morligane et condamne ses trois prisonniers à être brûlés : l'insolence de Morant provoque la colère de Marsile à qui l'on doit ôter le couteau dont il s'est saisi. Le bûcher est dressé au bord du fossé, près de la porte de la ville. Du haut de son palais, Anseïs, apercevant les flammes, rassemble des barons pour se porter au secours de ses vassaux.

Aussitôt sortis, Anseïs, Gui et Yves attaquent les gardes et libèrent les trois condamnés à qui ils s'empressent de fournir un cheval. Les Sarrasins répliquent à cette attaque et encerclent Gui qui, à la vue d'Ysoré, s'était écarté. Anseïs vient au secours de Gui et de Raimont, blessé. Les Français rentrent finalement dans Morligane, poursuivis jusqu'à la porte. Gravement blessé, Raimont est soigné par Englebert. Quelques jours plus tard, les Sarrasins lancent l'assaut des murs de la ville, mené par le roi Absalon. Anseïs organise une sortie : c'est au tour d'Yves d'être encerclé et secouru, avant que les Français ne fassent retraite.

Marsile reçoit des renforts du roi Danebun et, au bout de treize mois, les vivres viennent à manquer dans la ville assiégée. De la fenêtre, Anseïs ne peut que déplorer les destructions et les souffrances de ses sujets affamés, mais il se refuse toujours à appeler au secours Charlemagne, de peur d'être déchu de sa couronne. Gui le réconforte et lui propose d'abandonner Morligane, où la famine sévit, pour se réfugier à Luiserne. Ce plan est accepté : Yves est chargé de l'avant-garde et Anseïs doit rester un temps en arrière avec ses barons pour retenir les Sarrasins.

Morligane est incendiée et le combat s'engage avec les assiégeants qui les poursuivent jusqu'à Luiserne. Alerté par le fracas des armes, Madien sort de cette ville pour soutenir les Français aux prises avec leurs poursuivants.

vv. 3744-4823. Luiserne assiégée, Madien incite Anseïs à appeler à l'aide Charles, mais le jeune roi refuse encore une fois de peur d'être destitué. Les Sarrasins, quant à eux, inhument le roi Aquilant qui a été tué lors de la poursuite. Marsile entreprend d'affamer les assiégés tandis que les Sarrasins s'approvisionneront en Galice. Il fait également appeler sa femme, la reine Braidimonde et son arrière-ban : Rodoant part pour Conimbre et traverse la mer pour accoster à Morinde. Obéissant à cette requête, Braidimonde réunit les barons d'Afrique. Par l'intermédiaire de sa mère, Gaudisse en profite pour demander à être, elle aussi, appelée en Espagne, invoquant la promesse du mariage avec Ysoré.

À Luiserne, après un office, Anseïs tente une sortie pendant laquelle il affronte en duel Ysoré qu'il jette à terre. Au retour, Gui suggère d'abandonner cette ville car, encore une fois, les vivres viendront bientôt à manquer. Anseïs accepte : il confie l'avant-garde à Raimont et à Yves et charge Gui de l'arrière-garde. À la lueur des flammes qui embrasent la cité, les Français se mettent en route pour Estorges et sont aussitôt assaillis par les Sarrasins. Tout en combattant, les Français atteignent le mont de Raveniel, d'où ils aperçoivent Estorges. Ils s'y réfugient et un autre siège commence.

vv. 4824-5409 Madien exhorte Anseïs d'appeler Charlemagne au secours mais toujours en vain. Dans le camp sarrasin, la reine Braidimonde, accompagnée de Florette et de Colorée, est annoncée : elles demandent à être installées un peu à l'écart du camp à cause de la puanteur.

Une fois le pavillon dressé près d'un olivier, Braidimonde envoie son interprète Esclarabin auprès de Raimont : elle souhaite le faire venir dans sa tente. Alors qu'il écoute le lai de Graelent, Anseïs reçoit le messager qui demande à parler à Raimont. Ce dernier accepte la requête de la reine sarrasine et emmène avec lui Yves et Gui. Sous la tente, chacune des Sarrasines embrasse le baron de son choix : Braidimonde embrasse Raimont, Colorée Gui et Florette Yves. Mais les chevaux sont repérés à côté de la tente des femmes : un combat s'engage tandis que les barons tentent de retourner à Estorges, tout cela sous les yeux de leurs amantes dont chacune vante leurs exploits guerriers. Les trois barons sont toutefois submergés par leurs assaillants alors que le jour se lève.

Du haut de la fenêtre, Anseïs entend ses trois barons crier Monjoie. Lorsqu'il fait demander Raimont, Yves et Gui, il ne peut que constater leur absence. Il décide alors de se porter à leur secours, accompagné de Morant et de Hugues. Une mêlée s'engage sous les yeux de Braidimonde : Anseïs affronte Ysoré et lui coupe l'oreille droite. De retour dans Estorges, Anseïs reproche cette escapade à ses trois barons mais Gui lui répond qu'ils ne pouvaient refuser une telle demande qu'au prix de se faire homme de religion, ce qui provoque le rire de tous.

Dans le camp sarrasin, Marsile inhume le roi Absalon et fait soigner Ysoré. Il reproche ensuite à la reine d'avoir pactisé avec les Français mais Baidimonde répond qu'elle et ses compagnes étaient sur le point d'être enlevées et emmenées à Estorges.

vv. 5410-6009. Une fois soigné, Ysoré demande à Marsile de célébrer le mariage promis avec Gaudisse. Mais le mariage est une nouvelle fois remis à plus tard : selon la reine, Gaudisse souhaite qu'Ysoré démontre d'abord sa vaillance lors d'un combat. Marsile envoie Esclarabin à Morinde : Gaudisse doit venir le rejoindre avec des renforts. Elle répond à l'appel et mobilise les troupes d'Afrique, menées par le roi Canemont et sa mère, une géante. Elle fait également sortir des geôles les prisonniers faits à Roncevaux.

À Estorges, les Français souffrent de la faim : alors qu'Anseïs se tient à la fenêtre, il aperçoit, venant de Toulete, sept mille bêtes de somme chargées du ravitaillement envoyé aux Sarrasins par le prince de Sorbrie. Les Français capturent ce convoi. Apprenant cela, Marsile, de colère, manque de frapper la statue de Mahomet qui, selon lui, l'a abandonné.

Un messager lui annonce ensuite que sa fille arrive avec des renforts. Ysoré se met à la disposition de celle-ci, mais elle lui répond qu'elle souhaite voir lors du prochain *tornois* si elle a bien fait de mettre son amour en lui. De la fenêtre, Anseïs remarque la beauté d'une des Sarrasines : Raimont lui révèle qu'il s'agit de Gaudisse. Anseïs jure qu'il en fera la conquête.

vv. 6010-6992. Dans le camp sarrasin, Marsile s'étonne de la présence des prisonniers français : Gaudisse annonce qu'ils seront bientôt mis à mort. À l'abri de sa tente, Gaudisse

envoie Finaglore demander à Anseïs qu'il vienne l'enlever car elle désire se convertir et l'épouser. Alors qu'Anseïs écoute le lai de Goron, Finaglore lui est amené : Raimont et Anseïs l'écoutent à part. D'abord incrédule, Anseïs accepte la proposition de Gaudisse. Accompagné d'Anseïs, Esclarabin affirme aux Sarrasins, qui s'étonnent de voir une troupe entrer dans le camp, qu'il s'agit de Marsile et d'Ysoré.

Dans sa tente, Gaudisse fait appeler ses prisonniers et reçoit Anseïs jusqu'au lever du jour. Au matin, tout le monde remonte à cheval et Finaglore demande à être emmené et adoubé, ce qu'accepte Anseïs. Celui-ci sonne de son cor, ce qui provoque la mobilisation des Sarrasins. Le combat qui s'engage est comparé par le poète au siège de Troie.

Les Français restés dans Estorges accourent pour secourir Anseïs, qui confie Gaudisse à un baron. Anseïs tue le roi Canemont en duel, sous les yeux de Gaudisse. Marsile fait alors appeler Marmonde, la géante, la mère de Canemont. De rage, elle se saisit de sa faux et se jette sur les rangs français mais Anseïs l'abat de son épée. Une fois dans la ville, Gaudisse et ses suivantes assistent du haut des murs aux combats, et notamment à un duel entre Anseïs et Ysoré, qui est une nouvelle fois mis à terre.

Au retour des Français, Gaudisse demande à être baptisée et mariée : Englebert assure l'office, Gaudisse conserve son nom et Finaglore prend celui de Richier. Englebert bénit également le lit nuptial sur lequel, à chaque pommeau, un oiseau chante si bien qu'il fait oublier à chacun sa maladie ou son infirmité. Au petit matin, Gui et Anseïs échangent des plaisanteries avant d'assister à la messe.

Ysoré vient sous les murs reprocher à Anseïs sa déloyauté : Anseïs lui répond qu'il a épousé Gaudisse à la vue de tous. Ysoré réclame donc un duel qu'Anseïs accepte. Les barons français se préparent à réagir en cas de piège tandis qu'Ysoré demande à Marsile de se tenir prêt à se saisir d'Anseïs à la fin du combat.

vv. 6993-7500. Une fois armés, Ysoré et Anseïs se retrouvent sur le pré et s'élancent aussitôt : Anseïs abat son adversaire de son cheval, sous les yeux de Gaudisse. Anseïs pousse jusqu'à la tente de la reine Braidimonde, qui lui demande des nouvelles de Raimont. Mais Anseïs est très vite cerné, ce qui provoque l'intervention des barons français dans la mêlée. Anseïs en profite pour se saisir de l'aigle d'or de Marsile.

Dans la mêlée, Raimont croise le regard de la reine, sous les yeux de laquelle il combat : celle-ci confie à Florette et à Colorée, ne plus vouloir être à Marsile. Finaglore, quant à lui, tue son propre père. Alors que les Français sont rentrés dans leur cité, Marsile approche ses engins de siège des murs et lance des assauts qui sont repoussés. Le siège s'éternise alors pour sept ans et demi.

vv. 7501-7962. De son union avec Anseïs, Gaudisse donne naissance à deux fils : Gui et Jean. Tous s'accordent à dire qu'ils seront les nouveaux Olivier et Roland. Mais la famine affecte la ville et Madien propose une nouvelle fois de partir pour une autre ville, Castesoris. Gaudisse et les deux jeunes héritiers sont confiés à Raimont tandis qu'Anseïs mène la sortie. Les Sarrasins investissent Estorges et se mettent à la poursuite des Français qui atteignent Leon, La Maiselle, Saint-Fagon et enfin Castesoris.

Anseïs fait ranger son armée sous les murs de son nouveau refuge, il combat ses poursuivants et capture Ysoré avant de sonner la retraite vers la cité. Une nouvelle fois, le siège est mis devant le refuge des Français.

vv. 7963-8140. Le ms. A développe un épisode qui lui est propre. Lors d'un conseil chez les Sarrasins, Sinagon propose d'envoyer deux messagers, Fabur et Matifier, en France, déguisés en pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle. Ils devront informer Charlemagne que le royaume d'Anseïs est en paix. Les deux Sarrasins revêtent l'habit du pèlerin et se mettent en route pour Saint-Denis. Malade et alité, Charlemagne reçoit ces deux pèlerins qui disent revenir de Jérusalem, de Rome puis de Saint-Jacques. Ils affirment qu'Anseïs règne sur toute l'Espagne et que personne ne remet en cause son autorité.

vv. 8141-8514. Sous les murs de Castesoris, Marsile suspend les assauts et entreprend de réduire les Français par la famine. Dans son palais, Anseïs déplore désormais qu'on tente de lui ravir le royaume qu'il voulait transmettre à ses fils. Madien l'encourage à appeler Charlemagne au secours. Alors que le roi contemple les visages pâlis et les destructions, Madien et Raimont réitèrent leurs exhortations pendant qu'Englebert tente de rassurer Anseïs, qui craint d'être déchu, en lui promettant d'intervenir en sa faveur auprès de Charles. Anseïs jette un dernier regard à sa femme et ses enfants et contemple les Sarrasins qui reviennent du pillage.

Lorsque Madien et Raimont se portent volontaires pour partir, accompagnés d'Englebert, Anseïs accepte enfin. Gaudisse propose de libérer le Sarrasin Félix qui pourra les conduire à travers le camp ennemi. Raimont et Madien s'arment sur une couverture représentant la destruction de Troie et Anseïs confie à Raimont son épée Joyeuse.

vv. 8515-8797. Dans le camp sarrasin, Félix affirme avoir été libéré par ceux qui l'accompagnent et qui fuient la ville et tous les quatre y passent la nuit. Au matin, Anseïs fait une sortie. Au bruit du combat, Madien et Raimont désirent y participer, mais Englebert leur demande de ne pas oublier de revenir. Ce dernier dénigre la condition de chevalier à laquelle il préfère celle d'homme d'Église. Apercevant ses deux messagers, Anseïs les presse de partir remplir leur mission. Les quatre messagers s'éloignent donc, pendant qu'Anseïs en profite pour s'emparer d'une centaine de bêtes chargées de ravitaillement.

Sur le chemin, les messagers rencontrent sur le bord d'un ruisseau l'émir Maradant et le roi Persamant qui reviennent du pillage. Raimont abat le roi Persamant, en louant le mérite des chevaliers qui protègent l'Église, quand les clercs, eux, ne supportent aucun danger. Madien tue à son tour Maradant. Tous deux se vantent, face aux Sarrasins, de se rendre en France chercher de l'aide auprès de Charles et Marsile en est aussitôt averti.

vv. 8798-9619. Retrouvant les deux chevaliers, Englebert reconnaît les mérites de la classe chevaleresque et regrette le déclin de la largesse. Après avoir traversé la Navarre, ils s'arrêtent à la cour du roi Yon, en Gascogne. Englebert annonce que le roi Anseïs est assiégé par Marsile et qu'il demande de l'aide : le roi refuse et conseille plutôt qu'Anseïs abandonne l'Espagne et revienne dans son fief, en Bretagne. Il invoque également sa vieillesse et sa faiblesse. Repartant pour Bordeaux, les messagers traversent le Poitou et sont reçus à Nantes par le roi Gondrebues, qui gouverne la Bretagne pour son neveu Anseïs. Englebert lui révèle la situation de celui-ci, Gondrebues en est attristé et mobilise ses barons pour se joindre à eux.

vv. 9001-9133. Le ms. A développe un épisode lié à la précédente interpolation. Les messagers rencontrent sous un olivier, au bord d'une fontaine, les deux faux pèlerins sarrasins : Félix reconnaît Fabur et Matifier, alors que Raimont se couche sous l'olivier.

La discussion s'engage entre Felix et Fabur et ce dernier révèle avoir été reçu par Charlemagne. Il se met également à brandir un bâton pour frapper Raimont qui rêve d'un combat entre deux lions. Se réveillant brusquement, Raimont a le temps de trancher de son épée le bâton du Sarrasin qui perd également son oreille. Les deux Sarrasins demandent grâce et sont ligotés pour être livrés à l'empereur Charles.

À Paris, les messagers sont accueillis par l'empereur, malade depuis sept ans. Raimont lui révèle la trahison d'Ysoré et la situation désespérée d'Anseïs. Charlemagne s'étonne de ce discours qui contredit ce que les deux pèlerins lui avaient raconté. Raimont lui présente alors les deux Sarrasins qui lui avaient menti.

Charlemagne déplore avoir perdu toute sa force si bien qu'il doit rester constamment alité. Après le repas, l'empereur s'endort dans sa chambre : un ange lui apparaît pour lui ordonner de secourir Anseïs et de remplir sa promesse de libérer les chemins de pèlerinage.

À son réveil, Charlemagne se résout à partir et ordonne la fabrication d'un chariot pour le porter. Il convoque ses barons dans tout l'Empire : en Bourgogne, à Vienne, à Angers, en Normandie, au Danemark et en Angleterre. Les troupes se réunissent à Paris, le dimanche après l'Ascension : il leur annonce qu'ils doivent secourir Anseïs. Gui de Biaucler s'y oppose : il suggère qu'Anseïs revienne plutôt en Bretagne et qu'il abandonne l'Espagne. Les autres barons

acquiescent à ce discours avant de finalement accepter le départ. Lors du repas, Charlemagne distribue son trésor et confie son oriflamme à Ogier.

Sur les bords de la Gironde, Charlemagne prie Dieu de laisser le passage à son armée : le fleuve s'ouvre en deux et l'armée passe, précédée d'une biche blanche. Charlemagne est accueilli par le roi Yon qui accepte de se joindre à l'armée de secours. Ils passent en Navarre par Roncevaux, puis par Pampelune et arrivent, le jour de la Saint-Martin le bouillant, en vue de Castesoris. Ils s'arrêtent, à quelques lieues, à Forniaus. Madien et Raimont demandent à se porter en avant, de crainte qu'Anseïs n'ait été capturé depuis leur départ.

vv. 9620-10054. Raimont et Madien rencontrent fortuitement deux rois sarrasins, Matan de Baudas et Macabré : le double duel se solde par la mort des deux rois. Les deux comtes revêtent alors leurs effets et traversent le camp sarrasin. À la porte de Castesoris, Yves ne les reconnaît d'abord pas avant de les laisser rentrer ; les deux comtes s'emparent d'un convoi de ravitaillement avant de rentrer dans la ville assiégée. Raimont annonce l'arrivée de Charlemagne et l'attaque prévue pour le lendemain matin. À Forniaus, à l'aube, Charlemagne prie Dieu de lui donner la force de chevaucher et de porter les armes : Dieu l'exauce et il sent aussitôt la force revenir en lui.

vv. 10054-10816. Les armées se rangent en ordre de bataille. Charlemagne exhorte ses troupes à se souvenir de son neveu Roland, d'Olivier et des pairs. Dans la mêlée, l'empereur affronte en duel Marsile. Charlemagne le jette à terre avant d'être cerné par six rois sarrasins, qui aussitôt sont tués par ses barons. De son côté, Anseïs sort de la ville et se joint à la bataille afin de prouver qu'il n'a pas perdu son royaume par lâcheté : il s'empare de l'aigle sarrasine en haut de laquelle est figuré Mahomet.

Charlemagne capture, quant à lui, Marsile et espère le convertir : celui-ci se dit prêt à y consentir à condition de voir d'abord comment ce Dieu est servi. Leur roi prisonnier, les Sarrasins survivants prennent la fuite et le camp est investi. Charlemagne s'étonne de voir son neveu en compagnie de la reine sarrasine, alors qu'il a tant souffert à cause d'une femme. Le voyant, Anseïs s'agenouille, mais Charlemagne le relève et l'embrasse. Tous se retrouvent dans le palais de Castesoris.

vv. 10817-fin. Anseïs remet à Charlemagne le traître Ysoré qu'il avait capturé. L'empereur le fait venir devant lui : la peur visible sur son visage et le souvenir de ses services adoucissent d'abord la colère de Charlemagne mais, face à son refus d'abandonner la foi sarrasine, Charlemagne le fait décapiter et brûler. Il fait de même avec tous les Sarrasins qui refusent de se convertir et récompense ceux qui acceptent.

Mais Conimbre, dans laquelle se sont refugiés, autour de Letise, les Sarrasins qui ont fui, résiste encore. De son union avec Anseïs, Letise a donné naissance à un fils à qui elle a révélé son origine. Une nuit, ce fils s'empare des clés du palais et tue le portier qui refuse de le laisser sortir. Conduit devant son père, le jeune homme lui propose de l'aider à s'emparer de la ville. Anseïs peut ainsi remettre à Charlemagne les clés de la ville, ainsi que Letise : le fils demande à genoux la grâce de sa mère, ce que lui accorde l'empereur, à condition qu'elle se fasse nonne. En récompense, le fils obtient le domaine d'Ysoré et se fait baptiser sous le nom de Tieri.

Une dernière ville résiste : Luiserne. Alors que les Sarrasins en sortent, Charlemagne se couche au sol, les bras en croix, et se met à prier Dieu. Aussitôt, les murs de la ville s'écroulent. Selon le poète, les pèlerins de Saint-Jacques peuvent encore le constater. Charlemagne se rend ensuite à Saint-Jacques de Compostelle pour y déposer des offrandes, avant de regagner Laon.

En France, l'aîné des fils d'Anseïs, Gui, demande à être adoubé par Charles. Lors d'un banquet, Marsile interroge Charlemagne sur l'identité des convives : l'empereur lui explique que ceux qui sont richement vêtus sont des chevaliers, que ceux en noir sont des moines, que ceux en gris sont des clercs et enfin que ceux qui sont assis à même le sol sont les messagers de Dieu qui vivent de la charité. Voyant les messagers de Dieu si peu honorés, Marsile en conclut que la foi chrétienne ne vaut rien et qu'il préfère la mort à la conversion. Les arguments de deux évêques ne le font pas revenir sur sa décision et Charlemagne, se souvenant de Roland, d'Olivier et des pairs tués, est pris d'une telle colère qu'il le fait décapiter et jeter dans un puits. Braidimonde, quant à elle, accepte le baptême et garde son nom : elle épouse Raimont.

Le jeune Gui se met en route vers l'Espagne, en compagnie de Raimont et de son épouse. Ils retrouvent Anseïs à Castesoris. Après une ultime démonstration de largesse, Charlemagne se rend à Aix-la-Chapelle où il meurt : sa dépouille est assise sur son trône.

La chanson s'achève en bénissant celui qui a écrit ces vers et ceux qui les ont écoutés.

PARTIE II - LA LANGUE DE LA COPIE[61]

Le manuscrit a été copié par deux mains successives, la première s'arrêtant au v. 2554. Si l'on ne constate pas de grandes différences dans la langue (ce qui a pu conduire Johann Alton à y voir la même main), les deux mains se distinguent toutefois par certains traits graphiques (notamment le système des abréviations évoqué plus haut) et linguistiques qui seront évoqués en conclusion.

1. Graphies

1.1. Les voyelles

1.1.1. La voyelle a

Le **a** représente le **a prétonique** étymologique, fait caractéristique du dialecte picard [Gossen, §29] : **espaouri** 1159, **praerie** 1276 (vs **preage** 5130 et **praierie** 4760), **caïr** 3146, **chaï** 1530, **caois** 4505 (vs **ceüs** 2958).

Le **e ouvert** issu de la diphtongue de coalescence **[ai]** est noté **ai** en position tonique : **craisse** 11404, **faire** 60, **fait** 72, **frailes** 8792, **maistre** 487, **mais** 11, **naistre** 463, **pais** 42, **palais** 193, **plaie** 2981, **plaist** 335, **vairs** 75 et en position initiale : **aidier** 3188, **baissier** 7690, **caitis** 744, **laissier** 2596, **maisnie** 26, **maison** 1938, **raison** 58, **sairement** 998. On trouve cependant également la graphie **e** : **fet** 916 (4 occ.), **mestre** (3971, 9882), **mestrie** 6378, **mes** 4599 (<*magis*), **bargegnié** 3839, **mesnie** (3979, 7280), **palés** 2835, **set** 736, ainsi que quelques occurrences de la graphie **ei** : **bargeignié** 1501, **beisier** 3159, 3215, **peisible** 50 et quelques cas de monophtongaison en **a** [Gossen, §6] : **arasona** 3022, **arasonee** 1716, **rason** 6743, **douarre** 1022 (vs **douaire** 390), **lassent** (de **laisser**) 6386, **magre** 6503, **mastroie** 636, **base** 324 (de **baisier**) et **basse** 4839 (de **baiser**). On trouve, à l'inverse, une graphie **ai** pour **a** : **paistres** 2652 (<*pastor*).

Le résultat du **a nasalisé** et du **e nasalisé** se confondent dans la graphie [Gossen, §15]. On trouve cependant de nombreuses graphies étymologiques.

---

[61] Les principaux ouvrages utilisés sont cités entre crochets : Charles-Théodore Gossen, *Petite Grammaire de l'ancien picard*, Paris, Klincksieck, 1970 [Gossen] ; Gaston Zink, *Phonétique historique du français*, Paris, PUF, 1986 [Zink, Phon.] ; Gaston Zink, *Morphologie du français médiéval*, Paris, PUF, 1989 [Zink, Morph.] ; Geneviève Joly, *Précis d'ancien français*, Paris, Armand Colin, 2004 [Joly] ; Philippe Ménard, *Syntaxe de l'ancien français*, Pompignac, Éditions Bière, 4e éd., 1994 [Ménard] ; Annette Brasseur, *Étude linguistique et littéraire de la chanson des Saisnes de Jean Bodel*, Genève, Droz, 1990 [Brasseur] ; Pierre Fouché, *Morphologie historique du français. Le verbe*, Paris, Klincksieck, 1967 [Fouché].

- Tous les participes présents sont écrits **-ant**.
- Le suffixe **-ment** (<*-mentis*) est toujours écrit avec un **e** sauf à la rime pour **parlemant** 589, **sairemant** 1010 et **contremant** 562.
- Le suffixe **-ance** (<*-antia*) est toujours écrit avec un **a** : **acointance** 2608, **demorance** 4659, **deshonorance** 6544, **penitance** 4672, **pesance** 4668, **poissance** 4661 (sauf **convenences** 1177).
- Certains mots ont deux graphies concurrentes : **fame(s)** (24 occ.) et **feme** (12 occ.) dont deux occurrences (344 et 1221) à la rime dans des laisses assonancées en [ẽ]. **Fame(s)** ne se trouve que dans la seconde main ; la majorité des occurrences de **feme** (10/12 occ.) se trouve dans la première main. On trouve moins souvent **ensïant** (5 occ.) qu'**ensïent** (9 occ.).

En général, les graphies respectent l'étymon :

- Étymon comportant un **a** : **ançois** 3913, **anchois** 1790, **ansçois** 3792.
- Étymon comportant un **e** : **aprentis** 3684, **Ascensïon** 9297, **rengié** 183.

On trouve cependant des formes comportant étymologiquement un **e** écrites **a** : toutes les occurrences de **tans** (sauf **tens** 5559), de **serjant** 2754, toutes les formes de **as(s)ambler** et **trambler.** ainsi que **sangler** 950, **vaine** (<*vena*) 2639, 10367, l'adverbe **ensamble** 38 et **ensanble** 5853 (vs **ensemble** 724). Inversement, on trouve la graphie **en** pour **[ã]** étymologique : **sanglent** 4850. Par attraction de **-aument**, **erranment** se trouve également sous la forme : **erraument** 1105 et **esroment** 1902.

On trouve la graphie étymologique pour les mots : **demain** 435 (<*de mane*), **quintaine** 2626 (<*quintana*).

Le **e fermé** suivi d'une nasale présente le plus souvent une graphie **ai**. Il s'agit d'un trait du Nord [Gossen, §19] : **alaine** 2640 (<*alena*), **araine** 3065 (<*arena*), **balaine** 2622 (<*ballena*), **estraine** 2628 (<*estrena*) (vs **estrine** 7349), **seraine** 365 (vs **serine** 5990) (<*sirena*), **raine** 2645 (<*regnum*), **haingres** 80, **vaine** 2639 (<*vena*), **paine** 69 (<*pena*).

Conformément à l'étymon (*in-*), le préfixe **en-** est toujours écrit **en**, sauf **amparleor** 6229 (vs **enparlés** 7978). On relève une forme **emmi** 1535 (vs **enmi**), mais peut-être s'agit-il d'un bourdon après la forme **amdoi** qui précède. Les formes issues de *inter-* sont conformes à l'étymon, ici **entr-** avec élision : **entrabatent** 2915, **entracointié** 1491, **entredonerent** 6343 [Gossen, §15]. *Vincere* donne, dans la seconde main, **vaincu** 5261 et dans la première **vencu** 707, 1323 ; on retrouve la même répartition pour *relinquere* : **relainqui** 10872 vs **relenqui(e)** 1965, 2016, 2487.

Le **a** suivi de **n palatal** s'écrit majoritairement **a** : ainsi toutes les occurrences de **compagne** (vs **compaigne** 2512 et 2513) et celles de **compagnon** (vs **compaignon** 1428), **grifagne** 3813, 10286 (vs **grifaine** 2633 à la rime) On compte 36 occ. d'**Espagne** pour 24 occ. **Espaigne** (et **Espaingne** 55). On relève également : **castagne** 10283, **engragne** 10293, **se plagne** 10285. Les formes **compaignon/compaingne** pourraient s'expliquer par une graphie **ign** du **n palatal**.

Le **a** suivi de **l palatal** s'écrit **ail** (**-ail** en finale, **-aill-** à l'intervocalique) : **aillie** 5582, **baille** 3150, **bataille** 1314, **caille** 423, **coraille** 6702, **entaillie** 1628, **failli** 1502, **saillir** 1557, **travail** 71, **vaillans** 2150, **ventaille** 4810. Toutes ces formes ont leur pendant avec la graphie **al(l)** qui attesterait d'une dépalatalisation dialectale [Zink, Phon., p. 228]. Si le phénomène est net en finale : **traval** 69, 8808, les géminées demeurent, selon G. Zink, ambiguës : **balle** 10688, **ballis** 2040, **batalle** (10 occ.) 2313, **desmallié** 3845, **desmallie** 6320, **entallie** 6263, **tallier** 9986, **vallans** 1018, **ventalle** 6273. On note une forme réduite : **fali** 1975.

Pour **a entravé par r**, on trouve épisodiquement **er** et inversement [Gossen, §3] : **lermie** 2499 (vs **larmie** 5588), **darrains** 7809, l'ouverture est ici favorisée par l'assimilation **[sr]** > **[rr]** (vs **deesrain** 466), sans doute pour le mètre.

La graphie **au** pour **ou coalescence** marque l'ouverture de la diphtongue de coalescence **[ou]** dans **claus** 1378, **faus** 10733 (et **fals** 4694).

1.1.2. La voyelle e

Le **e** marque l'assourdissement en **e central** du **a prétonique** en hiatus : **ëage** 106, **preage** 5310 (vs **praiage** 3749). En revanche, le digramme **eu** correspond dans une occurrence à **[ü]**, par réduction du hiatus dans **reconneut** (ppm) 4219, de même pour **meismes** 10801 le digramme **ei** semble correspondre au son **[e]**.

Pour le **e fermé tonique**, le résultat de la diphtongaison est noté **oi** [Gossen, §16] : **candoile** 687 et 689 (vs **candelle** 10822, avec entrave dans la seconde main), **croire** 1498, **foi** 507, **noncaloir** 10478, **proie** 5653, **voie** 643, et tous les imparfaits : **amoit** 5680, **clamoit** 4714 et les F2 : **devroit** 8377, **diroit** 9193. C'est également le cas pour la diphtongue de coalescence **oi** : **dois** 4503, **droite** 9, **foibles** 9261, **roi** 60, **roit** 5285.

Le **e fermé tonique** suivi de **n palatal** est noté **eign** et **egn** : **enseignent** 206 (vs **ensengnier** 8413), **enseigne** 2328 vs **ensaigne** 2491 et **ensaingne** 2512, pour ces deux formes, le **a** marque l'ouverture par **-ign**.

Le **e fermé** suivi de **l palatal** est noté **eil(l)** : **apareillement** 1615 (vs **aparellement** 4000, **aparellié** 566, **aparellent** 4018), 16 occ. de **conseil** (vs 5 occ. de **consel** et **consal** 5536 rimant avec **mal**), **merveille** 32 (vs 3 occ. de **mervelle**), 8 occ. de **soleil** (vs 7 occ. de **solel**) mais 6 occ. de **vermel** (vs un seul **vermeil** 1406). La graphie **el** note, comme pour **a+l**, la dépalatalisation dialectale du phonème, nettement visible en finale [Zink, Phon., p. 228 et Gossen, §59]. Là, encore, pour les occurrences avec la géminée **ll**, l'ambiguïté demeure et cette graphie pourrait noter la mouillure. Les deux mains hésitent entre ces deux graphies.

On relève une occurrence de **e** 723 pour **et**. De même, la tournure **es les** apparaît à plusieurs reprises sous la forme **e les** 7281, 8028, 8033, 8042 et 11214.

1.1.3. La voyelle o

La fermeture du **o initial** (issu d'un **o fermé** ou **ouvert**) est notée **ou**, notamment dans la première main : **courage** 99, **couronee** 362, **coureor** 454, **courues** 626, **courouchiés** 753, **coursier** 1372, **couvent** 170, **couvenant** 1345, **douaire** 390, **doutera** 71, **doublier** 1366, **gouverner** 972, **jougleor** 10, **jouste** 162, **jouvente** 300, **moustier** 139, **moustré** 147 (vs **mostree** 331), **mouvront** 412, **mouvon** 1926, **nouvel** 245 (vs **novel** 853), **oublié** 152, **outrage** 112, **ouvrer** 386, **ouvré** 1374, **poumon** 2476 (vs **pomon** 4299), **prouec(h)e** 47, 125, 2405 (vs **proece** 6173), **souef** (585, 1110) (vs **soef** 5515, 5954, 6265), et **bouelle** 4372 dans la seconde main.

En revanche, le verbe **pooir** n'est présenté qu'avec **o**. Pour **dolor** et **dolent**, il n'y a également que **o**. La première main donne **o** pour quelques mots : **cortois** 48, 783, **cortoise** 361, 370, 1419, 1676, **corona** 140 (vs **couroner** 973, **couronee** 362), **corone** 144 (vs **courone** 2099), **coroné** 144, 853, **coronement** 2122, **coroie** 638, **cornison** 2302, **forma** 1125, **jornee** 1727, **morra** 1534, **mostree** 331, **noviele** 379, **novel** 853, **novieles** 2022, **ovrerent** 1659.

Les deux mains connaissent les deux graphies. Cependant, la première main privilégie la graphie **ou** quand la seconde main utilise plus régulièrement **o**. Pour certains termes, les graphies **ou/o** se répartissent tout à fait selon la démarcation des deux mains (v. 2544) : **doublier/doblier, couvent/covent, gouverner/governer, mouv-/mov-**.

Le **o prétonique fermé** et **ouvert** est transcrit **o** et **ou** : **aourer** 427 (3 occ. pour 4 occ. de **aor-**), **avouerie** 20 vs **avoerie** (8929, 9932), **acoutee** 4056, **acouter** 8343 (vs **acotés** 3327 et **akeutee** 1711, 7755), **seignouri** 509, **signourage** 3761. Pour le verbe **demorer**, **o** domine, les seules occurrences avec **ou** se situent dans la première main : **demouré** 187, **demourers** 768, **demouree** 1270, 2346, 2362, 2365. Il peut également s'assourdir en **e central** par dissimilation, y compris à l'initiale : **behourdant** 634 (vs **bohordant** 6881), **coureceus** 7873 (vs **courouchiés** 753), **dolereus** 1026, **estecant** 10386, **honeree** 309 (vs **honoree**), **esprevement** 4937 (vs **esprové(s)**) [Gossen, §37].

Le résultat de l'évolution du **o fermé initial** est normalement noté **ui** [Gossen, §27] : **puison** 5356, 8056 (<*potionem*) et **fuison** 77 (<*fusione*). Pour certains mots mi-savants, on relève la graphie **o** : **estore** 8480 (vs **estoire** 5, **estoires** 15), **glore** (8 occ.), **ivore** 6891 (vs **ivoires** 1078).

Le résultat de la diphtongaison du **o fermé libre tonique** est transcrit **ou**, **o** et **eu**. Cette dernière graphie qui correspond à la réduction de la diphtongue provient de la *scripta* picarde et se diffuse au XII^{e} siècle [Gossen, §26].

- La graphie **o** domine largement : **creator** 459 (vs **creatour** 468, 3 occ.), **demor** 451, **desor** (vs 3 occ. de **desour** et 6 occ. de **deseure**), **dolor** domine (vs 1 occ. **dolour** 2982), **empereor** 902 (vs **empereour** 10862), **error** 472, **lor** 12 (vs 3 occ. **leur**), **valor** (vs **valour** 10863), **signor(s)** 2580 (sauf **seigneur** 2537 et **seignour** 1), **sor** (vs 17 occ. de **sour**).
- On trouve uniquement **o** pour : **amors** 7, **co(u)lor** 367, **flor** 463, **millor** 2589, **grignor** 3228, (**h)onors** 410, **plusor** 3325.
- Elle coexiste avec **eu** et **ou** pour certains verbes : **seceure** 8181 vs **secoure** 4838 vs **secore** 4652, **cort** 2405 (<**corre**, 12 occ.) vs **keurt** 1413 (10 occ.) vs **court** 2601 (3 occ.), **keurent** (15 occ.) **vs courent** (2 occ.) ; également dans **demeurt** 712, **geule** 1324 (vs **goules** 615).
- C'est la seule graphie pour : **leu** 1877, **leus** 3697, **neveu** 3180, **neus** 7885, **seul** 24 et **seulement** 6984.
- L'adjectif **prodis* possède les trois graphies : 1 occ. **prodom** 774, **proudom** 1425 (sur laquelle les formes abrégées ont été alignées), **preudo(u)me(s)** 50, 62 210, 11094, **preudon** 71 et uniquement **preus** (20 oc.).
- Pour le suffixe *-osu*, on relève d'une part : **courajous** 248, **dolerous** 2433, **dolerouse** 6738 (vs **dolereus** 1026, 7409, 10466), **mervellous** 2703, **merveillous** 6471 **orguellous** 51, **orgellous** 3927 (et **orgellose** 9470), **perillous** 4675 et d'autre part : **glorïeus** 2, **convoiteus**

7866, **coureceus** 7873, **desireus** 7868, **herbeus** 7876, **joieus** 7874, **mervelleus** 5114, **perilleus** 7879, **sabloneus** 7892, **talenteus** 7871, **tenebreus** 7878, **vertueus** 7891, 9966.

- Dans les laisses en **-or**, se trouvent, à la rime, quelques graphies **our** : **creatour** XIV, 468 et 473, **estour** LXXVIII, 2758, **empereour, valour, creatour** CCLXXXII, 10862-64. La première main, qui représente environ 22 % du texte, comporte environ 30 % des digrammes **ou** (hors **pour**).
- Le mot **tabors** 4196 (3 occ.) est écrit **tabur(s**) 4703, 10296 et même **tabourie** 677, 2524 (vs **taburie** 9946), le verbe comporte également un **u** (**taburent** 3825, **taburé** 4453).

Le **o fermé tonique entravé** connaît également les deux graphies, avec une préférence pour **o** : **cort** 196 (sauf **court** 8053), **entor** (30 occ. vs 6 occ. **entour**), **estor** (vs 3 occ. **estour**), **jor** (vs 13 occ**. jour(s)**), **tor(s)** (25 occ.) vs **tour(s)** (26 occ.). La graphie **ou** domine pour **bouce** 1916, **coutes** (<*cubitus*) 3349, **tout** et **trestout** (sauf **tot** 484).

Le **o**, entravé par **l** qui se vocalise, donne le digramme **ou** : **outre** (16 occ.) vs **oltre** (6 occ.). On trouve également la graphie redondante : **oultre** 5234.

Pour *multum*, la première main donne 17 occurrences avec **o** : **molt** 8, 164, 208, 499, 518, 532, 701, 753, 760, 864, 1100, 1235, 1596, 1951, 2021, 2050, 2529 vs **moult** 26, **mout** 61, 121, 147, 244, 513, 627, 1018, 2557. La seconde main ne donne que **o** pour les formes non abrégées.

Les substantifs *umbra* et **kruppa* conservent la **graphie étymologique** : **umbrie** 5623 et **crupe** 2356.

Le **o fermé** suivi d'une nasale est noté **o**, mais aussi **u** : **pume** 4363, 5398, **pumier** 5172, **pumelé** 4257, 4471, 6153, 6410, 6435, 7635, 11213 [Gossen, §28b].

Le **o fermé** suivi d'une consonne palatale est noté **oi : besoing** 171, **tesmoignié** 3893 (vs **tiesmognier** 8416). Comme pour **aign**, le **i** note sans doute, combiné **gn** pour noter **n palatal**.

Le **o ouvert tonique** qui se diphtongue est noté **ue** : **bues** 9849, **cuers** 29, **duel** (37 occ. vs 6 occ. **doel**), **esmuet** 8962, **muet** 798, **muert** 5140, **uevre** 1670 (vs **oevre** 4942), **puet** 80 (36 occ.), **suefre** 6763, **suer** 1647. Toutes les occurrences de **puent** 3126 présentent une forme réduite. On trouve également **oe** : **avoec** (vs 2 occ. **avuec** 118, 229), **coevre** 3812, **coevrent**

3423, 4384, **oef** 2816, **recoevre** 6578, **recoevrent** 6400, **troevent** (vs **truevent** 1062). On trouve encore **oeu** : **oeuvre** 4932, **oeuvrent** 4389 (pour **ovrir**) et **oeuvre** (subst.) 685, 6003, 7960.

Ce **o** suivi de **l palatal** donne **oe** et **ue** : **fuelle** 10202, **orguel** 1312 (vs **orgoel** 2732), **oel** 1445 (vs le dérivé **uelliere** 4475). Pour **doloir** et **voloir**, on trouve l'IP3 **deut** 763, l'IP2 **voes** et 5 occ. de l'IP3 **veut** (uniquement dans la première main, vs 13 occ. de **voet** dans la seconde main). De même, la première main ne donne que l'IP1 **vuel** (11 occ.) contre **voel** dans la seconde main (28 occ.).

Le **o ouvert entravé** au contact de **l** suivi d'une consonne peut s'ouvrir jusqu'à **au** [Gossen, §23] : **caup** (<*colpum*) 1604, **saudee** 4657 (vs **soldee** 1717), **saus** (<*solidum*) 10721, **vautis** 220, **vautie** 674 (<*volvita*). Pour ce dernier mot, la seconde main ne donne que la graphie **ol** : **voltis** 3688 (11 occ.). Ce phénomène est présent pour certaines formes du verbe **voloir** : **vaurrai** 389, **vaurra** 1423, **vaurés** 2193, **vaurroie** 2066, **vaurroit** 666, **vausist** 606. On dénombre également quatre occurrences de la PS3 **vaut** dans la première main (969, 986, 1780, 2172), ce qui engendre une confusion avec cette même personne à l'IP du verbe **valoir.** Hormis **saudee**, toutes ces occurrences se trouvent dans la première main : la seconde main ne donne que des formes avec **o**.

Le résultat de la diphtongaison du **o ouvert nasalisé** est noté **uen** pour **cuens** 1132 et **quens** 3257. On trouve épisodiquement, uniquement dans la première main, la graphie **oin** : **boin** 2356, **boins** 742, **boinement** 1614, **deboinaire** 1781 et **oun** : **boune**(s) 3, **bounement** 2126, **boun** 585.

Le **o nasalisé**, qu'il soit à l'origine long ou bref, est très majoritairement noté **on** en **syllabe entravée**, **tonique** et **prétonique**. En concurrence avec cette graphie, la première main offre de nombreux exemples de la graphie **ou** [Gossen, §28a] : **abandounee** 1275, **barounie** 676, **coumandement** 2114, **coument** 243, 589, **coumant** 1001, **counut** 645, 731, 1735, **doune** 98, **galouné** 803, **galounés** 1086, **houme** 303, 491, 949, **oume** 2173, **marounier(s)** 581, **natounier** 1756, **noumer** 967, **noumee** 273, 1315, **pautounier** 1758, **poumons** 2476, **preudoume** 62, 210, **preudoumes** 50, **randounee** 2364, **recounut** 1145, **recouneü** 1334, **renoumee** 1117, 1279, **roumans** 805, **sablounoi** 827, **seroumes** 1570, **soumes** 520, **puissoumes** 410. On trouve également pour les noms propres : **Counimbres** (3 occ.), **Mahoumet** 938, **Roumaigne** 351.

Dans le cas du **o nasalisé** à l'initiale, le verbe **doner** comporte, uniquement dans la première main, quelques occurrences du digramme **ou** : **douner** 211, **dounés** 252. Outre **o**, la seconde main, seule, propose pour ce verbe le radical **den-** : **denés** 4265, **denra** 4672, **denant** 5059, **denast** 8272, **dena** 8839, **denai** 9173, **denastes** 9203.

Le **o ouvert** suivi d'un yod est parfois noté sous la forme réduite **o** dans **bos** 819, 3564, 8848 (vs **bois** 1865, 2548, 9119) [Gossen, §24].

1.1.4. La voyelle u

- Le substantif *judicium* se trouve 4 fois, sous la forme attendue **Juïse** 7948.
- **Plusiores* donne **pluisor** 194, 1871 et surtout **plusor(s)** 3225, 3330, 6230, 6490, 6882, 7230, 7282, 7771, 8220, 8225.
- **Dui* aboutit toujours à **doi,** sauf **dui** 9098, 9106. Le CR est **deus**, on relève la graphie redondante **deux** 6387 et 10297.
- Le verbe issu du francique **frumjan* ne connaît que la graphie **u** : **furnir** 8600 (avec métathèse du **r**).
- On note une graphie **unt** (IP6) 4805, pour **ont**.
- *Focum* donne parfois **fu** (4 occ. dans les deux mains) vs **feu** (13 occ. uniquement dans la seconde main). *Locum* donne **liu** 4051, **lius** 7771 (vs **lieu** 1196). C'est un trait picard [Gossen, §25].

1.1.5. La voyelle i

À l'initiale, **i** peut se substituer à **e** : **iretage** 108, **iretés** 4038, **iretier** 6852, **giron** 2321, **hirecie** 6628.

La séquence **-il+s** dans *filius* donne au CSS **fils** (3 occ.), **fiex** (7 occ. uniquement dans la première main), **fiux** (7 occ. uniquement dans la seconde main), **fius** (7558, 7746) et **fix** (10430). On trouve 7 occ. de **gentius** (4017) et 3 de **gentiex** 727, 3019, 3339. Les graphies **ieus / iu** sont picardes [Gossen, §20].

Le graphème **i** note parfois la fermeture du **e** devant **l palatal** : **aparillant** 2246, **fremillon** 4298 (4 occ.), **millor(s)** 3119 (10 occ.), **pavillon** 4331 (vs **pavellon** 4826), **trillie** 7081 (pour **treillie**). Devant le groupe **[ks]**, **alixandrine** 3357 présente la même fermeture. Les formes avec **e(i)l** sont beaucoup plus fréquentes.

1.2. Les consonnes

1.2.1. Le graphème b

Le graphème **b** est toujours présent dans la séquence **ml**.

1.2.2. Le graphème c

À l'initiale, **c'** peut être la graphie du pronom relatif : 645, 658, 906, 1567, 5911, 8426, 10295 et du subordonnant : 285, 597, 642, 970, 1415, 1587, 1620.

La graphie **c** devant **a** note également l'absence de palatalisation du **[k]** latin [Gossen, §41] : **cachier** 1865, **caitis** 744, **calenge** 1316, **caille** 423, **cambre** 496, **cameus** 2168, **campïon** 1415, **canchon** 3, **cangier** 1349, **canter** 981, **carbon** 2943, **carité** 11427, **carpentier** 1660, **castiement** 6967, **caut** 7479.

Certains mots présentent la graphie **ch** mais toujours dans des proportions bien moindres que **c** : **calant** 566 vs **chalant** 2243, **castiel** 1139 vs **chastel** 509, **camp** 1421 vs **chans** 6391, **cascuns** 288 vs **chascuns** 384. À l'inverse, le substantif **char** 31 est plus courant que **car** 1301 (3 occ.).

De même, on trouve la même alternance pour **[k]+[a]** passé à **e central** : **blances** 1365 vs **blanche** 1670 et **mance** 1997 vs **manche** 1677. On retrouve la même alternance pour **[k]+[a]** : **hance** 1077 vs **hanche** 1527.

Les deux graphies se trouvent également devant **ie** issu de la diphtongaison de **a tonique libre** : **ciet** 3367 vs **chiet** 4840, **cien** 8080 (3 occ.) vs **chien** 1503 (5 occ.), **chier** 1373 vs **cierir** 8625, **cierement** 716 (vs **chierement** 4522), **cief** 807 vs **chief** 363 (7 occ.). Le graphème **c** permet une lecture sans palatalisation **[k]** ou avec une palatalisation moindre **[s]**, sans doute afin de « favorisait la compréhension interdialectale »[62].

Pour **[k]+[e]/[i]**, la graphie **c** domine : **celer** 960 vs **cheleroie** 652. On relève également 5 occ. de **che** et 36 occ. de **chi**.

La graphie **c** note aussi **[s]** issu de **[k]** (en alternance avec **ch**) + yod : **face** 98 vs **fache** 416, **France** 174 vs **Franche** 29, **lace** 1365 vs **lache** 2321, **manaces** 1326 vs **manache** 1313. Cette graphie note également **[t]**+yod : **counvenanche** 2097, **nonchier** vs **noncier** 8091, **puissanche** 1224 (vs **poissance** 4661), et sinon toujours **-ance** : **acointance** 2608, **atendance** 6533, **beubance** 4670, **contenance** 10836, **creance** 9555, **defiance** 6536, **demorance** 4659, **desevrance** 6542, **doutance** 4674, **raliance** 4667, **servance** 4773, **vantance** 6547, **vengance** 10716, **vieltance** 6545 (laisses CXXV et CLXXVI). La graphie **-anche** ne se trouve donc que

[62] [Gossen, §41, p. 98].

dans la première main. À la finale, le **c** note également la palatalisation de **[k]** et **[t]**+yod : **brac** 3471, **douc** 9385, **romanc** 7992 (**romans** 7515 à la rime).

La graphie **ch** note la palatalisation faible de **[k]** devant **e** long, propre au picard [Zink, Phon., p. 232]. Le résultat est la chuintante **[š]**, et non la sifflante **[s]**, dans **rechoit** 11526.

On la trouve également devant **u**, par conservation du radical : **perchut** 1821, **rechurent** 157, 2573.

La dentale finale des IP1 est traitée de manière particulière (notée **c**) : **cuic** 3691, **demanc** 3618, **douc** 4065, 7306 (<**doter**), **fac** 6547, **manc** 6044, **perc** 3766, **quic** 3929 (vs **quit** 775, 1356, 4050), **redouc** 8216, **remainc** 4072, **renc** 4890, **semonc** 3412, **tenc** 5123. Il est difficile de déterminer la valeur de cette graphie [Gossen, §39 et §40]. La forme **renc** 4890, dans la seconde main, apparaît sous la forme **rench** 2048, dans la première main. Mais cette même forme **renc** rime avec **baptizement**, de même **demanc** avec **fuiant.**

On trouve également en finale **ch** : **traitich** 1079, **Mech** 6501 (pour la Mecque) et **fauch** 6629, 6631 et 6699.

Le **c** peut noter épisodiquement, dans la seconde main, l'assourdissement de **[g]** : **confanons** 4237, 8749, 10436, 10501 **confanoniere** 9476. À l'inverse, le **[k] initial** se sonorise dans **grenu** 4147, 10237, 10798 et **gernu** 449. À la finale, **c** note le **[k]** final latin : **clerc** 153 ou germanique : **eskiec** 5861, **hauberc** 1389.

1.2.3. Le graphème d

Le **d** final est maintenu dans 9 occ. de **od** 57, 128, 176, 180, 188, 237, 788, 814, 920, toutes présentes dans la première main.

1.2.4. Le graphème f

En finale, **f** marque l'assourdissement de **[v]** : **caitif** 2264, **clef** 11038, **soef** 5516, **vif** 429.

Dans la seconde main, il est épisodiquement amuï dans le CRS **tré** 3042, 4827, 4860, 7449, 10737, 10754, notamment à la rime 2803, 4447, 5866, 7625, 9668.

1.2.5. Le graphème g

Ce graphème note le renforcement du **[w] initial** germanique devant **a** : **gaagne** 3810 (**gagne** 6570), **gaber** 6073, **gage** 96, **gaires** 187, **gaitier** 2045, **galopé** 10327, **galouné** 803,

gals 10731, **gans** 2162, **garegnon** 2953, **garir** 3407, **gaster** 8346. On relève quelques formes[63] avec **gu** dans la première main : **guarni-** 20, 119, 216, 672, 1945, **guarder** 166, 743, 1036 et **guarda** 1142.

Devant **[i]** et **[e]**, il prend la forme **gu** : **guerredon** 68, **guerre** 382 (vs **gairre** 6256, **gerre** 5380), **guerroieras** 739, **guerrier** 2173, **guerpi** 1983, **guenci** 1957, **geude** 3033 (<**gilda*), **guichet** 4942 (<norr. *vík*), **guier** 9861 (<**witan*), **guige** 5322 (<**widdja*), **guinple** 5374 (<**wimpil*), **guise** 527 (<**wisa*). On trouve cependant **giller** 9835 (<frq. **wagila*) [Gossen, §42]. On relève également : **borgois** (vs **borjois** 793), **orgoel** 2732, **orguellous** 51, **orguel** 1312 (<frq. **urgoli*).

Ce graphème note également le **[g]** latin +**[a]** : **gaiande** (<**ganganta*) 6453, **gambes** 2605, **galie** 25, et **[g]** latin +**[u]** : **geule** (<*gula*). On peut relever des mots d'autres origines : **gallard** (<gaul. **gali* ou **galia*), **gavrelos** 3507 (<anc. gascon **zafeloc*).

Ce graphème note majoritairement le son **[dž]** en concurrence avec **j** : **corage** 4436 vs **courajous** 248, **atargier** 2172 (vs **atarjant** 548, 2238, **atarja** 1629), **donjon** 891 (vs **dognon** 4831), **enrage** 7535 vs **enraja** 2023, **esragier** 2595 vs **esraja** 1988, **güe** 3289 vs **juent** 677, **gesir** 814 vs **jesir** 3161, **gens** 1076 vs **jens** 90 (12 occ.), **gentil** vs **jentil** 1255 (13 occ.), **geter** 10541 (vs **jeter** 10904), **serjant** 2754 (4 occ.) vs **s(i)ergant** (3 occ.), etc. Seul **j** apparaît dans les termes suivants : **boujon** 78, **esjoï** 1956, **joïr** 4160, **jonchie** 670, **jornee** 1727, jors 27, **juner** 7534, **venjance** 4671, **sejorna** 36.

On relève quelques occurrences qui subissent le dévoisement picard de [ž] en [š] [Zink, Phon., p. 202] : **canchier** 2208, **carchai** 1878, **carcier** 2245, **plonciés** 7259.

À l'intervocalique, **g** sert à noter le **n palatal** de deux manières : **-gn** ou **-ign**. La plus courante est **-gn** mais on relève aussi la graphie ambiguë **-ign** : **agniel** 7937 (vs **aigniel** 2462), **brogne** (20 occ.) alterne avec **broigne** (10 occ.), **doignons** 3303 (vs 6 occ. de **dognon**), **compaigne** 2512, 2513, **compaignon** 1428, **enseignent** 206, **enseigne(s)** 175, 2328, 2360, **veigniés** 1148.

On trouve 77 occ. de **-ngn** dont : **brongne** 4096 (5 occ.), **maintiengne** 49, **poingnent** 3699 (3 occ.), **poingnant** 2634 (3 occ.), **poingneor** 455, **viengne** 63 (4 occ. pour 5 occ. de **viegne**), **ensengier** et **ensengne** s'écrivent majoritairement sous cette forme.

L'absence du **g** note la dépalatalisation [Gossen, §60] : **sainier**[64] 4894 (vs **sagnier** 7041), **grifaine** 2633 (vs **grifagne** 3813), **plainne** 2614 (vs **plagne** 3811), **raine** 2645 (<*regnum*),

[63] Ces occurrences présentent une abréviation sur le **g** initial qui est développée en **ua**, sinon cette abréviation ne remplacerait qu'une seule lettre.
[64] L'action de la palatale est toutefois visible dans ***ier***.

C(h)arlemaine 927, 8209, 9017, 9044, 10886, **maine** (<*magnus*) 6239, **demaine** 3817 (dans une laisse en **-agne**).

En finale, **-ng** note la palatalisation du **n** : **besoing** 171, **gaing** 7287, **poing** 1377, **puing** 299, **soing** 2549 et pour l'IP1 : **tieng** 727 (vs **tenc** 5123). Ce **g** disparaît toujours devant **s** : **besoins** 4618, **poins** 1820, **puins** 2419.

1.2.6. Le graphème h

La graphème **h** marque le hiatus pour **ahatine** 10743 (vs **aatine** 2403), **ahatis** 9076 (vs **aati** 521, **aatissant** 2729), **behourdant** 634, **bohordant** 6881, **entrehurtent** 4537, **esbahi** 3716, de **gehir** 3117, **mehagne** 10277, **rehauce** 9087, **souhaidier** 9981. Le verbe **traïr** présente une seule forme avec un **h** : **trahi** 10992.

Seule la seconde main présente des formes issues de **halsberg* sans **h initial**, en concurrence avec des formes comportant ce **h** : **oberc** 2860, **auberc** 3502. La première main n'offre que des formes comportant un **h**. Cette répartition n'est pas valable pour **hanste** dont on relève 23 occ. sans **h**. On relève davantage de formes issues de **helm* sans **h** : **elme** (cependant 10 occ. de **hiaume(s)** et 4 occ. de **helme(s)**). On relève aussi une forme **iaume** 1593. Pour **hom**, on ne relève que 3 occ. sans **h** : **ome** 7426, 9768 et **oume** 2173. On ne trouve que peu de formes avec **h** pour **hostel** et **hosteler** : **hostel** 8029, 9137, **hosteus** 3422, 4382, 4987, 4992, **hostelés** 9172, la forme sans **h** domine.

Un **h** est ajouté à **ostoirs** bien que l'étymon (<*acceptor*) n'en possède pas : **hostoirs** 3578, 4295 (ces occurrences sont contiguës à **hairon** qui en possède un étymologiquement).

1.2.7. Le graphème k

Ce graphème note le son **[k]** en alternance avec **qu** et à la place d'un **c** : **akeutee** 1711 (vs **acoutee** 4056), **akiut** 10591 (vs **acoillent** 8049), **boskiel** 4748 (vs **boscaus** 10723), **eskine** 7347 (vs **escine** 5598), **eskiec** 5861 (vs **esciek** 7287), **keudre** 9986, **keurt** 1413 (vs **ceurt** 9212) et **keurent** 1192 (vs **ceurent** 7940), **sekeure** 561 (vs **seceure** 8181). Ce graphème alterne avec **qu** : **akiut** 10591 (vs **aquiut** 10588), **donkes** 2024 (vs **donques** 3369), **eskiekeree** (vs **eskiequeree** 4104, 8477), **eskiés** 8931 (vs **esquiekier** 1374). Les formes **eskignie** 6655, **eskipee** 1724, **eskivés** 4220, **Paske** 8919 ne connaissent que cette graphie.

Il note également l'absence de palatalisation : **cerkier** 2045, **encerkier** 9016, **recerkier** 7675, **kemin** 797, **make** 10106 (vs **maces** 6726), **kenu** 3774, **kiergiet** 5598.

Il peut alterner avec **ch** : **rikece** 1766 et **rikeches** 629 (vs **riche** 68, **richement** 540, **richeté** 872), **kier** 7777.

1.2.8. Le graphème l

Pour le **l vélaire**, on trouve quelques graphies conservatrices du **l** antéconsonantique bien que, selon C. T. Gossen, la vocalisation soit aussi la règle en picard [Gossen, §58]. On relève derrière **a** : **bialté** 4000, **crualté** 5842, **loialté** 6945, **roialté** 6949, **palmoiant** 3645 (vs **paumoiant** 1473), **haltement** 948, **roialme** 8301, **salmon** 9511 **salvage** 1247, **salvegine** 3363, **salveté** 7631 (vs **sauveté** 4458) et **Jerialme** 5286, de même derrière e : **vielté** 834 (vs **vieuté** 168) et derrière **u** : **culv(i)er(t)** 4122 (12 occ. vs 11 occ. **cuv (i)er(t)**).

On trouve des formes dépourvues de **l** : **voti** 10990, **cop** 1520 (27 occ.) quasiment généralisée contre 1 occ. de **colp** 1462.

Les graphies **als** et **aus** coexistent à la rime dans la laisse CXXVI et dans une moindre mesure dans la laisse CCLXXVIII.

Pour le verbe **voloir**, le **l** n'est visible que dans la seconde main : **volrai** 3932, **volra** 4887, **volrés** 6037, **volront** 3222, **volroie** 3341, **volroient** 7600, **volrent** 5649 (vs **vielt** 2184, **velt** 642). En revanche, la première main présente, seulement, la forme **au** : **vaurrai** 389, **vaurra** 1425, **vaurés** 2193, **vaurroit** 666.

Pour le **l palatal**, il se note **il** en finale : **conseil** 135, **conseillier** 3164, **soleil** 1355, **vermeil** 1406 ; et **ill** à l'intervocalique : **bailla** 1141, **bataille** 1314 **boillant** 9577, **desmailla** 7058, **esmerveilla** 2011, **taillant** 1465, **vaillant** 2087, **meillor** 17. Dans **pavillon** 4330, le **i** se confond avec le **i** prétonique (*papilionem*).

On trouve des formes sans le **i**, très majoritairement dans la seconde main :

- **consel** 4985, **consellier** 4910, **solel** 1470, 4440, **vermel** 85, 6322.
- **balle** 10688, **ballie** 7130, **ballier** 4413, **batale** 6333, **consellier** 4910, **desmallier** 5180, **desmalle** 5822, **desmallié** 3845, **desmallie** 6320, **desmalliés** 9706, **esmervelle** 5149, **mervellous** 2703 (8 occ.), **tallier** 8886, **vallant** 557, **mellor** 2189, **orelle** 5354, **pavellon** 4826.

Si en finale, la graphie note la perte de la mouillure, l'ambiguïté demeure à l'intervocalique.

1.2.9. Le graphème m

On trouve 4 occ. de **m** devant **p** : **s'em part** 4321, 4906, 8718 et **em prie** 8914 et une forme **um** 2877 pour **un**.

1.2.10. Le graphème n

On trouve de nombreuses occurrences de **n** devant b : **canbre** 10873, **enbati** 1477, **enbatent** 3549, 3590, 3651, **enbatu** 4149, **enbrace** 100, 556, 2455,4738 **enbrache** 1473,

enbraciet 5252, **enbrachie** 709, **enbrasés** 5512, **enbronchié** 3840, **enbronchier** 5673, **ensanble** 5853, 5972, **flanbaus** 10720, **ganbe** 7021, **menbree** 4070, 4342, 4635, **menbrés** 4214, **menbru** 5265, **menbres** 4897, 4920, **nonbre** 10435, **oriflanbe** 7096, **tinbre** 10123, **unbrie** 5623, **Ysanbart** 4310, **Con(n)inbres** 5470, 5570, 5574, **Lonbart** 6506.

L'adjectif **igaus** est noté **ingaus** 2908.

La première main ajoute dans quelques occurrences un **n** au terme **sigle** / **sigler**. Élisabeth Ridel[65] note que le mot est issu d'abord du westique **segel*, puis du norrois *sigla*, qui aurait contribué à la fermeture de la voyelle initiale. La forme latine **cingulare* (frapper) aurait ensuite provoqué la nasalisation du **[i] initial** (la graphie du **s** demeure respectée). À côté de la forme **siglaton**, on trouve également une forme **singlaton** 1406 (du grec byzantin *sigillaton*).

1.2.11. Le graphème p

Le graphème **p** est associé à **h** pour noter le son **[f]** : **orphenes** 212, **orphenin** 5216 (vs **orfenes** 6399 et **orfenin** 10157), **prophesie** 8961, **seraphin** 7207.

On trouve, dans la seconde main, le trigramme **mpn** dans **dampnatïon** 11108 et **dampnés** 4238, 9252. Cette lettre quiescente centrale évite l'assimilation du **[m]** et du **[n]**.

1.2.12. Le graphème q

À l'initiale devant **a**, **q(u)** est utilisé en concurrence avec **c** notamment pour la conjonction **car**. On trouve également dans la seconde main **quaré** 2870, **quaregnon** 9291, **quarentaine** 2618, **quasser** 7377, **quas** 3509, la graphie correspond à celle de l'étymon latin.

Dans la première main, il est employé à l'initiale, à la place de **c** : **quidier** 1495, **quisine** 2401, **quivert** 167, **quivrie** 690.

1.2.13. Le graphème s

Toutes les affriquées étant réduites, **s** est la seule désinence présente dans la copie. En groupe consonantique, malgré son amuïssement, **s** se maintient généralement, hormis quelques exceptions :

- **sc** : **escaboucle** 1370, **escaper** 8802, **escaufé** 7480, **escerpe** 8023, **escillier** 6853.
- **sk** : **eskine** 7347 (vs **escine** 5598), **eskiec** 5861 **eskiet** 6795, **esciek** 7287, **eskiequeree** 8477, **eskiekeree** 4104, **eskipee** 1724, **eskivés** 4220.

[65] Élisabeth Ridel, *Les Vikings et les mots. L'apport de l'ancien scandinave à la langue française*, Paris, Errance, 2009, p. 187 et p. 262.

- **squ** : **arcevesque** 11346, **esquargaitier** 9951, 11205 (mais **aquargate** 9944), **esquartelee** 297, **esquiekier** 1374, **evesques** 11321, **evesquiiés** 215, **lasqueté** 7597, **lasquié** 3867, **mesquerés** 9206, **vesque** 133, **vesqui** 11539. Seule **aquargate** 9944 présente une forme simplifiée.
- **sc** peut noter le son **[s]** : **bascent** 1437 (vs **baissent** 7015), **ensciente** 1659 (vs **ensïent** 1636), **fuscent** 7949 (vs **fussent** 2265), **froiscent** 4134 (vs **froissent** 6344), **grasciier** 8108 (vs **grasie** 9938), **issci** 1545 (vs **issi** 495), **puiscent** 5652 (vs 5 occ. de **puissent**) et le son [š] **fresce** 1770 (vs **fresche** 290).
- **sb** : **desbareté** 9665 (vs **debaretés** 10686), **esbanoier** 4915, **esbaudir** 4159 (et dérivés), **esbahis** 3716, **esbloïs** 9719.
- **sg** : **esgarder** 88, **esgaré** 8901, **esgené** 7643. Hormis **resgardee** 289 et **resgart** 76, toutes les autres occurrences du verbe **regarder** omettent le **s**.
- **sm** : **desmailler, desmenbrer** (vs **demenbrés** 6134).
- **sr** : **desraisnier** 2190 (vs **deraisnier** 4889), **desreés** 4255, **desrengier** 5173 (vs **derenge** 2616 et **derengant** 3478), **desrompre** 3160, **desrout** 3845.
- **sf** n'est pas maintenu sauf dans **desfievés** 3282, **resfrondree** 11512, **esfors** 6483. Les autres formes présentent la géminée **ff**.
- **sv** : **esvillier** 9953, **resviguree** 5978 (vs **revigurés** 7281), **desvie** 6271 (vs **deviés** 10696). **Derver** est la seule forme connue de la copie.

La copie présente également des formes qui alternent **[z]** et **[s]**, autre trait picard [Zink, Phon., p. 202]. Pour **[s]**, on relève le SP3 **amatise** 1688 (à la rime), **baisans** 6527, **delise** 10957 (à la rime), **desaisie** 8960 (vs **dessaisis** 8187), **endosee** 4096, **grasie** 9938, 11075 (vs **grassïé** 7445), **justice** 7952 (à la rime), **paser** 7542, **ausi** 3915 et 6612, **tournasent** 3597 et le verbe **faus(s)er** (cf. **La géminée ss**).

Pour [z], on trouve **baisse** 5825, 10787 (pour **baise**), **prisse** 4886. Les noms **Galisse** 7961 et **Meurisse** 10969 restent sous cette forme à la rime dans une laisse en **-ise**. On trouve **Venisse** 7963 dans une laisse en **-ise**. On peut s'interroger si le changement graphique induit un changement de prononciation.

1.2.14. Le graphème t

Il est encore présent dans 19 occ. de **ent**, toujours après un impératif (sauf 9129).

On constate, également, un certain nombre de **t** finaux encore écrits, caractéristiques de la *scripta* picarde [Gossen, §46] :

- dans les ppm issus de *-atu, -itu, -utu, -ate* et *-ute* : **beneït** 6910, **brochiet** 8613, **caciet** 8204, **demandet** 224, **enbraciet** 5252, **entailliet** 7926, **ferut** 5709, **getet** 5425, **gietet** 6505, **juret** 5726, **kiergiet** 5598, **laciet** 4097, **liet** 2866 (CSP), **liet** 10468 (CSP), **logiet** 5526, **molliet** 3368, **navret** 7401, **perciet** 3229, 3447, **raliiet** 4707, **recounut** 1145, **reconneut** 4219, **rout** 7765, **saigniet** 3874. On trouve quelques occurrences au féminin : **coilloites** 6865, **esmute** 8950, 11187.
- dans des substantifs : **blet** 7929 (<frq. **blad*), **congiet** 224, **fit** 8464, **foit** 8743, **gret** 8121, **marchiet** 7074, **pechiet** 9928, **piet** 3218, 7379, **pitiet** 5703, 8322, **recet** 8863, 10442, **rechet** 8028.
- dans un adjectif : **bochut** 5513.

1.2.15. Le graphème w

La bilabiale initiale d'origine germanique est conservée dans quelques occurrences [Gossen, §51] : **warde** 212, **wardés** 1187 (dans un passage propre au ms. A), **warange** 4665 et dans les noms propres **Wadebron** 5355, **Widelons** 10018 et dans l'ethnonyme **Walois** 10013 (<frq. **wahla*).

1.2.16. Le graphème x

X n'est jamais utilisé pour **us** après **a** : **biaus** 90, **loiaus** 121. En revanche, il se trouve très souvent après **e** dans quelques mots : **miex** (22 occ. vs **mius** 1218 et 16 occ. **miels**), **Dex** (113 occ.) et **Diex** (25 occ.). Pour certains mots, on distingue une répartition selon les mains : **jentiex** (8 occ, uniquement dans première main) vs **gentius** (7 occ. dans la seconde main) mais **gentiex** dans les deux mains ; **fiex** (7 occ. dans la première main) vs **fius** (2 occ. dans la seconde main) ; **ex** (5 occ. dans la première main) vs **iex** (4 occ. dans la seconde main, **ieus** 2599, **iels** 5512). **viex** 6122 (18 occ. **viels**) et **vius** 2656. La seconde main tend à utiliser la graphie **us** en concurrence avec **x** alors que la première ne connaît que **x**.

X peut noter **s** après un **u**, uniquement dans la seconde main (20 occ.) : **cortiux** 3362, **deux** 6387, 10297, **espieux** 2675, **ieux** 2834, 4225, 4840, **preux** 4511, **vieux** 2794, **fiux** (11 occ. vs **fix** 10430). On trouve également les formes redondantes **elx** 75, **vielx** 3289.

Le **x** étymologique se maintient dans **Ajax** 1396, **alixandrine** 3357, **Felix** 4023.

1.2.17. Le graphème y

On peut relever quelques occurrences en alternance avec **i** : **cytoiain** 793 (vs **cité** 174), **yssirent** 1191, **martyre** 1026, **ymage** 1249, 1257 (vs **image** 3568, 3746, 4860, 9155), **yretier** 2192 (vs **iretier** 6852, 7670, 9416, 11163), **yvier** 6895, **yvoire** 1641, 1642 (vs **ivoires** 1078), et **lyonciel** 2455 (vs **lioncel** 8728).

Elle peut également noter le hiatus : **traÿ** 9325, **Lÿon** 1408, 1536 (l'animal), 7690, 7699 (ville de Leon), **Caÿn** 3544 et **Caÿphas** 3511.

1.2.18. Le graphème z

On ne trouve aucune occurrence de **z** en finale à cause de la désaffrication. On le trouve cependant à l'intervocalique en alternance avec **s** : **arestizon** 4871 (vs 13 occ. de **arestison**), **azur** 4253 (vs **asur** 4104, 7797), **baptizier** 979 (**batisie** 5992, **batisier** 6051), **baptizié** 1507, **batiziés** 6126, **baptizement** 6591, **Belzebus** 10175, **blazon** 4297, 6432, 10408 (pour 6 occ. **blason(s)**), **couzin** 5222 (pour 6 occ. de **cousin(s)** et **cousine**), toutes les occ. de **danziele** 375, **danzellon** 4300, **mazerin** 7191, **nazel** 1370 (**nasel** 3728, 7822), **palazin** 3539, 3548, 5219, 7188, **plorizion** 5348 (vs **plorison** 8755), **quinze** 221 (vs **quinsaine** 3040).

L'ethnonyme est écrit sans abréviation, **sarrazin**, aux v. 165, 1008, 1097, 1430, 2884, 2996, 4116, 5210, 6010, 9206, **sarrazinor** 7236, **sarrazinial** 10364, **sarrazine** 10748 (vs 7 occ. **sarras-**).

1.3. Graphies des géminées

1.3.1. La géminée ff

On relève cette géminée dans **affliction** 1426, **aufferrant** 449, 1372 (vs **auferrant** 4532, 8711), **coiffe** 1476, 1593 (vs 12 occ. de **coife**), **deffaé** 167, 172, **deffaire** 1786, **deffendre** 1218, 8239 (et tous ses dérivés), **deffremer** (mais **defremee** 4101), 1 occ. **deffois** 44, d**effi** 1510 (vs **defïer** 9325), **effondrer** 9366 (et ses dérivés), **effors** 2289 (et ses dérivés), **effraé(s)** 1101, **meffait** 1914, **offrande** 11258, **saffrés** 4228 (vs **safré** 2860). **Soufrir** et ses dérivés offrent tantôt un seul **f** tantôt deux : **sofrir** 3136 vs **soffrir** 9998.

1.3.2. La géminée ll

Elle note l'assimilation de **esl** : **trellie** 2530, **mellee** (20 occ.) et **mella** 3026 mais **meslee** 324 (3 occ. sf et adj).

On relève une seule occurrence du pronom féminin **elle** 1124 (vs 65 occ. de **ele**).

On relève une forme épisodique **branllé** 2851 avec une géminée.

1.3.3. Géminée : les nasales

La résolution des abréviations fausse en partie la répartition des géminées nasales (cf. **Principes d'édition**). Elles sont cependant notées en toutes lettres dans les occurrences suivantes, concentrées dans la première main (sauf une) :

- Pour **mm** : **commandé** 178, 182, **sommes** 1211, **emmi** 1535.
- Pour **nn** : **ramainne** 2613, **painne** 2615 (vs **painent** 9383), **mainnent** 3799.

La géminée n'est pas réduite pour **conment** 511 (sauf **coment** 1827), **conmant** 3630 (sauf **coumant** 1001, **comant** 9565).

Enfin, **aime** (6 occ.) est plus fréquent que **ainme** (3 occ.), de même **(re)claime** (7 occ.) vs **clainme** (4 occ.), **maine** (30 occ.) vs **mainne** (1 occ.), **mainent** (23 occ.) vs **mainnent** (4 occ.) : il s'agit sans doute d'une manière de marquer la nasalisation de la diphtongue.

1.3.4. La géminée rr

La réduction de la géminée **rr** débute dès le XII^{e} siècle dans le Nord [Zink, Phon., p. 156]. La copie présente un état intermédiaire dans lequel les formes avec ou sans géminées coexistent.

Sans qu'il y ait une stricte démarcation, on constate cependant que la première main conserve plus volontiers la géminée que la seconde main. Pour plusieurs mots, les formes avec géminée ne se trouvent que dans la première main : **arrestison** 1918, **arrier(e)** 852, **arriva** 1116, **arrivé** 876, **corrumpent** 12, **corumpue** 307, **demorra** 128, **douarre** 1022 (vs **douaire** 390), **larris** 230, 2045, **ocirre** 474, **oirre** 1858, **orra** 1158 (vs **ora** 8405), **orrois** 42 (vs **orois** 3908), **pierres** 639, 1454 (vs **piere** 4327), **porra** 397 (vs **pora** 4924), **porroie** 425, **porroit** 947 (vs **poroit** 8247), **pourrie** 31 (vs **pourie** 7111), **quarree** 1728 (mais aussi 4335), **quarrés** 79, **requerre** 924 (vs **requere** 11358), **vaurroie** 2066 (vs **volroie** 3341), **vaurroit** 666 (vs **volroit** 6082), **verroie** 1055, **verrons** 127 (vs **verons** 5075). À l'inverse, la géminée apparaît dans **virrent** 1415, 1587 (mais **virent** 435, 2560). Les formes **t(i)erre** et **t(i)ere** sont représentées dans les deux mains, **guerrier** ne se trouve qu'avec la géminée.

Pour **amenrront** 842 (vs **amenron** 8763) et **vinrrent** 551, la graphie **rr** noterait soit une étape vers l'épenthèse soit une réduction de celle-ci.

Le substantif issu de *medicus* apparaît sans et avec la géminée : **mire** 1208 vs **mirre** 5355.

1.3.5. La géminée ss

Les deux scribes confondent parfois **s/ss**, notamment dans certains mots. **Aussi** est le mieux représenté (vs **ausi** 3915, 6612). On trouve des doublets : **anchiserie** 5 vs **ancisserie** 3433, **angoisseusement** 1584 vs **angoiseusement** 4002, **rescousse** 2917 vs **rescouse** 6779. En revanche, **fauser** domine (vs **fausse** 3573, **fausseroie** 661, **faussé** 849**, faussés** 4235**, faussee** 11133).

À l'inverse, on trouve **s** là où on attendrait **ss** [Gossen, §49 et Zink, Phon., p. 202] : **asiele** 10389 (pour **assiele**), **endosee** 4096 (pour **endossee**), **refusse** 6230 (pour **refuse**), **tournasent** 3597 (pour **tournassent**). Certaines formes du SP sont simplifiées pour la rime : **amatise** 1688, **fenise** 10005. Le verbe **laissier** donne quelques formes simplifiées : **laisent** 2683, 4373, **laisast** 6080, **laisié** 2050, 6026, **laisons** 7436, 8133, **laisierent** 4434 ; de même pour **passer** : **pasames**

9191, **pasé** 7622, **paser** 7542. On relève encore : **abaisier** 2570, **croisie** 4781, **croisis** 9705, **vasal** 2569, 3996, 4141, **vasals** 3874, 4683 et **vasaus** 4955, 7278, 9123. Toutes ces occurrences (hormis celle du verbe **fauser**) se situent dans la seconde main. Les quelques inversions **[s]/[z]** se trouvent dans l'une et l'autre.

Le préfixe **des-** aboutit à une géminée uniquement pour **dessaisis** 8187 (vs **desaisie** 8960), sinon : **deserre** 11237, **desiert** 7432, **deservie** 9933, **desevras** 741.

La géminée n'est présente que dans **essïent** 8330, 8332 (vs **enscïente** 354, 1659, **ensïente** 1227, 1673, **ensient** (9 occ.), **enscient** 2526).

1.3.6. La géminée tt

On relève une seule occurrence : **dettrier** 1380.

1.3.7. La géminée pp

Une seule occurrence : **apprendre** 7515 (vs **aprentis** 3684).

2. Phonétique

2.1. Les voyelles

2.1.1. Le phonème [a]

Le **[a], initial** et **prétonique** après vélaire et en hiatus se maintient : il peut passer également à **e central** [Gossen, §29] : **caïr** 3146, **faee** 5408, **graer** 959. Le hiatus est conservé pour toutes les occurrences de **gaagnier** 5631 (vs **gaegnier** 3204, 6048) et **gaagne** 3810 sauf **gagne** 6570 où le hiatus est réduit. On relève pour un **[a]** atone et entravé un traitement en **ie** : **kiergiet** 5598 (<*carricare*) [Gossen, §41]. Pour **praerie** 1276, on trouve la forme **praierie** 4760 dans laquelle le **e prétonique** s'assourdit en **e central**.

Le **[a], initial** ou **prétonique**, au contact d'une palatale subséquente **n**, se ferme en **i** : **grignor** 3228 (4 occ.), **venisons** 11272 [Gossen, §34].

Le **[a] libre tonique**, dans la finale *-avu* (<*-aucu, -auca, -agu*), aboutit à **au**, dans la première main notamment : **claus** (1378, 1640) et **pau** (161, 662).

Dans le cas du **[a] tonique**, *-alis* donne **els** et **eus** (ce qui n'est pas spécifique au picard) : **teus** 48, 5176, 5672, 7119, 7513, 7582, 7767, 11477, **tels** 1655, 3085 (15 occ.) et **quels** 7539 [Gossen, §5]. Si on ne trouve aucune forme avec **i**, quelques formes avec la chute du **l** apparaissent : **ques** 11400, 11410, ce qui est spécifiquement picard.

L'effet de Bartsch est bien représenté dans la copie. Après une palatale, **[a]** produit régulièrement **ie** :

- dans les infinitifs : **aidier** 2591, **aparellier** 3938, **cangier** 1349 (vs **conmencer** 10292).
- dans les participes : **aidié** 3854, **aparellié** 566, **cargiés** 1881.
- pour le suffixe *-ariu* : **archier** 2589, **bergier** 2611, **boutellier** 11182, **carpentiers** 16630, **vergier** 6865.

On relève quelques **e**, à la place de **ie** pour la PS6 des verbes du premier groupe : **brocherent** 3102, **cangerent** 5233, **chevalcherent** 183.

En présence d'une palatale subséquente, le yod de transition se combine à **[a]** pour former une diphtongue de coalescence notée **ai**. La graphie **ign** peut cependant être également considérée comme une graphie du **n palatal** : **Espaigne** (24 occ.) vs **Espagne** (36 occ. uniquement dans la seconde main), **Alemaigne** 350 vs **Alemagne** 10288, **compaignon** 1428, **compaigne** 2512 dans la première main vs **compagnons** 2650, **compagne** 2921 dans la seconde main. Le phénomène a lieu également en position initiale : **maison** 1938.

La triphtongue, issue du suffixe *-ata*, **-iee** est réduite à **ie**. Ce traitement picard est visible dans tous les participes passés féminins sauf dans quelques occurrences à la rime : **escriee** 1735, **entroubliee** 279, **guiee** 1705, **mariee** [6587], **oubliee** 305. L'adjectif féminin **laeta** subit le même traitement : **lie** 4041, 6638, 6778, 7024 [Gossen, §8 et 10].

Le substantif *aqua* donne **aige** (16 occ.), **eve** 9212, 9362 et **iaue** 6885.

2.1.2. Le phonème [e]

Le **e fermé prothétique** s'ouvre jusqu'à **[a]** dans **astelerent** 6346.

Le **e central prétonique** en hiatus se maintient dans les participes **beneois** 3101, 9540, 10044, 11541 et **maleois** 9556.

Le **e fermé libre initial** se ferme en **[i]** dans quelques mots [Gossen, §35] : **iretage** 108, **iretés** 4038, **iretier** 6852, **hirecie** 6628.

Le **e fermé initial entravé** devant **r** est noté **e** dans **vertu** 273. Les formes dérivées de **fierviestir** 8584 (9 occ. vs **fervestis** 2892 et **fervestues** 624) ne devraient pas comporter de diphtongue mais elles sont construites sur la forme simple qui subit la diphtongaison. Ce **e** au contact d'une liquide évolue en **a** : **arondiel** 2450, **marchié** 2064, **salvage** 1247.

Le **e fermé initial atone** devant **l** et **n palatal** peut subir une fermeture en **[i]**. Selon C. T. Gossen, cette fermeture en position initiale est propre au picard [Gossen, §34] : **signor**

3223 (vs **seignor** 154, uniquement dans la première main), **signourage** 3761, **signorage** 9154, **grignor** 3228 (4 occ.), **millor(s)** 3119 (vs **meillor** 17 uniquement dans la première main), **piné** 7488 (peigner), **pignon** 2304 (5 occ. vs 13 occ. de **pegnon)**. Cette fermeture en **[i]** se rencontre pour un **e prétonique** : **aparillant** 2246, **aparissant** 5097, 11020, **fremillon** 4298, **pavillon** 4331 (vs **pavellon** 4826).

Pour *sĭgillum*, on trouve deux traitements du **e fermé initial** :

- **saielés** 4016, dans laquelle il s'ouvre jusqu'à **[a]**, suivi d'un yod.
- **seiaus** 9291, dans laquelle il s'assourdit en **e central**, suivi d'un yod.

Le **e fermé** suivi d'un yod évolue en **oi**, mais aussi en **i**, en position initiale et prétonique [Gossen, §32] : **nient** 293 (5 occ.) vs **noient** (14 occ.) On relève également : les doublets **otroier** 1753 vs **otriier** 6838 (**otroiier** 1362) et **proisier** 1286 vs **prisier** 2188 dans lesquels **oi** domine et le doublet **prier** 422 vs **proier** 1757 dans lequel **i** domine. Les substantifs **proiere** 5800 (vs **proiiere** 8821) et **prois** 7385 (vs **pros** 258) dominent de peu.

La diphtongue de coalescence **ei**, issue d'un **e fermé**, se réduit en **[i]** devant **[s]**, en position initiale et prétonique [Gossen, §33]. On relève : **anchiserie** 5, **aïrison** 6640, **artisien** 9301, **cambrisiens** 10040, **comparison** 4450, **connissoit** 9092, **delivrison** 11082, **demorison** 4323, **ocison** 5360 (vs **ocoison** 9166), **orison** 4861, **pisson** 5357, **plorison** 8744, **demisiele** 10952, **venisons** 11272, **sissante** 7884.

Le **e fermé tonique libre** ne donne que **oi**, notamment pour toutes les formes de l'imparfait. On relève l'hésitation dont parle C. T. Gossen pour le suffixe *itia* : la première main donne **rikeches** 629, **rikeces** 1766 et **riquece** 2763 vs **ricoise** 6908 [Gossen, §16]. De même on trouve des infinitifs originellement en **-oir** refaits en **-ir** dans la seconde main : **aseïr** 4185, **caïr** 3214, 3146, 4736, 5882, 6462 10597, **veïr** 6515, 7872, 8606, 9793, **seïr** 6242, [Gossen, §17].

Le **e fermé tonique entravé** par **l vélaire** et suivi par **[s]** s'ouvre jusqu'à **[a]** [Gossen, §12] : **consals** 2035, **consaus** 3394, **aviaus** 4697 (<**avel**), **boscaus** 10723.

Le **e ouvert tonique libre** est traité habituellement en **ie** dans **Dieu** (178 occ.). La simplification de la triphtongue est visible dans 4 occ. de **Diu(s)** 8737, 9414, 10699, 11387) La

diphtongue est réduite dans **trive** 5381, 6285, 7039, 7350 (<francique **treuwa* / lat. méd. *treva*), **cius** 10667 (<*caelus*) et **espius** 4240, 8525, 10182 (<**speot*) [Gossen, §9].

À côté de la forme *viel* dominante, on trouve une forme réduite : **viés** (<*vetus*) 2877, 3501, 7111, 7191, 7929, 10171, 10203, 10893 et une autre forme réduite issue de **veclus* : **vius** 2656 (vs **vieux** 2794 et **viex** 6122). Selon C. T. Gossen, « le picard préférait *vies* <*vetus*, fém. *viese*. La forme *vieus, viex, vix* n'est que rarement attestée » [Gossen, note p. 79].

Le **e ouvert tonique entravé**, notamment par **[ll]**, donne **ie** [Gossen, §11] en concurrence avec **e** dans les deux mains : **biel** 915 (vs **bel** 198), **biele** 244 (vs **bele** 648), **boiele** 10387, **boieles** 4299, **capiele** 8420, **castiel** 1139, **coutiel** 2441 (vs **coutel** 1744), **mantiel** 8165 (vs **mantel** 699), **noviel** 2819 (vs **nouvel** 245), **vauciel** 4704 (vs **vaucel** 2431). Cette diphtongue peut également se trouver en syllabe prétonique : **aviesprer** 6060 (vs **avesprer** 8837), **apieler** 6066 (vs **apeler** 403), **gietet** 6505, **requierant** 991, **viestu** 6697 (vs **vestu** 85).

Il peut aboutir également au résultat **iau** (et plus rarement **eau**) [Gossen, §12]. Ce phénomène n'est pas spécifiquement picard selon C. T. Gossen et s'apparente à un traitement populaire selon G. Zink. On trouve deux traces de la graphie primaire de cette triphtongue **[eaw]** : **casteaus** 9185 et **entr'eaus** 2692. En revanche, la forme **iau** (par fermeture du premier élément) est bien représentée : **biau** 1182 (analogique au CSS) et **biaus** 90, **bendiaus** 2867, **biauté** 833 (par analogie), **damoisiaus** 6399, **fiaus** 10729, **hiaume(s)** 4475 (10 occ.), **mantiaus** 11407, **no(u)viaus** 991, **seiaus** 9291, **iaus** (65 occ.), **chiaus** 10911 et **ciaus** 8158, **viaures** 8169 (<*vĕllus*). On trouve, dans la première main, 3 occ. de **chaus** 1149, 1245, 1759, forme présente dans d'autres régions également.

Le suffixe *-iculu* donne **au** : **solaus** 3834, **vermaus** 1480 ; de même pour le suffixe *-iliu* : **consaus** 6034 et **conseus** 7882.

Le **e ouvert tonique entravé** par **l palatal** produit une triphtongue **ieu**, parfois réduite à **iu** [Gossen, §14] : à côté de **miex** (22 occ.) et **miels** (21 occ.). On trouve ainsi trois occurrences réduites : **mius** 1218 et **miudres** 7881, 10790.

On relève plusieurs formes comportant **un e central svarabhaktique** : **marberin** 2842, **marberins** 234, 6816, **camberiere** 713, 10751, **sains Esperis** 3334, 9459 [Gossen, §44]. Le phénomène est bien représenté dans les formes du futur (voir Morphologie).

L'aphérèse du **e initial** se constate dans **vesque** 133, 11175, 11346, 11422 vs **evesques** 11321, 11444 et **glise** 8743 vs **eglise** 132, 6918, 8347, 11298.

Le **e central** s'amuït parfois entre des consonnes homorganiques, notamment au futur : **donrai** 1499, **donra** 1157(voir **Morphologie**), ainsi qu'en position initiale pour des raisons métriques dans **plice** 2411 et **sront** 7887.

2.1.3. Le phonème [i]

Par dissimilation, **le [i] initial** peut s'assourdir en **e central** : **desepline** 2400 (vs **desipline** 7352), **desputer** 11448, **edefïera** 134, **humelier** 8093, **segnie** 6274, **senefie** 883, **descorde** 11504.

Le groupe **-il+s** (<*ilius, ilis, ile*) aboutit à **iu** par vocalisation du **l** [Gossen, §20]. On trouve en effet : **corlius** 4015, **fius** 7558, 7746, **fiux** (11 occ. vs 7 occ. de **fils**) et **fix** 10430, **cortiux** 3362, **gentius** 4017. Le groupe *-ivu* aboutit, également, à **iu** ou à **ieus** par analogie : **riu** 4142 [Gossen, §21].

2.1.4. Le phonème [o]

La diphtongaison du **o fermé** est notée **eu** : **geule** 1324, **neus** 7885, **leu** 1877, **neveu** 3180 **pleure** 1825, **Seigneur** 260, 2537, mais uniquement **flor** 463, **honors** 410, **iror** 475, **meillor** 17. On relève aussi **our** : **creatour** 468 (3 occ.) vs **creator** 459 (5 occ.), **empereour** 10862, **estour** 2758, 3006 4403, **paour** 515, **seignour** 1, **valour** 10863.

La graphie **o** est très majoritaire pour **desor** (vs **desour** 503, 3034, 4056 et **deseur(e)** 801, 810, 1685, 4841, 5779, 9295, 10132), pour **entor** 441 (vs **entour** 6 occ.) et pour **jor** 27 (vs **jour** 13 occ.).

La graphie **oi** note la diphtongue de coalescence formée par **o nasalisé** +yod : **besoing** 171, **doins** (IP1) 170, **enpoint** 4283 (vs **enpaint** 2413), **point** 2764 (vs **paint** 1585).

Le **o fermé tonique** suivi d'un **n palatal** peut donner **ui** : **puing** 299, **puins** 2419, 6819, (vs **poing** 14 occ.). Il s'agit d'un phénomène picard [Gossen, §27].

La diphtongaison du **o ouvert tonique** est notée **ue** et **oe**. Pour **voloir**, on trouve **vuel** 413 (11 occ.) vs **voel** 3345 (28 occ.), **vuelent** 415 vs **voel(l)ent** 2932. L'IP2 est **voes** 9837. L'IP3 offre plusieurs formes : **veut** 63 (5 occ.) et **velt** 642, 2016 ne se trouvent que dans la première main alors que la seconde main ne donne que **voet** 4221 (13 occ.) On trouve également la forme **vielt** 2184 (5 occ.). On retrouve cette démarcation pour le SP : **vuelle** 1302 vs **voelle** 4923. La première main n'utilise pas la graphie **oe**, la seconde main utilise les deux graphies.

Suivi du **l palatal,** le **o ouvert** est noté **oe** et **ue** : **duel** 168 (37 occ.) vs **doel** 3365 (6 occ.), **oel** 1445, 2817, **orguel** 1312 (6 occ.) vs **orgoel** 2732 (5 occ.). Là aussi, la première main n'utilise pas la graphie **oe**, la seconde main utilise les deux graphies.

Le **o ouvert tonique libre** suivi de **[k]** est parfois réduit par analogie en **iu** [Gossen, §25]. Pour *locum*, la triphtongue est très souvent réduite : **liue** 4649, 6297, 6736, 10438 (vs **lieue** 2526, 3430 et **lieues** 2242), **liu** 4051, 4199, 5964, 7429**, lius** 7771, 7879, 8024, 11240, 11248 (vs **lieu** 1196). Pour j*ocum* et *focum*, la diphtongue n'est quasiment jamais réduite : **jeu** 2436, 3296, **geu** 4744, 10354, **giu** 4702 et 17 occ. de **feu(s)** 2828 (vs **fu** 10777 et **fus** 4588, 6178).

Suivi de **l** et d'une consonne, **o** forme une diphtongue de coalescence notée **ol** : **dolra** 9150, **tolra** 8282, **volrai** 3932, **colp** 1462. Pour le verbe **voloir,** la première main vocalise toujours le **l** : **vaur(r)ai** 389, **vaurra** 1425, **vaurés** 2193, **vaurroie** 2066, **vaurroit** 666.

Le **o ouvert entravé**, influencé par un yod, subit une diphtongaison conditionnée dont le résultat est noté **ui** : **muire** 1338 (<**moriat*), **muir** 3189, **muirons** 5138. Le **o ouvert** suivi de yod et de **l palatal** est noté **oil** et **oel** : **foillu** 5272 vs **foellue** 9744 vs **fuelle** 10202. **Urgŏli* donne **orgieus** 3773 [Gossen, §23 et 24]. Cependant, on trouve, pour *bŏtellus,* **boiele** 10387 et **boieles** 4299.

Le résultat de **vocitare* est uniquement la forme **vuidier** 2556, **vuide** 4170, **vuidera** 2904, **vuidie** 378. Le manuscrit conserve une occurrence de la forme **anoie** 7126 et donne plus couramment **anuier** 3920 (4 occ.) et **anuie** 8160. On ne trouve en revanche que la forme **apoie** 8287 et **apoiié** 1486.

Comme le constate C. T. Gossen, la réduction n'est pas valable pour **[ŏklŭm]** : aucune occurrence de **iu** mais **iex** 3366, **ieux** 2834, **iels** 5512, 10752, **ieus** 2599, **iex** 11378 ainsi que la forme simplifiée **ex** 246 (5 occ. dans la première main). On trouve une réduction pour la forme **dius** (<*dŏlius*) 9414, 10699.

Pour *boscu*, le manuscrit donne le picard **bos** 819, 3564, 8848 à côté de **bois** 1865 (5 occ.).

En position tonique, le **o ouvert nasalisé** est noté **ue** : **cuens** 1132. On trouve aussi **oi** : **boin** 2356, **boins** 742**, boine** 1639, 1658, 2423, ainsi que dans l'adverbe **boinement** 1614 et le dérivé **deboinaire** 1781. La diphtongue prend, à la seconde moitié du XII^{e} siècle, la forme [wẽ], notée **oin** [Zink, Phon., p. 222]. Cette évolution picarde ne se trouve que dans la première main.

La forme **lontain** 5945 peut, selon Annette Brasseur, révéler une influence de **lonc** ou une réduction de la diphtongue **oin** [Brasseur, §30].

2.2. Les consonnes

2.2.1. Le phonème [b]

La bi-labiale **[b]** complète toujours la séquence **ml**.

b note le renforcement en occlusive de l'intervocalique dans **amanebie** 2544.

2.2.2. Le phonème [d]

Caractéristique du picard selon C. T. Gossen [Gossen, §61], l'absence d'épenthèse est visible dans la séquence **n'r** : **amenrie** 3403, **atenrrie** 29, **tenrement** 1609, **tenror** 5133, et dans la séquence **l'r** : **volrent** 5649 (pour les formes du futur de **voloir** et **valoir,** voir Morphologie).

Le **[d]** peut également être assimilé en **rr** : **venrredi** 1577, **faurra** 130.

Ce phonème apparaît également comme produit de la sonorisation de **[t]**, hors de la position intervocalique : **garandir** 11047, **pierde** 5411, 5867 et à l'initiale **dolon** 1932 (<**tolon**).

2.2.3. Le phonème [g]

Le [w] germanique est renforcé en **g** : **gaagnier** 5631, **gaber** 6073, **gaite** 6065 sauf dans **warde** 212, **wardés** 1187 et **warange** 4665, qui sont des formes picardes.

La forme phonétique **angles** 9244, 9257, 10667 est la seule présente dans la copie.

2.2.4. Le phonème [l]

On trouve deux exemples de lambdacisme, phénomène fréquent dans le picard moderne [Gossen, §55] : **blanslee** (pour **branlee** ou anticipation du **l** qui suit) 2366 et **cloficier** 9959. La leçon **Alidastes** 2562 peut poser également question, mais cette forme s'explique sans doute mieux par une erreur du copiste à cause de la présence du nom **Alestans** au vers précédent.

Parallèlement, on relève **resprent** 6579 (pour **resplent**), **concire** 1014, **nobile** 1017 (à la rime dans une laisse en **-ire**), ainsi que **esme** pour **elme** 2351.

2.2.5. Le phonème [n]

Le **n** étymologique normalement amuï de *monstrare* est conservé dans certaines occurrences (dans la première main) : **monstrer** 399, **monstra** 58, **monstré** 886, 1240. C'est également le cas pour **co(n)venir** plus souvent avec **n** implosif : **convenir** 3134, **convient** 60.

On relève de nombreuses occurrences de **n** devant b : **assanbler** 7070, **assanbla** 11322, **asanblé** 9640, **ensanble** 5853, **canbre** 10873, **desmenbrer** 6083, **enbrace** 100, **enbati** 1477, **enbronchié** 762, **Coninbres** 5470.

2.2.6. Le phonème [r]

Pour cette consonne, on relève plusieurs phénomènes picards :

- **[r]** pour **[s]** : **varlet** 11183 et toutes les occurrences du verbe **derver** 8349 et de **derverie** 12 [Gossen, §50].
- La dissimilation de **[r]** en **[s]** dans **esrer** 3385, **esré** 1181, **esranment** 1606, 2060.
- La dissimilation du **[r]** dans **herbegié** 7453, **herbegier** 7696, **herbega** 11324, également dans **abalestree** 5968, **abalestriés** 8155 (vs **arbalestee** 2383), **bousouflé** 11404, **escaboucle** 1370, **liveront** 5542, **ramposnant** 1463, **vemellon** 2975. De même, **large** se trouve à la rime dans les laisses en **-age** : 102, 601, 1172, 1192, 3751, 5302, 5321, 9136, 9156 [Gossen, §56].
- La métathèse **er/re** : **afremer** 6086, **bregier** 8542 (vs **bergier** 2611), **cambreriere** 713, **covreture** 6278, **gernon** 57, **gernu** 449, **herbregiés** 766, **espriviers** 2602, **fremer** 7521, **govrener** 9340 (sauf **gouverner** 972), **fremeté** 5859, **vregier** 9380, ainsi que : **froce** 5143, 5856, **destemprés** 5509, **burnir** 9373, **formens** 7526, **forment** 2245 (pour **froment**), **porcessïon** 1921et dans ces formes du F1 de **croire** : **querrai** 1842, **querra** 1983, **kerra** 2108, [Gossen, §57]. On retrouve ce phénomène dans **dueras** 3492 (<**durer**), qui simplifie dans un second temps la métathèse (**dureras** > **duerras** > **dueras**).
- La forme **saint Espir** 8607, 8627, 8640 (dans la même laisse) maintient la prétonique aux dépens de la tonique avant de produire la métathèse.
- On relève 6 occurrences de **arme** (2372, 2504, 2507, 2518, 6667, 10175) pour **ame**, le **[n]** étant dissimilé en **[r].**

2.2.7. Le phonème [s]

Certains mots présentent la forme avec le **[s]** implosif et la forme sans **[s]** : **despanee** 2377 (vs **dépané** 10500 et 11425), **desvie** 6271 (vs **deviés** 10696), **resviguree** 5978 (vs **revigurés** 7281). Il est toujours présent dans **espiel** (sauf **epiel** 5770).

3. Morphologie

3.1. Les substantifs

On constate la présence d'un **-s** analogique aux deuxième et troisième déclinaisons du masculin : **peres** (CSS) 239, 254, 1121, 2213, 4413, 5486, 5501, 7205, 9220, 9960, 10542, 10958, 10961, 10965, 10971, 11230 (vs **ses pere** 517, 1692, **Pere** en apostrophe 251, 264, 510, 1188, 2132 et **li pere** 1893, 4699), **prestres** 8514, **bers** 3151, 3882, 4510, 5753, 6723, 7354, 7503 (vs **ber**), **sires** 406, 1815, 1986, 3982, 4639, 4662, 6468, 6501, 8976, 9169, 9808 et **sir** 11368

(vs **sire**), **compains** 788, 1050, 1230, 8073, 8603, 9692 (seule forme pour le CSS), **lerres** 1398, **conduisieres** 9236, **lechieres** 4614, **traïtres** 4590. Les formes **emperere** et **empereres** coexistent dans la copie qui présente une forme réduite **emperes** 9992.

La deuxième déclinaison du féminin est respectée :

- **cités** au CSS : 721, 1653, 3306, 4009, 4338, 5583, 11044, 11070, 11147, 11199, 11233, 11323 (CRS à la rime 8040, 8044, 9133), **cit** 1423 (CRS réduit devant voyelle).
- **flors** au CSS : 1672, 8168.
- **plentés** au CSS : 3322.
- **verités** au CSS : 1524, 1721, 2093 (cependant, **verités** CRS à la rime 1807, 6828, 8045).
- **tors** 4754.

Le système de la déclinaison est globalement bien maintenu. Les entorses se situent le plus souvent à la rime pour assurer la rime pour l'œil : **la mirable cités** 9133, **abatu** (CRP) 5250, **acouplé** (CRP) 2833, **aati** (CRP) 521, **apris** (CSP) 9111, **conmandé** 7605 (CSS), **conquis** 7564 (CSP), **coulorés** 1080 (CRS), **crevés** 8024 (CSP), **dens eskignie** 6655 (CRP), **ordené** (ppf) – 7608 (CRS). Ces occurrences ne se trouvent pas à la rime : **les mot** 3689 (CRP), **ces mot** 10232 (CRP). Mais on relève très épisodiquement une entorse à l'intérieur du vers comme **damagiés** 2812. Une base 2 est utilisée comme CSS : **baron** 8764 et une base 1 comme CRS : **le ber galissïois** 8007 et **jurent Dieu et le ber saint Denise** 10003.

Concernant le genre de certains substantifs, on peut constater, par les accords, que le substantif **aigle** est féminin : **l'aigle fu doree** 5369, **estoit l'aigle d'or estacie** 7088, **l'aigle d'or que conquise** 7288), sauf dans **li aigle d'or** 4332 (à moins qu'il s'agisse d'un article féminin picard).

Le substantif **voile** est accordé au féminin : **ont lor voile drecie** 3957 ou au masculin : **a plain voile tendu** 1329). Le substantif **amor** se trouve normalement au féminin : **qui fine amors mastroie** 634, **Ja n'iert l'amors Anseïs oublie[e]** 1288 (correction pour la rime), **malvaise amor** 1872, **fine amor** 4974, 5140, **tele amor** 4976, **la soie amors donee** 5991, **Pieça ne fu amors plus acatee** 6009, **haute amor** 7121, 7428, **d'amor fine** 10757, **Conment m'amors est enploïe en toi.** 5939.

On relève quelques aphérèses communes au wallon et au picard : **glise** 8743 et **vesque** 133, 11175, 11346, 11422, **pent** (<**apent**) 2120, **surrection** 3323 [Gossen, §48 note 49, p. 107]. Pour la forme **vantir** 8652 (<**avancir**), l'aphérèse du **a** s'accompagne d'une confusion entre **t** et **c**.

3.2. Les adjectifs

On relève 7 occ. de **grande** (635, 1693, 5361, 5513, 6538, 6712, 7076) et 2 occ. de **forte** (4754, 6712). On trouve les formes épicènes au féminin : **grant** 3, 6, 12 […], **grans** 5321 et **fort**

3414, **fors** 2913, 3126, 3130, 6789, 7018, 9294, **preus** 370, **vaillans** 7502, **vaillant** 2087, 9560, 10394, 10948, **vallant** 285, 1000, 1466, 5085, 8705, 11019, **valissant** 11, **vivant** 1468. L'adjectif **vert** n'est plus épicène au féminin et présente une sonorisation de la consonne : **verde** 4797, 6673.

Quelques comparatifs synthétiques se maintiennent : **greignor** 1880, **grignor** 3228, 5139, 7246, 7259.

On trouve très épisodiquement la forme étrange **felenes** (**Molt felenes morsiel li mist el cors** 4207) : il pourrait s'agir d'une forme de **felonos**[66] dont le premier **o** est assourdi en **e central.**

3.3. Les articles

On relève un certain nombre d'occurrences de l'article féminin picard **le** [Gossen, §63] avec les mots **cauchie** 11055, **cerviele** 4476, **clamor** 3248, **color** 5495, 5762, **famine** 8353, **flame** 2837, **foit** 8743, **hanche** 1527, **jouste** 8708, **justice** 10971, **main** 5745, **moitié** 1506, **montance** 8730, **mort** 5086, 9460, 10142, **none** 9581, **nuitie** 3958, **pais** 5988, **pasture** 2904, **plainne** 2614, **plagne** 10287, **premiere** 6421, **proie** 9868, 9880, **racine** 3362, **racordee** 10852, **sapine** 2412, **tiere** 11260, **vile** 4448, 4823, ainsi que quelques cas du déterminant **li** féminin analogique : **li cors Anseïs** 222, **li aünee** 1262, **li menue gent** 1901, **li une esciele** 2339, **li chars** 2529, **li gens Anseïs** 2533, **li trace** 2907, **li roïne** 5974, **li mors vo fil** 6626, **li grans ire** 7009.

On trouve les enclises suivantes : **nel** 136, **nes** 1253, 9862, **sel** 1562, **ques** (que+les) 3364, **ses** (si+les) 7602, 8447, 9029, 9659, 9792, **kist** 260 (ki+est), **kel** 1114 (ki+le, article féminin picard).

3.4. Les possessifs

On relève encore quelques formes dialectales du déterminant possessif régime [Gossen, §66 et 67] au masculin : **men fol pensé** 835, **men courage** 1188, **de men pooir** 1966, **sen baron** 8769, **se doi** 4969, **se conmant** 8974 et du déterminant féminin : **se chiere** 5594, **se deserte** 1633, **se mort** 4470, **se ralïance** 4667, **se honte** 5176, **se fauch** 6629, **me faus** 6664, **me hontes** 2199**.**

Pour la P4 et la P5, **les formes affaiblies picardes du possessif** [Gossen, §68] sont plus fréquentes que les formes du français central. Féminin et masculin confondus, on relève 64 occ. de **no** pour 47 occ. de **nostre** et 78 occ. de **vo** pour 66 occ. de **vostre**. (Pour les féminins : **no** 1266, 4338, 9913, 10394, 10396, 10966, 11044, 11540 et **vo** 156, 419, 992, 1355, 1700, 1703,

[66] [God., t. 3, p. 746]. Attesté selon le DMF chez Froissart et dans *Jehan d'Avesnes*.

3775, 5386, 5416, 5440, 6145, 6489, 8236, 8242, 8245, 8440, 8468, 8959, 9555, 9929, 10893, 11112, 11113, 11431, 11434, 11516).

Ces formes font également office de **pronom**, mais dans des proportions moindres que la série « francienne » : **li no** 2382, 2483, **la nos** 5608, **des nos** 4709, **les nos** 3715 (vs **li nostre** 2510, 4805), le CRP **des nostres** 4701, **a l'ost de F. est la soie ajoustee** 9434.

Les possessifs toniques sont employés comme **adjectifs** : **le mien ensient(e)** (10 occ.), **de moie part** 4919, 5993, **la moie foi** 4968, 10986, **la moie ame** 10602, **li tiens cors** 8192, **la toie contree** 1272, **sien** (9 occ.), **li siens effors** 3156, **la soie vertu** 447, 1322, 5270, **la soie volonté** 855, **la soie puissanche** 1224, **la soie douchor** 3234, 5144, **la soie anste** 4638, **la soie amors** 5991, **por soie amor** 6051, **la soie ame** 6608, 6991, **la soie pitié** 7456, **la soie bonté** 7659, **li nostre vavassor** 3242, **li nostre baronie** 11040, **les vostres merchis** 5422, **la vostre merci** 505, **la vostre grans mercis** 10211, **le vostre couvenant** 1613, 6959, **la vostre fille** 5899, **ce vostre Dieu** 10678, et notamment en attribut : **doit estre siens li gans** 2162, **soie est la tiere** 5463, **sui soie** 6228. On relève l'emploi du pronom tonique : **le sien** 4480 9767, **les siens** (3 occ.), **le nostre** 8813.

3.5. Les pronoms personnels

La forme **jou** est bien représentée dans les deux mains (51 occ.) à côté de **je** (le plus fréquent, 195 occ.) [Gossen, §64]. On trouve les élisions **j'** (18 occ.) et **g'** (6488, 8185, 10896) ainsi que les enclises **jel** 402, 6960, 8330, 10857 et **ges** (ge+les) 9777.

Quelques cas de pronom féminin **le** apparaissent dans la copie : **Molt richement le fis apareillier** 2181 (=Gaudisse), **Secors me face car mestiers me sera, / Et viegne avoec car veoir le volra / Dans Ysorés, qui ses maris sera** 5459-61 (= Gaudisse), **Et quant le vit** 5975, **Rois Anseïs de Gaudisse se part, / Si le bailla au chevalier Guichart** 6491-92, **Rainmon le** (=Joiouse) **carge par bone destinee** 8495, **Rainmons descaint l'espee qui fu large / Le roi le tent qu'il n'i fist arestage** 9156-57, **le porte passent, li ber le va sierer** 9883, **Karles a faite le roïne apieler / Et puis le fait baptizier et lever** 11487-88.

On relève quelques formes picardes pour **moi** et **toi**, à la rime [Gossen, §65] : **avoec mi** 1566, **delés mi** 5012, **par la foi que doi ti** 507, **moi et ti** 1572.

Pour la P4 et la P5, **nous** et **vous** dominent mais on trouve aussi **nos** 2574, 2584, 3916, 3922, 4114, 4310, 4425, 4359, 4495, 4529, 4892, 5113, 5228, 6145, 6424, 6551, 6552, 7134, 7322, 7956, 8075, 8097, 8202, 8219, 8417, 8590, 8692, 8764, 8791, 9317, 9321, 9604, 9684, 9791, 9819, 9831, 9832, 9837, 9875, 10176, 10224, 10474, 11331 et **vos** 4585, 8960, 9199, 9915.

Pour la P6, *illos* ne donne **eus** 7869, 7886 qu'épisodiquement et à la rime (sauf 9479). La forme **aus** domine : 185, 284, 323, 541, 586, 747, 865, 1154, 1174, 1263, 1436, 1955, 2293, 2299, 2484, 3135, 3138, 3172, 3240, 3523, 3933, 7953 (et **als** 2139). La forme avec triphtongue est aussi très courante [Gossen, §12] mais seulement dans la seconde main : **iaus** (66 occ.) 2626 (comme **c(h)iaus**).

Les tournures épiques **Voit le** (239, 1121, 1185, etc.) et **ot le** (249, 1254, 1783, etc.) sont conservées.

3.6. Les pronoms et déterminants démonstratifs

En picard, le CSS masculin prend parfois un **-s** analogique qui aboutit à la simplification de **cist+s** en **cis** : 88, 1200, 1215, 2064, 2680, 2993, 3271, 3317, 3332, 4211, 4271, 4482, 4956, 5454, 5954, 5957, 6038, 6177, 6192, 7879, 8073, 8713, 9755, 10505, 11367 et **icis** 4693, 4694 [Joly, p. 74]. On ne trouve qu'une occurrence du CSS **cist** 735.

Le CRP masculin n'apparaît qu'une fois sous la forme **ceus** 7875. Il subit en effet le traitement picard : **ciaus** 4329, 4378, 4546, 5029, 7607, 7933, 8153, 8158, 8462, 9999, 10015, 10024, 10031, 10036, 10037, 10039, 10040, 10042 et **cials** 4701. On trouve aussi, uniquement dans la première main, la forme **chaus** 1149, 1245, 1759 et **chals** 2156. Le CSP est **cist** 8691, 8707.

Pour les deux séries, on trouve des formes avec épidéictique :

- le neutre **ice** 4555, le masculin **icel** 2492, 3235, 4143, 7067, 9386 (vs 59 occ. de **cel**), le féminin **icele** 221, 2382, 2384, 2542, 4060, 10286 (vs 111 occ. de **cele**), le pluriel **icels** 9118 (vs **cels** 9025), le singulier et le pluriel masculins **icil** 8544 (vs 172 occ. de **cil**), **ichil** 10349 (vs 15 occ. de **chil**).
- le masculin **icest** 1232, 1479, 1511, 3005, 4418, 4434, 4777 (vs 41 occ. de **cest**), **iceste** 16, 1229, 1718, 6634, 8505, 8961, 9904 (vs 22 occ. **ceste**), le pluriel **icés** 936, 2888, 3710, 5055, 6351 (vs 145 occ. de **ces**), **iches** 1472, le neutre **ichou** 5401 (vs 47 occ. de **chou**) [Gossen, §64].

L'ancien CRS2 tonique est utilisé comme pronom : **icestui** 171, **cestui** 4469, 8370, **celui** 67, 1073, 1487, 1513, 1886, 2086, 3221, 3224, 3263, 3364, 3969, 4100, 4791, 5011, 5586, 5786, 6312, 7207, 7726, 10457, 10897 (sauf **celui service** 8273, **celui François** 9066, utilisés comme déterminants).

On relève les pronoms toniques féminins **celes** 5041, 7132, **celi** 24, 389, 391, 570, 852, 2338.

3.7. Les pronoms interrogatifs et indéfinis

Le pronom Quel

- Le CSS masculin est **kels** 651, 2035 ; le CRS masculin est **quel** 535, 7251, 7967. On relève l'emploi interrogatif : **li quels** 1425. **Quels** 7539 est déterminant masculin interrogatif.
- Le CSP féminin est simplifié par la chute du **l** en **ques** 11400, 11411 [Gossen, §5]. On relève la forme épicène pour le CRS **quel** (fém.) 2806, 2807, 11406 (vs **quele** 308, 1308, 5962) et le déterminant CSP féminin **quels** 6015.
- On trouve l'emploi neutre de **quel** : **quel le feron ?** 1935, 4302.
- On relève l'enclise **del quel que** 7005.

Le pronom Tel

- **Teus** correspond au masculin : 48, 1090, 5176, 5672, 7119, 7513, 11477, au féminin singulier 7767 et pluriel 7582. On relève des formes avec **l** antéconsonantique au masculin : **tels** 1654, 3085, 3101, 4617, 4618, 4655, 5567, 6749, 9352 et au féminin : **tels** 4700, 5399, 7777 (CSS), 4409, 8500, 9816 (CRP). Par analogie, le féminin a pu perdre son **s** au CSS dans une occurrence : **tel** 4351.
- On ne trouve qu'une occurrence de la forme dialectale **tés** 3555, du Nord et du Nord-Est [Joly, p. 89].
- La forme épicène est bien présente pour le féminin : **tel** 296, 1636, 1772, 1915, 2089, 2400, 2413, 2547, 3951, 4537, 4541, 4842, 5729, 5775, 5908, 6620, 7232, 7372, 7735, 7788, 8159, 8393, 8629, 8648, 8953, 9149, 9471, 9571, 9916, 9994, 10437, 10854, 10958, 11085, 11432. On trouve cependant quelques formes analogiques en **e** : **tele** 3021, 4976, 5379, 6772, 6855, 7020, 7784, 10008, 11137.

Tout : Le CSP **tuit** est présent aux v. 1258, 1661, 4149, 4402, 4520, 7995, 8305, 9034. Cependant on trouve également la forme **tout** pour le CSP : **tout li** 39, 41, 2252, 2800, 2844, 5916 ; 857, 5096, 6615, 7728, 8681, 8867, 9657, 9665.

Dans la première main, la forme **trestuit** 1153 détermine un nom singulier, sans doute considéré comme un collectif : **Trestuit l'afaire tout ensi com il va.**

L'indéfini el (<*aliud*) se trouve aux v. 2480 et 3363.

3.8. Les pronoms relatifs

Le pronom CR indirect **cui** est bien représenté : 159, 2529, 3018, 4212, 6324, 7265, 10257, 10801, notamment en emploi prépositionnel : **a cui** 633, 1040, 2788, 5387, 6630, 8128, 10506, 11410, **en cui** 4669, 7462, **de cui** 10692, **par cui** 5268, **pour cui** 2390, 5997, **vers cui** 2771. On trouve la forme **cu** devant **il** au v. 10186.

Qui pour **cui** : **Yves ses frere, qui Bascle fu dounee** 328, **Qui il ataint […] / tout le porfent desi en la poitrine** 2395-96, **Qui il ataint, molt li fait male estraine** 2628, **Qui il ataint tout entresait est mors** 4210, **Li vif deable qui il ot fait homage** 5305, **Rainmon recousent, qui plaise ne qui pois** 7390, **receü erent, qui qu'en poist ne qui non** 7727, **Faburs respont, qui Dex doint enconbrier** 8086, **Vint l'emperere qui Dex otroit salus** 9532.

On relève une occurrence du pronom relatif **li quels** 1338, ces formes se développeront largement en moyen français.

3.9. Les verbes

3.9.1. Les radicaux

3.9.1.1. IP et IMPF

La P3 du verbe **aler** est majoritairement **va** mais on trouve aussi **vait** (77 occ.).

Pour le verbe **estre**, on relève plus de formes diphtonguées que de formes non diphtonguées à la P2 : **ies** 104, 6949, 7998, 9723 vs **es** 734, 2165. À l'imparfait, les formes non diphtonguées dominent, on relève toutefois les formes **iert** 498, 1030, 8302 et **ierent** 5396. L'imparfait analogique est bien représenté : **estoit** (80 occ.) et **estoient** (14 occ.).

3.9.1.2. F1 et F2

Le futur étymologique de **estre** se maintient aussi bien dans sa forme non diphtonguée que diphtonguée : **ert** 16 et **iert** 135, etc.

Le F1 analogique est bien représenté : **serai** 1286, **seras** 749, **sera** 119, **serons** 2645. Le F2 est construit sur celui-ci : **seroie** 660, **seroit** 589.

Les formes sans épenthèse dominent, ce qui est un trait picard [Gossen, §61] : **convenra** 408, **devenroit** 1791, **remanrai** 3416, **remanra** 3816, **remanrons** 7748, **remanrés** 1795, **remanront** 1258, **revenrai** 1103, **revenras** 3493, **revenra** 840, **revenron** 8766, **revenrés** 4041, **revenroit** 3096, **tenrai** 1851, **tenra** 1160, **tenrés** 6959, **tenront** 3991, **tenroie** 7430, **tenroies** 1509, **tenroit** 7119, **tolroit** 3788, **venra** 137, **venrés** 1359, **venront** 2590, **venroit** 2817, **saura** 4372 (de **salir**). On trouve quelques formes avec épenthèse : **vodrai** 10475, **vendront** 9814.

La géminée **rr** pourrait attester d'une anticipation de la présence d'une épenthèse ou d'une assimilation du **d** épenthétique : **amenrront** 842, **avenrra** 123, **devenrras** 744, **menrra** 852, **tenrrés** 1006, **remanrra** 118, **remanrroit** 1252, **torra** 8789, (vs **tolra** 8282) **torront** 9644.

Pour **garir**, on trouve la forme maintenant le **i** (**garirés** 5725, 10899) et la forme sans le **i** (**garrés** 5635).

On relève des **formes syncopées** pour les verbes du 1er groupe entre deux consonnes homorganiques (dont la géminée est réduite ou non) : **amenra** 1984, **amenron** (P4) 8763, **comperra** 1991, **demorra** 128, **enmenrés** 9114, **menrai** 1847, **menra** 2338, **ramenrai** 1849, **demorai** 7672, **demorra** 128, **desirrés** 1066, **donrai** 1499, **donra** 1157, **donrra** 1159, **denra** 4672, **donrés** 6829, **donroie** 1326, **donroit** 590, **menrés** 1041, **ramenrai** 1849, **trameras** 3753 (mais **estorerra** 132).

On ne trouve aucune assimilation **[nr] > [rr].**

On rencontre également quelques formes du F1 et F2 **avec métathèse** : **sofferrai** 10548, **soufferra** 3079, **sofferront** 4698, **soufferroie** 1908. La géminée obtenue peut être réduite [Gossen, §57] : **dueras** 3492, **enterés** 4936, **souferoie** 4897.

Commençant au XIIe siècle dans le Nord, la réduction des géminées est ici incomplète [Zink, Phon., p. 156] : elle est tantôt réduite, tantôt conservée, comme pour **oïr** (géminée issue de l'assimilation de la dentale du radical) : **oras** 8393, **orra** 1158, **ora** 8405, **orrés** 302, **orés** 6983, **orrois** 42, **orois** 3908, **oront** 9816, **oroit** 7119. La géminée est très fréquemment réduite dans le verbe **pooir** sauf dans certaines formes présentes dans la première main : **porra** 397, **porrés** 1063, 1074, **porroie** 425, 640, 655, **porroit** 949, 1091, 2157. On relève également ces formes réduites : **hara** 7046, **mesquerés** 9206, **moront** 6249, **ploront** 7736, **querons** 9345, **secourons** 6972, **verai** 5938, **veras** 4912, **vera** 6181, **verons** 5075, **verés** 4061.

On relève la présence de formes comportant un **e svarabakhtique** : **avera** 5880, **averés** 3191, 8546, **averont** 1193, **acroistera** 126, **decouverai** 1835, **deveriens** 8812, **deveroie** 8359, **istera** 1161, 7559, **isteront** 7955, **metera** 940, **penderas** 3494, **perderés** 7330, **perderont** 4803, **prenderoit** 3352, **raverés** 1053, 1103, **renderai** 1567, **vendera** 2017, **venderons** 2585, **venderont** 4522, **viverai** 1853. Dans ces occurrences, le **e** a toujours une valeur syllabique comme l'atteste la métrique [Joly, p. 157].

Le radical de **laissier** au F1 et F2 est toujours **lair-** : **lairai** 185, **laira** 3250, **lairons** 538, **lairés** 1466, **lairoie** 426, **lairoit** 10970, **lairont** 1259.

Le verbe **avoir** présente, en plus du paradigme héréditaire, une série dialectale réduisant **[aw]** en **[a]** : **arai** 1498 (5 occ.), **aras** 5948 (2 occ.), **ara** 376 (30 occ.), **arons** 2645 (6 occ.), **arés** 366 (18 occ.), **aront** 2705 (14 occ.), **aroie** 5421 (3 occ.), **aroit** 69 (4 occ.), **aroient** 10736.

Le verbe **savoir** possède deux radicaux : le radical étymologique (épisodique) **savra** 851, **savrront** 2730 et le radical réduit (aligné sur la forme dialectale picarde du verbe **avoir**) **sarai** 1754, **saras** 737, **sara** 3350, **sarés** 399, **saront** 7573, **saroit** 2241.

Pour le verbe **voloir**, les formes avec maintien graphique du **l** antéconsonantique dominent. On trouve cependant, uniquement dans la première main des formes avec **l** vocalisé : **vaurrai** 389, 402, **vaurai** 420, **vaurra** 1425, **vaurés** 2193, **vaurroie** 2066, **vaurroit** 666 [Gossen, §23]. La confusion avec **valoir** est évitée par la conservation du **l** dans les formes de ce verbe : **valra** 5089, 6055, **valroie** 3790, **valroit** 3926, 5116. La seule forme de **doloir** est **dolra** 9150.

Le verbe **falloir** ne donne que des formes avec vocalisation du **l** antéconsonantique (avec ou sans la réduction de la géminée) : **faurai** 8969, **faura** 7733, **faurra** 130, 2018, 3025, 8976, **faurons** 2517, 4433, 6404, **faurrons** 4766, **faurront** 2730.

La géminée n'est pas réduite pour le verbe **ferir** : **ferrai** 465, **ferra** 3024, **ferront** 6534, évitant ainsi la confusion avec **faire** (sauf pour **ferai** 8260).

La géminée n'est pas réduite pour le verbe **querre** : **querra** 135, **querrai** 1891, **kerrai** 1890 dans la première main alors que la seconde main la réduit : **queroie** 7971.

Pour le verbe **croire**, après la métathèse, le même phénomène est visible : la première main ne réduit pas (**querrai** 1842, **querra** 1983, **kerra** 2108) alors que la seconde le fait (**queroie** 6965, **crerai** 10676) sauf **cairrai** 5873. La forme **queroie** pose ainsi problème pour le lecteur car elle est commune aux deux verbes.

3.9.1.3. PS

On relève une forme **euc** 9172 de la P1 d'**avoir**, quelques formes de la P3 **eut** 330, 4577, 8388 [Gossen, §72] et la graphie conservatrice pour **voloir** : **volt** (21 occ. uniquement dans la seconde main), **volrent** 5649, uniquement dans la seconde main.

Dans la première main, on trouve quatre occ. de la forme du PS3 **vaut** (<**volt**) : 969, 986, 1780, 2172.

On trouve une occurrence du PS2 sigmatique **volsis** 7852. Les formes de la P6 sont toutes sans épenthèse **volrent** (11 occ.) 5649, 6845, 6846, 7695, 8114, 8562, 8613, 8844, 9022, 11484, 11489.

3.9.1.4. SP et SI

On ne relève aucune forme du SI des verbes du 1er groupe avec le suffixe **ai**.

Le radical du verbe **estre** présente quelques formes avec un radical en **ui** : **fuissiés** 1227, 4254, 8174 et **fuissent** (SI6) 3993 vs **fussent** (12 occ.) et **fuscent** 7949.

Uniquement dans la seconde main, on trouve, pour **avoir, devoir** et **savoir**, des SI avec la marque de l'absence de labialisation du **i** en **u**, phénomène propre au Nord-Est : **euïsse** (9093, 11201, 11436), **euïst** (16 occ.), **euïssïés** 2818, **euïssent** (3710, 6448, 8132, 8269, 9628, 9629),

deuïst (9333, 11218), **peuïst** (9 occ.) vs **peüst** 985, **peuïssent** 8561, **seuïst** 3758 vs **seüst** 534, 5435 [Zink, Morph., p. 210].

3.9.2. Les désinences

3.9.2.1. P1

- IP1 en **c** : **cuic** 3691, […], **demanc** 3618, **douc** 4065, **manc** 6044, **perc** 3766, **quic** 3929 (et **quit** 775), **redouc** 8216, **remainc** 4072, **renc** 4590, **semonc** 3412 (et **semon** 1420 à la rime), **tenc** 5123, **vic** 11095, **fac** 6547. On peut également signaler la forme **rench**[67] 2048.
- F1 en **a** : **rendra** 4467.
- SP1 en **ch** : **mech** 1941 [Gossen, §75].
- IP1 avec **e** : **enporte** 6248 (à la césure).

3.9.2.2. P3

À cause de la rime, la désinence est absente pour **vi** (PS3) 5001 et pour **fremi** (IP3) 1564, 1962.

3.9.2.3. P4

On relève des occurrence en **-omes** : **poomes** (IP4) 2584 et en **-oumes** : **puissoumes** (SP4) 410, **seroumes** 1570, ce qui serait une forme du Nord-Est du domaine picard, commune au picard et au wallon [Gossen, §78-79].

On relève de nombreuses P4 asigmatiques (toutes ces formes se trouvent à la rime sauf **puisson** 786) :

- au présent : **acordon** 932, **areston** 2298, **guerpiron** 10448, **lison** 6424, **otroion** 11115, **perdon** 4304, **requieron** 2315, **retrovon** 8767, **tenon** 2314.
- à l'impératif : **conforton** 4856, **jouston** 7730, **mouvon** 1926.
- au subjonctif présent : **puisson** 786, **entron** 7731, **repairison** 4303, **soion** 4852.
- au futur : **amenron** 8763, **aseron** 11331, **desconfiron** 8791, **escouteron** 909, **iron** 5912, **feron** 935, 1422, 1935, 4302, 4834, 11118, **fineron** 928, **diron** 1936, 4858, 5338, **poron** 7724, **parleron** 934, **passeron** 4340, **revenron** 8766, **serviron** 11095, **iron** 5912.

On relève la terminaison **-iens** pour :

- le subjonctif présent : **aiiens** 7555 (mais 3 occ. de **aions**).
- le futur 2 : **deveriens** 8812, **douteriens** 4364, **esteriens** 7564.
- l'imparfait : **quidiens** 10396, **estiens** 7563, **estiiens** 4363, **poiens** 9602, **aviens** 5612.

[67] Preuve du caractère interchangeable de *c* et *ch* ou simple erreur du copiste.

La copie ne présente qu'une seule forme de PS avec un **s** implosif : **laisasmes** 508 (vs **lassames** 8869).

3.9.2.4. P5

Dans la seconde main, la désinence dissyllabique est maintenue :

- Après la diphtongue, le yod (produit de l'effet de Bartsch) est maintenu au SP : **aiiés** 8337, 9198, 10440, **soiiés** 7118, 8310, 10129, **fachiiés** 4892 (sauf **voions** 11516).
- à l'IMP : **envoiiés** 6745, 8208, **traiiés** 8541, 9230, **voiiés** 5986, **oiiés** 4344.

On trouve des désinences anciennes, notamment à la rime pour la F1 : **irois** 8004, **orrois** 42, **orois** 3908 ; pour le SP **celois** 8009 ; et pour l'IMP : **sachois** 3912.

On relève une forme de l'IP **creiés** 8178, avec un yod.

3.9.2.5. P6

Les PS6 présentent toutes une désinence avec effet de Bartsch sauf **brocherent** 3102 et **chevalcherent** 183.

On relève des PS6 sigmatiques en **-isent** : **fisent** 481 (16 occ.) mais **firent** 3131. Toujours **disent, prisent, misent** et **ocisent.**

Quelques formes d'IP6 sans **t** : **laissen** 6060, **son** 6831, **desiren** 8773, **on** 9663, **von** 9945 ont été toutes corrigées.

3.9.2.6. Les désinences des infinitifs

Quelques occurrences d'infinitifs « picards », uniquement dans la seconde main [Gossen, §17] : **caïr** 3146 (à la rime), 3214, 4736, 5882, 6462 (à la rime), 10597, **veïr** 6515, 7872, 8606 (à la rime), 9793, **seïr** 6242, **aseïr** 4185. Hormis celles signalées, ces occurrences ne se trouvent pas à la rime.

3.9.2.7. Les désinences des participes

Les **participes féminins** sont tous à désinence picarde (voir traitement du suffixe *-ata*).

Les **participes masculins** maintiennent parfois le **t** final, dans les deux mains :

- première main : **demandet** 224, **recounut** 1145.
- seconde main : **beneït** 6910, **brochiet** 8613, **caciet** 8204, **enbraciet** 5252, **entailliet** 7926, **ferut** 5709, **getet** 5425, **gietet** 6505, **juret** 5726, **kiergiet** 5598, **laciet** 4097, **liet** 2866 (CSP), **liet** 10468 (CSP), **logiet** 5526, **molliet** 3368, **navret** 7401, **perciet** 3229, 3447, **raliiet** 4707, **reconneut** 4219, **saigniet** 3874.

4. Syntaxe

4.1. Valeurs et emplois particuliers de l'article

La copie présente quelques emplois particuliers de l'article :

- l'article défini à valeur démonstrative : **le jor** 2778, 5776, 5891, 6381, 6397, 6806, 7245, 9435, y compris avec ellipse du nom déterminé [Ménard, §7] : **Ne la Paris de Troies** 569.
- le possessif substantivé : **prendent congié as lor** 477, **Son tref fait tendre et li autre les lor** 2780, **ja perdront des lors molt grant partie** 4803, **nul des lor** 7233, **il va joster as lor** 7895, **le nostre** 8813 (= notre bien), **maint des lor** 9502.
- l'article indéfini à valeur numérale : **li une esciele est de l'autre sevree** 2339, **un en a que ele a forment chier** 4888, **une en i a que j'ai molt esgardee** 5989, **li un ça deus ça trois** 7382, **cha un, cha .III., cha II.** 7867, **n'en est uns ariestés** 8025, **n'i fu uns mos sonés** 8043, **uns seus** 7523, 7882, **n'en est uns escapés** 11246. Le numéral se trouve avec le complément partitif : **Uns de vos amis** 10210.
- le pluriel indéfini à valeur collective : **uns dés** 3288, **unes gens grans** 10019.

4.2. Emplois particuliers du PP

Le pronom personnel présente quelques emplois particuliers :

- Forme semi-forte du réfléchi postposée avec verbe sans sujet : **prent soi a repairier** 1383, **requierent soi molt tres grant aleüre** 1517, **requierent soi com mortel anemi** 1537, **requierent soi et menu et souvent** 1582, **prent soi a desraisnier** 1740, 8228, **prent soi a esvillier** 9953, **prent soi a esmaier** 11197.
- PPS à valeur prédicative : **Ma fille qui je tant puis amer** 414, **Car tu pire es c'onques ne fu Judas 734**, **Së il de chou te faisoit sairement** 998, **Il meismes** 1823, **Et jou rois en serai** 1852, **et je miex ne demant** 2236, **Par marïage jou et il asamblés** 4048, **Au moustier va il et Rainmons et Guis** 4377, **qu'il m'ocira u jou lui sans faillance** 6548, **quant tu de moi volsis estre saisis** 7852, **il et Felix** 8719, **nous d'Espagne venimes** 8878, **quant tu encontre roi Macabré venis** 9722. Le PPS peut être l'antécédent de la relative : **Nous, prestre et clerc, qui servons de canter** 8810.

On relève également :

- Deux formes atones derrière impératif [Gossen, §81 et Ménard, §40] : **prendé me** 7839, **menés me** 11004.
- Trois exemples de la fonction attributive du possessif : **doit estre siens li gans** 2162, **soie est la tiere** 5463, **d'ore en avant sui soie sans trestor** 6228.

- Valeur numérale : **Rois Gondrebues lui quart de messagier** 9421 (leçon du ms. A) [Ménard, §113, p. 115].
- Emploi du réfléchi **soi** au sens de « lui-même » : **molt est jentiex en soi** 512, **entor soi** 5929, **a soi meïsmes va disant** 10733.
- De **soi** pour « soi-même » : **N'i a celui qui n'ait de soi paor** 3224, **N'i valroit estre li plus seürs de soi** 5116.
- **Lui** au féminin : **Et se ma mere fist par sa folison / Que mes pere ot a lui conversïon** 11092-93.

4.3. Négation

Maintien de la coordination **ne** : 2393, 4782, 6085, 6455.

Négation explétive : **pr(i)ès n'a le sens dervé** 2823, 5811 [Ménard, §290c].

4.4. Quant

Quant peut avoir une valeur causale : 707, 6141, 6345, 6365, 6774, 6789, 11390 ; ainsi qu'une nuance causale : 754, 1137, 1541, 1594, 2086, 2105, 4047, 5870, 5945, 6550, 7852, 9722, 10709, 11432.

Après une principale au subjonctif d'imminence contrecarrée, **quant** introduit une subordonnée à l'indicatif « montrant que la réalisation de l'événement n'a pas eu lieu » [Ménard, §154, note 2] : 1746, 1898, 2415, 2467, 2485, 2634, 2701, 2753, 2825, 2848, 2927, 2997, 3033, 3257, 3477, 3598, 3648, 3730, 4320, 4509, 4603, 4746, 4800, 4819, 5069, 5262, 5405, 5721, 6081, 6331, 6444, 6449, 7096, 7759, 8270, 8528, 9088, 9830, 10216, 10237, 10326, 10422, 10432, 10601, 10617, 10667. Produisant un effet dramatique, ce tour a une valeur expressive.

4.5. Construction du cas régime

On trouve encore de nombreux exemples de la **construction absolue** : **li fiex sainte Marie** 2 (et 710, 2509, 5606, 6270, 8935, 9912, 11075), **la merchi Dieu** 43 (et 244), **as piés le roi** 95, **li cors roi Anseïs** 222, **le cors saint Felis** 251, **l'amors le roi** 268, **la nés Foucier** 568, **Fille Ysoré** 588 (et 612), **les gens le roi** 622, **le lit le roi** 684, **l'avoir Coustentin** 808, **fil Rispe le Breton** 902, **l'amors Anseïs** 1288, **autrui feme** 1357, **le conseil dant Raimon le prisié** 2055, **li gens Anseïs** 2533, **la gent l'Aversier** 2558, **la jouste Guion** 2918, **le dragon Marsilïon** 2989, **tans Artu** 3051 (et 4137), **la gent Apolin** 3546, **le tans Apolin** 3555, **l'image Mahom** 3568, 4860, **l'ensengne saint Denis** 3687, **la prison l'aufage** 3757, **li cors Dieu** 4769, **li tresors Desramés** 6128, **l'amors Gaudisse** 5921 (et 6512), **la fille l'aumachor** 6222, **li mors vo fil** 6626, **au tref Marsile** 7087, **la gieste Caïn** 7189, **le cors saint Martin** 7204, **les covens Dieu** 8430, **la gent l'amirant** 8674, **par la loi Dieu** 8809, **la besogne mon signor droiturier**

9041, **li més Anseïs le guerrier** 9051, **message Marsile** 9097, **le cors saint Omer** 9357, **l'ost Marsile** 9598, 9921, **l'ost le roi** 9917, **le tré la roïne** 10737, **Fille Ysoré** 10953, **pour l'amor Dieu** 11003, **au tref l'empereor Carlon** 11079, **la proiere Carlon** 11247, **fiux Anseïs** 11369, **ce sunt més Dieu** 11426.

Le CDN peut être antéposé : **Si home li plusor** 3225 (avec valeur partitive). La construction déterminative peut présenter, de même, l'ellipse du déterminé : **Ne la Paris de Troies** 569 (**nés** sous-entendue) et **l'Anseïs** 4782 (**anste** sous-entendue).

On trouve des constructions du CDN avec **de** + animé : **l'amor du roi** 832, **de nostre roi Anseïs l'amistié** 1505, **fille de roi** 1710, **de la puciele, venés prendre le don.** 1919, **d'Apolin l'image** 3746, **del roi dou siel salu** 5296, **de Mahom cent mercis** 5944, **as noces de saint Arcedeclin** 7225, **El non de Dieu** 8518, **del roi le desirier** 9965, **Fil de Marcise** 10002. On trouve aussi **des** plutôt que **as** : **l'os des Turs** 9937, **des paiens le pooir** 10469.

- **Relation d'espèce** : **a loi de traïtor** 1873, **a loi d'oume guerrier** 2173, **a loi de campïon** 2945, 4540, **a loi de palazin** 3539, **a loi de poigneor** 5770, 5780, **a loi de robeor** 6248, **a loi de bon guerrier** 8559, **a guise de baron** 1409.
- **Relation partitive** : **les miex de ses privés** 3297, **Et de ses homes les plusors afamés** 3330, **li miex dou barnage** 3750, **le miels de ses drus** 4577, 6161, **li mieldres de la geste vallant** 5085, **le miels de vo gent** 6987, **Et de paiens grans li abateïs,** 2677, **Et d'uns et d'autres grans li abateïs**. 2896, **de chevaliers fuison** 4879.

On trouve plus rarement la construction avec **a** : **fil a putain** 3536, 5198, 8530, 8541, 8759, y compris avec un CDN déterminé par un indéfini : **Le trait a un archier** 4893, 8529, et avec un CDN déterminé par un défini : **l'espee a l'Aumachor** 7249, **la force au roi felon** 7722, **Niés fu au roi Karlon** 82, **fille est au roi Marsilïon** 357, **niés fu au Soudant** 3657, **La fille au roi** 6335, **les os au rice roi Carlon** 9298, y compris au pluriel : **el regne as Arabis** 5415, **de tentes as cuviers maleïs** 8289, **la dolors as Sarrazins engragne** 10293, **li fil as contes** 11473.

4.6. Valeur de l'infinitif

On trouve des infinitifs substantivés : **li fuïrs ne vaut mie un besant** 2726, **A l'enfouïr ont grant duel demené** 2802, **a icest mot laisierent le plaidier** 4434, **Quë al passer lor soiés conduisiere** 9472, **en lor venir on fait tel huïson** 10237.

4.7. Relatives

Relatives à valeur temporelle : **dusc'au demain k'il virent le jor cler / ke li message s'atirent del errer.** 435-436, **Jusc'al demain que li jors esclarchi.** 542, **tros qu'al demain**

quë il dut esclairier 8553, 9952, 11206, **tros qu'al demain quë il virent le jor, / que tout se lievent, baron et vavassor**. 10878-79.

Relatives substantives (« qui » pour « celui qui ») : **Or viengne avant ki veut prendre le don** 63, **Ja n'iert destruis ki son conseil querra** 135, **Ki bien le siert nel fait mie en pardon** 918, **Ki [de] ses bras porroit estre acolés / Jamais n'aroit goute ne enfertés** 1091-92, **qui plus en sot iluec se va moustrant** 1451, **Car ki bien aime tost cange sa pensee** 1720, **Qui lance ot, si jousta, / Et qui n'ot lance, au branc d'acier capla.** 3003-3004, **Qui li laira il n'a droit en amor.** 3250, **Qui bien n'i fiert ja n'ait d'amors solas**. 3519, **Qui l'atendra, je le tieng a bricon** 3596, **Qui vous a mort ne vous pot faire pis** 3672, **Qui volt jouster tost en trouva marchié** 3838 […].

Relatives à valeur concessive : **ki qui dormist cele ne dormi mie** 693, **et pense bien, ki qu'en doie peser / ke se fera baptizier et lever** 978-979, **qui qui i gaint, cil l'a ja comparé** 2853, **ja en ert jouste, qui qu'en plort ne qui cant** 5767, **receü erent, qui qu'en poist ne qui non** 7727.

Relative à valeur hypothétique sans principale : **Qui dont veïst cele gent criminal / Es nés entrer la u sont el canal** 5531-5532.

4.8. Systèmes hypothétiques

IP (ou passé composé) dans les deux propositions : **Se tu le fais, tu as perdu m'amor** 470, **Se ne le vois a mon branc ostagier, / Ne sui pas dignes de pucele embrachier** 3194-95, **Së il m'escapent, petit me puis prisier !** 5667.

IP dans la protase et F1 dans l'apodose : **Dieu a juré ke s'il n'a la danziele, / Ja en sa vie n'ara mais damoisiele** 375-376, **S'il vous agree, la guerre fineron / D'ore en avant bon ami en seron** 928-929, **Se de tout chou ai bonnes seürtés / Li mariages sera acreantés / Et si ferai toutes vos volentés** 1037-39, **Se nus se muet pour nule riens vivant / Qu'il ert pendus, ja n'en ira avant** 1432-33, **Se de Gaudisse ai vostre acordement / Et envers moi en faites sairement, / Je vos rendrai trestout le tenement / Dont Anseïs a le coronement** 2118-21.

IP dans la protase et SP dans l'apodose : **Se il l'esgarde, n'ait paour dedens soi** 515, **S'est jentiex feme ne de haute lignie / Qu'ele s'en voist ke plus ne demeurt mie** 711-12, **Fel soie jou, se ma lance n'i crois !** 3100, **Par foi, traïtres, se ne vous renc conclus, / Ja d'amors n'aie amistés ne salus !** 4590-91.

IMPF (ou plus-que-parfait) dans la protase et F2 dans l'apodose : **S'a Morligane estoie herbregiés / Ce m'est avis, plus seroie aaisiés** 766-67, **Së il t'avoit levé et baptizié / Et tu**

et il estïés acointié, / Tu en tenroies d'Espaigne tout le fié 1507-9, **Tel ne feroient .IIII^c^. carpentier / S'en .I. bois erent tout entré por taillier** 2547-48, **Se savoit Karles conment m'est avenu, / Il revenroit de son regne absolu / Et me tolroit le cief de sor le bu** 3786-88, **S'or savoit Karles conment erré avon / Confaitement nostre tiere perdon** 4845-46.

SI dans les deux propositions : **[…] se n'eüsse de vo cors le dannoi, / Je me pendisse en bos u en annoi** 818-19, **Se li espee n'alast defors tornant, / A icest coup alast l'estors finant** 1478-79, **Se ne fust chou, c'est la verités pure / Trencié l'eüst dusques en la jointure** 1524-15, **S'il n'i alast, je juge par raison / Que devenist hom de religïon, / Conviers u moines u ait noir caperon** 5334-36.

Les deux systèmes pour exprimer le potentiel et l'irréel du présent se maintiennent.

4.9. Parataxe

- **Parataxe de la complétive :**

- Avec « savoir » : **or sai je bien, jeté ai ambes as** 733, **Je sai de fi, jamais ne m'ameras** 738, **Je sai de voir plus douté en seron** 2316, **je sai de fi miex l'en devroit amer** 9856, **seürs sui et sachans / Desconfi erent paien en poi de tans** 10549-50.
- Avec des verbes de parole : **Aprés jura le Pere sauveor / Mais n'amera Anseïs a nul jor.** 1774-75, **Tres bien vous mande jamais ne vous ara**. 1972, **Il dist et jure jamais ne vous faurra** 2018, **Mahomet jure vers cui il a amor, / N'en tournera** 2771-72, **Mahomet jurent a cui il sont voué / Ne partiront por vent ne por oré** 2788-89, **Marsile jure sa grant barbe grifagne, / N'en tournera por nes une bargagne** 3813-14, […] **je vous di par vreté, / I avra il molt grant mortalité**. 4487-88, **Et jure Dieu, qui fait courre la nue, / Miels voet morir que ne soit detenue** 6714-15,
- Avec « croire/cuidier/penser » : **Mais je croi bien tout erent parjuré** 2796, **Mais je cuic bien ains l'ara acatee** 4091, **Je cuic le trive avés acreantee** 5381, **Je cuic vous me gabés** 6129, **Je cuic Marsiles fust a tart repentans** 10566, **Quar s'il vient chi, de çou me vois pensant / Ne me laira de ma tiere plain gant** 8217-18.
- **Chou m'est avis la guerre renouviele** 382, **S'a Morligane estoie herbregiés, / Ce m'est avis, plus seroie aaisiés** 766-67, **Che m'est avis, je fis du leu pastor** 1877.
- **Ce senefie n'i ara fauseté** 6957, **se fu senefiiés / N'en mentiroit pour estre detrenciés** 8470-71.
- **Ce samble bien quariel soient negié** 3842.

- **Parataxe de la consécutive :**

- Tant : **Tant a erré par plain et par boscage / A Morligane s'en vint le herbregage** 599-600, **Mais tant ai fait avoec moi jeü as** 729, **Tant a esré par plains et par boscage, […] Desous Connimbres est venus en l'erbage** 1181-83, **Tant a li plais couru / Ne puet remaindre q*u'*estor n'i ait eü** 1346-47, **Tant ont coitiés les bons cevaus eslis / De Morligane ont les muriaus coisis** 2684-85, **Tant paien mort desor l'erbe versé, / Del sanc des mors sunt li pré arousé** 2863-64, **Tant a erré par la tere naïe, / Conimbres voit sour la roce naïe** 3955-56.
- Tel : **Lors a tel duel le sens quide marir** 3114, **Ysorés fiert le roi par tel vigor / Tout li fendi son escut point a flor** 5775-76, **A lui rescore ot un tel caplement, / Plus de mil Turc i prisent versement** 10264-10265, **Tel paor ot ne respont o ne non** 11085, **li bains est teus cil qui i doit entrer / La vilonie en doit toute laver** 11477-78.
- Si : **Et Sarrazin font si grant tabourie, / La noise ot on et des cors la bondie**, 2524-25, **Car je ferai si les cemins gaitier / Ne lor venra qui vaille un seul denier** 3930-31, **Si se ferirent par si grant aïree / Il n'i ot targe ne soit escantelee** 7779-80, **Et Ysorés en est si asotés / Deu renoia et ses grans poestés** 9180-81. La consécutive est antéposée : **De son ceval le va jus atierant, / Si durement le brac li va froissant.** 3470-71.

- **Parataxe du relatif**

N'a el mont rose sa colors n'amatise 1688, **Es Turs s'embatent, n'i a celui n'i fiere** 3263, **I vient poignant, n'i a celui n'i fiere** 5786, **Il n'i ot targe ne soit escantelee** 7780,

4.10. Accords sujet/verbe

On trouve plusieurs occurrences du singulier collectif **gens** avec verbe au pluriel : **Paiene gens sunt** 3804, 4333, **Paiene gent ont monté un pendant** 5690, **Par ces nés s'arment la pute gens dervee** 2349, **Paiene gens, ki fu en mer salee / Voient les armes dont reluist la contree** 2341, **Mais molt i perdent cele gens sarrasine** 2424, **As trés l'emportent cele gens l'avresiere** 3274, **Es cevals montent la pute gens haïe** 3437, **Bien i ferirent nostre gens honoree** 4628, **As armes keurent cele gens malostrue** 6302, **Le roi enclosent cele gens desree** 6780. C'est aussi le cas avec **orés** : **Parmi la mer les mainent li orés.** 1108.

À cause de la rime, le verbe peut être accordé au singulier malgré deux noms propres : **Guis et Rainmons un petit atendi** 4988.

4.11. Accord du participe

- **Absence d'accord :**

Que la tor voient k'il ont tant convoitié 2071 (à cause de la rime).

- **Accord avec le COD placé après :**

Chainte a l'espee a son flanc senestrier 1371, **Rois Anseïs a dite sa raison** 2309, **si a chainte l'espee** 2351, **s'ara prise la tor** 2772, **Et cil li ont dite la verité** 2808**, Rainmons li quens a brisie sa lance** 4660, **puis a çainte l'espee** 4097, **tint traite l'espee** 4630**, Mort le trebuce, de lui a faite fin** 5237, **Avés pais faite, ert no gerre afinee** 5380, **Traite a l'espee, dont d'or est li segniere** 5719, **Molt avons faite dolerouse jornee** 6748, **Vile i ont faite li vilain païsant** 9585, **La ot perchie tante brongne dobliere** 5787, **Traite a l'espee ou li poins d'or resprent** 6579, **Quant Rainmons ot jus mise la roïne** 7339, **Puis qu'ele m'a donee s'amistié** 7431, **Et qu'a perdue sa tiere par folage** 9160, **Vers orïent a tornee sa ciere** 9456 et 9466, **Chiaus qu'il encontrent ont dite la noviele** 10402, **Des més n'i ot plus faite recelee** 10833, **Dist l'emperere : « Conquise avés m'amor »** 10869, **Carles a faite justice d'Ysoré** 10907, **Orent saisie le plus maistre freté** 10935, **Karles a faite le roïne apieler** 11487. On trouve un accord par anticipation : **Dist la gaiande : « Or as tu asaïe / Se me faus trence et s'ele est bien forgie »** 6663-64.

- **Accord de l'auxiliaire modal « faire » avec accord du COD avant :**

La loi que Dex a faite conmander 11445, **Li rois l'a faite a Rainmon espouser** 11490.

5. Lexique : mots rares, régionalismes et premières attestations[68]

5.1 Graphies étymologiques

La copie présente des formes ou graphies étymologiques : **pater** 1210, **auctorité** 6888, **election** 6428, **carité** 11427 (vs **cherté** 836).

[68] Nous remercions M. Gilles Roques pour ses relectures et pour ses très précises suggestions. Le relevé des mots s'appuie sur l'inventaire des régionalismes présent à la fin de l'ouvrage suivant : Martin Glessgen et David Trotter (éds), *La Régionalité lexicale du français au Moyen Âge*, Strasbourg, ÉLiPhi (TRaLiRo), 2016, pp. 465-635.

5.2 Régionalismes

La copie comporte des régionalismes picards. Les dictionnaires considèrent certains hapax et certaines formes comme picards en se fondant sur la localisation proposée par Johann Alton[69]. Pour les picardismes, nous pouvons relever :

1. **Aatine** 2403 et **ahatine** 10743 : le mot se trouve à la rime et constitue un « régionalisme littéraire (emprunt régional ?) chez Chrétien »[70].
2. **Abaubi(e)** 8271, 9937 : dans les deux cas, le mot se trouve à la rime et certains manuscrits le remplacent par *esbahi(e)*. Le FEW[71] le considérait comme picard.
3. **Acachant** 8669 : le DMF (*achasser*) note le caractère régional (Picardie, Wallonie) de ce mot présent à la rime. Le *Tobler-Lommatzsch*[72](*achacier*) relève notamment *acachoi*t chez Robert de Clari. Le FEW[73] relève plusieurs occurences mais ne note le caractère picard que pour la forme *racachier*.
4. **A ente** 1208, 1211, 1225 : l'expression est considérée comme un « picardisme assuré »[74]. Elle se situe dans un passage interpolé à différents endroits selon les manuscrits[75]. On peut donc la considérer comme propre au copiste de ce manuscrit qui est le seul à l'utiliser.
5. **Aigrie** 2505, 6291, 11063 et **aigroie** 663 : le DMF(*aigrier*) note que le mot est attesté surtout en Picardie. Le DFM[76] note également son caractère picard.
6. **Amoier** 5186 : ce mot est propre au ms. A. Ses attestations couvrent tout le XIII^{e} siècle et la première moitié du XIV^{e} siècle et sont localisées dans le domaine picard[77].

---

[69] Les principaux ouvrages utilisés sont : Frédéric Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^{e} au XV^{e} siècle*, 1891-1902 [God.] ; Walter von Wartburg, *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, 1922-1967 [FEW] ; Adolf Töbler et Erhard Lommatzsch, *Altfranzösisches Wörtherbuch*, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1936 [TL] ; Takeshi Matsumura, *Dictionnaire du français médiéval*, Paris, Les Belles Lettres, 2018 [DFM], *Dictionnaire étymologique de l'ancien français* [DEAF] ; *Dictionnaire du moyen français* [DMF] ; *Revue de Linguistique Romane* [RLiR] et *Zeitschrift für romanische Philologie* [ZrP].

[70] *La Régionalité lexicale du français au Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 356. Voir aussi : [FEW, t. 15/2, p. 90a] et [RLiR, t. 78, p. 257, CR *Histoire de Gérard de Nevers*].

[71] [FEW, t. 1, p. 210b] et [RLiR, t. 73, p. 595, CR *Le Bestiaire d'Amour* de Richard de Fournival].

[72] [TL, t. 1, col. 79].

[73] [FEW, t. 2/1, p. 321a, p. 323a et p. 325b].

[74] Gilles Roques, « Les régionalismes dans les diverses versions du *Chastelain de Coucy* et de *La Dame de Fayel* », dans Jean-Charles Herbin (éd.), *Richesses médiévales du Nord et du Hainaut*, Valenciennes, Presses Universitaires du Hainaut, 2002, pp. 229-242, p. 238. Gilles Roques donne les localisations suivantes pour les textes donnant ce mot : picard, Lille, Hainaut, Arras, Amiens, Tournai et Wallon [RLiR, t. 55, p. 272, CR *Guillaume de Palerne*]. Voir aussi [RLiR, t. 57, p. 306, CR *Sone de Nansay*].

[75] Alexander F. Kerr, « Les laisses assonancées dans *Anseïs de Cartage* », *Studia neophilologica*, vol. 55, n°1, 1983, pp. 77-87.

[76] [DFM, p. 104], renvoyant au [FEW, t. 24, p. 98a]. Voir aussi [RLiR, t. 72, p. 267, CR *La Disme de Penitanche* de Jehan de Journi et t. 60, p. 297, CR *La Belle Hélène de Constantinople*].

[77] Gilles Roques, « Notes de lexicologie française. À propos de quelques régionalismes au Moyen Âge », *Travaux de Linguistique et de Littérature*, n°14, 1, 1976, pp. 105-110, p. 107. Voir aussi [FEW, t. 6/1, p. 592b], [RLiR, t. 55, p. 264, CR *Le Vilain au Buffet* et t. 56, p. 324, CR *Opera* de Jean de Condé].

7. **Asaiement** 4948 : son caractère régional est noté par le FEW[78] et par le DMF. Le DFM[79] relève une occurrence dans *Baudouin de Sebourc*. Comme pour *assai*, cette forme s'expliquerait par une « substitution de préfixe régionale (picardo-wallonne) »[80].
8. **Atravee** 1697 et **através** 5519 : les matériaux réunis par le DEAF (tref[(2)]) semblent également pointer une origine picarde.
9. **Baus** 3071 : signifiant « poutre », ce mot est largement répandu en picard[81].
10. **Caiel** 4743 : le FEW[82] considère *kaiel* comme une graphie picarde.
11. **Calasins** 5560 : cette occurrence est la seule enregistrée par le *Godefroy*[83] qui la traduit par « chaland ». Sans donner d'étymologie et reprenant le *Godefroy*, le FEW[84] considère le mot comme picard (1220).
12. **Carin** 9497 : le mot apparaît dans les mss ABE. Le DFM le considère comme picard[85].
13. **Carnin** 2397 : le mot ne se trouve que dans le ms. A. Le DMF[86] relève des occurrences dans *Baudouin de Sebourc, La Prison amoureuse* de Jean Froissart et chez Jean d'Outremeuse.
14. **Cierge** 9479 : ce mot à la rime ne se trouve sous cette forme que dans le ms. A (*chiere* mss BE). Le *Godefroy*[87] relève le forme dans *Simon de Pouille*, la *Vie des Pères*, *Guillaume de Palerne* et le *Brut* (ms. de Munich).
15. **Crestiel** 7926 : selon le DFM[88], le mot est picard et vient du moyen néerlandais *kerte*. Les mss ABE le connaissent bien, en revanche les ms CD, comprenant bien le contexte, le remplacent systématiquement par *crenel/crinel*. Le DMF relève des attestations dans *Hugues Capet* (picard), *Le Mystère de la Passion* d'Eustache Marcadé (Arras, 1440), *Le Champion des dames* de Martin Le Franc[89] (1440-1442), *Renaut de Montauban* (BnF, fr. 764), *La Destrousse Michault Taillevent* (Aire-sur-la-Lys, XV[e]), la *Chronique* de Jean le Bel (Liège, 1358) et *Jourdain de Blaye en alexandrins*[90] (Nord de la Picardie, 1455).

---

78 [FEW, t. 3, p. 256a].
79 [DFM, p. 256].
80 [RLiR, t. 78, p. 243, CR *Histoire de Gérard de Nevers*] et Louis-Ferdinand Flutre, *Le Moyen Picard d'après les textes littéraires du temps (1560-1660)*, Amiens, Musée de Picardie, 1970, p. 385.
81 Gilles Roques, « Les régionalismes dans le fabliau de Barat et Haimet », dans Sarah Baudelle-Michels, Marie-Madeleine Castellani et *alii* (éds), *Romans d'Antiquité et littérature du Nord – Mélanges offerts à Aimé Petit*, Paris, H. Champion, 2007, pp. 719-727, p. 720. Voir aussi : [RLiR, t. 62, p. 133 ; t. 66, p. 609, CR *Perceforest* ; t. 67, p. 606, CR *Baudouin de Sebourc* ; t. 69, p. 589, CR *Les Mystères de la procession de Lille*].
82 [FEW, t. 2, p. 496b].
83 [God., t. 1, p. 771].
84 [FEW, t. 23, p. 89b].
85 [DFM, p. 564], voir aussi [FEW, t. 2, p. 429a].
86 [FEW, t. 2/1, p. 379a].
87 [God., t. 2, p. 21 et p. 132] et voir [FEW, t. 2/1, p. 613a].
88 [DFM, p. 795], voir aussi [FEW, t. 16, p. 315a], Takeshi Matsumura, « Sur le vocabulaire d'*Ami et Amile* », RLiR t. 56, p. 477 et p. 637, CR *Florent et Octavien*, RLiR, t. 57, p. 314, CR *La Chanson de Bertrand du Guesclin*, RLiR, t. 60, p. 297, CR *La Belle Hélène de Constantinople*.
89 [RLiR, t. 63, p. 609, CR. Martin le Franc, *Le Champion des dames*].
90 Takeshi Matsumura, « Les régionalismes dans *Jourdain de Blaye en alexandrins* », RLiR, t. 62, p. 137].

16. **Cuvrie** 9928 : le DFM traduit *cuivriier, cuivroiier* par « tourmenter, harceler »[91] et cite une occurrence dans *Les Vers de la Mort* de Hélinand de Froidmont, originaire du Beauvaisis. Le mot semble picard.
17. **Desclauer** 5839 : le *Tobler-Lommatzsch*[92] relève la forme dans *Guillaume de Palerne* et dans *Élie de Saint Gilé*[93]. Dans son édition de cette dernière chanson, Wendelin Foerster[94] commente cette forme : « *desclaver ist die pik. Form v. frz. descloer, desclouer von fz. clou, pik. cláu, (nfz, déclouer s.* Littré*),* Erec *2153. neben fauser,* ChL. *3494. ; daneben gab es ein Synonym desclaveler* ». Le FEW[95] signale sa présence en rouchi. Le DMF relève la forme dans les *Chroniques* (Livre II) de Jean Froissart (Hainaut, 1375-1400), *Le Songe du vieil pèlerin* de Philippe de Mézières (picard, 1386-1389)*, Le Mystère de la Passion* d'Eustache Marcadé (Artois, 1440), *Jourdain de Blaye en alexandrins* (picard, 1455) et dans des *Comptes généraux de l'État bourguignon.*
18. **Detriement** 10600 : ce mot « n'est attesté que dans le quart Nord-Est (picard, wallon, lorrain et champenois) »[96].
19. **Dolon** 1932 : la leçon est propre au ms. A : au même vers, le ms. B donne *toulon* : il s'agirait d'une forme avec sonorisation de l'initiale. Par ailleurs, les mss AB comportent *toulon* au vers 7716. Le FEW[97] donne la forme *tolon* (<gaulois **tullio)* dans *Guillaume de Palerne*[98]. Le DEAF enregistre pour ce mot des occurrences dans *Les Chétifs* (BnF fr. 12558, Artois, milieu XIII[e]), dans *La Chanson de Jérusalem* et dans *The Jerusalem Continuation – The London/Turin version*.
20. **Effondres** 1436 : le *Tobler-Lommatzsch* le relève comme régional, tout comme le FEW[99] : *besonders pik. wallon, lothr*. Le DMF relève des occurrences chez Froissart et chez Jean d'Outremeuse. On le retrouve dans *Le Livre des amours du Chastellain de Coucy et de la dame de Fayel*[100], *Sone de Nansay*[101] et dans *Perceforest*[102].

[91] [DFM, p. 822] renvoyant au [FEW, t. 2, p. 1166b].
[92] [TL, t. 2, col. 1507].
[93] *Aiol et Mirabel und Elie de Saint Gille*, éd. Wendelin Foerster, Heilbronn, Henninger, 1876-82, v. 1038, p. 348.
[94] *Ibid.*, p. 506.
[95] [FEW, t. 2, p. 770b].
[96] Gilles Roques, « Le vocabulaire des versions picardes du *Roman de Thèbes* », *Bien dire et bien aprandre*, n°21, 2003, pp. 359-371, p. 369.
[97] [FEW, t. 13/2, p. 402b].
[98] Roman composé pour la comtesse Yolande, fille de Baudouin comte de Flandre et de Hainaut, vers 1194-1197, voire 1220 (*Guillaume de Palerne*, éd. Alexandre Micha, Genève, Droz, 1990, v. 7439, p. 259). [RLiR, t. 55, p. 271, CR *Guillaume de Palerne*].
[99] [FEW, t. 3, p. 841b]. Voir aussi Gilles Roques, « Le vocabulaire des versions picardes du *Roman de Thèbes* », art. cité, p. 368.
[100] [RLiR, t. 58, 1994, p. 593, CR *Le Livre des amours du Chastellain de Coucy et de la dame de Fayel*].
[101] [RLiR, t. 57, p. 306].
[102] [RLiR, t. 66, 2002, p. 609, CR *Perceforest*].

21. **Enamer** 976 : placé à la rime, ce mot est conservé dans tous les manuscrits et constitue un « picardisme à large diffusion »[103].
22. **Esclemis** 9242 et **esclimissant** 11012 : le FEW enregistre plusieurs exemples de ce verbe issu du moyen néerlandais *slumen*. Le DFM traduit ce verbe par « s'incliner, se pencher » et le considère comme picard[104].
23. **Estecant** 10386 : selon le FEW[105] et le DFM[106], le mot *estecier* est considéré comme picard (Hainaut, Flandre, Picardie) et vient du moyen néerlandais *steken*.
24. **Eskignie** 6655 : le FEW[107] relève plusieurs occurrences picardes de la forme.
25. **Fillon** 10427 : ce mot situé à la rime est remplacé par *tallon* dans les mss CD (*fellon* mss BE). D'après le FEW[108], il s'apparente au néerlandais *vetlok*. Le DMF le traduit par « articulation entre le paturon et le canon du cheval » et le relève dans le *Dit du Cheval hardi*[109], chez Jean Froissart (*Méliador* et *Chroniques*) et chez Jean d'Outremeuse. Le DEAF[110] note les nombreuses occurrences picardes et flamandes de l'expression *jusqu'a fellon*.
26. **Fleciere** 5721 : la forme est relevé par le DFM[111] et désigne la « fougère ou le lieu couvert de fougères ». Le FEW[112] relève la forme *flechiere* et la caractérise comme picarde. Le DEAF[113] relève la forme *flekiere* dans le *Moniage Guillaume* (Boulogne, BM 192, 1295, Artois), *Richars li baus* (picard oriental, 1270-1300,), *Guillaume d'Angleterre* (BnF fr. 375, picard) et *Yvain* (BnF fr. 12603, picard, 1300) et la forme *fleciere* dans la *Chronique des rois de France* de Philippe Mousket et dans la *Chevalerie Judas Maccabée*[114].
27. **Fourcangier** 3942 : le *Godefroy*[115] ne donne que l'occurrence de la chanson (sous la forme *forchangier*) qu'il traduit par « chasser ». Le FEW[116] le traduit par « quitter un pays » et le considère comme picard (1220). T. Matsumura reprend l'occurrence de cette chanson et traduit par « s'éloigner »[117]. Le mot semble picard.

---

103 *La Régionalité lexicale du français au Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 322. Voir aussi : [FEW, t. 24, p. 386a] et [RLiR, t. 78, p. 257, CR *Histoire de Gérard de Nevers*].
104 [DFM, p. 1317].
105 [FEW, t. 17, p. 226b].
106 [DFM, p. 1430], voir aussi [FEW, t. 17, p. 226b] et [RLiR, t. 50, p. 295, CR *Le Dit du Prunier*].
107 [FEW, t. 16, pp. 323b-324a] et G. Roques, « Le vocabulaire des versions picardes du *Roman de Thèbes* », art. cité, p. 368.
108 [FEW, t. 17, p. 426a].
109 Paul Meyer, « Le Dit du hardi Cheval », *Romania*, t. 41, n°161, 1912, pp. 90-94, p. 91.
110 [DEAF, F, pp. 281-283].
111 [DFM, p. 1535].
112 [FEW, t. 3, p. 514b].
113 [DEAF, F, p. 307].
114 *La Chevalerie de Judas Macchabee de Gautier de Belleperche (et de Pieros du Riés)*, éd. citée, t. 2, v. 12926, p. 304.
115 [God., t. 4, p. 67c].
116 [FEW, t. 2, p. 121b].
117 [DFM, p. 1587].

28. Hateriel 2447, 2453, 4741 : selon le DEAF[118], ce mot vient du moyen néerlandais *halter*. D'après Gilles Roques, ce mot est « probablement régional mais a connu une extension littéraire au XIII^e^ et au début du XIV^e^ siècle »[119].

29. Herele 10400 : le FEW[120] relève la forme *herele* et la considère comme picarde. Le *Tobler-Lommatzsch*[121] relève des occurrences dans *Godefroy de Bouillon* (BnF fr. 1621, picard et wallon, milieu du XIII^e^ siècle) et dans le *Tristan* de Béroul. Selon le DEAF[122], les attestations localisées sont picardes, normandes et anglo-normandes. Pour le domaine picard, il relève sa présence dans une *Vie de saint Éloi* (Oxford Bold. Douce, 94, Beauvais/Noyon (?), deuxième moitié du XIII^e^ siècle) et *L'Histoire de Job* (Ars 3142, Tournai/Valenciennes (?), fin du XIII^e^ siècle), qui semblent établir un lien avec la *maisnie Helequin*.

30. Hobele 10382 : le FEW enregistre plusieurs attestations issues du moyen néerlandais *hobben*, qui signifie « sauter ». Le DEAF[123] traduit l'occurrence de la chanson par « harceler par des escarmouches ».

31. Jovente 11502 : cette expression *ma jovente*, signifiant « ma personne », est un régionalisme caractérisé. Le DEAF[124] la relève dans *Li Regret Guillaume* de Jehan de la Mote (Hainaut, 1339, BnF nfr. 7514), *Le Bâtard de Bouillon* (picard, milieu XIV^e^ siècle, BnF fr. 12552), *Hugues Capet* (picard septentrional, vers 1358, Ars. 3145) et *Baudouin de Sebourc* (picard, vers 1365, BnF fr. 12552).

32. Kiute (5 occ.) et **kieute** 8476 (ms. A) : le DEAF[125] relève la graphie *kiute(s)* dans le *Cartulaire de Hainaut* (1274), le *Livre Roisin* (1267 ou 1283) et dans *La Chevalerie de Judas Maccabée* (1268).

33. Laie 1514 (IP3 de **laier**) : cette forme, propre au ms. A, se rattache au domaine septentrional, Nord-Oriental et Oriental[126].

34. Leson 11337 : propre au ms. A, le mot est considéré comme picard et wallon[127]. Le DMF relève notamment des occurrences dans des textes du Hainaut : *Jeu de la Nativité* (Wallonie),

---

118 [DEAF, H, pp. 275-276], [FEW, t. 16, p. 136a].

119 [RLiR, t. 60, p. 297, CR *La Belle Hélène de Constantinople*]. Voir aussi, pour le dérivé *hatrelee* [RLiR, t. 56, p. 641, CR *Florent et Octavien*].

120 [FEW, t. 16, p. 149a].

121 [TL, t. 4, col. 1087].

122 [DEAF, H, pp. 414-415].

123 [DEAF, H, p. 498].

124 DEAF, J, p. 647. Voir [TL, t. 4, col. 1822], [FEW t. 5, p. 95b] et [RLiR, t. 60, p. 297, CR *La Belle Hélène de Constantinople*].

125 DEAF, *coute*.

126 Helmut Stimm, « Zur Lexikologie und Etymologie von altfranzösisch *laiier* "lassen", *delaiier* "aufhalten", "säumen" », dans Erich von Richthofen (ed.), *Philologica romanica Erhard Lommatzsch gewidmet*, München, W. Fink verlag, 1975, pp. 371-383. Voir aussi Gilles Roques, « Le vocabulaire des versions picardes du *Roman de Thèbes* », art. cité, p. 369.

127 [FEW t. 5, p. 236b], voir aussi [DFM, p. 2067], Takeshi Matsumura, « Pour la localisation de *Florent et Octavien* », *Travaux de Linguistique et de Philologie*, n°30, 1992, pp. 355-366, p. 360, [RLiR, t. 57, p. 316, CR *La Chanson de Bertrand*

Lion de Bourges (Tournai), *Florent et Octavien* (Picard), *La Belle Hélène de Constantinople* (Hainaut), *Li romans de Baudouin de Sebourc* (Valenciennes).

35. **Lués** 1745 etc. : comme le ms. B, le ms. A utilise cet adverbe, « picardisme d'extension très large »[128].
36. **Make**10106 : le FEW[129] note le caractère picard de cette forme.
37. **Meserree** 2330 : le DFM[130] relève cette occurrence et considère le mot comme picard. Le DMF enregistre des occurrences dans *Ciperis de Vignevaux* et dans *Jourdain de Blaye en alexandrins*.
38. **Ordiere** 9483 : le DFM[131] caractérise cette forme comme picarde. Le DMF enregistre une forme dans le *Bâtard de Bouillon*.
39. **Perier (faire le)**[132] 2605 (mss AE) semble être une expression idiomatique picardo-wallonne. Le *Tobler-Lommatzsch* ne relève qu'une autre occurrence dans *Le Poème moral, traité de vie chrétienne*[133] (Wallonie, vers 1200) : *ki sor la halte table, seit faire lo perier* (v. 2030), dans un passage condamnant les largesses accordées aux jongleurs. L'expression se trouve également dans *Athis et Prophilias*[134] : *A val en fet le chief cliner / Et les janbes a mont drecier / Come por feire le poirier* (vv. 13114-16), notamment dans les BnF fr. 375 (f°146d), BnF fr. 793 (f°148vb, *Comme por faire le poirier*) et BnF fr. 794 (f°154rc). Les autres manuscrits ne comportant pas l'expression, seuls les manuscrits picards du roman la transmettent. On trouve une expression proche dans la *Chevalerie de Judas Macchabee* de Gautier de Belleperche[135] en variante du v. 9302 : *Qu'il joa au perier forchié* (BnF fr. 19179, troisième quart du XIII[e] siècle, Nord [C]) et *Qu'il a au premier cop forkié* (BnF fr. 789, 1280, picard, version comportant la conclusion de Pierot du Riés [D]). L'expression régionale est donc conservée dans le BnF fr. 19179 alors que les autres l'ont modifiée. L'expression se rencontre par la

du Guesclin de Cuvelier et t. 60, p. 297, CR *La Belle Hélène de Constantinople*] et [ZrP, t. 94, p. 170, CR *Le Bouchier d'Abevile* d'Eustache d'Amiens].

128 *La Régionalité lexicale du français au Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 321. Voir aussi [FEW, t. 5, p. 391a] et [RLiR, t. 55, p. 271, CR *Guillaume de Palerne*).

129 [FEW, t. 6/1, p. 70b], voir aussi [ZrP, t. 99, p. 414, CR *Littérature et société arrageoise au XIII[e] siècle* de Roger Berger].

130 [DFM, p. 2232]. Voir aussi [FEW, t. 4, p. 825a] et Takeshi Matsumura, « Les régionalismes dans *Jourdain de Blaye* en alexandrins », RLiR, t. 62, pp. 129-166, pp. 146-147.

131 [DFM, p. 2413], [FEW, t. 7, p. 388b] et Félix Lecoy, « *Ortiere*, subst. Fém., "ornière" », *Romania*, t. 109, n°436, 1988, pp. 561-62.

132 [DFM, p. 2630]. L'expression est évoquée dans Philippe Ménard, *Le Rire et le sourire dans le roman courtois en France au Moyen Âge (1150-1250)*, Genève, Droz, 1969, p. 118.

133 *Le Poème Moral. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200*, éd. Alphonse Bayot, Bruxelles, Palais des Académies (Académie Royale de Langue et de Littérature française de Belgique. Textes anciens. Tome I.), 1929, p. 154). Le glossaire indique : « faire le poirier (comme on dit encore en Belgique) » (p. 289).

134 *Li Romanz d'Athis et Prophilias*, éd. Alfons Hilka, Halle, Niemeyer (Dresden, Gesellschaft für Romanische Literatur, b. 40), 1916, t. 2, p. 149.

135 *La Chevalerie de Judas Macchabee de Gautier de Belleperche (et de Pieros du Riés)*, éd. citée, t. 1, p. 97.

suite dans *Le Parfait du paon* de Jehan de la Mote (Oxford Bodl. Douce 165, Paris, traits picards, vers 1345) et dans *Les Faictz et dictz* de Jehan Molinet (Hainaut, fin du XV[e] siècle).

40. **Potente** 7130 : la leçon est propre au ms. A. Considérant les attestations du FEW[136] (Douai, Tournai vers 1250-1370), Takeshi Matsumura le considère comme un régionalisme[137].
41. **Presentison** 8781 et **presentïon** 11080 : le *Godefroy*[138] donne les trois occurrences de la chanson ; la première est traduite par « action de présenter », la seconde par « présence ». Le FEW[139] reprend ces traductions et considère de ce fait ces formes comme picardes.
42. **Puisnie** 4896 : le *Godefroy*[140] ne connaît que cette occurrence et le FEW[141] considère la forme comme picarde. Le DFM relève le verbe *puisnier* chez Baudouin de Condé[142]. J. Alton a supprimé cette leçon de l'apparat critique et avait conservé la forme *punaisie* du ms. B[143].
43. **Purté** 863 : G. Roques considère cette forme comme picarde[144].
44. **Rafarciés** 3865 : le terme apparaît dans un long passage propre au ms. A. Dans son glossaire, J. Alton donne l'étymologie suivante **readfartiare*, traduite par *widerfüllen*[145]. Le *Godefroy*[146] donne des formes proches (sans métathèse) : *rafreskir* / *rafressir* et avec le sens de « réparer, remettre en état ». Le DMF donne également de nombreux exemples. Cette occurrence présenterait une ouverture de la voyelle prétonique et une métathèse du [r], deux phénomènes visibles dans le ms. A.
45. **Raplegier** 3193 : le FEW[147] enregistre le mot et le considère comme particulièrement représenté en Hainaut, en Flandre, à Tournai et à Reims. Le DFM le donne comme picard et le traduit par « fournir caution pour » et « libérer sous caution (qn) »[148]. L'emploi figuré annonce la formule *a mon brant ostagier*, présente dans *Aliscans*[149] et dans le *Roman de Troie*[150].

---

136 [FEW, t. 9, p. 252b].
137 [RLiR, t. 56, p. 312, CR *Perceforest*, et surtout Takeshi Matsumura, « Sur le vocabulaire d'*Ami et Amile* en alexandrins », pp. 475-493, p. 482 et RLiR, t. 67, p. 609, CR *Baudouin de Sebourc*].
138 [God., t. 6, p. 390].
139 [FEW, t. 9, p. 309b].
140 [God., t. 6, p. 462].
141 [FEW, t. 9, p. 258b].
142 [DFM, p. 2741].
143 [Alton, p. 182].
144 Gilles Roques, « Le vocabulaire des versions picardes du *Roman de Thèbes* », art. cité, p. 370 et [FEW, t. 9, p. 616a].
145 [Alton, p. 582].
146 [God., t. 10, p. 473].
147 [FEW, t. 16, p. 634a] et [God., t. 6, pp. 599-600].
148 [DFM, p. 2796].
149 *Aliscans,* éd. Claude Régnier et Jean Subrenat, Paris, H. Champion, 2007, v. 138, p. 70.
150 *Le Roman de Troie*, éd. Léopold Constans, Paris, Firmin-Didot, 1909, t. 2, vv. 8573-74, p. 16.

46. **Rencierira** 7043 : le *Godefroy*[151] traduit cette occurrence « le payer chèrement, s'en repentir » et le FEW[152] la considère comme picarde et la traduit par « avoir à payer cher qqch », tout comme le DFM[153].
47. **Rescinchier** 9987 : le FEW[154] enregistre plusieurs exemples de ce verbe, situé à la rime, dans le domaine picard. Le DMF relève les formes *recinchier* dans *Le Joli buisson de Jonece* de Jean Froissart (1373), *ressincer* dans *Le Menagier de Paris* (1392-1394) et *resinciés/ressincier* dans *Le Mystère de saint Quentin* de Jean Molinet (1482). Le mot *reincer* est considérée comme « assez rare et essentiellement picardo-champenois »[155]
48. **Roion** 912, 1919, 4847 : ce mot est du Nord selon G. Roques[156].
49. **Saligot** 2540 : nom porté par un Sarrasin, ce mot est, selon le TLFi, enregistré comme surnom à Liège en 1269, il apparaît dans la *Geste de Liège* de Jean d'Outremeuse et il semble avoir été créé, à partir de **salik*, dans un environnement « plus ou moins bilingue ».
50. **Sapin** 3531 (au sens de « sapinière ») : ce sens apparaît, selon J.-C. Herbin[157], dans *La Vengeance Fromondin* et dans les archives de Tournai.
51. **Servance** 4673 : à la suite du *Godefroy*[158], le FEW enregistre cette forme rare, dont l'autre attestation en ancien français se trouve dans la *Vengeance Alixandre* de Gui de Cambrai.
52. **Tempre** 1053, 1103 et **temprement** 6094 (dans un passage propre au ms. A) : le mot est considéré comme un régionalisme picard[159].
53. **Toelleïs** 10192 : propre au ms. A, la forme est enregistrée par le FEW[160] et par le DFM[161]. Le *Godefroy*[162] donne une autre occurrence dans le *Roman de Dolopathos*[163] : il s'agit d'une variante se trouvant dans le BnF fr. 1450 (Picardie, 1240). Le FEW donne plusieurs occurrences au cours du XIII^e^ siècle. Pour le XIV^e^ siècle, le DMF l'enregistre dans les

151 [God., t. 7, p. 21].
152 [FEW, t. 2, p. 441b].
153 [DFM, p. 2900].
154 [FEW, t. 10, p. 140b] et [DFM, p. 2826].
155 [RLiR, t. 71, p. 263, CR, *Le Roman de Guillaume d'Orange*].
156 [RLiR, t. 71, p. 569, CR *La Vengeance Fromondin*, Takeshi Matsumura, « Les régionalismes dans Jourdain de Blaye en alexandrins », RLiR, t. 62, pp. 129-166, p. 151 et RLiR, t. 60, p. 297, CR *La Belle Hélène de Constantinople*], [FEW, t. 10, p. 213b].
157 Jean-Charles Herbin, « L'histoire otage des chansons de geste ou l'inverse ? Le cas *d'Ansejs de Gascogne* et de la *Vengeance Fromondin* », dans Emmanuelle Poulain-Gautret, Jean-Pierre Martin et *alii* (éds), *Le Nord de la France entre épopée et chronique*, Arras, Artois Presse Université, 2005, pp. 239-265, p. 261 et *La Vengeance Fromondin*, éd. Jean-Charles Herbin, Paris, SATF, 2005, pp. 69-70.
158 [God., t. 7, p. 400] et [FEW, t. 11, p. 549a].
159 [RLiR, t. 58, p. 593, CR *Le Livre des amours du Chastellain de Coucy et de la dame* de Fayel et Takeshi Matsumura, art. cité, RLiR, t. 62, p. 153].
160 [FEW, t. 13/2, p. 393b].
161 [DFM, p. 3295].
162 [God., t. 7, p. 744].
163 Herbert, *Le Roman de Dolopathos*, éd. Jean-Luc Leclanche, Paris, H. Champion, 1997, p. 476, variante pour le v. 274.

Chroniques de Jean Froissart et dans *Mélusine* de Jean d'Arras. Ces attestations semblent faire de ce mot un picardisme.

54. **Tolon** (voir **dolon**).
55. **Vassalemence** 9367 : le FEW[164] enregistre la forme *vasselemence* dans les *Chroniques* du hennuyer Jean Froissart (1375-1400).
56. **Vevés** 6399 : le *Godefroy*[165] et le FEW[166] relèvent la forme *veveé*, datée de 1240 et localisée à Tournai (Hainaut). Les mss BD conservent cette forme *veveé*.
57. **Witbu** 5287 : le DEAF note le caractère régional du mot (Picardie et Flandre), présent dans *Le Chevalier au cygne, La Chanson de Jérusalem* et dans la *Continuation de Perceval* de Gerbert de Montreuil[167].

Trois mots sont à relier au domaine wallon :

58. **Aridiele** 10403 : le FEW[168] relie ce mot au germanique *riden* et cite l'ancien wallon *rider* (XIV^e^ siècle) et le liégeois *arideler*, signifiant « glisser vers celui qui parle ». Le *Godefroy*[169] enregistrait déjà le verbe *rider* dont il donnait l'occurrence au participe présent (*vint a ridant*) chez le Liégeois Jean d'Outremeuse qui sépare le *a* du reste du verbe. Cette séparation n'est cependant pas possible dans le vers *Veschi Carlon qui sor nous aridiele !*
59. **Caurre** 5375 : G. Paris[170] faisait dériver ce mot, propre au Nord-Est, du latin vulgaire **calora* (sur le modèle de *frigora*). Renvoyant à FEW[171] qui enregistre la forme de l'ancien wallon *chaurre* et la forme picarde *caurre*, T. Matsumura l'enregistre également[172].
60. **Manburnir** 4189 : ce verbe ne se trouve que dans le ms. A, à la rime. À l'entrée *mainborner*[173], le DFM enregistre une occurrence dans une traduction de la *Consolatio philosophiae* de Boèce, attribuée à Jehan de Thys et considère le mot comme wallon : la forme *mainbourner* « est un type qui n'est représenté que dans les parlers modernes de la Wallonie et du Hainaut »[174]. Le nom *mainbournie* présente une « régionalité plus marqué que le verbe »[175]

---

164 [FEW, t. 14, p. 192b].
165 [God., t. 8, p. 157].
166 [FEW, t. 14, p. 435a]
167 [ZrP, t. 93, p. 670, CR *Continuation de Perceval* de Gerbert de Montreuil].
168 [FEW, t. 16, p. 706a-b].
169 [God., t. 7, p. 188].
170 Gaston Paris, *Romania*, t. 19, n°74, 1890, p. 330.
171 [FEW, t. 2, p. 102b] et Takeshi Matsumura, « Pour la localisation de *Florent et Octavien* », *Travaux de Linguistique et de Philologie*, art. cit., p. 363.
172 [DFM, p. 576] renvoyant également à [RLiR, t. 75, p. 576].
173 [DFM, pp. 2131-32] et [FEW, t. 16, p. 579a].
174 [RLiR, t. 75, p. 481].
175 *La Régionalité lexicale du français au Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 401.

5.3 Hapax, mots rares, sens spécifiques

On relève également des hapax, des mots rares et spécifiques, dont la forme demeure parfois problématique :

61. Afrire 1025 : le ms. A laisse un bref espace entre le *a* et le reste du mot. J. Alton édite le mot sous cette forme qui est ainsi enregistrée par le Godefroy[176] avec le sens de « brûler » alors que le DFM[177] lui donne celui de « s'agiter » : dans les deux cas, cette occurrence est la seule. Le DEAF enregistre ce mot dans *Le Glossaire de Bâle* (hébreu-français, début XIII^e^ siècle) où il signifie « tourmenter » et dans *Le Commencement de la sapience des signes* d'Abraham ibn Ezra traduit par Hagin le Juif (ms. picard, 1273) où il signifie « affliger ». Ce verbe semble donc « particulier[s] aux textes juifs » et d'origine provençale[178]. Il pourrait donc s'agir d'une forme d'*aflir* dans la mesure où la construction avec *cors* est attestée (*Ovide Moralisé*, *Balaam et Josaphat*).

62. Arestise 8953 (à la rime, propre au ms. A) : on ne le trouve ni dans le *Tobler-Lommatzsch*, ni dans le DMF, ni dans le DFM. Cette occurrence est la seule dans le *Godefroy*[179]. Il semble que ce soit donc un mot propre à la seconde main du ms. A.

63. Aucafin 810 : J. Alton lit *aucatin* mais le *f* est assez bien visible dans la copie. Le FEW[180] donne, d'après le *Godefroy*, la forme *aucatin* et la date de 1220. La copie donne, plus loin, **de coton** 9308. Le ms. B donne la forme *aucassin*, relevé par le DFM[181] qui le traduit par « étoffe orientale ».

64. Avevie 720 : cette occurrence est la seule relevée dans le *Godefroy*[182] qui note sa présence dans un glossaire (BnF lat. 7679) : *aveufvir*. Il signale également la forme *avevee* dans *Garin le Loherain* : *Mainte arme en iert encore sevree / Et mainte dame de seignor avevee* (v. 12237, BnF fr. 1582, traits du Nord-Est, deuxième quart du XIII^e^ siècle). Le mot se trouve également sous la forme *avesvee* dans *L'Épître de saint Jérôme ad Eustochium* (BnF fr. 22928, v. 1024, picard méridional (soissonnais), début XIV^e^) et *esvevee* dans *Roman de Troie*[183] (v. 7639, variante : *avevee*).

65. Cain 792 : le FEW[184] donne la forme picarde *caines*, datée du XIII^e^ siècle, désignant les cheveux gris. G. Roques relève une autre forme datée de la fin du XIII^e^ siècle dans la

[176] [God., t. 1, p. 152] et [FEW, t. 3, p. 789].
[177] [DFM, p. 82].
[178] Menahem Banitt, « Une langue fantôme : le judéo-français », RLiR, t. 27, pp. 245-294, p. 251, p. 274 et p. 277.
[179] [God., t. 1, p. 393].
[180] [FEW, t. 19, p. 102a].
[181] [DFM, p. 297], renvoyant à [FEW, t. 19, p. 89b].
[182] [God., t. 1, p. 526].
[183] [Roman de Troie, t. 1, p. 407].
[184] [FEW, t. 2, p. 237b].

traduction française de l'*Historia Orientalis* de Jacques de Vitry[185]. L'éditeur de cette traduction situe son manuscrit (BnF fr. 17203) dans le Nord de la France, dans une « partie proche de la Flandre »[186]. Dans la fiche de ce manuscrit, François Avril émet l'hypothèse de l'Artois. Le DFM enregistre la forme *chienes* dans le sens de « cheveux gris » (notamment dans l'*Entrée d'Espagne*)[187] et la forme *cain* dans le sens de « drap de couleur gris cendré » dans un document relatif à la draperie de Valenciennes. Il semble que l'occurrence d'*Anseïs de Carthage* soit la seule désignant le poil d'un cheval.

66. Cornison 2302 : repris par le FEW, le *Godefroy*[188] n'enregistre que cette occurrence qui se trouve à la rime dans la copie.

67. Croisseüre 2913 : le *Godefroy*[189] ne donne également que l'occurrence de la chanson qui se trouve à la rime. Reprenant le *Godefroy*, le FEW[190] considère le mot comme picard (1220).

68. Delise 10957 : propre au ms. A, la forme se trouve à la rime et le *Godefroy*[191] ne connaît que cette occurrence. Le FEW la classe parmi les synonymes de « maigre » : « allongée, émaciée (de la figure) ca. 1220 »[192].

69. Desmesuree 1263 : cette occurrence est la seule présente dans le *Godefroy*[193]. Le *Tobler-Lommatzsch*[194] relève quant à lui une autre occurrence dans *L'Entrée d'Espagne*[195] : *par la grant cols, par la desmessuree* (v. 13042), chanson avec laquelle *Anseïs de Carthage* partage également quelques liens onomastiques.

70. Doutals 4675 : le *Godefroy*[196] n'enregistre que cette occurrence, rimant avec *chevals*, et la traduit par « redoutable ». Le FEW[197] ne donne que la graphie *douteus*.

71. Encaucison 7714 : le *Godefroy*[198], le FEW[199] et le DFM[200] ne relèvent que l'occurrence de la chanson.

---

185 [RLiR, t. 50, p. 284].
186 *La Traduction de* L'Historia Orientalis *de Jacques de Vitry*, éd. Claude Buridant, Paris, Klincksiek, 1986, p. 31.
187 [DFM, p. 592].
188 [God., t. 2, p. 306] repris par [FEW, t. 2, p. 1993b].
189 [God., t. 2, p. 380].
190 [FEW, t. 16, p. 425a].
191 [God., t. 2, p. 484].
192 [FEW, t. 21, p. 286a].
193 [God., t. 2, p. 611].
194 [TL, t. 2, col. 1650].
195 *L'Entrée d'Espagne*, éd. Antoine Thomas, t. 2, p. 184. Traduit dans le glossaire par « coup démesuré, violent » (p. 375).
196 [God., t. 2, p. 762].
197 [FEW, t. 3, p. 169b].
198 [God., t. 3, p. 99].
199 [FEW, t. 4, p. 617b].
200 [DFM, p. 1134].

72. Enforcement 6582 : le *Godefroy*[201] et le DFM[202] relèvent comme seul exemple l'occurrence de la chanson qui semble être une variante d'« enfourchure ».

73. Foellue 9744 dans l'expression **brogne foellue** : la forme *foillé* apparaît dans *Folque de Candie* : *De chieres pierres assises a martel / En or d'Espagnes foillees a clavel* (v. 9381-82), avec les variantes *foillues, fuellies, follies*[203]. Le glossaire traduit par *eingelegt, eingefasst (?)*. Dans le DFM[204], cette occurrence est traduite par « sertir ».

74. Frontiere 9478 (ms. A seul.) : le DFM[205] donne le sens de « front de l'armée » : il relève une occurrence dans *Li Fet des Romains ou Roman de Jules César* (1215)[206]. Le DMF relève des attestations chez Froissart. Le *Godefroy*[207] et le *Tobler-Lommatzsch*[208] relèvent des occurrences des *Enfances Godefroi* (BnF fr. 12558, Artois, milieu du XIII[e] siècle), d'*Auberi le Bourguignon* (Vat. Reg. Lat. 1441, lorrain[209] selon le DEAF, deuxième moitié du XIII[e] siècle), chanson picarde du deuxième tiers du XIII[e] siècle, de *La Disme de penitanche* de Jean de Journi[210] (BL add. 10015, v. 728, picard, 1300) et de la *Branche des royaux lignages*[211] de Guillaume Guiart (BnF fr. 5698, début du XIV[e] siècle). Après celles présentes dans *Li Fet des Romains* (1215), cette attestation est la deuxième plus ancienne.

75. Garegnon 2953 : le *Godefroy* enregistre les deux attestations connues de cette forme en les regroupant en une seule entrée[212] : il place en premier l'exemple d'*Anseïs de Carthage* avec le sens de « verge du cheval » (sens repris par J. Alton) et en second, le sens de « cheval entier ». Pourtant c'est ce second sens qui est le mieux assuré : le DEAF[213] voit dans notre occurrence un mot distinct, qu'il rattache au moyen français *garignon* (« osselet à jouer »), considéré comme picard, lui-même issu de **garra*[214] : « jarret ».

---

201 [God., t. 3, p. 153].
202 [DFM, p. 1169].
203 *Folque de Candie von Herbert le Duc de Danmartin nach den festländischen Handschriften*, éd. Oskar Schultz-Gora, Halle, M. Niemeyer (Dresden, Gesellschaft für Romanische literatur, b. 21), 1909, b. I, p. 426, b. III, note p. 258 et p. 368.
204 [DFM, p. 1573].
205 [DFM, p. 1638].
206 Louis-Ferdinand Flutre, « Notes sur le vocabulaire des *Faits des Romains* », *Romania*, t. 65, n°260, 1939, pp. 478-536, p. 492.
207 [God., t. 4, p. 163].
208 [TL, t. 3, col. 2309].
209 Keith Busby, *Codex et contexte*, p. 501. L'origine de ce manuscrit, daté de la première moitié du XIII[e] siècle, n'est pas connue.
210 *La Disme de penitanche by Jehan de Journi,* éd. Glynn Hesketh, Londre, The Modern Humanities Research Association (Critical Texts, vol. 7), 2006, p. 51.
211 *Branche des royaux lignages, chronique métrique de Guillaume Guiart*, éd. Jean-Alexandre Buchon, Paris, Verdière (Collection des Chroniques nationales françaises, t. VIII), 1828, tome II, v. 890, p. 35 ; v. 1881, p. 74 ; v. 1919, p. 75 ; v. 3444, p. 134 ; v. 4531, p. 176 ; v. 5068, p. 196 ; v. 5619, p. 217 et v. 9196, p. 354. Le sens moderne se rencontre également : *Puis mist genz hardies et fieres / Environ Flandres es frontieres* (vv. 6337-38, p. 245, et v. 6461, 8417).
212 [God., t. 4, p. 226].
213 [DEAF, G, pp. 244-246].
214 [FEW, t. 4, p. 68a].

76. Hasart 6505 : J. Alton[215] corrige ce mot en *fausart* d'après le ms. C (mais les mss BE comportent la même leçon que le ms. A). Le DEAF[216] enregistre l'expression *jeter hasart ariere main* (« subir un revers de fortune »), notamment dans le *Roman de Renart* et dans *Le Chastie-musart*.

77. Huplos 10317 : ce nom de Sarrasin pourrait être issu de *hupelot*, qui désigne, selon le *Godefroy*[217], le petit de la huppe, oiseau qui avait la réputation d'être sale. Le FEW[218] enregistre cette forme *hupelot* et note le sens péjoratif de *huppe* : « femme sale ».

78. Jonceroie 6375 : le *Godefroy* ne connaît que l'occurrence de cette chanson[219], qui est commune aux mss AB. J. Alton donne la définition en français dans son glossaire : « plaine jonchée de morts »[220]. Le DFM traduit par « terrain où croissent les joncs »[221].

79. Rasanblison 10443 : l'occurrence à la rime est la seule enregistrée par le *Godefroy*[222]. Renvoyant au FEW[223], le DFM la traduit par « lieu de ralliement »[224].

80. Recopiele 10381 : cette forme, propre au ms. A, est la seule connue du *Godefroy*[225] qui la considère comme le diminutif de « recouper ». J. Alton la traduit par *zusammenhauen*[226]. Le DFM renvoie à « copeau »[227] et traduit par « faire voler en éclats ».

81. Resfrondree 11512 : J. Alton rejette cette leçon propre au ms. A. Le *Tobler-Lommatzsch*[228], renvoyant au *Godefroy*[229] et au FEW[230], enregistre la forme *esfondrer* qu'il traduit par « éclater » dans *la guerre est effondree*.

82. Sabloneus 7892 : ce mot à la rime est une forme pour *sablonal* (« plaine de sable »), enregistrée par le *Godefroy*[231].

83. Signal 10347 et **signals** 4687 : le *Godefroy*[232] (suivi par le FEW[233]) enregistre la forme et la traduit par « quillon d'une épée ».

---

215 [Alton, p. 239]. Il ne donne pas la leçon des mss ABE.
216 [DEAF, J, p. 272].
217 [God., t. 4, p. 529].
218 [FEW, t. 14, p. 57b].
219 [God., t. 4, p. 655].
220 [Alton, p. 568].
221 [DFM, p. 2002] renvoyant au [FEW, t. 5, p. 65b] et au [DEAF, J, p. 534].
222 [God., t. 6, p. 607].
223 [FEW, t. 25, p. 547b].
224 [DFM, p. 2802].
225 [God., t. 6, p. 685].
226 [Alton, p. 583].
227 [DFM, p. 2835] et [FEW, t. 2, p. 1594a].
228 [TL, t. 3, col. 1042].
229 [God., t. 9, p. 527 et t. 3, p. 11].
230 [FEW, t. 3, p. 875a].
231 [God., t. 7, p. 271].
232 [God., t. 7, p. 355a].
233 [FEW, t. 11, p. 598b].

84. Tauenart 6502 : **l**e FEW[234] enregistre le mot sans lui donner d'étymologie. Selon É. Ridel[235], citant F. Pirot[236], le mot viendrait du norrois *tœnaðr* (« bouclier »). Selon F. Pirot, le mot « est tombé, d'après M. K. Pope[237], en quasi désuétude dans le vocabulaire français du XII^e^ siècle, n'étant plus employé que dans le monde anglo-normand ». Cependant, le DEAF l'enregistre dans le sens de « bouclier » dans la *Chanson de Guillaume*, le *Roman d'Alexandre*, la *Chanson d'Antioche* et *Folque de Candie* : on ne le trouve jamais dans le sens de l'étymon norrois supposé (*tjonadur* : aide).

Enfin, des mots présentent un intérêt du point de vue de leur datation :

85. Aigroi 514 : l'expression rare[238] *de tel aigroi* apparaît dans un passage propre au ms. A. Cette occurrence semble être la dernière attestation connue de cette expression.

86. Geude 3033 : n'apparaissant que dans le ms. A, ce mot conserve, ici, son sens d'origine de « bande de soldats à pied ». Le sens de « corporation » apparaît vers 1260[239].

87. Pinart 10384 : ce nom est porté par un roi sarrasin. Le FEW[240] n'enregistre la forme qu'à partir du XVI^e^ siècle. Le *Godefroy*[241] relève trois formes : une première qu'il traduit par « membre viril », une seconde désignant une « très petite monnaie » et une troisième qu'il traduit par « richard » (dans le *Tiers Livre* de Rabelais).

88. Talemas 3501 : J. Alton ignore la leçon du ms. A, remplacée par *talevas* des mss BD[242]. Le *Godefroy*[243] enregistre la forme *talemache* (sf) dans l'œuvre d'Eustache Deschamps dans le sens de « besace ». Avec cette occurrence, qu'il glose par « figure, visage », le FEW[244] enregistre aussi la forme *talemasje* (« masque ») dans les *Gloses* de Raschi (en judéo-français, XI^e^ siècle) et relie l'occurrence chez Deschamps au verbe argotique *talemaschier* (traduit par « barbouiller »). Selon le DEAF, les verbes *talemachier* et *talamaschier* (signifiant « souiller ») apparaissent dans *Maugis d'Aigremont* et dans des *Miracles de la Vierge* pour le premier et pour le second dans les *Quatre Livres des Rois* et dans une version de *Balaam et Josaphas*. T. Matsumura enregistre l'occurrence de Deschamps et la traduit par « visage »[245].

---

234 [FEW, t. 23, p. 135b].
235 Élisabeth Ridel, *Les Vikings et les mots. L'apport de l'ancien scandinave à la langue française*, Paris, Errance, 2009, p. 268.
236 François Pirot, « Du bon usage actuel de travaux anciens consacrés à l'époque française. À propos de *Gormont et Isembart* et de ses épaves archaïques », *Le Moyen Âge*, vol. 110, 2004, pp. 9-53, pp. 48-52.
237 Mildred Katharina Pope, « Notes on the vocabulary of the *Romance of Horn and Rimel* », dans *Mélanges de philologie romane et de littérature médiévale offerts à Ernest Hœpffner*, Paris, Les Belles Lettres, 1950, pp. 63-70, p. 70.
238 Olivier Naudeau, « Afr. *de tel aigroi*, apr. *de tal agrei* », *Romania*, t. 114, n°455-456, 1996, pp. 517-521.
239 [FEW, t. 16, p. 43a].
240 [FEW, t. 8, p. 550a].
241 [God., t. 6, p. 164].
242 [Alton, p. 134].
243 [God., t. 7, p. 631].
244 [FEW, t. 6/1, p. 433a et p. 440b, note 34].
245 [DFM, p. 3237].

À partir de ce relevé, il est possible de dresser le tableau suivant pour déterminer quel manuscrit est le plus fidèle à ce lexique picard et spécifique, majoritairement présent à la rime et potentiellement issu de la langue de l'auteur.

Variantes des mots picards, des hapax et des mots rares, notamment à la rime *Ø : absence du passage dans le ms. ; X : passage présent mais mot absent ; * : non présent à la rime*						
Ms. A	**Ms. B**	**Ms. C**	**Ms. D**	**Ms. E**	**Frag.**	
Mots régionaux picards						
1. Aatine	*aatine*	*traïne*	*aatine*	*aatise*		ABD
2. Abaubi(e)						
8271	*ø*	*enpalui*	*esbahi*	*esbahi*		A
9937	*abaubie*	*malbailie*	*esbahie*	*esbahie*		**AB**
3. Acachant	*aportant*	*Persant*	*menant*	*cachant*		A
4. A ente	*ø*	*Ø*	*ø*	*ø*		A
5. Aigrie						
2505	*aigrie*	*guie*	*aigrie*	*aigrie*		ABDE
6291	*aigrie*	*agrie*	*aigrie*	*aigrie*		ABCDE
11063	*aigrie*	*guie*	*partie*	*aigrie*		**ABE**
6. Aigroie	*m'aigroie*	*me gueroie*	*m'effroie*	*ø*		AB
7. Amoier	*emploiier*	*respargner*	*emploier*	*enploier*		A
8. Asaiement	*assaiement*	*sa gent*	*essaiement*	*ensaiement*		AB
9. Atravee	*ø*	*ø*	*ø*	*ø*	*Ø (β)*	A
Através	*através*	*assemblés*	*arrivez*	*atropés*		**AB**
10. Baus	*baux*	*ø*	*baus*	*baus*		ABDE
11. Caiel	*caiel*	*(caiel)*	*dodinel (?)*	*cael*		ABE
12. Calasins	*calans as persis*	*galeis*	*calans as persis*	*ø*		A
13. Carin	*carin*	*ø*	*ø*	*carin*		ABE
14. Carnin*	*carmes*	*trait*	*charme*	*mires*		A
15. ***Cierge*** 9479	*chiere*	*cervere*	*levriere*	*chiere*		A
16. Crestiel 10460	*crestel*	*crinel*	*quernel*	*cretel*		ABE
17. Cuvrie	*cuivrie*	*contralie*	*l'envie*	*l'envie*		AB
18. Desclauer	*desclaué*	*abassé*	*decendé*	*remué*		AB
19. Detriement	*delaiement*	*parent*	*durement*	*arestement*		A
20. Dolon	*toulon*	*monton*	*donjon*	*roion*		AB
Toulon	*toulon*	*mons*	*donjon*	*roillon*		AB
21. Effondre	*esfoudre*	*fondres*	*chevalier*	*ø*	*foudre (β)*	AB
22. Enamer	*enamer*	*ennamer*	*enamer*	*ø*	*enamer (s)*	ABCDs
23. Esclemis	*esclemis*	*endormis*	*endormiz*	*endormis*		A
24. Esclimissant	*esclemissant*	*ø*	*ø*	*escremissant*		ABE
25. Estecant*	*esquivant*	*ø*	*ø*	*esqriant*		A
26. Eskignie	*a une hie*	*ragie*	*a une hie*	*eskignie*		AE
27. Fillon	*fellon*	*tallon*	*talon*	*fellon*		ABE
28. Fleciere	*bruiere*	*paltronere*	*bruiere*	*ø*		A
29. Fourcangier	*fourjugier*	*caçer*	*forschacier*	*chachier*		A

30. Hateriel						
2447	*haterel*	*altarel*	*haterel*	*haterel*		AE
2453	*fourcel*	*braiel*	*porcel*	*haterel*		
4741	*cervel*	*cervel*	*cervel*	*haterel*		
31. Herele	*ø*	*ø*	*ø*	*areste*		A
32. Hobele	*houpele*[246]	*presse*	*esbouelle*	*hobele*		AE + B ?
33. Jovente ma*	*ma jouvente*	*ma joie*	*ma jovente*	*ma jovente*		ABDE
34. Leson	*façon*	*fayçon*	*façon*	*fachon*		A
35. Make*	*ø*	*ø*	*targe a argent*	*mache*		AE
36. Meserree	*meserree*	*maynere*	*meserree*	*mal erree*		ABD
37. Ordiere	*ordiere*	*oste fere*	*ormiere*[247]	*cariere*		AB
38. Perier (faire)	*ø*	*ø*	*ø*	*lo perier*		AE
39. Potente*	*potente*	*possance*	*ø*	*potente*	*poisance (i)*	ABE
40. Presentison	*presentïon*	*pavalon*	*x*	*presentïon*		ABE
41. Presentïon	*tençon*	*dojon*	*arestoison*	*possession*		A
42. Puisnie*	*punaisie*[248]	*ø*	*ø*	*ø*		A
43. Purté	*purté*	*verité*	*purté*	*ø*		ABD
44. Rafarciés*	*ø*	*ø*	*ø*	*ø*		A
45. Raplegier	*raplegier*	*resploitier*	*droiturier*	*reploigier*	*raplegier (t)*	ABEt
46. Rencierira	*cunchiera*	*gabara*	*lessiee m'a*	*contoiera*		A
47. Rescinchier	*rechinchier*	*ø*	*nestoier*	*eschiier (?)*		AB
48. Roion						
912	*roion*	*mon lion*	*roion*	*ø*	*Ø (s)*	ABD
1919	*roion*	*le regnon*	*roion*	*roion*		**ABCDE**
4847	*roion*	*reion*	*roion*	*roion*		ABCDE
49. Sapin 3531	*grant pui sapin*	*elaval altresi*	*grant sapin*	*deles un sapin*		?
50. Servance	*viltance*	*servance*	*estrange*	*viltance*		AC
51. Tempre*						
1053	*tempre*	*tost*	*ainz .i. mois*	*ø*	*tost (s)*	**AB**
1103	*ø*	*ø*	*ø*	*ø*		A
52. Temprement*	*ø*	*proçanament*	*ø*	*tempremeent*		AE
53. Toelleïs	*touëilleïs*	*fereïs*	*abateïs*	*tooilleïs*		ABE
54. Vassalemence*	*vaisselemente*	*coppe d'or*	*vaisselemence*	*vaissaus d'arg.*		ABD
55. Vevés	*vevëés*	*en veoetés*	*vevetéz*	*vevetés*		AB
56. Witbu	*vi bu*	*le bu*	*cors tot nu*	*vuibu*		ABE
Mots régionaux wallons						
57. Aridiele	*arridele*	*martelle*	*revele*	*aridele*		ABE
58. Caurre*	*caurre*	*calors*	*chalors*	*caure*		ABE
59. Manburnir	*maintenir*	*guerpir*	*maintenir*	*maintenir*		A
Mots rares						
60. Afrire	*ø*	*ø*	*m'empire*	*ø*	*Ø (s)*	A
61. Arestise	*ø*	*ø*	*ø*	*ø*		A

[246] Pour *hoper* ? Du moyen néerlandais *hopen* et qui signifie « faire des gambades » [DFM, p. 1866].

[247] [DFM, p. 2427, « lieu planté d'ormes »].

[248] [DFM, p. 2743].

62. Aucafin	*aucassin*	*d'or fin*	*porpin*	*ø*		AB
63. Avevie	*avevie*	*vedoe clamee*	*aveuvie*	*ø*	*envevie (β)*	ABD
64. Cain	*bauchain*	*balçain*	*pomelain*	*ø*		A
65. Cornison	*cornison*	*partiron*	*huoison*	*cornison*		ABE
66. Croisseüre	*froisseüre*	*crosseüre*	*croisseüre*	*froisseüre*		ACD
67. Delise	*alise*	*ardie*	*alise*	*ellise*		A
68. Desmesuree	*desmesuree*	*dismisuree*	*de demoree*	*ø*		ABC
69. Doutals	*mortax*	*dotans*	*mortax*	*doutaus*		AE
70. Encaucison	*encauchison*	*lanciesons*	*esploitoison*	*lacachison*		AB
71. Enforcement	*enforcement*	*ø*	*en l'aforchement*	*enforcement*		ABE
72. Frontiere	*ø*	*ø*	*ø*	*baniere*		A
73. Garegnon	*gareignon*	*polmon*	*arçon*	*garignon*		ABE
74. Hasart	*hasard*	*falsart*	*ø*	*hasars*		ABE
75. Jonceroie	*jonqueroie*	*sablonoie*	*joncheroie*	*joincherois*		ABDE
76. Rasanblison	*rassamblison*	*ø*	*garison*	*rassanllisons*		ABE
77. Recopiele	*ratropele*[249]	*martelle*	*esparpele*	*descopele*		A
78. Resfrondree	*remontee*	*demenee*	*refondee*	*relevee*		A
79. Sabloneus	*sablonneus*	*floris*	*joieus*	*d'eus*		AB
80. Signals	*coutiaus*	*grans*	*pomaus*	*signaus*		AE
81. Tauenart	*touënart*	*ø*	*ø*	*treüart*		AB

Pour ces 80 mots,

- le ms. A est le seul à donner la leçon (correcte ?) à 25 reprises.
- les mss A, B et E partagent la même leçon à 18 reprises
- le ms. A partage la même leçon à 16 reprises avec le seul ms. B et à 8 reprises avec le seul ms. E.
- la combinaison ABD se rencontre à 5 reprises pour 4 mots se trouvant dans la première moitié de la chanson (*avevie* 720, *purté* 863, *meserree* 2330, *aatine* 2403 vs *vassalemence* 9367)

	À la rime		**À l'intérieur du vers**	
	Picard et Wallon	*Mots rares*	*Picard et Wallon*	*Mots rares*
A seul	14	7	4	Ø
ABE	12	5	1	Ø
AB	11	4	1	Ø
AE	4	2	2	Ø
Autres	3 ABD 1ABDE 1 AC 1 ABCD 1 ABCDE	1 ABD 1 ACD 1 ABC 1 ABDE	1 ABD 1 ABDE	Ø

La présence dans le manuscrit A de mots absents dans tous les autres témoins pourrait suggérer que les copistes de ce manuscrit comprennent mieux leur modèle et qu'ils conservent ainsi des leçons originales, en particulier en matière de régionalisme lexical. Ce relevé atteste

[249] [DFM, pp. 2809-10].

également d'une communauté des manuscrits A, B et E, tous trois fidèles à la langue régionale de l'auteur : le stemma proposé par A. Kerr se voit confirmé sur ce point.

À moins que le manuscrit A n'introduise unilatéralement des régionalismes absents de son modèle, il semble enfin que ce manuscrit se distingue en conservant des mots incompris des manuscrits B et E, qui proposent souvent des leçons plus simples, ce qui constitue une raison supplémentaire pour le choisir comme manuscrit de base.

6. Les copistes et la *scripta*

▪ Les deux mains

Bien que Johann Alton considère que le manuscrit soit l'œuvre d'un seul copiste, les deux mains sont cependant parfaitement différenciées d'un point de vue graphique. Nous pouvons relever des habitudes graphiques propres à chacune d'entre elles. De même, des différences d'ordre linguistique distinguent les deux copistes. Le tableau qui suit reprend toutes les différences entre les deux mains :

Différences entre les deux mains			
		Première main (v. 2554)	**Seconde main**
Voyelles	**[a] + palatale > yod**	> **ign** **Alemaigne** 350, **compaignon** 1428	> **gn** **Alemagne** 10288, **compagnons** 2650
	E fermé initial atone + n/l palatal	> **ei** **seignor** 154, **meillor** 17	> **i** **Signor** 3223, **millor** 3119
	e fermé tonique libre	*-itia* > **ece** uniquement **rikeches** 629, **rikeces** 1766	*-itia* > **ece** et **oise** **riquece** 2763, **ricoise** 6908
	e ouvert tonique entravé [ll]	> **iau** **chiaus** vs **chaus** (3 occ.)	> **iau** et **eau** (**casteaus** 9185, **entr'eaus** 2692) **chiaus** uniquement
	o fermé initial	> **ou** (en majorité)	> **o**(en majorité)
	o fermé prétonique	> **ou** pour **demourer** (6 occ.)	> **o** pour **demorer**
	Multum	> **molt** (17 occ.) vs **moult** 26, **mout** (8 occ.)	> **molt** uniquement
	o ouvert + l palatal	> **eu** (jamais **oe**) IP3 **deut** 763, **veut** (5 occ.), **velt** (2 occ.) IP1 **vuel** (11 occ.)	> **oe** **voet** (13 occ.), **volt** (21 occ.) **voel** (28 occ.)
	o ouvert entravé + l	> **au** (mais **soldee** 1717) **caup** 1604 (vs **colp** 1462) **vautis** 220, **vautie** 674	> **ol** (mais **saudee** 4657) **voltis** (11 occ.)
	o ouvert nasalisé	> **oin** et **oun** **boin-** (4 occ.), **boun-** (3 occ.) **cuens** 1132	> aucune occ. de **oin**/**oun** **quens** 3257
	o nasalisés	> **o** et **ou douner** (3 occ.)	> aucune occ. de **ou den-** (7 occ.)
	Dipht. de coalescence o + yod	> **oin** et **uin** (**puing,** 299, **puins** 2419)	> **oin** uniquement
	il + s	> **-iex** **fiex** (7 occ.)	> **-ius** **Fiux** (7 occ.), **fius** (2 occ.), **fix** (10430)
	***Focum* >**	**Fu** uniquement	**Fu** et **feu** (13 occ.)
	Nasalisation	**vencu** / **relenqui**	**vaincu**/ **relainqui**
	Nasalisation	**feme** (10 sur 12 occ.)	**fame** uniquement
Consonnes	**[t] + yod**	> **ance** et **anche** (2 occ.) **counvenanche** 2097 et **puissanche** 1224	> **ance** uniquement
	d final (*apud*)	**od** (9 occ.)	**o**
	f final	**tref**	CRS **tré** (11 occ.)

	h initial	> **h** toujours présent pour ****halsberg*** (mais pas **hanste**)	> formes avec ou sans **h**
	l vélaire	> **au** toujours pour **voloir** **vaurrai** 389, **vaurra** 1425, **vaurés** 2193, **vaurroit** 666	> **ol** pour les formes de **voloir** (7 occ.)
	p quiescent	Ø	**Dampnatïon** et **dampné** (3 occ.)
	q initial	à la place de **c** (4 occ.) : **quivert** 167, **quivrie** 690, **quidier** 1495, **quisine** 2401	Ø
		Ø	**qu** étymologique pour **quaré** 2870, **quaregnon** 9291, **quarentaine** 2618, **quasser** 7377, **quas** 3509
		Car uniquement	**Car / Quar** 57 occ. (au début du vers sauf 4479)
	X	**jentiex** (8 occ.), **fiex** (7 occ.), **ex** (5 occ.)	**gentius** (7 occ.), **fius** (2 occ.), **iex** (4 occ.)
	n étymologique	**Monstrer** (4 occ.) : **monstra** 58, **monstrer** 399, **monstré** 886, 1240	toujours amuï
	g initial	> **gua** **Guarni-** 20, 119, 216, 672, 1945 ; **guarder** 166, 743, 1036 et **guarda** 1142.	> **ga** uniquement
	Assourdissement [g] initial > c	Ø	**Confanons** et **confanoniere** (5 occ.)
	Géminées rr	davantage conservées	moins conservées
		Single(s) (11 occ.) et **singler** (7 occ.) **Singlaton** 1406 (vs **siglaton** 85)	**Sigle** 3960, 4079 et **siglé** 5569 **Singlaton** (4 occ.)
	n palatal	**Bourgoigne**	**Bourgogne**
		Espaigne uniquement	**Espagne** vs **Espaigne** 9350
		Charles 18, 54, 114, 140, 333, 741, 911, 973, **Charlon** 902, 1024, 1390	Toujours **Karles**
Morphologie	**Infinitifs picards**	Ø	**Veïr, seïr, caïr**
	Désinences dissyllabiques	Ø	**Aiiés, soiiés, fachiiés, envoiiés, traiiés, voiiés, oiiés**
	SI non labialisées	Ø	**Euïss-, deuïst, peuïs-, seuïst**
	Pronom P6	**aus**	**aus** et **iaus** surtout
	ppm avec -t	(2 occ.)	(21 occ.)
Intervention	**Interventions des copistes sur le ms.**	1 seul signe de ponctuation 1 seule suscription aucune exponctuation 7 dittographies	7 signes de ponctuation 17 suscriptions de lettre ou de mot 24 exponctuations 3 dittographies

- **La *scripta***

Les deux mains utilisent incontestablement une *scripta* picarde. En conclusion de sa grammaire, C. T. Gossen distingue dix-huit caractéristiques « typiquement picardes »[250]. La copie comporte, certes à des degrés très divers, les traits suivants :

Traits typiquement picards selon C. T. Gossen			
1.	§2 *-avu/-aucu* > **eu**	oui	
2.	§45 *-aticu* > **ache** (au lieu de **age**)		non
3.	§9 §14 §25 réduction triphtongue **ieu** > **iu**	oui	
4.	§18 §20 §21 alternance **ieu** > **iu**	oui	
5.	§22 in + [w] > **iun**		non
6.	§23 [o] fermé tonique + [l] > **au** > **eu**	oui	
7.	§27 [o] fermé prétonique + yod > **ui**	oui	
8.	§28 bis *poma* > **pume**	oui	
9.	§34 [e] initial + palatale > **i**	oui	
10.	§48 s/ss + yod > [ž]/[š]		non
11.	§57 métathèse	oui	
12.	§64 **chou** et j**ou**	oui	
13.	§69 pronom poss. fém **mieue**		non
14.	§72 *habuit* > **eut**	oui	
15.	§75 IP1 et PS1 en **-ch**	oui	
16.	§79 IMPF4 -**iemes**		non
17.	§80 SP en **-che**		non
18.	§81 Impératif affirmatif avec **me** atone	oui	

La copie présente également des traits communs au picard et au wallon, ce qui poussait Johann Alton à qualifier la langue de *pikardisch-wallonisch*[251]. Charles T. Gossen relève onze caractéristiques communes :

Traits communs au picard et au wallon			
1.	§6 [a] + yod > **a**	oui	
2.	§15 [e] ouvert et fermé + nasale > **en**	oui	
3.	§17 infinitif *videre, *cadere, sedere*	oui	
4.	§20 il+s > **ius**	oui	

[250] [Gossen, p. 153].
[251] [Alton, p. 428].

5.	§21 *ivu* > **iu**	oui	
6.	§52 §53 *abulu/ibulu* > **aule/avle**		non
7.	§63 article déf. fém. **le/li**	oui	
8.	§66 §67 possessif **men/ten/sen** et **me/te/se**	oui	
9.	§68 possessif **no/vo**	oui	
10.	§73 PS2/4/5 > [ewi]		non
11.	§78 IP4 **-omes**	oui	

- **Un manuscrit « hennuyer » ?**

Dans un passage propre au ms. A et qui est inspiré des *Narbonnais* comme l'a montré Jean-Claude Vallecalle[252], le copiste du ms. A attribue aux deux Sarrasins envoyés en France la maîtrise de plusieurs langues parlées dans différentes régions du royaume de France et utiles dans leur mission :

> « Jou en sai deus, s'il sunt a vostre cors,
> Bien enparlés et romanc et grigois :
> L'uns est Faburs, li preus et li cortois,
> L'autres a non Matifiers, li bons rois.
> Bien sevent tuit et flament et françois,
> Normant, breton, hainnuier et tiois. » (vv. 7991-96)

Parmi ces glottonymes tous bien attestés dans les textes se distingue l'avant-dernier, *hainnuier*, qui n'apparaît, dans ce sens, dans aucun dictionnaire, hormis celui de Takeshi Matsumura qui cite l'occurrence de cette chanson[253]. Tout en suivant d'assez près *Les Narbonnais*, le copiste invente toutefois ce polyglottisme des deux Sarrasins.

Si cette chanson utilise à plusieurs reprises l'ethnonyme *Pouhiers*, elle ne comporte en revanche aucune occurrence du terme *picart*, apparu vers 1230[254] et attesté assez vite, notamment dans sept chansons datables d'après 1250[255]. Le *langage pikart* est de même mentionné dans le *Livre Roisin*[256] et Jacques Bretel reproduit dans le *Tournoi de Chauvency*[257] les paroles d'un héraut picard. D'après Jean-Michel Éloy, le terme *picart* est utilisé, à l'origine, comme hétéro-désignation de la langue parlée dans le Nord alors que « les locuteurs de cette langue la

[252] Jean-Claude Vallecalle, « Un emprunt d'*Anseïs de Carthage* (ms. A) à la *Chanson des Narbonnais* », art. cité, pp. 1057-1073.
[253] [DFM, p. 1815].
[254] Jean-Michel Éloy, « Nommer le picard », dans *Le Nom des langues, IV. Nommer les langues romanes*, Louvain, Peeters, 2016, pp. 205-250, pp. 206-207.
[255] Jean-Charles Herbin, « *Anseÿs de Gascogne* et la Flandre », *Bien dire et bien aprandre*, n°21, 2003, pp. 207-228, p. 215.
[256] *Le Livre Roisin, Coutumier Lillois de la fin du XIII^e siècle*, éd. Raymond Monier, Paris, Éditions Domat-Montchrestien, 1932, p. 26 et 35.
[257] Jacques Bretel, *Tournoi de Chauvency*, éd. Maurice Delbouille, Liège, Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, fasc. 49, 1932, v. 2094 « *A ces mot parole Pikart* », p. 67. Ce passage reproduit ensuite les paroles du héraut marquées par des picardismes (commentés p. XLVI).

désignent plutôt comme *roman* ou par un équivalent de *gallica* »[258]. Tout en distinguant le *hainnuier* et le *françois*, perçus comme deux langues différentes, le copiste signale, sans doute involontairement, le milieu linguistique dans lequel il se situe : celui du comté de Hainaut, à la frontière orientale[259] de l'aire dialectale picarde.

En particulier dans les passages qui lui sont propres, la copie pourrait présenter l'intérêt de conserver des formes d'une variété hennuyère du dialecte picard. Cependant l'utilisation d'une *scripta* littéraire, qui tend à normer la langue, a pu inhiber l'usage de formes perçues comme inadéquates par les copistes : comme le montre C. T. Gossen[260], dans l'exemple du jeu *Le Garçon et l'Aveugle*, le manuscrit pourtant clairement localisé dans le Hainaut diffère nettement des chartes hennuyères pour certains traits graphémiques.

À la difficulté d'interpréter la présence d'un graphème[261] et à celle de le localiser précisément dans l'aire dialectale s'ajoute celle d'interpréter la coexistence de deux ou trois graphies. Dans sa grammaire, C. T. Gossen s'attache, pour certains phénomènes, à établir la fréquence de certaines graphies à l'intérieur même de l'aire dialectale : ainsi, pour telle graphie, les proportions dans les chartes peuvent varier selon les localités, voire selon les époques. Mais les échantillons dans le manuscrit étant en effet souvent très réduits et les « intentions » des deux copistes dans le choix de telle ou telle graphie demeurant obscures, il paraît difficile d'interpréter la fréquence de telle ou telle forme, de relier cette fréquence à celle observée dans les chartes d'une localité précise et d'en conclure quoi que ce soit sur la provenance des deux copistes et du manuscrit. Nous ne pouvons que nous résigner à rappeler – avec ces réserves préalables – le « paysage graphémique »[262] tel qu'il apparaît dans les chartes du Hainaut et à signaler ses accointances avec le ms. A, sans pouvoir toutefois conclure à une localisation nette du manuscrit dans le Hainaut.

[258] Jean-Michel Éloy, « Nommer le picard », art. cité, p. 217.
[259] Les quelques mots identifiés comme wallons pourraient également pointer vers cette zone orientale à une époque où le wallon est depuis quelque temps déjà bien individualisé : « la dialectalisation du Nord-Est de la Gaule est déjà très marquée en 1100 » (Louis Remacle, *La Différenciation dialectale en Belgique romane avant 1600*, Genève, Droz, 1992, p. 167).
[260] [Gossen, p. 34].
[261] S'agit-il d'un oubli du copiste qui lit cette graphie dans son modèle et qui ne la modifie pas ou s'agit-il d'un oubli inverse du copiste qui laisse échapper une graphie dans sa copie alors qu'il s'efforçait de suivre le vêtement graphique de son modèle ?
[262] L'expression est de C. T. Gossen [Gossen, p. 30].

« Paysage graphémique » des chartes du Hainaut (Tournai, Valenciennes, Avesnes et Mons)			
		Graphies privilégiées par les chartes	**Formes présentes dans le ms. A (nbre d'occ. entre parenthèses)**
§2	*-avu* > **au/eu**	Fland. et Hain. : **au**	**Claus** (<*clavus*) (2) et **pau** (<*paucus*) (2)
§6	a + y > **ai/a**	Réduction **-a** et **-are** (mots savants **Magre, basier** (Flandre, Artois, Hain.)	**Arasona** (1), **arasonee** (1), **rason** (1), **douarre** (1), **lassent** (<laisser), **magre** (1), **mastroie** (1), **base** (1) (<**baisier**), **basse** (1) (<**baissier**)
§9	*Deus*, -eus > **iu/ieu**	**Dieu** (Tournai, Cambrai) / **Deu** (Lille, Tournai), **-iu** plutôt que **-ieu**	**Diu(s)** (4) vs **Dieu** (178) vs **Deu(s)** (5) vs **Dex** (113) **Siut** (3) vs **sieut** (1), **Grieu** (dans un passage propre à A)
§11	ĕ > **e/ie**	**ie** en général, rarement **e** (Lille, Tournai, Mons, Douai)	**Biel** (17) vs **bel** (17), **biele(s)** (38) vs **bele** (16), **capiele** (1), **castiel** (uniquement), **coutiel** (3) vs **coutel** (2), **mantiel** (3) vs **mantel** (3), **noviel** (11) vs **novel** (2) **vauciel** (3) vs **vaucel** (1)
§14	**mieus** > **mius**	**Mieus**	**Mius** (1) vs **miex** (22)/**miels** (21) ; **miudres** (2) et **mildres** (1) vs **mieldre(s)** (5)
§20	-il +s > - **ius**	**-ius/-ils** (Tournai, St-Quentin, Laon, Compiègne) **-ius** et **-ieus** (Lille, Mons, Avesnes, Douai)	**Gentius** (7) vs **gentiex** (3) **Fius** (2), **fix** (1), **fiux** (7), **fils** (3) vs **fiex** (7)
§21	*-ivu* > **-iu**	**- iu** (Tournai, Mons, Douai, St-Quentin, Laon) **- iu** plus fréquent que **– ieu** (Lille, Avesnes)	**Riu** (1) **Antiu** (2) vs **anti-** (12)
§23	o+l > **ol/au**	**ol/ou/o**, rarement **au** (Lille, Tournai, Mons, Avesnes)	**Cop** (27) vs **Caup** (1), **volti**- (11) et **voti** (1) vs **vauti** (2)
§25	*locu, focu, jocu*	**iu** (Fland., Hain., St-Quentin, Laon)	**Liu** et **lius** (13) vs **lieu** (1) mais **feu** (17) vs **fu** (3) et **jeu** (4) vs **giu** (1)
§26	o > ou > eu	État le + ancien : **ou** et **o** (Lille, Tournai, Compiègne, Beauvais), **sour** (Mons, Lille, Tournai)	**Sour** (17), **desour** (3)
§28 b	[ó] + nasale traité comme [ū]	« De l'Ouest-wallon jusqu'en Artois ». **Thumas** (Lille, Douai, Tournai, Avesnes) *Ubi* > **u** et **ou** (Hain. et Fland.)	**Pume** (2), **pumier** (1) **pumelé** (7), **crupe** (1), **furnir** et dérivés (10) **Thumas** (1) **Ou** (2 occ. dans la 1ère main, davantage dans la 2e) / **u** (2 mains)
§33	Réduction ei > **i**	**Pisson** (Lille, Tournai, Douai, Amiens), **demisel** (Mons, Avesnes, St-Omer, Douai…), **anchiserie** et **sissante** (Lille, Mons, Avesnes, Cambrai, St-Omer…), **Conniss-** (Lille, Tournai, Mons, Avesnes, St-Omer…), **Artisien** et **Cambrisien** (Tournai, Cambrai, Avesnes…)	**Anc(h)iserie** (2), **comparison** (1), **connossoit** (1), **delivrison** (1), **demiseiele** (1), **oc(c)is(ï)on** (5), **pisson** (1) vs **poisson** (1), **venisons** (2), **sissante** (1), **Artisien**, **Cambrisiens**,

§34	e initial atone > **i**	**Signor** (préféré en Fland., Hain., Artois, à St-Quentin et Laon)	**Signor-** (63 dans la 2e main) vs **seignor-** (21 dans la 1ère main) ; **grignor** (4) vs **greignor** (1), **millor** vs **meillor**
§37		**Ferine** (Lille, Tournai, St-Quentin)	**Ferine** (1) vs **farine** (1)
§38	Palatale **c/ch**	**C** plus fréquent que **ch** dans les chartes de Lille, Tournai, Mons, Avesnes, Cambrai, St-Quentin…	**Sace(ent)** (2e main) vs **sache** (1ère main), **hace** (5) **Proucien** (2e main) vs **prochiens** (1ère main), aprochier (1ère main) 2e main : **reproc-** (2) vs **reprochié** (1), **aproc-** (6) vs **aproch-** (19)
§43	*Aqua*	**Aigue/aige** (Tournai, Douai) ne serait pas un emprunt au provençal mais une hésitation entre **w**, **gu** et **g** dans les mots empruntés au germanique. Fland. et Hain. : **ewe** (Lille, Mons, Tournai). Reste de l'aire picarde : **eaue/iaue.**	**Aige** (16) vs **eve** (2) vs **iaue** (1) : toutes dans la 2e main.
§44	e svarabhak.	**Esperit** (Avesnes)	**Sains Esperis** (2), **Camberiere** (2), **marberin** (3)
§45	*-aticu* > **ache**	L'Artois, le Hain. et la Fland. ne connaissent que **-a(i)ge** et ignorent **-ache.**	Aucune occ. dans la copie.
§46	**-t** pp et de substantif	« Tradition graphique » du N-E : Hain. et Fland. conservent davantage cette graphie.	Toutes les occ. se trouvent dans la seconde main sauf **demandet** et **congiet** 224 et **reconneut** 4219.
§48	Formes déglutinées	Communes aux *scriptae* picarde et wallonne.	**glise** 8743 et **vesque** 133, 11175, 11346, 11422
§75	*Facio* > **fach** (IP1)	Surtout Artois, Fland., Hain., St-Quentin, Noyon	
§77	*Fecerunt* > **fisent**	Pas de doublets dans les chartes de Lille, Tournai, Avesnes, St-Omer, Aire, Douai. Forme sigmatique privilégiée.	**Fisent** (16) vs **firent** (1), **misent** (3) vs **mirent** (0), **prisent** (6) vs **prirent** (0), **quisent** (2) vs **quirent** (0) et analogique **guerpissent** (2) vs **guerpirent** (1)
§78	IP4 en **-omes**	**Poomes** dans une charte de Tournai	
§79	IMPF4 en **-iemes**	**Deviemes** dans une charte d'Avesnes, du Boulonnais, de Montreuil. **-iemes** préférée à Tournai et Mons, **-iens** en Fland., à Arras, St-Quentin, Laon, Soissons.	**Aviens** (5612), **estiens** (7563), **estiiens** (4363), **poiens** (9602), **quidiens** (10396
	Traits notables non représentés dans le manuscrit		
§16	oi > **o**	Désinences IMPF réduites en **o**	
§22	i + n > w	PS3 et PS6 en **-iunt**	
§52	*-abulu/-abili* > **-aule**	**-aule/-able** en concurrence (Tournai, Lille, Avesnes)	
§54	[w] après [u] en hiatus	*Scriptae* picarde du N-E et wallonne	

PARTIE III - VERSIFICATION, METRIQUE ET TECHNIQUES

1. Le vers

La chanson est écrite en décasyllabes rimés : on trouve cependant de nombreux vestiges d'assonances, notamment évoqués par Alexander F. Kerr[263] au sujet de passages interpolés. Le ms. A comporte en effet des traces d'assonances en [ã] dans la laisse IX, entre les v. 342 et 357 (*-ente*, *-ence, -eme, -gne, -ndre, -aigne*) et dans la laisse XXXVI, entre les v. 1208 et 1235 (*-ent* 1215, *-entre* 1217, 1219, *-endre* 1218, *-feme* 1221, *-anche* 1224, *-enche* 1226, *-ende* 1231). Ces traces d'assonances apparaissent ailleurs dans la chanson, notamment dans la première laisse (cf. **Discordances graphiques et phonétiques à l'intérieur des laisses**). Constatant la persistance d'assonances dans de nombreuses chansons rimées, François Suard pose la question de son interprétation : s'agit-il de vestiges d'une ancienne rédaction ou d'un choix du poète, par facilité ou par goût de l'archaïsme[264] ? Dans le cas d'*Anseïs de Carthage*, Alexander F. Kerr considère que ces restes d'assonances attestent d'une « version primitive et assonancée »[265] de la chanson.

Fidèle au décasyllabe – « mètre de la haute époque du genre »[266] –, la copie présente toutefois un certain nombre d'hypomètres et d'hypermètres qui ont été assez facilement corrigés :

- Hypomètres : 503, 613, 960, 1091, 1287, 1407, 1839, 1874, 2051, 2795, 2862, 2928, 3663, 3396, 3518, 3592, 3738, 3987, 4145, 4607, 4614, 4663, 5032, 5143, 6338, 6472, 6917, 7016, 7536, 7983, 8312, 8364, 8446, 8599, 8744, 8840, 9144, 9216, 9621, 10954, 10607, 10919, 11304, 11331, 11378.
- Hypermètres corrigés : 469, 5163, 6149, 9174, 9442, 9784, 11316 et non corrigé : 8088. Le cas de ce dernier vers pose question : soit **Jerusalem** est prononcé avec une métathèse, soit le **e** de la coupe ne compte pas.

Alors qu'il est écrit, le *e* qui ne compte pas dans les mots suivants : **jovene** 155, **joveneciaus** 4944, **havene** 1098, 2073, 5552, **Virgene** 6744, 11230.

On relève quelques rares exemples de coupes particulières :

- coupe 5/5 : **Quant de pasmer vint, si fort s'aficha** 2983

263 Alexander F. Kerr, « Les laisses assonancées dans *Anseïs de Cartage* », *Studia neophilologica*, vol. 55, n°1, 1983, pp. 77-87.
264 François Suard, *Guide de la chanson de geste et de sa postérité littéraire (XIe-XVe siècles),* Paris, H. Champion, 2011, p. 72.
265 Alexander F. Kerr, art. cité, p. 77.
266 François Suard, *op. cit.*, p. 69.

- coupe 6/4 : **Karles en a mestier al mien espoir.** 10477 et **D'un dart m'avés navré qu'en mentiroie ?** 654

On trouve enfin quelques rares rejets et contre-rejets :

Mande le roi, si va merchi criant
K'il te sekeure ; je sai certainement
K'il le fera sans nis un contremant. (vv. 560-62)

Conment sa fille a la fresce coulor
Estoit honie, perdue avoit sa flor. (vv. 1770-71)

Quant ses espies alerent perchevant
Nef et dromons, si se vont retornant
Vers Morligane le droit chemin errant, (vv. 2267-69)

Conment ont non et de quel parenté
Furent estrait et de quel terre né (vv. 2806-07)

Roi Sinagon, qui ot a justicier
Palerne quite, le port et le gravier, (vv. 3167-68)

A icés cols euïssent desconfis
Turs et Persans, quant lor est or guencis (vv. 3710-11)

A la fenestre qu'est de marbre polie
A mis son cief, a Nostre Signor prie
Qu'il li envoit et secors et aïe. (vv. 5591-93)

Mais se je puis, mes cuers se refraindra
De lui amer. » A cest mot souspira,
Apriés a dit jamais ne le hara. (vv. 7044-46)

« Sire, fait il, vous m'avés reprocié
Trop haute amor ; je n'ai pas convoitié
D'amer en liu ou je fusse engignié, (vv. 7427-29)

2. Les laisses et les rimes

La copie compte 299 laisses : celles-ci font en moyenne 38 vers. La plus courte compte 6 vers et la plus longue 102 vers. Les rimes sont majoritairement masculines : 223 sur 299 (soit 75%). La copie comporte des rimes du même au même : 3955-56 (**naïe**), 6498-99 (**depart**), 7406-07 (**blois**), 8784-85 (**prison**), 8450-51 (**otroier**), 9967-68 (**brisier**) et 11530-31 (**gris**).

Rimes féminines		
	Nbr	**Numéro des laisses avec le nombre de vers entre crochets**
-age	**7**	4 [25], 19 [15], 35 [37], 37 [25], 101 [18], 139 [28], 238 [29]
-agne	**2**	104 [13], 267 [21]
-aine	**1**	75 [35]
-aire	**1**	53 [18]

-ance	**2**	125 [16], 176 [16]
-e	**1**	9 [16]
-ee	**19**	8 [77], 10 [10], 38 [57], 50 [43], 70 [65], 111 [64], 117 [42], 124 [32], 141 [47], 159 [45], 180 [70], 185 [33], 203 [59], 226 [40], 244 [25], 261 [41], 281 [45], 289 [31], 298 [25]
-ente	**2**	36 [28], 48 [17]
-ere	**1**	245 [10]
-estre	**1**	102 [7]
-ie	**15**	1 [36], 22 [61], 73 [75], 94 [39], 105 [80], 108 [18], 128 [64], 147 [56], 167 [49], 178 [52], 187 [61], 195 [48], 233 [54], 257 [58], 287 [42]
-iele	**2**	11 [15], 270 [33]
-iere	**4**	90 [23], 150 [15], 153 [24], 246 [23]
-ine	**4**	71 [34], 92 [21], 193 [35], 279 [25]
-ire	**1**	32 [18]
-ise	**5**	49 [21], 209 [21], 213 [16], 259 [17], 284 [28]
-oie	**2**	21 [28], 170 [28]
-ue	**4**	64 [27], 168 [35], 179 [61], 253 [34]
-ues	**1**	20 [28]
-ure	**2**	44 [20], 81 [20]

Rimes masculines		
	Nbr	**Numéro des laisses avec le nombre de vers entre crochets**
-a	**9**	5 [30], 34 [60], 61 [52], 83 [64], 93 [23], 143 [38], 186 [50], 234 [38], 294 [24]
-ai	**1**	56 [21]
-ain	**1**	25 [14]
-ains	**1**	204 [22]
-ait	**1**	55 [9]
-al	**2**	145 [19], 269 [25]
-ans	**4**	66 [23], 175 [17], 198 [28], 275 [40]
-ant	**15**	18 [44], 31 [26], 42 [55], 68 [68], 77 [72], 95 [47], 99 [62], 133 [59], 149 [43], 151 [36], 218 [30], 229 [91], 250 [60], 262 [65], 286 [25]
-art	**1**	174 [25]
-as	**4**	23 [29], 96 [42], 188 [15], 263 [19]
-aus	**3**	85 [17], 126 [27], 278 [29]
-é	**14**	6 [57], 28 [62], 79 [88], 120 [54], 154 [69], 183 [80], 200 [83], 216 [14], 232 [59], 251 [66], 268 [49], 274 [50], 283 [37], 296 [79]
-ent	**10**	46 [57], 58 [29], 65 [39], 109 [32], 131 [59], 177 [67], 184 [35], 222 [25], 266 [37], 276 [33]
-er	**8**	12 [55], 30 [47], 162 [52], 223 [43], 231 [52], 242 [71], 256 [71], 297 [51]
-erent	**1**	169 [18]
-és	**17**	33 [79], 54 [31], 91 [78], 110 [49], 115 [59], 144 [51], 163 [48], 171 [32], 181 [31], 192 [79], 210 [24], 212 [32], 237 [30], 239 [71], 254 [44], 277 [102], 291 [44]
-eus	**1**	206 [28]
-i	**8**	15 [22], 17 [32], 45 [46], 60 [26], 132 [59], 197 [32], 220 [33], 285 [37]
-ié	**3**	63 [31], 155 [20]
-iel	**4**	72 [45], 127 [58], 208 [19], 272 [15]
-ien	**1**	196 [11]

-ier	**21**	40 [39], 51 [24], 67 [46], 74 [68], 88 [66], 107 [33], 119 [36], 130 [53], 136 [46], 148 [44], 161 [38], 182 [48], 201 [36], 215 [45], 219 [25], 224 [73], 227 [68], 235 [53], 243 [50], 258 [42], 290 [55]
-iés	**2**	24 [28], 225 [19]
-in	**7**	26 [16], 97 [34], 137 [38], 160 [12], 190 [39], 214 [19], 247 [15]
-ir	**4**	87 [44], 113 [41], 173 [35], 228 [72]
-is	**19**	7 [64], 62 [28], 76 [38], 80 [24], 100 [75], 118 [24], 142 [26], 146 [30], 158 [25], 199 [51], 205 [47], 217 [55], 221 [31], 236 [50], 240 [43], 252 [39], 264 [38], 292 [27], 299 [26]
-oi	**4**	16 [6], 27 [17], 134 [21], 157 [24]
-oir	**1**	273 [16]
-ois	**10**	2 [17], 86 [27], 106 [19], 121 [34], 165 [22], 194 [36], 211 [28], 249 [27], 260 [45], 293 [25]
-on	**19**	3 [35], 29 [51], 41 [42], 59 [32], 69 [43], 82 [64], 98 [46], 116 [61], 122 [53], 129 [49], 140 [38], 156 [20], 172 [42], 202 [38], 230 [52], 241 [32], 271 [48], 288 [45], 295 [35]
-ont	**1**	255 [18]
-or	**11**	14 [37], 52 [13], 57 [27], 78 [27], 89 [31], 135 [40], 152 [15], 166 [42], 191 [33], 207 [30], 282 [45]
-ors	**1**	114 [20]
-u	**9**	13 [13], 39 [30], 84 [24], 103 [39], 112 [36], 138 [49], 189 [36], 265 [22], 280 [55]
-us	**4**	47 [20], 123 [51], 164 [28], 248 [30]

La copie présente des irrégularités phonétiques ou graphiques à l'intérieur des laisses :

Discordances graphiques et phonétiques à l'intérieur des laisses
-abe dans -age : 5299
-ace dans -age : 95, 98, 100
-aille dans -age : 5304
-ains dans -ain : 788
-als dans -aus : 3085 ; 10714, 10731, 10736
-anc dans -ant : 3618, 3664 ; 10110
-ange dans -ance : 4665
-ant dans -ans : 2152
-ant dans -ent : 2108, 2125 ; 3997 ; 4938, 4958, 4976 ; 6549, 6576 ; 8335
-ant dans -ment : 1613, 1617, 1625
-arge dans -age : 601, 604 ; 1172, 1178, 1189, 1190, 1192, 1196 ; 1239, 1242, 1245 ; 3751 ; 5302, 5311, 5321 ; 9134, 9136, 9156
-ars dans -as : 747 ; 3489, 3497, 3504-3507, 3522-23
-aus dans -als : 4678, 4690, 4691, 4693, 4695-4697
-é dans -és : 1065 ; 3341 ; 4049 ; 4244
-el dans -iel : 2428, 2431, 2438, 2439
-ele dans -iele : 10382, 10384, 10391, 10395, 10397, 10400
-ence dans -ance : 6539, 6540
-enge dans -agne : 3815 (et -aine 3817)
-engne dans -agne : 10281, 10296 (et -aigne 10295)
-ens dans -ans : 2166 ; 7526
-ent dans -ant : 2228, 2229, 2231, 2233, 2245, 2249, 2279 ; 2720, 2725, 2752 ; 3631 ; 5089, 5101 ; 5765 ; 8210 ; 9600, 9602 ; 11018

-er dans -ier : 1365
-erre dans -estre : 3765
-ers dans -és : 1110 ; 3347 ; 8032
-és dans -é : 2835
-ice dans -ise : 10971
-ier dans -ié : 1495
-ierge dans -iere : 9479
-iers dans -ier : 2564
-iers dans -iés : 770
-iet dans -ié 3874
-ile dans -ire 1017
-ins dans -is : 2035 ; 2660 ; 2884 ; 5555, 5560
-isse dans -ise : 1675 ; 7953, 7961 ; 10969
-ix dans -is : 7824 ; 9054, 9077
-ment dans -ant : 561 ; 1446, 1447
-oïe dans -ue : 2079
-om dans -on : 892 ; 1425 ; 1915 ; 2941 ; 3568 ; 4315 ; 4554 ; 4857, 4860 ; 5331, 5351 ; 5908, 5911 ; 6423 ; 8787 ; 9280 ; 11094
-onc dans -ont : 9805 (et -unt 9810)
-ors dans -ois : 7991 (et -oirs 8010)
-os dans -ors : 4200, 4204
-our dans -or : 468, 473 ; 2758 ; 3235; 10862-64
-us dans -u : 3053, 5262
-yr dans -ire : 1026

3. Traitement de la laisse et procédés stylistiques propres au ms. A

La progression du récit repose, en particulier dans sa première partie, sur le procédé de l'entrelacement : l'action se déroulant entre l'Espagne et l'Afrique, entre la terre ferme et la mer, le récit est contraint de se porter alternativement sur ces lieux de l'action le plus souvent à l'intérieur même de la laisse. Rares sont les changements de perspective débutant ou achevant une laisse (cf. **Annexe n°2**). Le principe d'entrelacement peut donc dépasser celui des bornes de la laisse : la laisse XXVIII situe ainsi l'action dans trois lieux différents : à Conimbre, à Morligane et à Morinde.

Cependant, le poète utilise, à l'occasion, le procédé des laisses similaires pour certaines scènes capitales : c'est le cas pour les laisses II et III (la convocation de la cour à Saint-Fagon), pour les laisses XXXII-XXXIII (la réponse de Marsile aux envoyés d'Anseïs) et pour les laisses LVIII-LIX (le faux pardon d'Ysoré).

Dans ces trois cas, la seconde laisse reprend la scène et poursuit le fil du récit : dans la laisse III, l'annonce de Charlemagne est immédiatement suivie du portrait d'Anseïs ; dans la laisse XXXIII, Marsile donne son accord à l'offre d'Anseïs et Ysoré demande à pouvoir retourner en Espagne pour consulter son roi ; dans la laisse LIX, Ysoré prend le chemin de

Conimbre et annonce vouloir abjurer sa foi, après avoir accordé faussement son pardon. Dans les trois cas, la « scène forme comme un "nœud" dans le "fil" du récit »[267], sans pour autant qu'une laisse entière soit consacrée à la scène. Selon Jean Rychner, ce procédé marque l'affaiblissement de la structure strophique au profit de la narration.

Certaines laisses reprennent, comme vers introductif, une partie du vers conclusif de la laisse précédente : *Atant descendent a .I. marbrin degré. / Devant la salle descendent li baron* (vv. 889-90), *De la cambre issent coi et mu et taisant. / De la cambre issent, si laissent lor concire*. (vv. 1013-14), *Droit vers Lusernes s'en vont isnelepas. / Droit vers Lusernes tout .I. antiu chemin* (vv. 3526-27).

À cet entrelacement des fils narratifs s'ajoute la récurrence des prolepses, en particulier dans la première moitié de la chanson (cf. **Annexe n°3**). Deux d'entre elles présentent l'intérêt d'avoir pour « auteur » non pas le poète mais un personnage. Ainsi Ysoré a immédiatement conscience que l'amour d'Anseïs qui vient de naître pour Gaudisse risque de relancer la guerre contre les Sarrasins :

> Dist Ysorés : « Mal torne la roiele.
> Encore en ert vuidie mainte siele,
> Mains hiaumes frais, mainte targe noviele
> Et traïnee en ert mainte boiiele,
> Et espandue en ert mainte cerviele ;
> Chou m'est avis la guerre renouviele. » (vv. 377-382)

En convoquant lui-même le motif de la Roue de la Fortune, Ysoré se montre particulièrement conscient du rôle mortifère de l'amour et de la fragilité de la vie humaine.

Quelques centaines de vers plus loin, alors qu'Anseïs n'a encore rien dit de la trahison de Letise, Gui de Bourgogne pressent que le départ précipité de Conimbre cache quelque chose de grave qui provoquera de nombreuses souffrances, notamment au jeune roi :

> « Hé ! las, fait il, com males amistiés !
> Tant mal fu onques cil deduis conmechiés,
> Tans blans haubers en sera desmailliés
> Et mains prodom parmi le cors plaiés.
> Je quit nos rois s'est molt desavanchiés. (vv. 771-75)

Ces deux prolepses signalent ainsi le rôle joué par Gaudisse et par Letise, ces deux femmes que tout oppose et qui modèlent le destin d'Anseïs.

Le poète et le copiste du ms. A utilisent, en outre, quelques figures de style spécifiques :

- Le chiasme : *Traient les ancres, lors singles vont levant* (v. 582), *Rompent cis mast et ces cordes destendent*. (v. 1215), *Ahi ! Raimon, compains, Diex te consente / Tout bien a faire et de mal te deffende*. (vv. 1230-31), *La geule grande, si ot bochut le nés* (v. 5513), *Bons fu li vens et li tens fu sieris* (v. 5559),

[267] Jean Rychner, *La Chanson de geste – Essai sur l'art épique des jongleurs*, Genève-Lille, Librairie Droz-Librairie Giard, 1955, p. 104.

Biaus fu li jors et li solaus levés (v. 6382), *Li mors s'acoise et si brait li navrés* (v. 6396), *Brandist l'espiel et le ceval argüe* (v. 6677), *Hom sui Gaudisse, ki Anseïs est drue* (v. 6686), *La tors fu haute, grant furent li crestiel* (v. 7925)

- Le complément d'objet interne : *Li airs esclaire, uns vens soés lor vente*. (v. 1233), *Ains l'amerai, ne sai se iere amee.* (v. 1289), *Que d'iaus deus ert une jouste ajostee* (v. 6768), *Molt l'en amai quant s'amor m'otroia* (v. 7042), *Un val avalent, sunt [en] un mont monté.* (v. 9621), *Montent un tiertre, s'ont un val avalé* (v. 9674), *Anseïs suit, qu'il aime d'amor fine* (v. 10757), *Montent un mont* (v. 8683).

PARTIE IV - INTRODUCTION LITTERAIRE

I. Associations d'œuvres dans les manuscrits

Dans *Charlemagne et Arthur ou le roi imaginaire*, Dominique Boutet remarque qu'« il est un thème mineur, mais caractéristique, que plusieurs chansons utilisent à l'occasion de la détérioration des relations entre le roi et une partie de ses barons : celui du chevage et/ou de la dégradation à l'état de serf racheté »[268]. Il souligne comment la *Chanson d'Aspremont*, *Gui de Bourgogne*, la *Chevalerie Ogier*, le *Pseudo-Turpin*, la *Chanson des Saisnes* et *Anseïs de Carthage* forment un réseau « d'œuvres qui se répondent ou se correspondent »[269]. Comme deux de ces chansons se trouvent associées à *Anseïs de Carthage*, il paraît pertinent d'explorer les raisons de ces associations d'œuvres dans les manuscrits évoqués précédemment.

1. Le manuscrit A : *Athis et Prophilias*

Parmi tous les manuscrits, le ms. A est le seul à associer cette chanson de geste à un roman. Maria Careri remarque que le format du manuscrit témoigne de cette proximité avec le genre romanesque :

> L'écriture épique a pu tout aussi bien échapper à ce conservatisme pour se rapprocher, comme le genre lui-même, de la copie romanesque sur deux colonnes. En témoigne par exemple *Anseïs de Carthage* du BnF, fr. 793, daté entre 1280 et 1300 (n°17). Ce volume partage format (30 x 21/22cm), nombre de lignes (40), unité de réglure et module des lettres avec l'*Eneas* du BnF, fr. 1416.[270]

Du point de vue du contenu, Marie-Madeleine Castellani[271] considère que cet assemblage unique s'explique par les trois points suivants : l'onomastique, la thématique féminine et les références au mythe troyen. Non seulement ces deux œuvres reposent sur la thématique guerrière du siège mais elles sont également marquées par l'onomastique épique. En outre, les personnages féminins jouent, dans les deux œuvres, un rôle majeur : la scène où les trois Sarrasines appellent les trois barons français auprès d'elles fait écho à celle où trois Athéniennes s'éprennent de chevaliers qui assiègent leur ville. Le copiste du manuscrit semble avoir travaillé

---

[268] Dominique Boutet, *Charlemagne et Arthur ou le roi imaginaire*, Paris, H. Champion, 1992, p. 552.
[269] *Ibid.*, p. 554.
[270] Maria Careri, Françoise Fery-Hue et *alii* (éds), *Album de manuscrits français du XIII^e siècle. Mise en page et mise en texte*, Roma, Viella, 2001, p. XVII.
[271] Marie-Madeleine Castellani, « Aux frontières de la chanson de geste et du roman. *Anseïs de Carthage* et *Athis et Prophilias* dans le manuscrit B.N. fr. 793 », dans Carlos Alvar et Juan Paredes (eds), *Les chansons de geste – XV^e congrès de la société Rencesvals, Grenade, juillet 2003*, Granada, Editorial Universidad de Granada, 2005, pp. 165-175.

sur les deux textes avec une même orientation : celle de lier « armes » et « amour » et de mêler épique et romanesque. Les deux œuvres, narrant des sièges causés par une femme, rejoignent ainsi toutes deux le *Roman de Troie* : l'issue en est toutefois bien différente puisque Athènes sort victorieuse de son siège alors qu'Anseïs, après avoir abandonné plusieurs villes en flammes, est sauvé *in extremis* par Charlemagne. Ces deux œuvres partagent enfin un même rapport à l'Antiquité et à la pratique de l'*ekphrasis*.

Contrairement à d'autres manuscrits, l'ordre temporel ne semble pas avoir été pris en compte dans l'association, le monde carolingien précédant en effet le monde antique : la logique de miroir semble ainsi avoir prévalu sur celle de la temporalité historique.

2. Le manuscrit B : *Bueve de Hantone*

Dans ce manuscrit, *Anseïs de Carthage* est suivi de *Bueve de Hantone,* une longue chanson de 19127 vers. Développant une version anglo-normande plus ancienne et plus brève, cette version dite « continentale » en décasyllabes a été rédigée dans le Nord de la France au XIII[e] siècle (Reims, Beauvaisis et Picardie)[272]. Outre cette même origine régionale, ces deux chansons composées en décasyllabes partagent l'hybridité générique commune aux œuvres épiques du XIII[e] siècle qui confère une place importante au sentiment amoureux et à de multiples péripéties.

Sans que l'on puisse relever d'échos particuliers, il est notable que ces deux chansons mettent en scène deux héros jeunes, mis au défi de conserver ou de retrouver le pouvoir dans un monde où les pères sont faillibles[273]. Enfin, les deux chansons ont le mérite d'offrir l'une à l'autre un contrepoint du point de vue de l'espace : à la concentration géographique d'*Anseïs de Carthage* s'opposent les multiples voyages exotiques de Beuve.

3. Le manuscrit C : *La Chanson d'Aspremont*

Dans le manuscrit BnF fr. 1598, *Anseïs de Carthage* est précédé par une version franco-italienne[274] de la *Chanson d'Aspremont*. Cette disposition signale déjà d'elle-même une des raisons qui ont pu présider à cette association : la première chanson précède, en effet, la bataille de Roncevaux alors que la seconde succède à la mort de Roland. Postérieures à la *Chanson de Roland*, ces deux chansons en écrivent, en somme, le passé et l'avenir : leur association

---

[272] *Der festländische Bueve de Hantone*, Fassung II, b. II, éd. Albert Stimming, Halle, M. Niemeyer, (Dresden, Gesellschaft für romanische literatur, b. 41), 1918, p. 65.
[273] *Beuve de Hamptone, Chanson de geste anglo-normande de la fin du XII[e] siècle*, éd. Jean-Pierre Martin, Paris, H. Champion, 2014, « D'une génération à l'autre, l'établissement d'un nouvel ordre », pp. 46-50.
[274] *Aspremont*, éd. François Suard, Paris, H. Champion, 2008, p. 39.

témoigne sans doute de la volonté de donner une épaisseur temporelle et une dimension historique à la diégèse du cycle carolingien.

En outre, ces deux chansons se répondent également en ce qu'elles constituent deux « enfances » : celle de Roland, d'abord, puis celle d'Anseïs. Dans la *Chanson d'Aspremont*, Roland et ses compagnons incarnent la fougue d'une jeunesse qui déplore de ne pas s'inscrire assez vite dans le monde féodal. Mais, en dépit de sa désobéissance ou peut-être grâce à elle, cette jeunesse trouve néanmoins sa place à la fin de la chanson. À l'inverse, Anseïs le jeune orphelin, quoiqu'il ait été confié à des barons plus expérimentés, paraît seul face à l'angoisse de la perte du pouvoir : la couronne, qu'il reçoit car il est le seul à être volontaire, paraît parfois bien lourde à porter. Alors que la *Chanson d'Aspremont* représente un Roland qui aspire à être rapidement adoubé et à défendre la Chrétienté, *Anseïs de Carthage* dessine un héros aux prises, non plus avec la conquête du pouvoir, mais avec sa conservation et sa transmission. Son refus d'appeler Charlemagne l'apparente également au Roland de Roncevaux.

L'association présente aussi l'intérêt de constituer dans le manuscrit un « cycle » en miniature dans lequel la figure de Charlemagne est également interrogée. Face à ses barons turbulents comme Roland et Girard, le Charlemagne de la *Chanson d'Aspremont* offre l'image d'un roi dont le pouvoir est contesté mais qui parvient finalement à instaurer un équilibre entre son propre pouvoir et celui de ses barons. En revanche, dans *Anseïs de Carthage*, l'autorité de l'empereur semble bien plus stable au point qu'il est justement capable de la transmettre sans contestation : non seulement il couronne Anseïs mais il lui confie également son épée Joyeuse. Cependant, Charlemagne est vieillissant, malade et alité : le secours qu'il porte à Anseïs n'est permis que par l'intercession de Dieu qui lui redonne la force nécessaire. Malgré tout, ce « cycle » miniature s'achève par une transmission pérenne du pouvoir : si Charlemagne n'avait pas pu secourir Roland, il parvient en revanche à sauver Anseïs et ainsi à le maintenir sur le trône d'Espagne.

À cela s'ajoutent quelques échos onomastiques qui ne devaient pas manquer de susciter l'intérêt et le plaisir de l'auditoire. Tout d'abord, deux Agolant meurent dans ce manuscrit : à la fin de la bataille d'Aspremont et au début d'*Anseïs de Carthage,* lors du duel contre Raimont.

Le nom d'Ysoré apparaît, en outre, dans la *Chanson d'Aspremont* : c'est un des chevaliers qui refusent, par orgueil guerrier, de porter la Vraie Croix afin de pouvoir mieux s'illustrer au combat par leur seule force. Dans *Anseïs de Carthage*, Ysoré trahit et se fait renégat car il juge qu'Anseïs l'a déshonoré : il place, lui aussi, son orgueil de baron au-dessus des intérêts de la Chrétienté. Enfin, compagnon de Roland et présenté comme l'inventeur du lai breton[275], le trouvère

[275] BnF fr. 1598, f°43rb.

Graelent fait des prouesses dans la bataille et meurt à Aspremont. Assiégé, Anseïs se fait chanter un *Lai de Graelent*. Ce dernier fil ténu qui unit les deux chansons souligne d'autant plus la situation critique et humiliante dans laquelle Anseïs se trouve : aux batailles rangées d'un passé héroïque devenu légendaire succède une série de sièges et de sorties, angoissante et parfois peu honorable.

4. Le manuscrit E : *Ogier le Danois*

Délaissé par la critique, le manuscrit de Durham n'avait jamais servi à l'établissement des éditions d'*Ogier de Danemarche*, jusqu'à l'édition de Muriel Ott[276].

La première partie de *La Chevalerie Ogier* s'inspire, selon Knud Togeby[277], de la *Chanson d'Aspremont* : les deux chansons naissent du même contexte de la troisième croisade et racontent toutes deux comment Ogier et Roland obtiennent leurs armes. Comme pour la *Chanson d'Aspremont*, le motif de l'enfance du héros a pu justifier l'association d'*Anseïs de Carthage* avec celle d'Ogier.

Le rapport que ces deux chansons entretiennent avec la croisade pourrait constituer une seconde raison à leur association : la Chrétienté y apparaît aux prises avec l'expansion des Sarrasins, l'une en Italie, l'autre en Espagne. Dans les deux cas, on relève le même emprunt au *Pseudo-Turpin*[278] : alors que Charlemagne intervient en Italie pour délivrer le pays des Sarrasins, un cerf guide son chemin[279]. Le motif se retrouve à la fin d'*Anseïs de Carthage* lorsque Charlemagne intervient en Espagne pour secourir Anseïs. Dans cette intervention finale, Ogier le Danois tient, d'ailleurs, un rôle capital, c'est en effet à lui que Charlemagne confie l'oriflamme :

> Li rois le prent puis va l'autel baisier,
> Si l'a cargie au bon Danois Ogier,
> A cele fois en fist gonfanonier. (vv. 9397-99)

Cette fonction lui vaut de mener l'avant-garde dans le combat final contre Marsile :

> Li dus Ogiers fist l'avangarde avant,
> Car l'oriflambe li fu mise en comant (vv. 9564-65)

Ogier a gagné cette fonction de porteur de l'oriflamme dans la chanson éponyme : devant Rome, il ramassait en effet l'étendard abandonné et emportait ainsi la victoire. Pour ce haut fait, Charlemagne l'adoubait[280].

Le personnage de Gloriande, Sarrasine fiancée à Karaheu mais qui semble amoureuse d'Ogier, a pu également entrer en résonance avec les Sarrasines d'*Anseïs de Carthage* : comme

---

[276] *La Chevalerie Ogier, t. I : Enfances*, éd. Muriel Ott, Paris, H. Champion, 2013.
[277] Knud Togeby, *Ogier le Danois dans les littératures européennes*, Copenhague, Munksgaard, 1969, p. 48.
[278] Knud Togeby, *op. cit.,* p. 50.
[279] *La Chevalerie Ogier, t. I : Enfances*, éd. cit., v. 273, p. 200.
[280] *La Chevalerie Ogier, t. I : Enfances,* éd. cit., p. 218.

elles, Gloriande assiste aux duels d'Ogier contre Karaheu puis contre Brunamont du haut des murs de la ville de Rome.

De même, la dernière partie de la chanson peut faire écho à l'action d'*Anseïs de Carthage* : Ogier se réfugie, en effet, dans Castel-Fort (vv. 5865-9551) où il subit les assauts de Charlemagne pendant sept ans. Il doit finalement fuir avant d'être capturé et emprisonné sept ans à Reims. Le thème de la solitude et de l'isolement, si prégnant dans *Ogier*[281], pouvait répondre aux souffrances endurées lors des sièges par Anseïs. Enfin, la portée politique des deux œuvres n'est sans doute pas étrangère à leur association : ces deux chansons posent en effet le « problème de l'équilibre entre le roi et le héros »[282].

II. L'intertextualité : une œuvre « tributaire »[283]

1. *La Chanson de Roland* : l'après Roncevaux

L'action de la chanson se déroule après la bataille de Roncevaux et la conquête de l'Espagne par Charlemagne. Les Sarrasins ont été rejetés au-delà de la mer mais Marsile est cependant toujours vivant. La chanson se montre sensible à l'action de la *Chanson de Roland* puisqu'elle propose plusieurs allusions à Roncevaux et à Roland en des endroits significatifs.

La première évocation de Roncevaux apparaît dans les paroles de Marsile lors de l'ambassade d'Ysoré et de Raimont. La colère du Sarrasin demeure intacte et il tient Charlemagne pour responsable de la mort de ses oncles :

> Quant moi ramembre del dolereus martyre
> De Rainschevals, la u je fis ochire
> Les .XII. pers, onques n'i orent mire.
> La fu ocis rois Baligans de Sire,
> Et l'Augalie, ki de lui n'iert pas pire ;
> Mi oncle furent, s'en ai au cuer grant ire. (vv. 1026-31)

Par la suite, lors de son duel avec Agolant, Raimont revêt le haubert de Baligant que Charlemagne avait tué à Roncevaux (v. 1390) : la chanson n'évoque cependant pas l'effet produit sur Marsile par le port de ce trophée. Plus loin, un des combats sous les murs d'Estorges est comparé, d'une manière assez conventionnelle, à celui de Roncevaux, comme pour réactiver le souvenir de ce combat antérieur qui n'avait plus été évoqué depuis plus de trois mille vers :

> Ains tels ocise ne fu en Rainscevals

[281] Knud Togeby, *op. cit.,* p. 69.
[282] Emmanuelle Poulain-Gautret, *La Tradition littéraire d'Ogier le Danois après le XIII^e siècle – Permanence et renouvellement du genre épique médiéval*, Paris, H. Champion, 2005, p. 253.
[283] François Suard, *Guide de la chanson de geste*, *op. cit.,* p. 184.

Que la fu faite des nostres et de cials. (vv. 4700-01)

De nouveau, le souvenir de Roncevaux apparaît à travers les paroles d'un personnage sarrasin ; la reine Braidimonde elle-même compare Raimont à Roland, après leur entrevue secrète dans le camp sarrasin :

Chou est li mieldres de la geste vallant,
Ne qui i fust puis le mort de Rollant. (vv. 5086-87)

Le souvenir de la bataille s'incarne également à travers les prisonniers qui y furent faits et que la fille de Marsile emmène avec elle en Espagne avec l'intention de les libérer (v. 6017). Au nombre de mille (v. 5541), ceux-ci seront présents lors de l'entrevue qu'elle provoque dans sa tente avec Anseïs (v. 6240). Là où la *Chanson de Roland* célébrait le sacrifice d'une arrière-garde qui combattait jusqu'au dernier, cette chanson confère à ces prisonniers un destin plus humain, qui évoque celui de certains croisés prisonniers outre-mer.

Les deux fils qui naissent de l'union d'Anseïs et Gaudisse suscitent les espoirs des Français assiégés dans Estorges car lorsqu'ils auront grandi, *restorés ert Oliviers et Rollans* (v. 7507). Une nouvelle fois, Roncevaux et ses héros constituent la norme de référence, à l'aune de laquelle se mesurent la valeur des hommes et les espoirs des Français.

Après être repassé par le col de Roncevaux (v. 9529) et alors qu'il range ses troupes devant Castesoris, Charlemagne conclut sa harangue sur le souvenir de son neveu. Le secours d'Anseïs se double d'une seconde vengeance de Roncevaux :

Vengier volrai mon chier neveu Rollant
Et Olivier al gent cors avenant,
Les .XII. pers que jou amoie tant. (vv. 10136-38)

Et, lorsque cette vengeance se manifeste dans la bataille, le poète ne manque pas de le souligner :

Plus grant ocise i ot qu'en Rainscevals.
Li emperere est del encauchier baus,
Vengance prent de ses amis carnaus. (vv. 10714-16)

Dans les derniers vers de la chanson, le ms. A justifie l'exécution de Marsile, non seulement par son refus de la conversion mais également par le souvenir de Roland, d'Olivier et des autres pairs :

Lors li a pris de Rollant a menbrer
Et d'Olivier le gentil et le ber,
Des .XII. pers, quë il pot tant amer. (vv. 11451-53)

À tout cela s'ajoutent des noms (*Fauseron*, *Clarin*, *Estorgant*, *Malprimés*, *Torgis*), des toponymes (*Durestés, Marbroie*) et des ethnonymes (*Leutis, Sorbrie*), présents déjà dans la *Chanson de Roland* : par ces échos, cette chanson de l'après-Roncevaux cherche sans doute à capter les souvenirs

laissés, dans la mémoire de ses auditeurs, par son hypotexte. Cependant, toutes ces allusions s'avèrent bien trop générales pour permettre d'identifier la version à laquelle se réfère le poète.

En définitive, comme de nombreux poèmes épiques qui avaient créé des figures de héros concurrentes à celle de Roland[284], cette chanson semble prendre position par rapport au personnage – certes absent – de Roland : le refus d'Anseïs d'appeler l'empereur au secours, évident écho de l'attitude de Roland, fragilise le pouvoir impérial en dissimulant les dangers auxquels l'Empire et la Chrétienté font face, dangers qui nécessiteront une intervention divine pour être résolus.

2. Le *Pseudo-Turpin*

Outre les références à saint Jacques de Compostelle et à son pèlerinage, la chanson reprend explicitement, après la reconquête de l'Espagne par Charlemagne, un épisode du chapitre XIII de la chronique[285] : celui du refus de Marsile de se convertir à l'issue d'un repas donné par l'empereur. Marsile reprend, en effet, l'argument d'Agolant dans le *Pseudo-Turpin* : comme lui, il ne conçoit pas que les messagers de ce Dieu auquel on veut le convertir (les pauvres) soient ainsi maltraités. Dans le ms. A, alors que deux évêques ne sont pas parvenus dans la « dispute » à faire fléchir Marsile (vv. 11444-48), le souvenir de Roland et d'Olivier exacerbe la colère de Charlemagne :

> Lors li a pris de Rollant a menbrer
> Et d'Olivier le gentil et le ber,
> Des .XII. pers, quë il pot tant amer. (vv. 11451-53)

Enfin, la ville de Luiserne, la dernière à tomber grâce à la prière de Charlemagne, se trouvait également dans le *Pseudo-Turpin* : Joseph Bédier avait consacré à cette ville plusieurs pages de son œuvre capitale où il l'identifiait à la ville de Lucerna Ventosa[286]. Une autre identification, faisant cas du détail donné par la chronique (*villa viridi*), a été depuis proposée par Luis Cortés y Vásquez : Luiserne s'inspirerait de Villaverde de Lucerna, immergée dans le lac de Sanabria[287]. Mais, au-delà de ces détails, le *Pseudo-Turpin* a surtout transmis à la chanson la perspective de la croisade en Espagne.

---

[284] François Suard, « Quelques variations médiévales sur le personnage de Roland », dans Alain Goldschläger (éd.), *Mélanges en l'honneur de J. Lemaire*, Orléans, Paradigme, 2014, pp. 45-58.
[285] *Historia Karoli Magni et Rotholandi ou Chronique du pseudo-Turpin*, éd. Cyril Meredith-Jones, Paris, Droz, 1936, pp. 136-139.
[286] Joseph Bédier, *Les Légendes épiques*, Paris, E. Champion, 1929, t. 3, pp. 152-166.
[287] Cité par Martín de Riquer, *Les Chansons de geste françaises*, Paris, Nizet, 1957, pp. 217-219.

3. Autres textes épiques

Comme la plupart des chansons de geste, *Anseïs de Carthage* comporte également plusieurs allusions plus ou moins développées à d'autres poèmes épiques de son temps que la critique a très tôt cherché à relever[288].

- ***Fierabras* (fin du XII^e^ siècle)**

Outre la transmission des armes de Raimont, la chanson propose une autre *translatio militiae* au sujet de Naimes. Ce dernier possède, en effet, l'épée du géant Fierabras conquise par Olivier :

> Namles li dus ot al cuer grant engagne
> Quant vit ses gens c'on ocit et mehagne.
> Le moriel broce, l'espee tint castagne,
> Que Fierabras porta en la montagne
> Quant le conquist Oliviers de Cartagne. (vv. 10276-80)

- ***Moniage Guillaume* (fin du XII^e^ siècle)**

Dans une liste de rois sarrasins, les mss A, B et D insèrent une allusion au *Moniage Guillaume*[289], qui glose le nom de de Sinagon de Palerne :

> Et de Palerne li fors rois Sinagon.
> Cil ot Guillaume maint jor en sa prison. (vv. 4293-94)

Comme le note Jean-Pierre Martin, du point de vue de la chronologie, cette référence s'oppose aux données du texte source : dans cette chanson, Guillaume sert en effet Louis, le successeur de Charlemagne[290]. Cet anachronisme tendrait à prouver que cette allusion est avant tout une réminiscence du poète ou du copiste qui en appelle à la culture de son auditoire et à son « plaisir de reconnaître ».

- ***Ami et Amile* (début du XIII^e^ siècle)**

La fin de la laisse XXII ne manque pas de rappeler une scène présente dans *Ami et Amile*[291] durant laquelle la fille de Charlemagne, Belissant, se glisse, de nuit, dans le lit d'Amile :

---

[288] Voir l'introduction de Johann Alton, l'article de Leo Jordan, « Zur Komposition des *Anseis de Carthage* », *Archiv fur das Studium der neueren Sprachen und Literaturen,* n°119, 1907, pp. 372-382 et Helmut Brettschneider, *Der Anseis de Cartage und die Seconda Spagna*, Halle, M. Niemeyer, Romanistische Arbeiten n°27, 1937.
[289] *Le Moniage Guillaume*, éd. Nelly Andrieux-Reix, Paris, H. Champion, 2003, vv. 3063-3401, pp. 143-152.
[290] Jean-Pierre Martin, « Les structures temporelles de la narration », dans *Temps, mémoire, narration (Discours de l'épopée médiévale, II),* Paris, H. Champion, 2020, pp. 11-37, p. 25.
[291] *Ami et Amile*, éd. Peter F. Dembowski, Paris, H. Champion, 1987, laisse 40, pp. 22-23.

Or fu la damme durement corroucie
Dou conte Amile qui si la contralie.
A mienuit toute seule se lieve,
Onques n'i quist garce ne chamberiere.
Un chier mantel osterin sor li giete,
Puis se leva, si estaint la lumiere.
Or fu la chambre toute noire et teniecle,
Au lit le conte s'i est tost approchie
Et sozleva les piauls de martre chieres
Et elle s'est léz le conte couchie,
Moult souavet s'est deléz lui glacie.
Li cuens s'esveille, toute mue la chiere
Et dist li ciens : « Qui iéz tu, envoisie,
Qui a tele hore iéz fame, espeuse nosoïe,
Ou fille Charle, qui France a en baillie,
Je te conjur de Deu le fil Marie,
Ma douce amie, retorne t'an arriere.
Et se tu iéz beasse ou chamberiere
De bas paraige, moult t'iéz bien avancie :
Remain huimais o moi a bele chiere,
Demain avras cent sols en t'aumosniere. » (vv. 662-683)

Dans les deux scènes, après avoir été rejeté, le personnage féminin profite de l'obscurité pour s'introduire dans la chambre : l'obscurité est complète dans *Ami et Amile* alors qu'une chandelle contre un mur fournit encore une faible lumière dans *Anseïs de Carthage* (vv. 687-689). La réaction d'Anseïs est similaire à celle d'Amile. Passant du discours direct au discours indirect, la demande reste la même :

Puis le conjure de Dieu le fil Marie,
S'est jentiex feme ne de haute lignie,
Qu'ele s'en voist, ke plus ne demeurt mie ;
S'est camberiere, coie soit et tapie.
Cele se taist et li rois l'a baisie. (vv. 710-714)

Dans les deux chansons, l'obscurité n'efface pas les différences sociales : le seigneur accepte au contraire qu'une femme partage son lit, à la seule condition qu'elle n'appartienne pas à la noblesse. Anseïs se montre ainsi pleinement conscient des enjeux sociaux et féodaux d'une telle relation : sa « faute sexuelle », même si elle est causée par la tromperie et le silence de Letise, est surtout une faute contre l'ordre social et féodal.

- ***Les Narbonnais*** **(début du XIII^e^ siècle)**

Jean-Claude Vallecalle a consacré un article[292] à l'étude d'un épisode propre au ms. A : ce manuscrit comporte, en effet, trois interpolations importantes, cohérentes entre elles, qui correspondent à un épisode des *Narbonnais*. Parmi toutes les correspondances analysées, la

[292] Jean-Claude Vallecalle, « Un emprunt d'*Anseïs de Carthage* (ms. A) à la *Chanson des Narbonnais* », dans *Au carrefour des routes d'Europe : la chanson de geste, X^e^ congrès international de la société Rencesvals*, Aix-en-Provence, Cuerma (Senefiance, n°21), 1987, t. 2, pp. 1057-1073.

conservation du nom *Matifier* (issu des *Narbonnais* et uniquement connu de ce poème) prouve que le remanieur du ms. A avait « à l'esprit – et peut-être sous les yeux » cette chanson. Cependant, sans doute à cause de sa trop « scrupuleuse » fidélité à ce modèle, le copiste accorde mal par endroit cette interpolation et se désintéresse complètement de Fabur et Matifier, une fois qu'ils sont capturés et détenus à Paris : les espions du modèle étaient, quant à eux, châtiés mais le châtiment de ces deux espions se serait cumulé à ceux d'Ysoré et de Marsile à la fin de la chanson. Jean-Claude Vallecalle y voit l'œuvre d'un remanieur accomplissant « une tâche qui lui avait été demandée », que nous pouvons suivre finalement pas à pas dans son travail.

- ***Folque de Candie*** **(début du XIII^e^ siècle)**

Dès 1892, Johann Alton renvoyait dans son édition au tome XXII de *L'Histoire littéraire de la France*[293] qui mentionne la chanson *Folque de Candie*, non encore éditée à cette époque. On trouve effectivement, dans cette chanson, aux laisses 17-18 la description d'un navire dont la voile représente la naissance d'Amour :

> Voile ot de soie quant el fu desploitee,
> Huevres i ot por qu'ele fu prisiee :
> Si com amors fu primes commenciee ;
> Anne la fist, une fee enseigniee,
> Et fu Tebaut en presant envoiee » (vv. 366-370)[294]

Dans la laisse suivante, la voile représente le jugement de Pâris :

> El premier chief escrist Joie et Jovant
> Et puis les .III. qui quistrent jugemant,
> La quele d'eles avoit le cors plus gent ;
> Paris lo fist qui n'ot cortois presant :
> Une en rova dont ot tant son talent,
> Dont Menelax prist si grant vengement :
> Arse en fu Troie, se li livres n'en ment ;
> Tot son lignage en torna en torment ;
> N'en pot guarir li freres lo parent. (vv. 380-388)[295]

L'éditeur O. Schultz-Gora[296] renvoie également à *Anseïs de Carthage* à propos du v. 381. Cette allusion témoigne d'un certain goût pour l'*ekphrasis* : la chanson reconnaît elle-même ce lien constitué par le recours à la description des objets dont elle offre deux exemples avec la voile du navire de Marsile représentant le mythe troyen et avec le lit nuptial d'Anseïs et Gaudisse, qui

[293] Victor Le Clerc, *Histoire littéraire de la France*, t. 22, Paris, Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres, 1852, p. 545.
[294] *Folque de Candie,* éd. cit., b. I, pp. 16-17.
[295] *Folque de Candie*, éd. cit., b. I, p. 17.
[296] *Folque de Candie*, éd. cit., b. III, p. 11.

fait sans doute écho à la « chambre des Beautés » offerte à Hélène et à Pâris dans le *Roman de Troie* (vv. 14631-14958)[297] :

> En une cambre de grant auctorité,
> Ont fait un lit avoeques l'espousé.
> De la façon dirai la verité :
> Li pumiel sunt d'ivore replané,
> A or trifore menuement ovré.
> Un oisiel ot sor cascun tresjeté
> Par jugement si faitement mollé
> Que tous jors cante, et yvier et esté,
> Tant dolcement bas et haut et soué
> Quë il n'est nus, tant ait grant enferté,
> Së il l'escoute, n'ait son mal oblié.
> Et les espondes sunt d'argent sororé,
> A cieres pieres ricement aorné.
> De rice soie l'ont tout desous cordé ;
> Ainc n'oï mais en trestout mon aé
> Parler de lit de plus grant riceté.
> De la cortine redirai verité :
> Mainte bele oevre i avoit porfilé
> Cil qui le fist par grant nobilité.
> Ne vous aroie anuit mais discerné
> La grant ricoise et le grant nobleté. (vv. 6888-6908)

Les oiseaux-automates placés au-dessus du lit rappellent ceux présents au-dessus du trône de Didon dans le *Roman d'Eneas*[298] : comme toutes ces *ekphraseis*, celle-ci incarne l'idée selon laquelle l'art est capable de produire l'illusion de la vie. Cependant, le ms. A évacue, en partie, la dimension magique du lit en substituant au v. 6894 *le jugement* à la *nigromance* : le chant des oiseaux ouvragés aux sommets du lit relève ainsi davantage de l'art que de la magie. Ces chants possèdent cependant toujours la vertu de soulager la douleur de ceux qui les écoutent. De manière un peu décevante, l'*ekphrasis*, malgré ce qu'elle annonce, ne s'étend pas sur la *bele oevre* qui est *porfilé[e]* sur la *cortine* : une telle beauté relevant de l'ineffable, c'est sans doute à l'auditeur et au lecteur d'imaginer le sujet d'une telle représentation.

- ***Le Siège de Barbastre* (début du XIII^e^ siècle)**

Selon Alexander F. Kerr, l'épisode des trois barons qui manquent d'être brûlés vifs par Marsile aurait pour modèle dans une scène similaire du *Siège de Barbastre*[299] : Guielin est lui aussi sauvé *in extremis* d'un bûcher par son frère Girart. De même, le stratagème des Sarrasines qui font dresser leur tente à l'écart de la puanteur de l'armée de Marsile, près d'un olivier, trouve

[297] Le ms. A reprend le terme *cordé* dans le sens de « tresser avec des cordes » [DFM, p. 745] : le terme apparaît dans le *Roman de Troie,* au v. 16545, dans la description du *chaeliz* sur lequel le corps d'Hector est placé (*Roman de Troie*, éd. cit., t. 3, vv. 16531-56, pp. 90-91).
[298] *Le Roman d'Eneas*, éd. Aimé Petit, Paris, Le Livre de Poche (Lettres Gothiques), 1997, pp. 76-79. Le passage est propre au ms. D édité par A. Petit.
[299] *Le Siège de Barbastre*, éd. Bernard Guidot, Paris, H. Champion, 2000, vv. 3232-3328, pp. 206-209.

également un écho dans cette chanson : Malatrie demande, elle aussi, à ce que sa tente soit dressée près d'un bosquet et d'une fontaine sous les murs de Barbastre[300]. Autre détail intéressant, cette chanson met en scène une reine, Hermenjart, divertissant son auditoire avec une chanson consacrée au siège de Troie :

> […] Si chanta premeraine
> Con Troies fu deserte et Paris prist Elaine
> Et Menelau occist es prez desous Misaine.[301]

D'autres scènes pourraient sans doute compléter cette liste mais leur caractère topique complique l'identification des sources.

4. Les *Lais de Graelent* et de *Goron*

Lorsque le Sarrasin Esclarabin se rend auprès d'Anseïs à Estorges, il le trouve assis écoutant le *lai de Graelent* […] *pour oublier son desconfortement* (v. 4951)[302]. L'allusion au *Lai de Graelent*[303] s'avère assez significative : ce lai raconte en effet la mésaventure d'un chevalier breton à qui l'épouse du roi déclare son amour. Ce dernier refusant par fidélité à son suzerain et à cause de sa haute conception du sentiment amoureux, l'amour de la reine se transforme rapidement en haine : pour le punir, elle lui ôte tout crédit aux yeux du roi. Cette situation ne peut manquer de rappeler celle d'Anseïs, objet de l'amour puis de la haine de Letise. Dans la suite du lai, Graelent rencontre au bord d'une fontaine une femme-fée qui accepte son amour à condition qu'il garde le silence. Lors des festivités de la Pentecôte, le roi réunit ses barons et leur demande de reconnaître qu'aucune femme ne surpasse en beauté la reine. Tous s'exécutent, sauf Graelent qui garde le silence. Alors qu'on l'accuse de trahir le roi, deux jeunes femmes, plus belles que la reine, se présentent à la cour et disculpent le jeune Graelent. L'issue favorable du lai pourrait sans doute réconforter Anseïs, lui aussi victime d'une femme et craignant la réaction de son suzerain. Le ms. C ignore en revanche cette allusion et la remplace par le récit bien plus connu de *Tristram*.

Un autre Sarrasin envoyé par Gaudisse pour inviter le jeune roi sous sa tente, Finaglore, trouve, cette fois, Anseïs soupant :

> Mais il faisoit un Breton vïeler
> Le lai Goron conment il doit finer,

---

[300] *Le Siège de Barbastre*, éd. cit., vv. 1873-88, p. 157. Cet éloignement permet de constituer un *locus amoenus* propice à l'amour : cette dimension est moins présente dans *Anseïs de Carthage*, malgré l'ombre d'un olivier.
[301] *Le Siège de Barbastre*, éd. cit., vv. 79-81, p. 89.
[302] Le roi Marsile pratique, quant à lui, le jeu de dés pour *oublier* la perte du roi Absalon : *Li rois Marsiles fu dolans et irés, / Pour oublier fait demander uns dés. / As tables güe et li vielx Ysorés* (vv. 3287-89).
[303] *Lais Bretons (XII^e^-XIII^e^) : Marie de France et ses contemporains,* éd. Nathalie Koble et Mireille Séguy, Paris, H. Champion, 2018, pp. 774-823.

Confaitement le convint definer. (vv. 6101-03)

Ce *lai Goron* n'est, quant à lui, pas aussi clairement identifiable : les autres manuscrits présentent des variantes *Groon* (ms. C), *Gormont* (ms. D) et *Gorgon* (ms. E), ce qui attesterait qu'il en était de même pour les copistes. Dans le *Lai de Frêne*[304], un seigneur du nom de *Gurun* tombe amoureux d'une jeune fille, nommée Frêne, abandonnée par sa mère à sa naissance. Lors des noces de ce seigneur avec une autre femme, Frêne parvient à se faire reconnaître : elle peut ainsi épouser le seigneur toujours amoureux d'elle. Il paraît, ici, plus difficile de voir un lien entre l'intrigue du lai chanté et l'action de la chanson.

Dans le *Tristan* de Thomas, Yseut chante un lai, dont le nom pourrait être rapproché de celui mentionné dans *Anseïs de Carthage*, le lai *Guiron*[305] :

En la chambre se set un jor,
E fait un lai pitus d'amur,
Coment Dan Guiron fu surpris,
Pur l'amur de la dame ocis
Qu'il sur tute rien ama,
E coment li cuns puis dona
Le cuer Guiron a sa moillier
Par engin un jor a mangier
E la dolur que la dame out,
Quant la mort de sun ami sout. (vv. 987-996)

Le *topos* du « cœur mangé » apparaît, ici, avant qu'Anseïs ne rejoigne Gaudisse, à l'invitation de celle-ci et à l'insu de son père Marsile et de son prétendant, Ysoré : l'allusion signalerait ainsi la dimension quasi-adultère de cet amour, né d'abord à distance et qui s'apprête à se concrétiser. Mais l'issue fatale du lai ne semble pas, en tout cas, décourager Anseïs d'accéder à la demande de la belle Sarrasine. Selon Bernard Sergent[306], ce personnage du *Tristan,* mentionné par Iseult dans son *lai pitus d'amur*, pourrait avoir inspiré celui du *Lai de Frêne*. Il existe par ailleurs un *Guruns ljóð* dans la *Strengleikar* (milieu du XIII^{e} siècle) qui ne coïncide ni avec le *Lai de Frêne* de Marie de France ni avec le lai chanté par Yseut. Cette version norroise raconte comment un amant gagne la fille du roi d'Écosse grâce à un harpiste et à un nain. Dans le *Tristan* de Gottfried de Strasbourg, Tristan écoute un Gallois lui raconter l'histoire de *Gurun* et de son amie. La version fournie par le *Tristan* de Thomas se diffuse en moyen haut allemand, notamment dans *Diu Crône* de Heinrich Türlins (vers 1230) et *Grâlant den man gar versôt* du minnesänger Der von Gliers (fin XIII^{e} siècle), où le motif du cœur mangé est attribué non plus à *Gurun* mais à *Gralant*. Assez étonnamment, *Anseïs de Carthage*, en particulier dans le ms. A, conserve ces deux allusions qui ont circulé dans l'espace germanique.

304 *Lais Bretons*, éd. cit., v. 246, p. 284.
305 Thomas, *Le Roman de Tristan*, éd. Emmanuelle Baumgartner et Ian Short, Paris, H. Champion, 2003, pp. 102-103.
306 Bernard Sergent, *L'Origine celtique des Lais de Marie de France*, Genève, Droz, 2014, pp. 79-80.

III. Diffusion de la chanson

1. *Lion de Bourges* (XIV^e siècle)

Composé en « picard littéraire », sans doute dans la région de Tournai vers 1350[307], cette longue chanson de 34298 vers constitue un « poème d'aventures » réunissant la plupart des thèmes épiques[308]. *Anseïs de Carthage* ne constitue qu'une des nombreuses sources auxquelles puise cette chanson tardive[309]. Elle en fournit une suite à partir du v. 24802 : Olivier rejoint Anseïs qui s'est réfugié dans la ville de Nadre, assiégée par un neveu de Marsile, Nabugor. Olivier aide le roi d'Espagne à reprendre Burgos qui lui est donnée en récompense. À la mort d'Anseïs, sa fille Galienne épouse Olivier qui devient roi d'Espagne. Cette suite est ainsi conçue comme une tentative de revanche des Sarrasins sur Anseïs.

S'il reprend assez fidèlement les principaux personnages, le poète commet cependant une erreur sur les noms des deux fils d'Anseïs : le fils d'Anseïs et de la fille d'Ysoré y est appelé Gui, et non Thiéry. Gui était le nom du fils d'Anseïs et Gaudisse, appelé, ici, tantôt *Guion de Cartaige* (v. 32238) tantôt *Guis de Connibre* (v. 32085).

2. Les Mises en prose

La mise en prose de la chanson, datant de la fin du XV^e siècle, est conservée dans le ms. 3324 Ars et porte le titre suivant : *La Cronique associée de Charlemaine très loable et Anseis icy coupplée*[310]. Formant un ensemble de 43 chapitres, cette mise en prose associe le *Pseudo-Turpin* (12 chapitres) à *Anseïs de Carthage* (31 chapitres). Carl Voretzsch[311] a proposé une analyse de son contenu :

- Chap. 1 à 3 (f°1-12) : *Pseudo-Turpin*
- Chap. 4 (f°12-14) : *Anseïs de Carthage*
- Chap. 5 à 10 (f°14-30) : *Pseudo-Turpin*
- Chap. 11 à 39 (f°30-140) : *Anseïs de Carthage*
- Chap. 40 à 42 (f°140-145) : *Pseudo-Turpin*

Le chapitre 4 raconte le couronnement ; l'intrigue de la chanson est introduite à partir du fol°30 par la rubrique suivante :

---

307 *Lion de Bourges*, éd. William W. Kibler et *alii*, Genève, Droz, 1980, pp. CXVIII-CXXI.
308 *Lion de Bourges,* éd. cit., p. LIX.
309 *Lion de Bourges,* éd. cit., pp. LXXVII-LXXVIII.
310 Le manuscrit a appartenu à Antoine-René de Voyer Argenson, marquis de Paulmy (1722-1787). En papier et parchemin, le manuscrit compte 145 feuillets, sur deux colonnes.
311 Carl Voretzsch, « Sur *Anseïs de Cartage* – Supplément de l'édition de M. Alton », art. cité, (1898), pp. 241-269.

> Cy dist comment, es entrefaites que se firent ce que dit est, Anseïs nepveu Charlemaine print feaulté de son royaulme. Puiz dist comment la damoiselle qui fut la fille Ysoré fut cause movente et matere de la cronique et adventure joincte a celle de Carlemaine. (f°30)

La comparaison des deux versions révèle le travail du remanieur qui a amplifié l'intrigue amoureuse au début de la chanson : la lettre envoyée par Letise et sa déclaration d'amour sont ainsi inventées et développées. La longueur de l'épisode du duel avec Agolant est, de même, multipliée par trois. Manquent en revanche l'épisode des messagers Fabur et Matifier, propre au ms. A, ainsi que les allusions aux autres chansons de geste et aux lais. Carl Voretzsch conclut : « Ainsi l'auteur du roman en prose cherche toujours à enrichir, à embellir le vieux récit, à l'approprier au goût de son temps autant que possible »[312]. Par ailleurs, François Suard voit, dans le travail du prosateur, la volonté de faire de cette chanson « un guide de conduite, une sorte de miroir du prince »[313]. Bien qu'elle n'ait fait l'objet d'aucune édition, cette mise en prose a toutefois suscité quelques articles, notamment sur la représentation du chevalier[314], sur la scène de séduction[315] et sur ses rapports avec le *Pseudo-Turpin*[316].

L'intrigue d'*Anseïs de Carthage* est également insérée dans le deuxième livre du *Myreur des Histors* de Jean d'Outremeuse : celui-ci entrelace la matière de la chanson avec un récit des exploits d'Ogier[317]. Au prix de quelques entorses à la chronologie de la chanson, la chronique opère de nombreuses modifications, motivées par le souci de conférer à Ogier un rôle plus important.

Tout d'abord, Anseïs est proposé comme roi par Ogier, après son propre refus car il souhaite partir en pèlerinage à Jérusalem : Anseïs règne ainsi sur les onze rois d'Espagne et la chronique date son couronnement de l'année 856 (p. 333).

L'épisode de la tromperie de Letise (déguisée en nonne) intervient cinq ans après le début du règne : celle-ci tombe, en effet, amoureuse du jeune roi avant même que son père ne soit envoyé en Afrique. Le projet de mariage avec Gaudisse est situé deux années plus tard, en 863. Cette dernière n'est plus la fille de Marsile, mais de son fils Morgan (p. 358-360).

---

312 Carl Voretzsch, « Sur *Anseïs de Cartage* – Supplément de l'édition de M. Alton », art. cité, 1898, p. 269.
313 Maria Colombo-Timelli et *alii* (éds), *Nouveau répertoire de mises en prose (XIV^e^-XVI^e^ siècle),* Paris, Classiques Garnier, 2014, pp. 33-38, p. 35.
314 Philippe Lefort, « Attitudes et vertus chevaleresques dans la *Cronique associee de Charlemaine et d'Anseis de Cartage*, roman en prose du XV^e^ siècle », *Olifant*, vol. IX, n°1-2, 1981, pp. 35-48.
315 Philippe Lefort, « De l'Anseïs épique à l'Anseïs en prose : les avatars d'une scène de séduction », dans Danielle Buschinger et André Crépin (éds), *Amour, mariage et transgressions au Moyen Âge. Actes du colloque d'Amiens (mars 1983)*, Göppingen, Kümmerle (Göppinger Arbeiten zur Germanistik, 420), 1984, pp. 271-281.
316 François Suard, « Le *Pseudo-Turpin* et la tradition rolandienne à la fin du Moyen Âge : quelques exemples », dans Jean-Claude Vallecalle (éd.), *Le* Livre de Saint Jacques *et la tradition du* Pseudo-Turpin. *Sacralité et Littérature*, Lyon, Presses universitaires de Lyon (CHAM 24), 2011, pp. 111-135, pp. 118-121.
317 Jean d'Outremeuse, *Le Myreur des histors*, éd. Adolphe Borgnet, Bruxelles, Hayez, 1873, vol. 3, pp. 333-410.

Le voyage vers l'Espagne avec Gaudisse est interrompu par l'attaque du bateau par Galafrois, le fils d'Agolant. Cet épisode réunit les deux fils narratifs qui s'entrelaçaient jusqu'à présent : en effet, alors qu'il se portait au secours de son seigneur Ogier, Thomas Fouque est détourné par une tempête et délivre par hasard les barons d'Anseïs (p. 365).

À la différence de la chanson, dans laquelle Letise et Gaudisse ne se rencontrent pas, la chronique décrit la réaction de Letise quand celle-ci aperçoit Gaudisse arrivant à Conimbre (p. 366). Par ailleurs, Anseïs réclame très vite l'aide de Charlemagne après avoir abandonné une première ville, Morligane (p. 382). La chronique anticipe l'épisode du rêve : ce n'est toutefois pas Charlemagne mais Ogier que visite l'archange saint Michel pour lui ordonner de secourir Anseïs (p. 388). De même, l'intervention de la géante Marmonde est insérée après le duel entre Anseïs et Ysoré et les messagers d'Anseïs ne parviennent à Paris qu'après ce combat (p. 391).

Charlemagne confie à Ogier la mission de secourir Anseïs, mais retrouvant sa vigueur, l'empereur reprend sa couronne et se jette dans la bataille qu'Ogier avait d'abord lancée. Anseïs, Ogier et Charlemagne se partagent la reconquête des villes : Morligane pour Ogier, Luiserne pour Charlemagne et Estorges pour Anseïs. Enfin, la campagne s'achève par la conquête de Morinde, en Afrique, et non comme dans la chanson, par la reconquête de l'Espagne (p. 407).

3. Une version « renouvelée » au XX^{e} siècle : Claudius La Roussarie

Cette chanson a fait l'objet, en 1938, par un certain Claudius La Roussarie[318] d'un « renouvellement »[319], parfois cité dans les bibliographies comme une « traduction ». Ce renouvellement succède à celui de *Raoul de Cambrai* (1932), dédicacé à Joseph Bédier, dont l'amitié serait la cause de l'intérêt de l'auteur pour le genre de la chanson de geste. Dans sa préface, Judith Cladel raconte que Joseph Bédier « désigna » *Raoul de Cambrai* à Claudius La Roussarie qui « entreprit de faciliter à ses contemporains la connaissance du chef-d'œuvre »[320]. Elle le qualifie pour conclure d'« incarnation nouvelle du jongleur »[321].

L'avant-propos de l'auteur présente cette chanson comme « un des plus authentiques chefs-d'œuvre de notre Littérature médiévale » et comme une « des moins connues du grand

[318] Classé parmi les poètes lyonnais en marge du mouvement symboliste et qualifié par ses pairs de « pâtissier-poète », Claudius Laroussarie (1870/1875 - ?) écrivit quelques recueils de poésie influencés par Émile Verhaeren (*La Chevauchée d'Hélios, Fontaines, La Divine Harmonie*) et évolua dans le milieu de l'opérette et du vaudeville en tant que régisseur et acteur (Bernard Poche, *Une culture autre. La Littérature à Lyon* (1890-1914), Paris, L'Harmattan, 2010, pp. 290-297). La préface de Judith Cladel, dans *Raoul de Cambrai*, semble avoir donné les rares indications biographiques sur ce personnage.

[319] *Anseïs de Cartage, Chanson de geste du XIII^{e} siècle renouvelée par Claudius La Roussarie*, Paris, Société Française d'Éditions littéraires et techniques, 1938.

[320] *Raoul de Cambrai, Chanson de geste du XII^{e} siècle renouvelée par Claudius La Roussarie*, Paris, Société Française d'Éditions littéraires et techniques, 1932, p. 14.

[321] *Ibid.,* p. 15.

public ». Après s'être défendu contre ceux qui l'« accusent de traiter [son sujet] avec désinvolture », il qualifie la chanson de fruit du « génie français » puis comme celui du « génie celte ». Constatant qu'« Anseïs » rime avec « Briséis », l'auteur hisse la chanson au niveau de l'épopée homérique. Il compare, enfin, ces douze mille vers à une cathédrale gothique et à la musique de « notre Claude-de-France » (c'est-à dire Claude Debussy). Enfin, il s'attache, dans l'appendice, à récuser les jugements négatifs portés à l'encontre de cette chanson de geste.

Le renouvellement se présente sous la forme d'un texte « découpé » en très petites portions correspondant à quelques vers, voire à un seul, déstructurant ainsi complètement la laisse et rappelant sans doute le vers libre, mode d'expression du poète Claudius La Roussarie[322]. La graphie, le lexique et la syntaxe semblent se vouloir archaïsantes.

L'« apparat critique » se compose de notes de vocabulaire (parfois erronées) et de *sic* entre parenthèses dans le texte. Certains mots sont présentés entre guillemets ou en italique, semble-t-il pour souligner parfois la graphie. Les notes de bas de page donnent lieu à des remarques, parfois incongrues ou polémiques, dont voici quelques exemples :

> **Bobance.** Tromperie, d'où est venu *Bobard*. Hein ? MM. les scholiastes, qui est-ce qui forge les mots d'une langue et les conserve. Vous ou le Populo tant exploité, tant pressuré et méprisé. (p. 55)
> **Priamus** – Il existait à Marseille en 1932, près de la Cathédrale un Priamus fournisseur de la marine (*sic*) (p. 75)
> **Tref** – Tente, de tré = trois pieux. Les trois pieux qui portent la toile des tentes. (p. 111)

Dans l'ensemble, le résultat ne constitue ni une traduction ni une adaptation accessible et une des rares critiques de l'époque l'a bien noté :

> M. Claudius La Roussarie s'est enflammé pour ce vieux roman. Il le renouvelle avec un bel enthousiasme, une belle assurance et une curieuse ignorance de la langue du moyen âge. Le résultat est bien étrange.[323]

IV. Entre histoire et légende : Rodrigo, le dernier roi des Goths

Dès 1865, Gaston Paris, le premier, relevait la « parenté de ce récit avec la célèbre légende du roi Rodrigue et de Florinde », tout en reconnaissant la différence fondamentale du caractère de la jeune fille. Johann Alton[324] et Alexander F. Kerr[325] consacraient plusieurs pages de leur édition à l'examen de cette question qui a occupé la critique tout au long du XX^{e} siècle : il ne s'agira ici que d'en reprendre les grands traits.

---

322 Bernard Poche, *Une culture autre*, *op. cit.,* p. 291.
323 *Revue des lectures*, XXVI^{e} année, n°6, juin 1938, p. 689.
324 [Alton, pp. 482-492].
325 [Kerr, pp. 498-513]. Pour toutes les références des textes cités, se reporter aux notes de ces pages.

Les multiples sources arabes, mozarabes et espagnoles se caractérisent par une certaine mouvance. L'histoire du dernier roi wisigoth d'Espagne est narrée dans la chronique égyptienne *Futuh Misr* de Ibn Abdal-Hakam (IX^e^ siècle) et dans les chroniques arabes *Akbar madjmu'a* (X-XI^e^ siècles) et *Fath al-Andalus* (XII^e^ siècle) : l'action y est datée des années 709-711. Les données de l'histoire sont les suivantes : Roderick est élu roi après avoir dépossédé le fils du précédent roi Witiza. Julien, grec byzantin ou berbère converti, est le gouverneur de Ceuta et envoie sa fille à Tolède où elle est déshonorée par Roderick. Pour se venger, il pactise avec Musa et l'encourage à envahir l'Espagne. Les chroniques arabes diffèrent entre elles sur certains points, mais toutes s'accordent sur le fait que Julien et ses alliés profitent d'une campagne au Nord contre les Basques pour attaquer et vaincre Roderick à Sidonia. La mort de ce dernier ne semble pas certaine pour les chroniques.

Les sources mozarabes, *Chronica Gothorum pseudo-isidoriana* et *Libro contra la seta de Mohamath* de San Pedro Pascual (1298), offrent pareillement des versions différentes : ainsi, la fille de Julien n'est pas toujours déshonorée par Roderick, mais par le fils de Witiza.

L'*Historia Silense* (vers 1115) et la *Cronica Najarese* (vers 1155) considèrent que Julien est le gouverneur de Ceuta tandis que d'autres textes plus tardifs font de celui-ci un officier de la cour de Tolède : *Historia de rebus Hispaniae* de l'évêque Rodrigue de Tolède (1243), *Poema de Fernan Gonzaléz* (vers 1250), *Liber illustrium personarum* de Juan Gil de Zamora (vers 1280) et *Primera Cronica general* (1289). Certains critiques espagnols, comme Ramon Menendez Pidal, ont voulu voir dans ce grand nombre de textes le rôle d'un *cantar* qui aurait également influencé la chanson de geste française : à l'inverse des plus vieux *romances*, les poèmes plus tardifs attribuent un surnom infamant à la fille de Julien (*La Cava*) ; la chanson de geste partagerait ainsi avec eux cette invention plus récente.

Alexander H. Krappe a voulu prouver que cette légende s'enracinait dans la légende ostrogothique d'Ermanarich : le motif du roi déshonorant la femme de son baron se trouve dans le *Hamðismal* (IX^e^ siècle) et dans la *Þiðrekssaga* (XIII^e^ siècle). L'écrivain byzantin Procope de Césarée s'en faisait également l'écho au VI^e^ siècle. Mais ces sources germaniques n'ont pas joué de rôle dans la construction de la chanson de geste française ; Jacques Horrent postule plutôt que le poète a entendu, dans le Nord de l'Espagne dont il semble bien connaître la portion du chemin de pèlerinage, différentes versions de cette légende dont il s'est inspiré librement ensuite pour composer sa chanson : il est évident que le rapport entre ces sources et la chanson relève davantage d'une « analogie générale »[326] que d'une filiation précise et directe.

[326] Jacques Horrent, « Anseïs de Carthage et Rodrigo, le dernier roi goth d'Espagne », dans Jean-Marie d'Heur et Niccoletta Cherubini (éds), *Études de Philologie romane et d'Histoire littéraire offertes à Jules Horrent à l'occasion de son soixantième anniversaire*, Liège, 1980, pp. 183-191, p. 188.

Par ailleurs, Jacques Horrent[327] récusait également la théorie d'Erich von Richthofen qui voyait dans le personnage d'Anseïs des réminiscences des rois asturiens Alphonse II le Chaste (760-842) et Alphonse III le Grand (848-910).

Finalement, il apparaît vain de chercher une source historiographique ou littéraire précise à cette chanson de geste : tout au plus, le poète aurait plutôt recueilli les matériaux de cette légende sous la forme d'anecdotes orales dans le Nord de l'Espagne.

V. Hybridité générique : entre épique et romanesque

Le rôle conféré aux femmes et la dimension romanesque de la chanson ont souvent été notés à juste titre par la critique[328], le prologue lui-même insistant clairement sur la place accordée à l'amour dans cette chanson : *D'amors et d'armes et de chevalerie* (v. 7). Comme le rappelle Dominique Boutet, la critique a longtemps perçu les chansons de geste postérieures à la fin du XII[e] siècle comme décadentes, en raison d'une influence du roman qui aurait substitué à cette « esthétique de l'intensité » caractérisant les premières chansons de geste une « esthétique de la curiosité » qui « cultive d'abord le plaisir de l'attente, de la découverte et de la surprise »[329]. Comme de nombreuses chansons qui lui sont contemporaines, *Anseïs de Carthage* s'inscrit dans un nouveau rapport au monde, qui donne naissance en parallèle au genre romanesque ; c'est pourquoi elle ne se présente plus seulement comme une célébration des valeurs de la communauté (au profit de valeurs plus individuelles comme l'amour) ; elle entrelace désormais les fils narratifs et multiplie les rebondissements afin de « ravi[r] l'imagination de l'auditoire »[330]. *Anseïs de Carthage* partage ainsi avec l'univers romanesque et courtois de nombreux motifs qui, loin d'être décoratifs, interrogent le sens du monde.

1. Les femmes

Alors que la *Chanson de Roland* reléguait au second plan les rares personnages féminins, les chansons plus tardives leur donnent un rôle plus conséquent. L'intrigue de cette chanson repose,

---

[327] Jacques Horrent, *L'Influence de l'Espagne sur quelques chansons de geste françaises et sur le* Pseudo-Turpin *: recherches critiques*, Liège, 1973, pp. 331-336.

[328] Roberta Mori, « Le figure femminili nell'*Anseïs de Carthage* », *Quaderni di filologia romanza della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Bologna*, n°10, 1993, pp. 75-115, James Simpson, « All's fair in love and war : conflicts and continuities in *Anseïs de Carthage* », dans Marianne Ailes, Philip E. Bennett and Karen Pratt (eds), *Reading around the Epic : a festschrift in honour of Professor Wolfgang van Emden*, London, King's College Centre for Late Antique & Medieval Studies (King's College London Medieval Studies, 14), 1998, pp. 129-148 et Floriana Ceresato, « *Anseïs de Carthage* à la croisée des genres : le parcours d'un héros épique », *Le Recueil Ouvert* [En ligne], mis à jour le : 26/03/2018, URL : http://ouvroir-litt-arts.univ-grenoble-alpes.fr/revues/projet-epopee/232-a-propos-d-anseis-de-carthage.

[329] Dominique Boutet, *Formes littéraires et conscience historique aux origines de la littérature française 1100-1250*, Paris, PUF, 1999, pp. 249-250.

[330] *Ibid.*, p. 253.

à plusieurs reprises, sur les actions de ces personnages. Tout en reprenant le motif récurrent des Sarrasines qui, désirant des chevaliers chrétiens, conçoivent des ruses pour obtenir leurs faveurs, cette chanson construit un personnage féminin qui leur répond, celui de la chrétienne Letise qui déclenche le drame par sa perfidie et qui suscite la réprobation du poète.

Cette dernière apparaît bien consciente de la gravité de ses actes dans la mesure où elle suggère qu'elle gardera le silence, sans doute à condition qu'elle obtienne ce qu'elle désire le plus :

> Et dist au roi : « Sire, molt grant tort as,
> Car jamais jor acusés n'en seras. » (vv. 748-49)

Le ms. A porte un regard plus sévère encore que les autres manuscrits sur ce personnage. En effet, lorsque son père lui annonce qu'il se rend en Afrique afin de ramener la fille de Marsile, elle se jure aussitôt qu'elle n'en laissera rien faire :

> Cele l'entent, tous li sans li fermi :
> Pensieve fu, molt ot le cuer mari.
> Mais pour son pere se cela et couvri,
> Si se porpense a guise d'Anemi
> Et jure Dieu ki onques ne menti
> Qu'anchois qu'il soient ariere reverti
> Avra le roi si a li converti
> Qu'ele en avra tout son boun acompli. (vv. 524-31)

Le v. 527, propre au ms. A, compare explicitement la jeune femme à l'*Anemi* et anticipe les allusions au Diable présentes dans la scène nocturne : *Ens est entree, molt fist grant deablie* (v. 701). La rime souligne, dans la bouche d'Anseïs, la comparaison :

> Car tu pire es c'onques ne fu Judas.
> Hé ! las, dolans, qu'a fait cist Sathenas ? (vv. 734-35)

Par la suite, le ms. A introduit, toujours dans la bouche d'Anseïs plusieurs plaintes à l'encontre de la jeune femme :

> « Ahi ! Letisse, pour vous sui mal ballis. » (v. 2040)

> « Ahi ! Letise, com m'avés engignié !
> Mar vi vo cors ke tant avés deugié. » (vv. 2052-53)

> Entre ses dens a .IIII. mos repris :
> – Ahi, Letise, li tiens cors soit maudis !
> Par toi sui jou et cachiés et fuitis. » (vv. 8191-93)

Anseïs insiste, toujours dans le ms. A, sur la culpabilité de Letise lorsqu'il contemple du haut de la fenêtre la destruction de sa cité : *Par son malisse est mains hom vergondés*. (v. 3333).

De manière symétrique, la reine Braidimonde est présentée dans la chanson comme une épouse qui trompe son mari : elle demande à ce que sa tente soit dressée à l'écart de la puanteur

du camp sarrasin pour se rapprocher de la cité chrétienne. Alors qu'elle observe Anseïs combattant, elle n'hésite pas non plus à dénigrer son époux Marsile auprès de ses suivantes :

> Trop a vescu, molt m'anoie sa vie,
> Jamais par lui n'iert dame bien servie.
> Je doi avoir del mireor envie
> Et moi mirer tant que soie loïe.
> Et la potente soit Marsile ballie,
> Tant a vescu que la car a brisie. (vv. 7126-31)

Ces paroles semblent, ici, s'inspirer des allégories de Vieillesse et d'Oiseuse présentes dans le *Roman de la Rose* : Vieillesse ne peut, en effet, avancer *de .IIII. toises sans poutance*[331] et Oiseuse *en sa main tint .i. mireor*[332]. Attribut de Vénus[333], le miroir souligne sans doute la luxure de la reine sarrasine qui reproche à son mari son incapacité à bien servir une dame (v. 7127). Mais, alors que la belle Oiseuse gardait l'entrée d'un verger planté d'arbres venus de la terre des Sarrasins, Braidimonde n'apparaît plus comme une gardienne puisqu'Anseïs vient de conquérir et d'épouser Gaudisse et de vaincre en duel Ysoré.

Toutefois, la chanson ne se contente pas de condamner moralement la tromperie et la luxure des femmes, elle donne également aux événements une dimension plus politique où la responsabilité des hommes est aussi engagée. S'adressant à Anseïs, Charlemagne considère qu'Ysoré a eu tort de rompre sa parole donnée, le déshonneur d'une femme n'étant pas en effet irrémédiable :

> Mainte feme est, puis qu'ele est violee,
> Qui molt est puis de bone renomee. (vv. 10849-50)

Anseïs rappelle que Raimont aurait pu épouser Letise pour *le pais faire et pour le racordee* (v. 10852). En revanche, en trahissant son suzerain pour l'honneur de sa fille, Ysoré apparaît ainsi comme le véritable coupable[334] : la chanson semble finalement contester qu'on puisse détruire la paix et la concorde entre les Chrétiens pour venger l'honneur d'une femme.

---

331 Guillaume de Lorris et Jean de Meun, *Le Roman de la Rose*, éd. Armand Strubel, Paris, Le Livre de Poche (Lettres gothiques), 1992, v. 360, p. 58.

332 *Ibid.*, v. 557, p. 68. S'il s'agit bien d'une allusion double au *Roman de la Rose*, daté des années 1225-1230, cela confirmerait la datation de la chanson proposée par Jean Subrenat, entre 1230 et 1250.

333 Attribuant le miroir à Oiseuse, Guillaume de Lorris est contraint de donner à Vénus un autre objet : le flambeau, initialement porté par Luxure (Carlos Alvar, « Oiseuse, Vénus, Luxure : trois dames et un miroir », *Romania*, t. 106, n°421, 1985, pp. 108-117).

334 « Toute la faute retombe sur son père Isoré, le vengeur aveugle de la vertu de sa fille, mais aussi le vassal trahi », Rita Lejeune, « Les épopées romanes », dans Hans Robert Jauss et Erich Koehler (eds), *Grundriss der romanischen literaturen des mittelalters*, *op. cit.*, p. 39.

2. Le siège et la fenêtre

Le long développement central consacré aux sièges est ponctué par sept séquences[335] au cœur desquelles se trouve Anseïs. Sans que la dimension épique soit totalement occultée, puisque la fenêtre est le lieu où l'on observe l'ennemi, celle-ci constitue pour Anseïs un « lieu de la parole à soi »[336].

Dans cinq de ces séquences, le motif de la fenêtre aboutit à un tournant narratif dont Anseïs est l'instigateur. À Morligane, Anseïs aperçoit le brasier dans lequel ses trois barons prisonniers doivent être jetés. À Estorges, il entend les cris de ses trois barons découverts lors de leur rencontre galante avec les trois Sarrasines, il voit, ensuite, le ravitaillement des Sarrasins, ce qui le pousse à effectuer une sortie qui met, un temps, les siens à l'abri de la famine ; enfin, il contemple du haut de sa tour Gaudisse, *plus bele que serine ne fee* (v. 5990). Dans un dernier épisode, Anseïs se laisse convaincre d'appeler Charlemagne au secours, alors qu'il observe le camp païen et les visages blêmes de famine de sa famille. La vision des alentours pousse Anseïs à agir dans des épisodes où action épique et motifs amoureux se mêlent.

Ce motif présente également un second intérêt relevant davantage du « romanesque » : la fenêtre constitue une ouverture sur l'intériorité d'Anseïs[337]. Trois de ces scènes insèrent des discours ou des monologues qui tissent une évolution du personnage au fil de la chanson. Dans la première séquence constituée de deux laisses, Anseïs déplore les destructions de Morligane et les effets de la famine qu'il attribue à Letise :

> Par une fame est tous cis maus levés.
> Par son malisse est mains hom vergondés. (vv. 3332-33)

Surtout, il affirme préférer, à la perspective d'un appel à l'aide :

> […] Estre dedens un gaut ramé,
> Pour estre hermites ou moines coronés. (vv. 3341-42)

Plutôt que déchoir, il préfère endosser un statut non guerrier et non chevaleresque, celui de l'ermite, pour se retirer dans le domaine du « sauvage ». Par la suite, il estime préférable à sa

---

335 Première séquence : vv. 2836-41, deuxième séquence : vv. 3325-75, troisième séquence : vv. 3744-95, quatrième séquence : vv. 5146-55, cinquième séquence : vv. 5589-5613, sixième séquence : vv. 5979-6010, septième séquence : vv. 8285-8363.

336 Danielle James-Raoul, « À la fenêtre : approche d'un topos textuel dans les romans entre 1150 et 1250 », dans Chantal Connochie-Bourgne, *Par la fenestre : Études de littérature et de civilisation médiévales*, Aix-en Provence, Presses universitaires de Provence, 2003, pp. 9-22 et Jean-Pierre Martin, *Les Motifs dans la chanson de geste. Définition et utilisation (Discours de l'épopée médiévale, I),* Lille, Centre d'Études Médiévales et Dialectales de l'Université de Lille III, 1992, p. 105.

337 On trouve également une plainte d'Anseïs, non pas à la fenêtre, mais sur son bouclier : *Rois Anseïs qui molt pot anuier / Se dementoit sor l'escu de quartier. / Dieu reclama, le vrai justichier : / « Glorïeus peres, qui tout as a ballier, / Secor moi, Sire, que n'i aie enconbrier ! / Haï, Letise, que mar vous vi premier, / Molt ai grant duel pour vostre dosnoier. / Sainte Marie, quar me venés aidier ! » / A icest mot a pris a larmoier, / Ne desist mot, pour voir le puis nonchier, / Qui li donast tout plain un val d'or mier.* (vv. 4410-20).

déchéance d'être *en paienie com ours encaïnés* (v. 3346), c'est-à-dire dans la situation de soumission et d'humiliation d'un être incarnant la force brute. La figure païenne du roi des animaux, ridiculisée et maîtrisée, devient le repoussoir ultime pour le jeune roi au pouvoir contesté[338]. Il exprime, de même, sa honte en s'interrogeant :

> […] Sui je donques meschine
> Pour doloser et plorer sous courtine ? (vv. 3369-70)

Anseïs s'interroge ainsi sur les valeurs qui devraient être les siennes et sur sa place dans la société féodale à laquelle il appartient normalement.

Dans Luiserne assiégée, Anseïs renouvelle cette plainte, appuyé cette fois-ci sur Madien : il déplore la perte de son *honor terrestre* (v. 3766). Mais au discours quelque peu moralisateur de Madien, il oppose les deux sentiments puissants que sont la peur du châtiment de Charlemagne et la crainte du déshonneur :

> Miex valroie estre en la prison Corsu
> C'on m'apelast malvais roi recreü. (vv. 3790-91)

Enfin, dans Castesoris assiégée, le motif est développé par trois laisses qui représentent Anseïs tourmenté non plus seulement par son sort et sa réputation mais également par le spectacle de la souffrance de sa famille. Les trois déplorations naissent de la vue des visages *si enpalis* (v. 8286) des siens qu'il voit *palir et taindre* (v. 8317) et qui *paile devienent* (v. 8342). Autrement dit, ces visages sans défense, exposant leur fragilité, viennent se heurter aux peurs et aux valeurs d'Anseïs. Après ces lamentations, il cesse enfin de s'opposer à l'envoi d'un messager à Charlemagne. À la différence de Roland qui mettait son honneur au-dessus de sa vie et de celle des siens, Anseïs semble touché par ces trois visages tourmentés par la famine. On peut donc constater une évolution psychologique et morale du personnage qui s'écarte de l'épopée et de ses valeurs, et c'est cette évolution qui permettra d'ailleurs le salut de son royaume, des siens et de la Chrétienté.

3. Le romanesque et l'univers « courtois »

Si la critique a toujours noté la longueur des épisodes guerriers dans la chanson, ceux-ci sont bien souvent causés par l'amour qui apparaît même personnifié : *Ce fait Amors qui les amans maistrie* (v. 704). La chanson s'ouvre sur deux énamorations parallèles : celle de Letise pour

[338] Michel Pastoureau évoque « une rapide et profonde dévalorisation de l'ours au tournant du XII^e^ et XIII^e^ siècle » : l'ours est ainsi associé à cinq des sept péchés capitaux : la colère, la goinfrerie, l'envie, la paresse et la luxure (Michel Pastoureau, *L'Ours – Histoire d'un roi déchu*, Paris, Éditions du Seuil, 2007, p. 211 et p. 243). Concernant ce dernier vice qui fait écho à la faute sexuelle dont Anseïs est accusé, l'ours a la réputation, jusqu'à l'époque moderne, d'être un ravisseur de jeune fille (p. 285).

Anseïs (vv. 245-277) et celle d'Anseïs pour Gaudisse (vv. 358-374). Dans les deux cas, le personnage tombe amoureux à la simple évocation de l'autre selon le motif de l'amour de loin, présent dans la lyrique :

> L'amors le roi l'avoit si embrasee
> K'ele en est si esprinse et alumee (vv. 268-269)

> Rois Anseïs entendi la nouviele
> Quë Ysorés li dist [de la puciele],
> Ki tant est preus, cortoise, sage et biele.
> Un poi pensa, sa main a sa maischele.
> Amors li a lancié une estinciele
> Dedens le cuer li deffrit et sautiele.
> Le penser laisse, Ysoré en apiele ; (vv. 368-374)

Ce coup de foudre laisse Anseïs dans une posture immobile qui suggère l'intensité des émotions et des sentiments qui désormais l'animent. Le geste du v. 371 est caractéristique dans la chanson de geste de la réflexion profonde, voire du chagrin. Cette attitude mélancolique[339] sera également la sienne le lendemain de la trahison nocturne de Letise :

> Li rois ot molt le cuer serré et vain.
> A sa maisiele avoit mise sa main. (vv. 781-2)

Dans la suite de la chanson, les épisodes guerriers majeurs se structurent autour de motifs issus de l'univers « courtois », comme celui du gant, de la manche et de l'échange des regards[340]. Ces motifs de la morale courtoise, que l'on retrouve aussi bien dans la lyrique que dans le roman chevaleresque, coexistent avec un second motif, d'un esprit tout à fait différent : celui de la femme « mortifère » qui provoque la guerre et la mort des hommes. La chanson mobilise l'un et l'autre de ces motifs pour parfois les mêler.

Pour sceller sa promesse de mariage, Ysoré donne un gant à Gaudisse : « *De toute Espaigne vous otroi je le gant* » (v. 2226). Ce symbole vassalique passe ainsi dans les mains d'une femme et devient un gage d'amour. Alors que l'hommage vassalique suppose une fidélité absolue et que le manquement à ce devoir ne peut être que condamné, la chanson se complaît sans hésitation à représenter la trahison de Gaudisse envers Ysoré : elle parvient à échapper, temporairement puis définitivement, au mariage qui l'obligeait. Le signe du gant assimile cette trahison à celle d'un vassal. Le gant peut être également le signe de la prise de pouvoir de l'un sur l'autre.

---

339 Cette attitude immobile se rapproche de celle qui traduit la douleur et l'ennui : « la douleur se drape et s'approfondit dans une sorte de silencieuse méditation, et elle pare d'une certaine noblesse l'intime souffrance des hommes » (Philippe Ménard, « Tenir le chief embronc, crosler le chief, tenir la main à la maissele : trois attitudes de l'ennui dans les chansons de geste du XII^e siècle », dans Erich Köhler (ed.), *Actes et Mémoires du IV^e Congrès international de la société Rencesvals, Heidelberg, 28 août-2 septembre 1967*, Heidelberg, Carl Winter (Universitätsverlag), 1969, pp. 145-155, p. 154).

340 Sur la nef royale, Soredamor peine à ne pas regarder Alexandre dont elle s'est éprise et accuse ses yeux de trahison (Chrétien de Troyes, *Cligès*, éd. Alexandre Micha, Paris, H. Champion, 1978, vv. 458-468, p. 15).

De même, après avoir appris d'Ysoré qu'Anseïs la refuse pour femme, Gaudisse confie à Raimont sa manche (v. 1997) pour qu'il la remette au jeune roi. Sous les murs d'Estorges, Gui de Bourgogne loue la valeur d'Anseïs en évoquant lui aussi ces manches et ces *gans d'amor* :

> « Sire, dist Guis, icis cols est molt biaus !
> Qui si bien fiert icis n'est mie fals,
> Bien doit porter mances et pignonciaus
> Et gans d'amors, car il i est bien saus. » (vv. 4693-96)

Ces signes visibles, ces *enseignes*, révèlent à tous l'existence d'une relation amoureuse[341]. De même, la reine Braidimonde remet à son messager la manche que doit porter Raimont (v. 4916) lors de l'entrevue qu'elle lui demande :

> Si vous envoie a cest conmencement
> Par fine amor ceste mance en present. (vv. 4974-75).

Au retour de cette aventure, Gui exhorte ses compagnons au combat et leur propose de résister près d'un rocher :

> S'il nous assalent, par Dieu le Creator,
> Ains que muirons, ocirons mil des lor
> Et si vous di que j'ai confort grignor,
> Que cil est saus qui muert pour fine amor. (vv. 5137-40)

Le salut ne vient plus d'une mort dans l'honneur mais d'une mort pour un « amour parfait », celui auquel tendent les amants courtois. La reine Bradimonde et ses deux suivantes contemplent ainsi le *felon tornoi* (v. 5271) que font les Sarrasins aux trois Français et commentent la valeur de Raimont. Lors d'une sortie lancée pour gagner du ravitaillement, Raimont jette un regard sur la manche transmise par Braidimonde, avant de se lancer dans la mêlée :

> La mance esgarde que li tramist s'amie,
> S'il le puet faire, chier lor sera merie. (vv. 5627-28).

À la très triviale nécessité de trouver des vivres se superpose le motif du combat pour l'amie. De même, dans le combat final, les jeunes compagnons d'Anseïs qui se joignent à la mêlée arborent tous une manche : *N'i a celui qui n'ait mance u fresiel* (v. 10457), afin d'être aperçus par les femmes restées en haut des murs et de pouvoir ainsi leur montrer leur valeur :

> Les dames montent cascune a son crestiel,
> Lor signors voient qui sunt en .I. tropiel, (vv. 10460-61)

[341] Le motif se retrouve dans *La Mort Artu* : la demoiselle d'Escalot demande, par un don contraignant, à Lancelot de porter au tournoi de Vincestre une manche que tous interprètent comme un signe de son amour pour la demoiselle (*La Mort du Roi Arthur*, éd. Emmanuelle Baumgartner et Marie-Thérèse de Medeiros, Paris, H. Champion, 2007, §8, p. 61).

Plusieurs personnages évoquent, comme un leitmotiv, le lien entre le combat et l'amour dans une perspective courtoise : selon eux, l'obtention des faveurs amoureuses dépend du mérite guerrier. Gui de Bourgogne affirme ainsi :

> Que bien i fiert del bon branc vïenois,
> Ja n'ait de dame ne solas ne dosnois (vv. 3098-99)

De même, Anseïs répond à l'appel à l'aide de Gui en affirmant :

> Se ne le vois a mon branc ostagier,
> Ne sui pas dignes de pucele embrachier. (vv. 3194-95)

Il le proclame aussi lorsqu'il entend l'appel au secours d'Yves : « *Qui li laira il n'a droit en amor* » (v. 3250)[342]. Le motif du tournoi – dans le sens de combat décisif permettant de montrer sa valeur – apparaît également à plusieurs reprises. S'adressant à son père, Gaudisse demande que son mariage avec Ysoré soit différé car elle souhaite d'abord éprouver la valeur de celui qu'elle doit épouser :

> As grans estors quant li tornois sera
> Se bien le fait, molt miels se prisera. (vv. 5446-47)

Elle tient le même propos quand Ysoré se met à son service :

> Et dist Gaudisse : « Sire, molt biel le croi !
> Mais or verai au premerain tornoi
> Conment m'amors est enploïe en toi. » (vv. 5937-39)

Lorsque, plus loin, elle met au défi Anseïs de venir la chercher sous sa tente, elle ne manque pas de préciser par qui celui-ci doit être accompagné :

> Mais n'i amaint garçon ne escuier,
> Mais avoec lui viegnent si chevalier,
> Li plus vaillant qui miels sont a proisier. (vv. 6045-47)

Son défi exclut ainsi les hommes de basse condition ou d'une moralité insuffisante : sans que le terme apparaisse, l'on peut reconnaître le *vilain* de la tradition courtoise, indigne de l'aventure amoureuse que propose Gaudisse, mais aussi ces jeunes servants qui n'ont pas encore démontré leur valeur chevaleresque dans le combat.

Mais si certains personnages se placent clairement dans une perspective courtoise, d'autres convoquent *a contrario* le motif de la femme mortifère. Lorsqu'il comprend qu'Anseïs est épris de la sarrasine Gaudisse, Ysoré associe ce motif à celui de la Roue de Fortune[343]:

---

342 Également aux vv. 5616-17 : *Et dient bien qui fera coardie / Ja n'ait de dame solas ne druerie* et aux vv. 7364-65 : *Qui li laira ne doit pas sous courtine / Embrachier dame, puciele ne mescine.*

343 Alors qu'il vient de comprendre qu'il a passé la nuit avec la fille de son baron, Anseïs utilise également ce motif : *Or puis je dire : « Diex, de si haut si bas. »* (v. 745).

Dist Ysorés : « Mal torne la roiele.
Encore en ert vuidie mainte siele,
Mains hiaumes frais, mainte targe noviele
Et traïnee en ert mainte boiiele,
Et espandue en ert mainte cerviele ;
Chou m'est avis la guerre renouviele. » (vv. 377-382)

À ce moment, Ysoré, qui est encore un vassal fidèle, s'inquiète du retour de la guerre et de ses conséquences tragiques sans savoir qu'il sera lui-même doublement lié au conflit. Il conduira cette nouvelle invasion de l'Espagne pour deux raisons liées aux femmes : il s'agira pour lui de défendre l'honneur de sa fille et d'obtenir l'amour de Gaudisse. Dans ces deux cas, une femme est à l'origine du conflit.

Évoquant également Gaudisse et l'amour qu'elle suscite, le poète considère à son tour que le prix à payer pour la conquérir est élevé car il va coûter un grand nombre de vies, dont la disparition est évoquée par les motifs récurrents des descriptions épiques, les destructions des armes et des corps et le rouge du sang sur l'herbe verte :

Mais ains l'ara, je quic, chier acatee,
Car mainte targe en ert escantelee,
Mains piés, mains poins, mainte tieste copee ;
Del sanc des cors ert l'erbe ensanglentee.
Pieça ne fu amors plus acatee. (vv. 6005-9)

Enfin, c'est aussi l'avis de Charlemagne qui, dans un premier temps, souhaite marier Gaudisse à un autre car, selon lui, Anseïs a subi, à cause des femmes, trop de *mescheance* :

N'as droit en dame, trop t'en est mesceü !
Laissiés le ester, trop est mesavenu,
Car vous avés par fame tout perdu.
N'arés pas tout, d'autrui fera son dru,
Que malement m'avés convent tenu. (vv. 10766-70)

Quelques vers auparavant, le poète utilisait à propos des relations entre Charlemagne et Anseïs l'expression d'*amor fine* (v. 10757) : celle-ci ne caractérise plus ici la relation amoureuse mais l'amour qui lie le suzerain et ses vassaux. Toutefois, Charlemagne revient très vite sur son refus de reconnaître le mariage unissant Anseïs et Gaudisse et sur sa volonté de destituer Anseïs : il ne sera plus question de marier la Sarrasine à un autre. L'empereur cautionne ainsi les amours de son neveu et vassal.

Le lien entre les exploits guerriers et la relation amoureuse apparaît enfin en filigrane et sans doute avec une pointe d'ironie dans la bouche d'Anseïs. Alors qu'il vient d'être renversé par un Sarrasin, Gaudisse se moque de lui :

« Par foi, dist ele, c'est voirs, bien m'i entent
Que jovenes hom quant il est de jovent,
Quant il a gagne, liés est outreement,

Et quant il piert en un tornoiement,
Ne set que faire et dist qu'il se repent. » (vv. 6568-72)

En se relevant, Anseïs lui répond : « *Soit jovenes hom honis qui feme prent !* » (v. 6577) et tue celui qui l'avait renversé. À la vue de ce coup, celle qui venait de lancer une pique à son ami se promet aussitôt à lui et décide de se convertir à la foi chrétienne (vv. 6585-6590). Immédiatement après avoir dénigré la femme, cause de honte et de malheurs, dans une formulation quasi proverbiale, Anseïs obtient justement par sa valeur guerrière les faveurs d'une femme précise, celle qu'il aime : les deux motifs évoqués précédemment se trouvent réunis dans une perspective positive. Mais la phrase d'Anseïs pourrait aussi signifier que les exploits doivent être le fait des jeunes gens et non de ceux qui sont installés, mariés et *chasés*[344].

Toute l'ambiguïté disparaît lorsqu'il est question de Letise et de son rôle dans la déchéance d'Anseïs : son personnage est entièrement négatif et porte la responsabilité des malheurs qui s'annoncent. Immédiatement après la scène du lit, où elle a trompé Anseïs, le poète[345] annonce les conséquences funestes de ce qui vient de se dérouler dans l'intimité de la chambre :

Mais cierement fu puis le roi merie.
Pour cel deduit fu tante hanste croissie,
Mains escus frais, mainte broigne perchie,
Mains gentiels hom en perdi puis la vie
Et mainte dame en fu puis avevie,
Mainte cités en fu puis agastie,
Onques n'i ot puis tor ne manandie
Et mainte gens en fu povre e mendie. (vv. 716-23)

Anseïs le déplore également lorsqu'il constate, de ses propres yeux, les destructions précédemment évoquées par le poète :

Hé ! Dex, dist il, vrais Dex de Paradis,
Que porai faire ? Je sui tous esbahis.
Fu ainc mais hom si malement traïs.
Par une fame ai perdu mon païs
Et le roialme dont estoie saisis.
N'iert mie fame, ansçois fu Anemis. (vv. 8297-8302)

Anseïs assimile clairement Letise à une figure diabolique, porteuse et cause du mal par sa dissimulation et sa tromperie, caractéristiques par excellence de l'Ennemi.

Le rôle capital de l'Amour apparaît dans la structure même de la chanson : son centre est en effet occupé par l'épisode de la *conqueste* de Gaudisse, lui-même préparé par la visite des trois

[344] La même question se trouve dans *Le Chevalier au lion* de Chrétien de Troyes où Yvain, marié, quitte sa femme pour aller participer à des tournois sur la sollicitation de Gauvain.
[345] Le poète le rappelle à la fin de la chanson : *Car pour li est fait si grant ocise* (v. 10954).

barons aux trois Sarrasines[346]. Quasiment mille vers sont consacrés à cet épisode où l'on retrouve les métaphores évoquant l'univers de la courtoisie.

Gaudisse provoque, tout d'abord, ces événements en envoyant à Anseïs son homme de confiance Esclarabin. Celui-ci se présente devant le jeune roi pour lui tenir un discours qui s'apparente à un défi ; Anseïs se trouve ainsi contraint de répondre à sa demande d'enlèvement s'il ne veut pas apparaître comme un *recreant*. Combattre les Sarrasins sera une preuve non seulement de sa valeur mais aussi de son amour :

> Sire, fait il, molt estes atendus.
> Ma dame dist que vous estes perdus,
> N'osés venir pour paiens malostrus,
> N'a pas en vous tant proece et vertus ;
> Com on disoit, tout estes recreüs. (vv. 6170-74)

Quelques vers auparavant, Anseïs était frappé, du haut de sa fenêtre, par la beauté de la Sarrasine dont il ignorait encore l'identité : *Ki plus est bele que serine ne fee* (v. 5990)[347]. Raimont lui révélant aussitôt son nom, Anseïs jure que : « *Jamais n'iert liés, si l'avra conquestee* » (v. 6001). La métaphore guerrière reviendra après l'enlèvement de Gaudisse : *Ceste puciele quë avons conquestee* ! (v. 6746), ainsi qu'après la nuit de noces, dans la bouche de Gui de Bourgogne :

> Sire, fait il, par ma crestïenté,
> Anuit avés biel castiel conquesté,
> Vous en avés brisié la fremeté. (vv. 6922-24)

Cette dernière métaphore résonne de manière assez ironique : si Anseïs parvient à conquérir le château-Gaudisse, il n'en perd pas moins ses forteresses espagnoles les unes après les autres. De même, l'enlèvement de Gaudisse – qui évoque celui d'Hélène de Sparte – est présenté par Raimont comme la fin du conflit, alors qu'il ne fait que donner à Ysoré une raison supplémentaire de haïr Anseïs :

> Et dist Rainmons : « Ceste gairre est finie,
> L'acorde est faite, mesire l'a baisie. » (vv. 6256-57)

Cette remarque rappelle également que le mariage avec Gaudisse devait, au début de la chanson, sceller l'union entre Marsile et Anseïs et mettre fin à l'état de guerre latente, en vigueur après la conquête de l'Espagne. Avant d'entrer dans la mêlée, au sortir de la tente de la belle Sarrasine,

---

[346] Par la suite, Anseïs joue le rôle du messager entre la reine sarrasine et Raimont : celle-ci reproche à son amant de l'avoir l'oubliée, par peur des Sarrasins (vv. 7414-24). Ce rôle de messager contrevient à son statut de roi et de suzerain.

[347] Ysoré la décrivait déjà au v. 365 par la formule : *Ele est plus biele ke seraine ne fee.* Le copiste du ms. A insiste davantage sur la beauté de Letise : *Mais Letise iert plus biele ke ne di* (v. 498) en disant de Gaudisse, accoudée au navire qui l'emmène : *Plus biele feme ne fu a cel tans nee* (v. 1712).

Anseïs lui lance ces paroles qui font métaphoriquement de ses coups d'épée des présents de sa Dame :

> Dist a Gaudisse : « Je voi ma gent flatir.
> Së il vous plaist, g'irai paiens vaïr,
> Et de vo part de tel present servir
> Dont li plusor feront maint lonc sospir. (vv. 6487-90)

Cette métaphore fréquente du coup à l'ennemi comme présent qu'on lui fait est ici repensée dans une perspective amoureuse. Les combats que Gaudisse observe et dans lesquels Anseïs s'illustre, achèvent de convaincre la jeune femme de son amour pour le roi et de son désir d'être baptisée :

> […] « Si fait cop sunt molt gent.
> Or sai je bien de voir certainement
> Que marïee serai a mon talent,
> Car millor n'a desci en orïent.
> De vostre cors, par le mien ensïent,
> D'ore en avant a vous del tout me renc,
> Pour vous prendrai le saint baptizement. » (vv. 6585-91)

La conversion de la belle Sarrasine passe par son admiration pour la valeur guerrière de celui qu'elle a choisi, liant ainsi étroitement armes, amour et baptême.

Après avoir combattu sous les regards de Gaudisse, Anseïs l'aperçoit et l'un de ses barons l'interpelle :

> […] « Sire rois, esgardés !
> En vo castiel est li solaus levés ! » (vv. 6809-10)

Le jeune roi rit de cette métaphore solaire, avant de pleurer aussitôt la mort de ses compagnons.

Anseïs incarne le paradoxe d'un souverain qui de siège en siège semble acculé aux dernières extrémités mais qui remporte, malgré tout, des victoires symboliques successives : il tue les barons de Marsile, fait la « conquête » de Gaudisse, capture le cheval et l'aigle de Marsile, puis Ysoré lui-même.

De la même manière, aux pleurs angoissés d'Anseïs qui contemple sa déroute répondent ses rires suscités par les aventures romanesques qui ponctuent les interminables sièges. La place accordée à ces intrigues amoureuses ne doit pas être considérée comme foncièrement opposée à l'esprit de croisade qui sous-tend la chanson : comme Conon de Béthune l'affirmait, dans la chanson *Ahi ! Amors, com dure departie*[348], la croisade est en effet aussi l'occasion d'acquérir biens, réputation et amour :

> Por li m'en vois sospirant en Surie,
> Car je ne doi faillir mon Creator.

[348] *Les Chansons de Conon de Béthune*, éd. Axel Wallensköld, Paris, H. Champion, 1921, pp. 6-7.

Ki li faura a cest besoig d'aïe,
Saiciés ke il li faura a grignor ;
Et saicent bien li grant et li menor
Ke la doit on faire chevallerie
Ou on conquiert Paradis et honor
Et pris et los et l'amor de s'amie.

En définitive, *Anseïs de Carthage* propose une image très contrastée du personnage féminin et de l'amour, oscillant entre célébration et condamnation ; comme dans l'intertexte troyen, la femme joue un rôle majeur dans l'interrogation que le texte propose des valeurs épiques.

VI. *Anseïs de Carthage* et le mythe troyen

Étudiant l'articulation de l'espace-temps troyen avec celui de la chanson de geste dans une vingtaine de chansons du cycle carolingien, Jean-Pierre Martin[349] a pu noter que, parmi celles-ci, *Anseïs de Carthage* et l'*Entrée d'Espagne* se détachaient par leur nombre élevé de références. De même, rejoignant la thématique du siège, essentielle dans *Anseïs de Carthage*, le *Siège de Barbastre* fait, quant à lui, allusion à une chanson de Troie[350]. Les chansons de geste plus tardives se distinguent ainsi par la place accordée à la matière troyenne : notre chanson, et notamment le ms. A, en fait un usage particulièrement important.

La première allusion apparaît au v. 569 au sujet du navire qui emmène Ysoré et Raimont vers Morinde : comme pour signaler les lointaines conséquences tragiques de ce premier voyage, ce navire est comparé à celui de Pâris, qui emmena Hélène à Troie, provoquant ainsi l'intervention des Grecs et le siège de la cité.

De même, au moment où Anseïs refuse les avances de Letise, Pâris est, de nouveau, évoqué par une périphrase : « *Biele, certes je nel feroie / Pour tout l'avoir c'ot fiex Priant de Troie* » (vv. 658-59). Non seulement la formule évoque les merveilles de l'Orient pour lesquelles Anseïs ne manquerait pas à sa parole, mais elle rappelle également le drame qui se joue, sur un mode inversé : alors que Pâris obtenait l'amour de la plus belle des mortelles au prix de la destruction de sa cité, Anseïs refuse cet amour au nom de l'honneur, avant d'être, lui aussi, assiégé.

Quelques vers plus loin, lorsque l'ambassade arrive à Morinde, le palais de Marsile n'est dépassé, selon le poète, que par celui de *Lucïon* (Lycaon, fils de Priam) :

Fors du palais ki fu a Lucïon,
Ki fu gastés a la destructïon
Dont Troie fu prinse par traïson. (vv. 893-895)

[349] Jean-Pierre Martin, « Les Références au mythe troyen », dans *Temps, mémoire, narration (Discours de l'épopée médiévale, II),* Paris, H. Champion, 2020, pp. 69-85.
[350] *Le Siège de Barbastre*, éd. cit., vv. 79-81, p. 89.

Propre au ms. A, cette leçon est concurrencée dans les autres manuscrits par la référence biblique à *Salemon*, incohérente avec les deux vers suivants. Le ms. A manifeste ainsi une connaissance assez précise du mythe troyen.

La plus développée des allusions au mythe troyen se trouve sur les voiles du navire de Marsile qui emmène Gaudisse en Espagne :

> Li single furent de soie a or batus.
> Portrais i est et Castor et Polus,
> Lor suer Elaine et rois Menelaüs.
> De Troie i est li cembiaus et li hus,
> Conment Ector fu mors et confondus
> Et Achillés et li rois Patroclus
> Et Antenor et li ber Troïlus,
> Conment de Troie fu li murs abatus,
> La cités arse et Ylïons fondus,
> Li biaus palais, jamais tels n'ert veüs,
> Et li chevals ens saciés par les murs,
> U li Grieu erent, ki bouterent les fus
> En la cité dont il erent confus. (vv. 1645-57)

Cette *ekphrasis* reprend chronologiquement le mythe en évoquant les jumeaux Castor et Pollux, les combats sous les murs de Troie, la mort d'Hector, la destruction de Troie permise par la ruse du cheval. Là encore, le ms. A insère plusieurs vers qui témoignent d'une bonne connaissance du mythe troyen et sans doute du *Roman de Troie*. Le v. 1651 ajoute, en effet, les noms d'Anténor et de Troïlus et la laisse s'achève sur une allusion au cheval construit par les Grecs qui contient les guerriers qui vont permettre la destruction de la cité. Le ms. A se distingue des autres en affirmant que les Grecs seront considérés comme coupables de cette destruction : ce manuscrit manifeste donc un parti-pris explicite en faveur des Troyens. L'allusion à Hélène et Ménélas, au moment où Gaudisse part pour l'Espagne, signale d'une certaine manière le détournement du mythe troyen pris comme modèle : à la différence de la grecque Hélène, Gaudisse sera assiégée avec son amant tout à fait volontairement puisqu'elle lui enjoindra de venir l'enlever.

Le motif de la *translatio militiae* est également l'occasion de tisser un lien avec le passé troyen. Alors qu'il s'apprête à affronter le Sarrasin Agolant, Raimont s'équipe non seulement du haubert de Baligant tué à Roncevaux mais aussi du heaume d'Achille, donné par Gaudisse :

> Puis lace un elme ki fu roi Peleon,
> Que li douna Achillés li felon.
> En son cief l'ot a la destruchïon,
> Quant il ocist Hector par traïson,
> Puis l'ot Ajax, ki fu fiex Telamon,
> Qui le garda mainte longe saison.
> Puis li embla un lerres, Malcïon,
> Qui le vendi le fort roi Danemon.
> Cil l'envoia le roi Marsilïon.
> Gaudisse l'ot, a la clere fachon,

Ki a Raimon l'envoia et fist don. (vv. 1392-1402)

Une nouvelle fois, le ms. A témoigne de sa connaissance du mythe en donnant la forme *Peleon*, remplacée ou déformée dans les autres manuscrits. En outre, certains manuscrits rompent la transmission « antique » du heaume en insérant un intermédiaire biblique : ce n'est plus par Ajax que passe le heaume mais par *Elie* (ms. C) ou par *David* (ms. β), père de Salomon. Dans le ms. A, la transmission du heaume définit donc clairement une continuité temporelle entre les Grecs et les Sarrasins. Il n'est pas non plus anodin qu'Achille soit qualifié de *felon* dans ce passage. En préfigurant ainsi la trahison de Gaudisse en faveur des Français, ce transfert souligne l'identification de ces derniers aux Troyens et de Gaudisse à Hélène.

Par la suite, un des combats sous les murs de Luiserne donne lieu à une comparaison avec ceux qui se déroulèrent sous les murs de Troie :

Puis la bataille la ou Hector mors fu,
Par devant Troies dont li mur sunt fendu,
Ne fu si fiere, ne tres le tans Artu. (vv. 4135-37)

Cette allusion revêt sans doute une dimension moins significative dans la mesure où le temps antique est associé au temps arthurien : ces deux univers de référence se conjuguent pour redoubler l'exemplarité du combat. Cependant, la rime ne motive pas l'apparition du nom d'Hector ni de Troie : tout en assimilant les Sarrasins aux Grecs, l'allusion à la mort du Troyen Hector soulignerait le caractère, à ce moment-là désespéré et dramatique, de la résistance des Français.

Lorsqu'Anseïs sort d'Estorges afin d'emmener Gaudisse à sa demande, le poète évoque, une nouvelle fois, *le siege de Troie* :

Ains mais ne fu, sachiés, nes une foie,
Si grans batalle puis le siege de Troie (vv. 6379-80)

Outre la nécessité de la rime, l'allusion signale évidemment le motif de l'enlèvement : il ne s'agit plus de la cause directe du siège mais d'une sorte de réparation, suite au projet de mariage contrecarré par Ysoré. Alors qu'Hélène était enlevée, avec plus ou moins son assentiment selon les versions, Gaudisse est l'instigatrice de son propre enlèvement. Ce rapt réhausse le prestige d'Anseïs, sans qu'il apparaisse comme responsable ou coupable d'une faute, contrairement à Pâris. Par la suite, Ysoré viendra sous les murs de la ville réclamer celle qui lui était promise, ce qui assimile une fois encore les Sarrasins aux Grecs.

Le mythe troyen apparaît une dernière fois dans la chanson, au moment où le drame s'apprête à s'infléchir. Raimont et Madien s'équipent sur une couverture sur laquelle la destruction de Troie est représentée : *Sor le blanc fu de vermel porfilee / Toute l'estore con Troie fu gastee*

(vv. 8480-81). D'une part, ce détail correspond, selon Jean-Pierre Martin, à un usage attesté chez les Grands de posséder des tapisseries représentant ce mythe et, d'autre part, la présence de cette couverture signale sans doute, au moment où Anseïs a enfin accepté d'appeler Charlemagne au secours, que la cité d'Anseïs ne connaîtra pas le sort de Troie. Une nouvelle fois, la référence troyenne est convoquée en contrepoint à ce qui se joue dans l'espace-temps carolingien.

En effet, à partir de ce point, le mythe troyen cesse de modéliser le destin des Français pour s'appliquer davantage à celui des Sarrasins : lorsque ces derniers seront acculés dans leur dernière place, le fils illégitime d'Anseïs et de Letise jouera le rôle du « cheval de Troie » en livrant par la ruse les clés de la ville aux Français. La différence majeure réside toutefois dans le fait que la prise de cette dernière ville n'est pas considérée comme une catastrophe et un crime alors que la prise de Troie s'apparentait à la destruction d'un modèle d'art et de courtoisie. C'est l'inverse dans cet épisode : tout en évoquant de loin la prise de Troie, cet épisode évacue tout à fait la portée criminelle de cette ruse, commise non plus au détriment d'une citée idéalisée pour sa courtoisie, mais au détriment des païens.

Outre ces références explicites à Troie, le ms. A compare Gaudisse à *Laivine de Laurente* (vv. 1673-74) : il est difficile de déterminer si cette allusion manifeste une connaissance directe du *Roman d'Eneas*, ou si elle provient d'une source intermédiaire comme le roman *Érec et Énide*[351]. Là aussi le parallèle entre les deux personnages s'avère significatif : de même que Lavine devait épouser Turnus, Gaudisse était destinée à Ysoré. Toutes les deux portent leur choix sur un autre : la première sur le troyen Énée et la seconde sur Anseïs. De l'union de Lavine et Énée naîtra un lignage né d'un sang autochtone et d'un sang étranger, qui bâtira la cité de Rome destinée à régner sur le monde. En reproduisant en partie ce schéma – la conquête d'une femme autochtone qui donne naissance à une dynastie royale –, la chanson envisagerait-elle le même destin pour Gaudisse et Anseïs, transposé en Espagne ?

Dans toutes ces allusions, le monde troyen constitue un univers de référence, au même titre que celui de la Bible : la dimension chronologique s'efface au profit de la valeur exemplaire du mythe, de ses hauts faits et de ses personnages. Non seulement le mythe troyen constitue un

[351] Ce vers est quasiment identique au v. 5883 d'*Érec et Énide : C'onques Lavine de Laurente*. La seconde occurrence de ce nom (v. 5338) s'insère dans la description du voyage d'Énée, gravé sur une selle (Chrétien de Troyes, *Érec et Énide*, éd. Jean-Marie Fritz, Paris, Le Livre de Poche (Lettres gothiques), 1992, p. 448). *Anseïs de Carthage* semble faire allusion à un autre vers d'*Érec et Énide* : N*on de puciele ot Gaudisse passé* (v. 6916). Ce vers manque dans les mss BD et le ms. C est le plus proche du texte de Chrétien de Troyes : *Ot perdu le non de pucele / Au matin fu dame novele* (*Érec et Énide*, éd. citée, vv. 2103-4). *Athis et Prophilias* comporte également une formule similaire à celle présente dans *Érec et Énide : Cele nuit jut o la pucele / Au matin fu dame novele* (*Li Romanz d'Athis et Prophilias*, éd. Alfons Hilka, Halle, M. Niemeyer (Dresden, Gesellschaft für Romanische Literatur, b. 40), 1916, vv. 20715-16, p. 424). Ce passage est toutefois absent du ms. BnF fr. 793.

étalon de la valeur guerrière, de la beauté et de la richesse, mais il semble aussi modéliser surtout l'action de la chanson : le siège causé par une femme évoque bien évidemment le mythe troyen et semble le redoubler dans un jeu incessant de miroir, d'opposition et de déformation[352]. Les allusions interviennent dans l'intrigue aux moments cruciaux comme pour signaler le jeu de convergences et de divergences entre les deux espaces-temps, pour le plaisir des auditeurs et des connaisseurs.

La chanson semble ainsi proposer une version du mythe troyen s'achevant par la victoire de l'assiégé, par une revanche sur les Grecs d'hier et d'aujourd'hui, par le Salut de la Chrétienté et une transmission pérenne du pouvoir[353].

VII. Religion et esprit laïc : une chanson de croisade ?

Dans une chanson aussi fortement liée au pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, la religion constitue bien évidemment un arrière-plan fondamental : cependant, celui-ci ne se limite pas à un discours apologétique sur la Chrétienté.

Certes, la chanson inscrit une partie de l'intrigue sur le chemin de Saint-Jacques : comme l'a souligné la critique, le poète évoque des toponymes présents dans le *Guide du pèlerin*[354], notamment dans le Léon et la Castille, et semble même avoir parfois une connaissance de première main de la topographie des lieux ainsi que des noms qu'il évoque[355] : mais, au fond, le poète manifeste surtout une attitude « paradoxale […] vis-à-vis de la représentation de la péninsule ibérique »[356].

La chanson évoque explicitement le chemin à trois reprises : lors de la retraite d'Anseïs vers l'Ouest, lors de la mission des deux espions sarrasins déguisés en pèlerins[357] et lors du retour de Charlemagne pour secourir Anseïs. Joseph Bédier a noté la précision topographique des descriptions de certains lieux, notamment pour *Raveniel* (v. 4750, Rabanal del camino),

---

352 Dans *Athis et Prophilias*, Bilas de Bile vient participer au siège d'Athènes pour reprendre Gaïte qui lui était promise. Ce schéma est là aussi proche à la fois du *Roman de Troie* et d'*Anseïs de Carthage*.

353 Soulignons qu'à l'époque de production de la chanson, la légende des origines troyennes des Rois de France trouve un regain d'intérêt à la cour de Philippe Auguste (John Baldwin, *Philippe Auguste et son gouvernement*, Paris, Fayard, 1991, pp. 469-471). Voir également : Dominique Boutet, *Formes littéraires et conscience historique aux origines de la littérature française 1100-1250*, *op. cit.*, p. 56.

354 *Le Guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle*, éd. Jeanne Vielliard, 5e édition, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 2004.

355 Jacques Horrent, « La Péninsule ibérique et le chemin de Saint-Jacques dans la chanson *d'Anseïs de Carthage* », dans *La Chanson de geste et le mythe carolingien : Mélanges René Louis*, Saint-Père-sous-Vézelay, 1982, t. II, pp. 1133-1150, pp. 1137-1140.

356 *Ibid.*, p. 1134.

357 Christian E. Roth, « Vrais et faux pèlerins sur les routes des chansons de geste », dans *La Chanson de geste et le mythe carolingien : Mélanges René Louis*, Saint-Père-sous-Vézelay, 1982, t. 2, pp. 1087-1103. *Anseïs de Carthage* ne fait pas partie des textes exploités.

La Maiselle (v. 7696, Mansilla de las Mulas) et *Furniaus* (v. 9588, Hornillos del Camino). Comme le remarque Jacques Horrent, cette précision tranche singulièrement avec la fantaisie dont peut faire preuve le poète au sujet de lieux pourtant autrement plus importants dans la chanson[358]. *Conimbre* en est l'exemple emblématique : la ville d'Ysoré est située sur la côte Sud de l'Espagne face à Morinde, la ville sarrasine dont elle n'est séparée que par quelques jours de navigation, alors que son nom dérive de Coïmbre, au Portugal. Joseph Bédier en a conclu que ce chemin était « le personnage principal »[359] de la chanson, soutenant ainsi sa thèse selon laquelle « au commencement était la route »[360].

Non seulement ces allusions peuvent attester d'une connaissance personnelle de ce chemin chez le poète, mais elles peuvent également trouver des échos chez le public : pour un auditeur qui n'a jamais pris le chemin comme pour celui qui l'a arpenté, ces allusions confèrent à la chanson une authenticité certaine.

Dans le cas de *Forniaus*, la chanson propose une identification et une explication étymologique du toponyme, dont le pèlerin peut témoigner. L'armée de Charlemagne se portant au secours d'Anseïs s'arrête à quatre lieues de Castesoris, au bord d'un ruisseau :

> Par l'ost alerent les forniaus atornant,
> A lor pain quire les vont bien estorant (vv. 9583-84).

Depuis ce temps, une ville y a été bâtie et *Forniaus l'apielent pelerin trespassant* (v. 9588). Le toponyme se justifie par une attraction homonymique très prosaïque. Pour *Luiserne*, le poète convoque les connaissances du public (puisque la ville apparaît dans d'autres chansons) et des pèlerins peuvent voir de leurs propres yeux les ruines de la dernière ville tenue par les Sarrasins :

> Par le proiere Carlon, c'est verités,
> Fondi Luserne, tous est li lius gastés.
> Encor le voient li pelerin assés,
> Qui a saint Jake ont les cemins antés. (vv. 11247-50)

Dernière étape avant d'arriver à Saint-Jacques de Compostelle, ce lieu manifeste une dernière fois l'élection de l'empereur dont la seule prière, face contre sol, suffit à détruire les murs de la ville. Luiserne rejoint ainsi les nombreuses villes qui refusent de se convertir et qui sont détruites

[358] Jacques Horrent, « La Péninsule ibérique et le chemin de Saint-Jacques dans la chanson *d'Anseïs de Carthage* », art. cité, p. 1144.
[359] Joseph Bédier, *Les Légendes épiques*, *op. cit.*, t. 3, p. 144.
[360] Joseph Bédier, *op. cit.*, t. 3, p. 367.

par Dieu dans l'Ancien Testament. La posture de Charlemagne ne manque pas d'évoquer certains passages de la Bible[361] : *A tiere s'est li rois en crois mollés* (v. 11227).

De même, l'importante interpolation du ms. A, qui met en scène deux Sarrasins déguisés en pèlerins, pouvait être aussi destinée à un public de pèlerins. Envoyés par Marsile, Fabur et Matifier en arborent, en effet, tous les attributs :

> Cascuns ot cape, ses capiaus fu feutrés,
> Escerpe et paumes, s'orent bordons ferés, (vv. 8022-23)

Ainsi grimés, ils se présentent à la cour de Charlemagne et font le récit de leurs pèlerinages successifs : après Jérusalem, ils sont allés à Rome devant le Pape *un mardi en fevrier* (v. 8094) ; ce dernier les a confessés et envoyés à Saint-Jacques. Ce mardi correspond au Mardi Gras qui clôture le Carnaval : ce détail ne devait pas manquer de frapper l'auditoire, voire de l'amuser.

À côté de cette célébration du pèlerinage destinée à un public laïc, la chanson propose également sur le clergé un regard qui est loin d'être flatteur. La chanson représente, en effet, un débat sur les fonctions de chevalier et de clerc, à travers les personnages d'Englebert et Raimont. Cet épisode rappelle le thème classique du débat du clerc et du chevalier, en particulier dans le domaine amoureux[362] mais l'objet du débat est ici tout autre : alors que ses deux compagnons, Madien et Raimont, se sont élancés contre les païens, Englebert avoue craindre pour sa vie et considère que la chevalerie, qui, elle, ne craint pas la souffrance, est d'origine diabolique :

> […] « Par le cors saint Espir,
> Je me puis molt, saciés, pour fol tenir
> Qui m'entremet de tel gent porsivir,
> Qui ne redoutent tant ne quant le morir.
> Millor mestier a molt en Dieu servir,
> Son sautier lire et tout soëf dormir.
> Malfés les fait chevaliers devenir,
> Pour tant de cols endurer et soufrir. » (vv. 8627-34)

Après le combat, les deux barons retrouvent, en effet, le clerc presque évanoui de peur. Lors du combat suivant, les deux barons l'envoient, tremblant, sur une hauteur pour assister au combat : Englebert est bien loin du modèle de l'archevêque-guerrier qu'incarnait Turpin. Toutefois, ce spectacle corrige aussitôt sa vision des clercs et des chevaliers, et surtout de leur place respective dans la société :

> […] « Or vois bien percevant

[361] Cette attitude bien attestée dans l'Ancien et le Nouveau Testament est celle du lépreux qui tombe face contre terre devant le Christ pour lui demander d'être guéri (*Luc*, 5, 12-16), celle du Christ lui-même priant à Gethsémani (*Marc*, 14, 34-35 et *Matthieu*, 26, 39) et celle des Anges devant le trône avant l'ouverture du septième sceau (*Apocalypse*, 7, 11-12). Cette posture, face contre terre, les bras en croix, est pratiquée lors de l'ordination des prêtres, afin de rappeler celle du Christ à Gethsémani et de signifier le don de soi et la conscience de sa propre fragilité.

[362] Edmond Faral, « Les débats du clerc et du chevalier dans la littérature des XII^e^ et XIII^e^ siècles », *Romania*, t. 41, n°124, 1912, pp. 473-517.

Que clerc et prestre ont l'avoir pour noiant,
Car cascun jor lor vient il en cantant.
Mais li proudome, li chevalier vallant,
Qui sainte Glise et le foit vont gardant,
L'acatent [chier], la paine vont sofrant,
En grant peril se vont sovent metant. » (vv. 8739-45)

Englebert reconnaît, d'une part, le mérite et le rôle des chevaliers et, d'autre part, les privilèges immérités des clercs qui disposent des biens au seul prix de leurs chants. Le seul clerc de l'œuvre devient ainsi porteur d'un discours contestant les privilèges cléricaux. Une fois le combat achevé, il s'empresse de tenir aux deux barons un discours développant ces arguments :

[…] Or puis jou bien prover
C'on doit molt bien chevaliers honorer,
Car maint traval lor convient endurer
Pour la loi Dieu haucier et alever.
Nous, prestre et clerc, qui servons de canter,
Qui nous penons del avoir amasser,
Deveriens molt les chevaliers amer,
Soventes fois le nostre presenter,
Les biaus avoirs et les cevals donner.
Mais cest afaire veés mais reculer,
Car prestre et clerc font l'avoir enfremer :
Proudom n'en puet në avoir në user.
Mais l'apostole otroit Dex tel penser
Quë il lor face lor rentes recoper,
Chevaliers povres les face abandoner.
Mais ma proiiere ne puet pas avierer,
Car Rome pense adiés del agraper.
Chevalerie ne sai mais u trover.
Honor, largece, voi toute decliner
Et avarisse voi croistre et amonter.
N'est pas oïs li hom qui vielt rover ;
Nus menestreus, tant sace bien parler,
Puet mais a paines en haute cort entrer.
De cest afaire lairai le sermoner. » (vv. 8806-29)

Englebert reconnaît le rôle de la chevalerie dans la défense de l'Église et procède à une critique de « l'avarice » de cette institution – Rome est explicitement nommée –, qui amasse les biens sans les redistribuer aux méritants. Cette critique vise sans doute sans la nommer la simonie, dont la dénonciation était topique[363]. Ce discours conteste en effet cette accumulation et prône un nouveau mode de circulation de la richesse. Le rapprochement de l'avarice et de la convoitise semble, à l'époque, également topique : placée à côté de *Convoitise*, *Avarice* apparaissait sur le mur clôturant le jardin d'Amour dans le *Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris[364]. Son portrait

[363] Dans le prologue d'*Athis et Prophilias*, la simonie est en effet dénoncée alors que c'est la Rome antique qui est évoquée : *Encore dure la felenie, la malvestiez, la symonie / Qui ja mes de Rome n'istra, / Tant con li murs entor durra* (*Li Romanz d'Athis et Prophilias*, éd. citée, b. 29, vv. 129-132, p. 5).
[364] Guillaume de Lorris et Jean de Meun, *Le Roman de la Rose*, éd. Armand Strubel, Paris, Le Livre de Poche (Lettres gothiques), 1992, pp. 50-53.

insistait sur son visage émacié par la faim et sur l'état piteux de son manteau, alors qu'elle tient dans sa main une bourse.

Alors qu'il existe dans l'Église un équivalent de la largesse – la Charité –, le poète ne la mentionne pas et semble reprocher à l'Église de ne pas pratiquer la vertu de « Largesse »[365] normalement réservée à la noblesse et promue par la morale courtoise[366].

Quant aux chevaliers, qualifiés de *povres*, ils semblent touchés par une paupérisation généralisée que le poète déplore explicitement. Ce discours présente la morale du don/contre-don – qui tout en conservant « sa justification morale dans le cadre de la fonction guerrière »[367] – comme une logique qui n'a plus uniquement cours à l'intérieur de la classe aristocratique mais aussi désormais dans le cadre des relations entre la classe chevaleresque et le clergé. Ce type de discours devait trouver un écho favorable dans le public chevaleresque et laïc, confronté à de nouvelles réalités économiques et auquel la chanson était destinée.

Rappelant la tripartition de la société féodale, la chanson rapproche le statut du clerc de celui des *laboratores* : les *oratores* sont en effet associés aux femmes et aux serviteurs, qui attendent, sans combattre, l'armée de secours de Charlemagne :

> Fames ki servent de keudre et de tallier,
> De ciés laver et de dras rescinchier,
> Et clerc et prestre, garçon et escuier
> Sont demoré pour le harnois gaitier.
> Li empereres, qui France a a ballier,
> Fait ses batalles deviser et rengier. (vv. 9986-91)

L'incapacité à combattre de ces *inermes* vient confirmer le discours d'Englebert qui justifiait l'existence d'une classe combattante, celle des chevaliers. Dans le *Lancelot en prose*, Ninième explique à Lancelot : *Chevaliers ne doit por paor de mort nule chose faire c'on l'en puisse honte connoistre ne aperchevoir, ains doit plus douter honteuse cose que mort a souffrir. Chevaliers fu establis outreement por Sainte Eglize garandir*[368].

En définitive, loin d'être pleinement négatif, le personnage d'Englebert semble s'inscrire toutefois dans la représentation peu flatteuse des clercs qui s'amplifiera dans les chansons de geste tardives[369].

---

365 La chanson insiste sur la fonction sociale de la largesse pratiquée par Charlemagne : *Quar il set bien par largement doner / Puet on amis conquerre et acater.* (vv. 9369-70).

366 Marie-Madeleine Castellani, « Libéral, libéralisme, libéralité, une question de sémantique », dans Éléonore Le Jallé et Fiona McIntosh-Varjabédian (éds), *Libéral, libéralité, libéralisme : histoire et enjeux philosophiques, culturels et littéraires*, Paris, H. Champion, 2018, pp. 81-97, p. 88.

367 *Ibid.*, p. 94.

368 *Lancelot – Roman en prose du XIII^e siècle*, éd. Alexandre Micha, Paris-Genève, Droz, t. VII, 1980, p. 250.

369 Claude Roussel, « Le clerc obscur, Rôle et représentation du clerc dans les chansons de geste tardives », dans Philippe Haugeard et Bernard Ribémont (éds), *Chansons de geste et savoirs savants. Convergences et interférences*, Paris, Classiques Garnier, 2016, pp. 113-129.

Enfin, la scène reprise du *Pseudo-Turpin* offre également une critique des ordres monastiques (vv. 11299-11427) : comme le souligne Dominique Boutet[370], l'ordre de Cluny semble visé par ce portrait des moines noirs et *riulés* (v. 11418), décrits comme *de craisse garni et bousouflé* (v. 11404), alors que ceux vêtus de gris, les convers, sont *magre* et *descarné* selon le vers suivant[371]. Là encore le poète semble pointer du doigt les entorses au message évangélique : l'enrichissement de l'ordre au XII^e^ siècle semble avoir éloigné les moines du vœu de pauvreté et de la Charité due à leurs frères.

Finalement, tout en restant animée par l'esprit de croisade et de *Reconquista*, cette chanson fait écho aux préoccupations sociales d'un monde laïc qui n'hésite pas à critiquer le clergé.

VIII. L'espace et la temporalité

1. Le temps

La dernière partie de la chanson propose non seulement un itinéraire de pèlerinage mais aussi un calendrier : le trajet des envoyés d'Anseïs et celui de Charlemagne sont, en effet, ponctués de références à des fêtes religieuses, alors que la chanson manifestait jusqu'alors peu d'intérêt pour le temps (si ce n'était pour lui conférer une valeur expressive[372]). La route du pèlerinage superpose ainsi temps et espace, qui tous deux se font simultanément plus précis et se chargent d'une portée symbolique.

Tout d'abord, les envoyés d'Anseïs arrivent à Nantes pour demander à Gondrebues de secourir leur seigneur *un mardi devant Paske florie* (v. 8919), soit quelques jours avant le Dimanche des Rameaux. Devant son refus, ils poursuivent jusqu'à Paris. Conformément à sa parole donnée, Charlemagne accepte de se porter au secours du roi et ses troupes se réunissent à Paris *un dïemence après l'Ascensïon* (v. 9297).

Le ms. B présente, en revanche, une leçon différente (*Rouvison*) qui se réfère aux Rogations (les trois jours précédant le jeudi de l'Ascension). Ces trois journées donnent lieu à des rites de purification et de fertilité. L'armée de secours arrive à Poitiers un samedi (v. 9426), sans plus de précision, et atteint Castesoris le *jor de fieste saint Martin le boillant* (v. 9577), soit le 4 juillet. Cette

370 Dominique Boutet, *Charlemagne et Arthur ou le roi imaginaire*, *op. cit.*, p. 179, note 1.

371 Ces détails manquent dans les mss B et C et ne se trouvent pas non plus dans le *Pseudo-Turpin*.

372 L'écoulement du temps est, en effet, « exploité comme une donnée expressive, qualitative, non comme une structure de l'action. » (Jean-Pierre Martin, « Le temps vécu », dans *Temps, mémoire, narration (Discours de l'épopée médiévale, II),* Paris, H. Champion, 2020, pp. 183-219, p. 187). Aussi, comme le constate ce critique, cette chanson fournit plusieurs exemples d'« incohérences » chronologiques : les fils d'Anseïs atteignent l'âge de douze ans avant la fin d'un siège de sept ans. Apercevant la flotte sarrasine à Conimbre, un guetteur a le temps d'avertir Anseïs à Morligane et celui-ci a le temps de faire le chemin inverse avec toute son armée avant que les Sarrasins ne débarquent.

date correspond à l'anniversaire de l'ordination épiscopale de saint Martin et à celui de la dédicace de la basilique Saint-Martin de Tours (470). Outre la résonance avec Tours et la *via Turonensis*, cette date se situe également quelques jours après le solstice de la Saint-Jean, point de bascule à partir duquel la roue du soleil tourne de nouveau. Selon Philippe Walter, la roue de feu des mythes païens rejoint au Moyen Âge la Roue de la Fortune, « image des vanités du monde ou de la fragilité de la condition humaine »[373] : le retour de l'armée de secours et la fin du règne de Charlemagne – qui sait que ce sera sa dernière expédition – coïncide de manière significative avec le moment de l'année où la course du soleil, une fois passé son point culminant, amorce son déclin.

Les dates se concentrent ainsi sur la période du printemps, entre le temps du « passage »[374] que constitue Pâques et le 4 juillet. La Pâque juive commémorait la traversée miraculeuse de la Mer Rouge par les Hébreux, signe de l'élection de ce peuple : la traversée de la Gironde par Charlemagne reproduit cet épisode biblique en permettant le salut d'Anseïs et de la Chrétienté. Cet événement répond significativement à la menace d'Ysoré promettant à Anseïs qu'il paierait sa trahison avant *l'entrant de Pascor* (v. 1875).

Correspondant au retour du printemps, ce trajet se conclut par le retour miraculeux de la vigueur de Charlemagne :

> Li rois se sent vertueus et legier,
> Il s'estent si qu'il fait croistre et brisier
> Les flans del car et les arçons brisier. (vv. 9966-68)

Si, après la mention du 4 juillet, la chanson cesse ensuite d'évoquer des dates précises, on peut cependant imaginer que la reconquête de l'Espagne se déroule tout au long du mois de juillet et que, arrivant assez rapidement, comme le rythme de la chanson semble le laisser entendre, la fin de la chanson coïnciderait avec la fête de Saint-Jacques, célébrée le 25 juillet.

2. Espace réel et espace fictionnel

L'espace évoqué par la chanson ne se limite pas à une Espagne en grande partie de fantaisie. La chanson offre le paradoxe de n'évoquer que très rarement le toponyme du titre, Carthagène en Espagne : le nom *Anseïs de Cartage* n'apparaît que trois fois (v. 596, 1176 et 9143). Trois autres occurrences, à la rime également, s'ajoutent à cette courte liste : *rois d'Espaigne et de Cartage* (v. 105), *l'elme de Cartage* (v. 5303) et une mention propre au ms. A : *N'ot plus bel prince entre ci et Cartage* (v. 1173). En elle-même, la ville n'apparaît jamais et ne joue aucun rôle dans cette

[373] Philippe Walter, *Mythologie chrétienne – Fêtes, rites et mythes du Moyen Âge*, Paris, Imago, 2e édition, 2005, p. 160.
[374] Philippe Walter, *op. cit.,* p. 107.

chanson. Elle ne devait cependant pas manquer de rappeler aux auditeurs et aux lecteurs médiévaux, avec une certaine confusion, la Carthage de Didon et d'Énée[375]. De plus, l'occurrence du v. 105 désigne les espaces ayant été sous l'autorité de l'exarchat byzantin de Carthage (du Nord de l'Afrique), qui occupa, de 591 à 698, le Sud de l'Espagne et le Nord de l'Afrique, avant d'être emporté par la conquête arabe. Jacques Horrent propose une interprétation prenant en compte le contexte contemporain :

> En donnant à Anseïs la souveraineté sur l'*Espaigne* et *Cartage*, il aurait voulu signifier que le jeune souverain régnait sur la totalité de la péninsule, non seulement sur le Nord et le Centre qui étaient déjà chrétiens à l'époque où fut composée la chanson, mais aussi sur les lointaines contrées du Sud, où se dresse la *Cartago* espagnole, Carthagena, que les Sarrasins ont tenue sous leur domination jusqu'en 1242.[376]

Comme nous l'avons déjà vu, seul le chemin de Saint-Jacques est assez bien connu et le reste de l'Espagne ne le semble que de manière très générale et convenue : *Aragon, Galisse, Navare, Aumarie* et *Toulete*. Le chemin de Compostelle, dans sa partie espagnole, fournit la majorité des toponymes espagnols : *Castesoris* (Castrojeriz), *Forniaus* (Hornillos del Camino), *Lÿon* (Léon), *Panpelune, Saint Fagon* (Sahagún) et *Saint Jaque*. Quelques autres toponymes proviennent des chansons de geste, et notamment de la *Chanson de Roland* : *Bile, Conimbre* (de Coïmbra, au Portugal), *Luiserne* et *Marbroie*.

L'Afrique, quant à elle, apparaît comme une *terra incognita* de fantaisie de laquelle Marsile tire d'inépuisables renforts : *Morinde* est le seul nom de ville donné. Il est notable que ses émirs ne portent jamais de noms évoquant l'Afrique mais plutôt l'Est du bassin méditerranéen, à de rares exceptions : *Barbarie, Nubie* et *Amoravis*. De même, une hypothèse[377] localiserait l'origine des *Acoparts* en Éthiopie et le nom d'*Agolant* proviendrait du nom de la dynastie des Aghlabides[378] de Kairouan, qui régnèrent sur l'Efriqiya.

En comparaison, la Terre Sainte occupe une place plus conséquente ; la chanson donne les noms suivants : *Abilant, Arcage, Belinas, Cafarnaon/Capharnaon, Damas, Galilee, Mont Gibiel, Val de Josaphas* (lieu du retour du Christ et de la résurrection des morts), *Jerusalem, Mirabel (?), Montir (?), Sire / Surie* et *Tir*. Deux païens portent un titre évoquant le Proche-Orient : *Salimans de Barin* et l'*Amirans del Coine*. Comme dans de nombreuses autres chansons, on retrouve plusieurs noms

375 André Moisan constate dans son *Répertoire* que les éditeurs tranchent rarement entre l'une ou l'autre ville [Moisan, t. 1, p. 1125].
376 Jacques Horrent, « La Péninsule ibérique et le chemin de Saint-Jacques dans la chanson *d'Anseïs de Carthage* », art. cité, p. 1142.
377 Paul Bancourt, *Les Musulmans dans les chansons de geste du cycle du roi*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1982, p. 22.
378 Paul Bancourt, *op. cit.*, p. 43.

de personnages dérivés, selon Paul Bancourt[379], des noms de chefs musulmans célèbres lors des croisades : *Corbaron* (Kerbogha), *Rodoans* (Ridwan), *Safadin* (Saif ad-Din, fils de Zengi), *Salimans* (Sulayman), *Sanguin* (Zengi le sanglant) et *Sansadone* (Shams al-Dawla).

Enfin, la Grèce et les Balkans occupent une place notable dans le ms. A : celle-ci est restée inaperçue à cause des choix éditoriaux du premier éditeur. L'*Espir* apparaît, en effet, deux fois dans ce manuscrit mais, l'occurrence du v. 6479 étant rejetée en variante[380] et celle du v. 8595 absente de l'apparat critique[381], le *Répertoire* d'André Moisan[382] ne connaît qu'une occurrence de ce toponyme, dans *Florence de Rome*. La chanson mentionne le port de *Duras* (Durrës, en Albanie) et évoque les Coumans et les Petchenègues, peuples en contact avec les Byzantins et l'Empire latin de Constantinople. Anseïs combat la *gent conmaine*, deux rois sarrasins portent le nom de *Comains* et de *Pincenart* (désignant selon André Moisan le pays des Petchenègues) et le ms. A mentionne un cheval de *Conmine*. Les autres manuscrits évoquent la Grèce franque du XIII[e] siècle : *Huon de la Mouree* dans le ms. E (v. 6751), *Gualter de Carentane* (v. 2619) dans le ms. C, *Athenois* (v. 3091) dans le ms. t. Tous ces toponymes relativement rares, associés aux références à l'Antiquité grecque, témoignent des échos que pouvait trouver la Grèce contemporaine jusque dans une œuvre pourtant nullement orientée vers cette région.

La France que dessine la chanson est assez logiquement centrée sur la Picardie : la chanson cite, en effet, les noms des régions suivantes : *Ponti, Tierasse, Vermandois, Belvoisine/Biausvoisins, Soisognois, Laonois, Artois, Boulenois*. Quelques villes sont également citées : *Laon, Saint Richier, Ginois, Wissant*. Deux personnages semblent reliés à cette région : *Tigier de Sarmois* 4496 (pour Sarnois, près de Beauvais, ou pour Sermoise, près de Soissons ?) et *Gautier de Gerberoie* 6359 (Gerberoy, près de Beauvais). La Champagne et la Meuse sont représentées par *Lengres, Rains, Troies, Bar* et *Valcolor* (sans doute Vaucouleurs, plutôt qu'un toponyme fantaisiste comme le sont *Valcrenue* et *Valnue*). Le domaine royal capétien est représenté par *Paris*, *Monmartre*, *Saint Denis* et *Estanpois*.

Parallèlement à la partie espagnole du chemin de Saint-Jacques, la partie française fournit quelques toponymes : *Belin, Blaives, Bordiaus, Cartres* et *Saint Martin de Tours*[383].

379 Paul Bancourt, *op. cit.,* pp. 40-44.
380 [Alton, p. 238].
381 [Alton, p. 313].
382 [Moisan, t. 1, p. 1140].
383 Dans la chanson *Gui de Bourgogne*, la plupart de ces toponymes apparaissent dans le chemin emprunté par les jeunes rejoignant leurs aînés : Bordeaux, Gironde, Belin, Landes, Dax, Gascogne (*Gui de Bourgogne – Chanson de geste du XIII[e] siècle*, éd. Françoise E. Denis et William W. Kibler, Paris, H. Champion, 2019, p. 39).

IX. L'époque, le lieu et l'esprit : localisation de l'œuvre et du ms. A

À partir de plusieurs allusions littéraires présentes dans la chanson, Jean Subrenat[384] conclut que celle-ci aurait été composée entre 1230 et 1250. Le personnage d'Anseïs de Carthage est en effet mentionné au début de la chanson d'*Aymeri de Narbonne*, dont deux manuscrits sont datés du milieu du XIII[e] siècle. Selon lui, ce écho ne fait pas de doute : cet Anseïs de Carthage se trouve dans une situation proche de celle de notre personnage. La chanson était donc assez connue après 1250. Ensuite, le poète de notre chanson connaît *Gui de Bourgogne*[385], chanson composée après 1211 et avant 1230-1234 et il fait également allusion au personnage de *Gaidon*, présent dans la chanson *Gaydon*, datée de 1230-1234.

Enfin, d'autres données du texte permettent de conforter l'hypothèse de datation de Jean Subrenat. La chanson semble se référer au *Roman de la Rose* aux v. 7126-7131 lorsque sont associés le miroir et la béquille. L'œuvre de Guillaume de Lorris date quant à elle des années 1230-1235. Plus hypothétiquement, la chanson mentionne dans les mss A, B et E (considérés comme les manuscrits les plus fidèles) un *Gautier de Braine* (v. 2619), nom porté par plusieurs comtes champenois dont Gautier IV de Brienne, dit le Grand, évoqué par Joinville[386]. Celui-ci mourut en captivité en 1244, après avoir été défait à la bataille de La Forbie (octobre 1244). Si la chanson se réfère bien à ce célèbre croisé, cela signifierait que sa composition daterait de la toute fin de l'intervalle communément admis.

Dans un article étudiant les manuscrits du *Roman d'Athis et Prophilias*, Richard et Mary Rouse ont montré que la diffusion de cette œuvre s'inscrivait dans le contexte des croisades et exprimait les intérêts des grandes familles du Nord-Est de la France : « *While north French and Flemish nobles were becoming princes of large fiefs in Byzantium, an interest in Greece spread throught their families and friends back home in and around northern France* »[387]. Ayant sans doute été présent dans l'entourage de l'évêque de Cambrai Guillaume d'Avesnes, issu de la maison régnant sur le comté de Hainaut après des années de querelles familiales[388], le manuscrit A se distingue des autres par des références à la Grèce, antique et contemporaine. Il manifeste de même une meilleure connaissance du mythe troyen que les autres manuscrits et se réfère à l'Épire[389]. Par ailleurs, il

384 Jean Subrenat, « De la date d'*Anséïs de Carthage »,* art. cit., pp. 821-825 et *Gaydon – Chanson de geste du XIII[e] siècle*, éd. Jean Subrenat, Louvain-Paris, Peeters, 2007, pp. 16-18.
385 *Gui de Bourgogne*, éd. citée, p. 46.
386 Joinville, *Vie de saint Louis*, éd. Jacques Monfrin, Paris, Classiques Garnier, 2010, §466, p. 231.
387 Richard et Mary Rouse, « The Crusade as Context : the Manuscripts of *Athis et Prophilias* », art. cité, p. 53.
388 Sur cette querelle entre les d'Avesnes et les Dampierre : Henri Platelle et Denis Clauzel, *Des Principautés à l'Empire de Charles Quint (900-1519)*, dans Alain Lottin (dir.), *Histoire des provinces françaises du Nord*, t. II, Dunkerque, Westhoek Éditions – Éditions des Beffrois, 1989, pp. 104-106.
389 Julien Florent, « Du Nord de la France à la Grèce, *Anseïs de Carthage* dans le B.N. fr 793 », communication au congrès international de l'association Rencesvals de Lille, juillet 2022.

laisse entrevoir un certain ressentiment envers la Flandre, à une époque où le Nord de la France est en proie à la querelle entre les Dampierre et les d'Avesnes et à la « poussée française » aussi bien en Flandre que dans le Hainaut[390].

Ajoutons que Guillaume d'Avesnes semble avoir été le destinataire d'un manuscrit contenant le cycle de Guillaume d'Orange : le Boulogne-sur-Mer, BM, n°192 daté selon le colophon de 1295 (soit un an avant sa mort). Selon Alison Stones[391], ce manuscrit fut commandé pour Guillaume par les moines de l'abbaye du Saint-Sépulcre de Cambrai qui connaissaient son intérêt pour les chansons de geste. Son testament demandait à ce qu'un *livre de geste* soit rendu à cette abbaye mais une annotation au dernier feuillet montre qu'il a appartenu ensuite à l'abbé de Saint-Bertin (Saint-Omer).

Le manuscrit de Boulogne se distingue par la présence du *Moniage Rainouart* et des deux versions du *Moniage Guillaume* et s'achève par la chanson *Folque de Candie*. L'accent mis sur le motif du *moniage* peut d'une part souligner l'origine monacale du manuscrit et suggérer d'autre part une volonté de présenter la retraite religieuse comme une fin digne d'un chevalier. Keith Busby considère ce manuscrit comme un cas « exemplaire du brassage fécond entre les cultures curiale et cléricale »[392].

Le copiste du manuscrit A, travaillant avec une version des *Narbonnais* sous yeux, aurait-il lui aussi cherché à plaire à son commanditaire dont il connaissait le goût pour le cycle de Guillaume ? On pourrait alors voir dans l'interpolation de l'épisode tiré des *Narbonnais* (absent du manuscrit précédemment mentionné) un indice supplémentaire que Guillaume d'Avesnes était le commanditaire de notre manuscrit. L'esprit en vérité peu religieux d'une chanson qui mêle épique et romanesque comme l'est *Anseïs de Carthage* ne s'oppose pas à sa possession par un évêque dont l'origine aristocratique avait modelé ses goûts littéraires bien avant sa nomination épiscopale.

D'un point de vue stylistique, Alison Stones[393] considère que notre manuscrit a des liens avec la production arrageoise et non avec celle de Cambrai : l'illustration au f°156r de notre ms. A qui représente un camp militaire constitué de tentes se retrouve également dans des manuscrits produits à Thérouanne. Stylistiquement, notre manuscrit semble donc avoir été produit dans cette zone frontalière entre le comté d'Artois et celui de Flandre, avant sans doute de se retrouver dans la famille d'Avesnes.

---

390 Henri Platelle et Denis Clauzel, *Des Principautés à l'Empire de Charles Quint (900-1519)*, t. II, *op. cit.*, pp. 106-114.
391 Alison Stones, « La production de manuscrits littéraires aux environs de 1300 : les mécènes et les liens stylistiques entre leurs peintres entre Cambrai et Saint-Omer », dans Hélène Bellon-Méguelle et *alii* (éds), *La Moisson des lettres : l'Invention littéraire autour de 1300*, Turnhout, Brepols, 2011, pp. 81-104, pp. 81-86 et *Gothic Manuscripts, 1260-1320*, London/Turnhout, Harvey Miller/Brepols, 2013, Part I, vol. 2, pp. 548-549.
392 Keith Busby, *Codex et Contexte*, *op. cit.*, p. 664.
393 Alison Stones, *Gothic Manuscripts, 1260-1320*, *op. cit.*, 2014, Part II, vol. 2, pp. 127-128.

Outre l'usage marqué de la *scripta* picarde, le copiste du manuscrit A a sans doute dévoilé le lieu dans lequel s'inscrivait sa copie : il évoque en effet une langue « hennuyère »[394] et il n'utilise jamais l'ethnonyme *picart*, pourtant entré dans l'usage à partir du milieu du XIII^e^ siècle. Selon Jean-Michel Éloy, ce terme, lorsqu'il apparaît, constitue une « hétéro-désignation »[395] d'abord de personnes puis de langue. En évoquant de manière constante les *Pouhier(s)*, le manuscrit se distingue des chansons de geste plutôt datées d'après 1250, qui utilisent l'ethnonyme *picart*[396].

La copie mentionne également des toponymes de l'Ouest et du Sud de la Picardie, qui lui sont propres : *Gerberoie* (Gerberoy près de Beauvais), *Sarmois* (?)[397] et *Ginois* (?)[398]. Soissons et Laon, ainsi que leur région (*Sasognois* et *Laonois* rimant) sont également évoquées. Dans le catalogue de l'armée de Charlemagne, *Garsions* conduit un contingent qui relève des terroirs suivants : la Flandre, le Brabant, l'Artois, le Cambrésis, le Vermandois, l'Amiénois, le Beauvaisis, le Boulonnais, la Thiérache, ainsi que la Champagne et l'Autunois. Seul le Ponthieu apparaît en dehors.

La chanson mentionne, en outre, deux saints – peu, voire jamais, présents par les chansons de geste – dont les reliques se trouvaient dans le Vermandois au XIII^e^ siècle. Évoquées au v. 4977 par les mss A, B et E, les reliques de saint Florent[399] (lié par la légende à saint Martin de Tours) se trouvaient à Roye après avoir été enlevées de l'abbaye Saint-Florent de Saumur par Hugues I^er^ de Vermandois[400] (1057-1101) qui les transféra en 1077 à la collégiale Saint-Georges de Saint-Quentin, qui prit alors le nom de Saint-Florent[401]. Hugues de Vermandois fonda également une collégiale dans cette même ville en l'honneur de sainte Pécinne[402], invoquée d'ailleurs par le comte *Huges*, uniquement dans le ms. A (v. 7369)[403]. Selon Louis-Paul Coliette, il y a « peu de chapitres en France qui pussent se glorifier avec autant de justice que celui de Sainte-Pécinne, d'être une institution aussi prochainement royale »[404]. Cet historien du

394 Voir **Partie II. 6. Les copistes et la *scripta*.**
395 Jean-Michel Éloy, « Nommer le picard », art. cité, p. 217.
396 Jean-Charles Herbin, « *Ansejs de Gascogne* et la Flandre », *Bien dire et bien aprandre*, n°21, 2003, pp. 207-228, p. 215.
397 Pour Sarnois (Oise), entre Amiens et Beauvais ou pour Sermoise (Aisne), à l'ouest de Soissons ?
398 De *Gines*, Guînes dans le Pas-de-Calais ?
399 Mentionné dans *Jaufrey*, *Beuve de Hantone* et *Lion de Bourges* (œuvres de la fin du XIII^e^ siècle et dont les manuscrits sont picards). André Moisan, *Répertoire des noms propres de personnes et de lieux cités dans les Chansons de Geste française et les œuvres étrangères dérivées*, Genève, Droz, Publications romanes et françaises CLXXIII, 1986, t. 1, p. 410, désormais [Moisan].
400 Fils du roi de France Henri I^er^ et d'Anne de Kiev, comte de Vermandois et de Valois et frère cadet de Philippe I^er^.
401 Maurice Hamon, « La vie de saint Florent et les origines de l'abbaye du Mont-Glonne », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. 129-2, 1971, pp. 215-238, p. 226. Selon une autre version, les reliques furent transférées par Hébert IV et sa femme Hildebrande le 24 mai 1035 (Claude Hémeré, *L'Auguste de Vermandois illustrée*, éd. et trad. de Charles, Saint-Quentin, Librairie Parisienne de Langlet, 1874, t. 2, pp. 141-142).
402 Paul Meyer, « Le Dit du hardi Cheval », *Romania*, t. 41, n°161, 1912, pp. 90-94, p. 92 et Jacques Baudoin, *Grand livre des saints : culte et iconographie en Occident*, Le-Puy-en-Velay, CREER, 2006, p. 390.
403 André Moisan n'enregistre aucune occurrence de ce nom dans son *Répertoire*.
404 Louis-Paul Colliette, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique, civile et militaire de la province du Vermandois*, Cambrai, chez Samuel Berthoud, 1772, t. II, p. 34.

Vermandois indique que l'arrivée du corps de sainte Pécinne à Saint-Quentin était célébrée le 24 juillet[405], soit la veille de la Saint-Jacques… Tous ces éléments – l'origine espagnole de la sainte, l'origine poitevine de ces reliques, le lien étroit du comté de Vermandois avec les Capétiens et la proximité des dates dans le martyrologue – sont-ils significatifs et ont-ils pu motiver l'utilisation de ce nom ? Si l'on ne peut absolument l'affirmer, ce pourrait être toutefois une hypothèse intéressante pour la localisation du manuscrit.

Sans qu'il soit possible de trancher clairement pour l'une ou l'autre de ces localisations, il semble que l'œuvre et le manuscrit s'inscrivent dans une zone englobant le comté de Hainaut, l'évêché de Cambrai et le comté de Vermandois, elle-même traversée par la limite entre le Saint-Empire romain germanique et le Royaume de France. La chanson est en tout cas évoquée assez explicitement dans *Le Jeu de la feuillée* de l'Arrageois Adam de la Halle, daté de 1276-1277 :

> J'ai d'Anseïs et de Marsile
> Bien oï canter Hesselin.[406]

Ce manuscrit ne se résume toutefois ni à cette étroite inscription dans le Nord de la France ni à ces références plus ou moins générales à la croisade : comme le notent Richard et Mary Rouse, il a su trouver son chemin jusque dans la bibliothèque royale[407], sans doute parce que cette œuvre manifestait un esprit pro-royal et pro-français.

La chanson se réfère en effet à plusieurs reprises à la royauté capétienne. L'expédition de secours menée par Charlemagne prend comme modèle les croisades de Louis VII (1147) et de Philippe Auguste (1190)[408]. Comme ces deux souverains, Charlemagne dépose, avant de partir, son oriflamme sur l'autel de Saint-Denis :

> Apriés la messe va a l'abé proier
> Que l'oriflanbe fesist aparellier.
> L'abés le fait [desus] l'autel coucier
> Et l'oriflanbe se prent a desploiier.
> Li rois le prent puis va l'autel baisier, (vv. 9393-97)

[405] Claude Hémeré, *L'Auguste de Vermandois illustrée*, éd. citée, t. 2, p. 150.
[406] Adam de la Halle, *Le Jeu de la feuillée*, éd. Ernest Langlois, Paris, H. Champion, 2008, vv. 536-538, p. 23.
[407] Richard et Mary Rouse, art. cité, p. 69.
[408] L'étendard est porté par Philippe Auguste pendant la croisade et à Bouvines (John Baldwin, *Philippe Auguste et son gouvernement*, Paris, Fayard, 1991, p. 475 et p. 482).

Ce geste est décrit dans les chroniques d'Eudes de Deuil[409] et de Rigord[410]. De même, dans le ms. A, Anseïs porte un écu *qui d'asur estoit pains* à *trese flors d'or* (vv. 7797-98), ce qui correspond en héraldique à la version « semée » du blason royal avant que ne s'impose celui aux trois lis[411].

Dans l'épisode des deux envoyés sarrasins, interpolé dans le ms. A, le roi Marsile donne la consigne de s'adresser à Charlemagne en *françois* :

> Carlon verés a Cartres ou a Blois,
> Ou a Paris ou en cel Estanpois.
> Acointiés vous de ses millors François.
> S'il vous demandent dont venés u irois,
> Si respondés en lor langue, en françois, (vv. 8001-5)

Alors que la chanson présente Charlemagne comme *li empereres qui tenoit Alemagne* (v. 10288), il apparaît ici comme un roi parlant la langue du domaine royal, devenu le véritable centre de gravité de l'Empire, en se substituant à Aix-la-Chapelle.

La chanson représente ainsi l'empereur Charlemagne en roi capétien à une époque où Guillaume le Breton qualifie Philippe Auguste de *vivida Karolide*[412]. Compte tenu de l'origine géographique du manuscrit évoquée précédemment, le ms. A semble adopter un tropisme pro-capétien et pro-français : cette chanson participe ainsi de cette aspiration capétienne à l'Empire dans une région où le royaume de France se confronte à une autre aspiration impériale, celle du Saint-Empire romain germanique.

X. Le pouvoir et sa transmission

Comme pour de nombreuses chansons de geste, la jeunesse constitue une thématique importante dans la mesure où, selon Georges Duby, « ces jeunes formaient le public par

---

409 Pour la chronique d'Odon de Dueil : *Histoire des croisades, par Foulcher de Chartres ; Histoire de la croisade de Louis VII, par Odon de Deuil*, éd. et trad. François Guizot, Paris, Chez J.-L.-J. Brière, (Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France, n°24), 1825, pp. 289-290.

410 Pour la *Gesta Philippi Augusti* de Rigord : *Œuvres de Rigord et de Guillaume de Breton, historiens de Philippe Auguste*, éd. Henri-François Delaborde, Paris, Librairie Renouard, 1882, t. 1 (*Chroniques* de Rigord et de Guillaume le Breton), pp. 98-99.

411 Selon Michel Pastoureau, après avoir été un symbole marial, le lis devient héraldique sous le règne de Philippe Auguste : le premier sceau semé de fleurs de lis apparaît en 1211, il s'agit de celui de son fils, le futur Louis VIII. Une verrière de la cathédrale de Chartres, datée de 1215-1216, montre ensuite les armoiries capétiennes « d'azur semé de fleurs de lis d'or ». Michel Pastoureau note également que la disposition en semé distingue les armoiries du roi de France de celles des autres souverains : cette disposition évoque le ciel étoilé et souligne l'origine divine du pouvoir. Le passage du semé aux trois lis est daté des années 1375 (Michel Pastoureau, « Une fleur pour le roi – Jalons pour une histoire médiévale de la fleur de lis », *Une Histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, pp. 110-124). Si le chiffre treize peut avoir une portée symbolique, il pourrait aussi correspondre au nombre réel de lis placés en cinq rangées sur un écu (3/4/3/2/1).

412 L'expression est tirée de la dédicace de la *Philippide* de Guillaume le Breton (*Œuvres de Rigord et de Guillaume le Breton, historiens de Philippe Auguste*, éd. Henri-François Delaborde, Paris, Librairie Renouard, 1885, t. 2, *La Philippide* de Guillaume le Breton, p. 3). Pour la traduction : *La Philippide, poème par Guillaume le Breton*, éd. et trad. de François Guizot, Paris, Chez J.-L.-J. Brière, (Collection des mémoires relatifs à l'Histoire de France, n°12), 1825, p. 2.

excellence de toute la littérature que l'on appelle chevaleresque »[413] : ces chansons reflétaient donc tout logiquement non seulement les préoccupations de cette jeunesse mais aussi celles de la classe dirigeante. *Anseïs de Carthage* est ainsi traversé par la question de l'opposition des générations et par l'angoisse de la transmission du pouvoir[414].

1. La jeunesse d'un roi

Si la jeunesse du héros ne présente aucune originalité[415], son couronnement au seuil de la chanson le différencie des nombreux héros jeunes mais sans « établissement » que l'on trouve dans les chansons de geste et les romans. Alors qu'il est orphelin, Anseïs accède à une position inouïe, par le simple fait de s'être porté volontaire. Le début de la chanson insiste sur le motif du *castoiement* qui encadre, dans les laisses IV et VI du ms. A, le couronnement d'Anseïs :

> – Niés, dist li rois, garde toi de folage !
> Par legierie esmuevent maint outrage
> Dont on a honte et anui et damage. » (vv. 111-113)
>
> Lés lui l'asist par molt grant amisté.
> Mout le castoie et bel li a moustré
> Quë il soit sages et plains de grant bonté.
> Li rois se teut si a un peu pensé. (vv. 146-149)

Dans les deux épisodes, Charlemagne enjoint Anseïs de se garder de cette *legierie*, souvent associée à la jeunesse. À son départ, l'empereur confie le jeune roi à plusieurs conseillers qui remplissent ce rôle, semble-t-il avec succès :

> A Morligane fu li rois Anseïs
> Et Ysorés et de Borgoigne Guis,
> Yves de Bascle, li preus et li gentis,
> Et de Navare Raimons li poëstis
> Et Englebiers li capelains eslis.
> Le roi enseignent, molt grant paine i ont mis,
> Et il les croit et les tient a amis.
> Molt par est sages et en fait et en dis. (vv. 201-208)

Mais toute la chanson dément la réussite de ce *castoiement* et, à son retour en Espagne, une fois Anseïs sauvé, Charlemagne doit reprendre ce rôle :

> Nostre empereres s'est a la voie mis,
> Chevalçant va li rois par le païs,
> Et fait refaire mostiers et edefis.

---

413 Georges Duby, « Les jeunes dans la société aristocratique dans la France du Nord-Ouest au XII^e siècle », dans *Féodalité*, Paris, Gallimard (Quarto), 1996, pp. 1383-1398.

414 Cette thématique a sans doute justifié certaines associations d'œuvres, voir **Partie IV., 1. Les associations d'œuvres dans les manuscrits**. C'est aussi une thématique essentielle de la chanson *Gui de Bourgogne* (*Gui de Bourgogne,* éd. cit., pp. 53-54).

415 Présentant Anseïs à sa fille, Ysoré mentionne l'âge de ce dernier : *N'a pas XX ans passés ne acomplis* (v. 247).

Sovent castoie le bon roi Anseïs. (vv. 11253-56)

Les instructions données constituent un « miroir des princes » miniature, qui détermine les vertus à pratiquer et le comportement à adopter avec toutes les composantes de la société médiévale :

« Anseïs frere, dist Karles, or me crois !
Soies loiaus, ainme justice et drois
Et soies larges, amïables et cois ;
Garde les veves, honore tes borgois,
Les chevaliers done armes et conrois,
Chevals et armes et robes a orfrois.
Se mestier as, il te feront defois.
Sainte Eglise ainme, chou est raisons et drois. » (vv. 11291-98)

En lui-même, le motif du couronnement n'est que brièvement évoqué à la fin de la laisse V :

Charles li rois Anseïs corona,
Grans fu la noise kë on i demena
Et la cors riche ke li rois tenue a.
Rois Anseïs corone d'or porta. (vv. 140-145)

Cependant, ce couronnement a mérité, aux yeux des copistes, d'apparaître dans les très rares enluminures des manuscrits qui en comportent. Ainsi, le ms. A, dans la seule miniature qu'il comporte au f°1, insiste sur la transmission du pouvoir temporel : on y voit Charlemagne et Anseïs portant tous deux une couronne[416] et l'empereur confie également au nouveau roi son épée Joyeuse (vv. 158-176), épisode propre à ce manuscrit. Lorsqu'il accepte enfin d'appeler à l'aide, Anseïs transmet à Raimont Joyeuse pour signifier qu'il s'en remet à l'Empereur (vv. 8493-8507), qui répond à ses attentes (vv. 9157-58). Les mss B et D reproduisent également cette scène de couronnement dans leur f°1 : dans le ms. B, la cérémonie se déroule en présence d'une foule ; dans le ms. D, Charlemagne et Anseïs apparaissent seuls l'un face à l'autre, dans une miniature surmontée d'une légende décrivant la scène.

Les débuts de ce jeune roi semblent prometteurs car il pratique aussitôt les vertus qui lui furent enseignées (en particulier la largesse) et s'acquiert ainsi une réputation qui, selon le poète, le protégerait de la défaite et de l'usurpation :

Molt par est sages et en fait et en dis.
Par lui n'est povres gabés ne escarnis.
S'il voit preudoume ki d'avoir soit mendis,
Douner li fait et son vair et son gris.
Les vevenes warde et les orphenes petis.
Bounes coustumes a par le regne mis,
Et fait refaire moustiers et edefis.

[416] Au sujet de ce « pictogramme du roi », voir : Sarah Baudelle-Michels, « La Couronne de Charlemagne dans les chansons de geste françaises », dans Marie-Madeleine Castellani et Fiona McIntosh-Varjabédian (éds), *Représenter le pouvoir – Images du pouvoir dans la littérature et les arts,* Bruxelles, Peter Lang, 2014, pp. 21-37.

Les evesquiiés a sevrés et partis.
Dist l'uns a l'autre : « Li rois est molt guarnis
De sens, d'onor, preus et amanevis.
S'il le maintient il montera en pris :
Ja n'iert par home matés ne desconfis. » (vv. 208-219)

Le moyen par lequel Letise parvient à attirer Anseïs auprès d'elle constitue un double défi à l'autorité du jeune roi : la lettre lue par Anseïs annonce, en effet, qu'une rébellion agite la région de Conimbre, ce qui oblige le roi à intervenir :

As barons dist : « Paines me sont creües,
Les gens del regne se sont esconmeües,
Envers la fille Ysoré combatues,
[Mais] par cel Dieu ki fait corre les nues,
Males merites lor en seront rendues,
A forches ierent lor goules estendues. » (vv. 610-615)

En appelant Anseïs à mater une fausse révolte, Letise le met au défi, à la fois, de garantir la paix intérieure de son royaume mais aussi d'être fidèle à la parole donnée à Ysoré. Ce piège contraint Anseïs à intervenir à la fois en tant que roi dépositaire de la stabilité et en tant que suzerain devant protection à la fille de son baron. Autrement dit, c'est mû par ses vertus qu'Anseïs se jette dans un engrenage fatal et Letise n'en apparaît que plus diabolique en détournant ainsi les vertus du roi.

La chanson semble, cependant, hésiter à trop malmener le jeune roi : bien qu'il soit assiégé par Marsile dans plusieurs villes successives, le déroulement de certains épisodes laisse croire que les rôles s'inversent presque, les sièges s'achèvent en effet toujours à l'instigation d'Anseïs qui abandonne les villes après les avoir lui-même fait incendier.

Anseïs rencontre, de même, plusieurs succès, à la fois matériels et symboliques. Les combats sous les murs de ses cités, ranimés par l'arrivée de renforts, s'achèvent par l'inhumation de plusieurs rois sarrasins : il s'agit successivement de *l'Aumachor d'Inde* (vv. 2798-2802), du *Rois Absalon* sous Morligane (vv. 3283-88), du *Roi Aquilant* (vv. 3801-07), et de nouveau, d'un *Rois Absalon* (vv. 5338-51) qui semble ainsi mourir deux fois. À Estorges, Anseïs saisit le ravitaillement destiné aux troupes de Marsile (vv. 5589-5673). En outre, après s'être emparé de Gaudisse, Anseïs conquiert l'aigle sarrasine :

Rois Anseïs, li preus et li cortois,
Enporte l'aigle d'or fin arabïois.
Paien le voient, si ont juré lor lois
Quant il l'enporte n'ierent mais liet des mois. (vv. 7392-95)

Avant de lui enlever celle que le traître devait épouser, Anseïs mutile Ysoré en lui coupant l'oreille avec l'épée de Charlemagne :

Il tint Joiouse dont l'alemiele est large,

Fiert Ysoré sor l'elme de Cartage,
Tout li trencha et la coife desmaille.
Li vif deable qui il ot fait homage
L'ont garandi de mort, mais de hontage
A receüt que trestout son ëage
Ert reprové et lui et son linage.
Li cols descent par devers li visage,
Le destre orelle li abat el preage,
La guige trence de la florie targe,
Tout abati devant lui en l'erbage. (vv. 5302-12)

Cette mutilation suscite la moquerie de la reine :

« Par Mahomet, fel viellars asotis,
Vous demandés dont vous serés honis ;
Or aparmain en estes vous mal mis,
De vostre orelle mais i parra toudis,
A malvaise eure samblés estre repris. » (vv. 5428-32)

Mais surtout elle préfigure sa capture et sa détention honteuse puisqu'il est remis à Gaudisse (v. 7840). Bien qu'il soit assiégé depuis longtemps déjà et qu'il déplore le manque de vivres, Anseïs se présente quasiment comme l'assiégeant de Marsile :

Tant a fait faire et trenciés et palis
Que ne puet estre a son tref asalis. (vv. 7543-44)

Malgré la jeunesse de ce roi, la question de sa descendance est posée dès le début de la chanson. Le problème impérieux du mariage et de la descendance est soulevé par Raimont qui justifie ainsi le projet de mariage qu'il soumet à son roi, projet qui exige le choix d'une épouse de noble origine :

« Anseïs sire, entendés ma pensee.
Charles vous a le roiauté dounee,
Quite le tiens en pais et sans meslee.
Or est bien drois, s'il vous plaist et agree,
De feme prendre ki soit de grant posnee
Et jentiex dame et bien enparentee,
Dont oir eüsses dont vo cors fust doutee ;
Mais je ne sai u ele fust trouvee. » (vv. 332-339)

Le ms. A insère ensuite une laisse qui développe ce dernier vers ; Anseïs énumère toutes les régions où se trouvent des parentes, avec lesquelles aucun mariage n'est donc possible :

[…] « Je n'en sai nule ou prendre
En toute France në en toute Prouvence,
En Normendie në en Flandres la jente
Ne par decha, devers les pors d'Otrente,
En Hongarie, ne en toute Alemaigne,
En Lombardie, ne en toute Roumaigne
Ki ne me soit u cousine u parente,
U de tel point ke je ne la puis prendre. » (vv. 346-353)

Cette liste témoigne des difficultés inextricables que pouvaient représenter les questions matrimoniales pour les grandes familles et elle ne devait pas manquer d'évoquer des cas contemporains. Tout en constituant une *amplificatio*, cette liste nous rappelle également l'échelle à laquelle se jouaient les tractations matrimoniales des grandes familles, prospectant loin à l'Est (Allemagne, Hongrie) et au Sud (Italie et Grèce) de l'Europe. Face à cet état de fait, Ysoré évoque une alternative : la fille de *Marsilïon d'Espaigne* (v. 357). Aussitôt épris de Gaudisse, Anseïs envoie Ysoré et Raimont en Afrique et il conclut son discours en précisant explicitement qu'il souhaite garder auprès de lui l'héritier qui naîtra de cette union :

> Mais tant li dites, ne vous en doit peser,
> Ke s'oirs en ist, ke jel vaurrai garder. (vv. 401-402)

Dès le début de la chanson, l'enjeu de la transmission du pouvoir se révèle double : le successeur de l'empereur ne peut se dispenser d'envisager sa propre succession.

2. Conflit de générations : les pères et les fils

Comme dans de nombreuses chansons de geste, l'opposition des générations structure profondément l'intrigue et les rapports entre les personnages. L'adjectif « jeune » inaugure d'emblée le portrait d'Anseïs : *Jovenes hom fu, n'avoit barbe el menton.* (v. 74) et Charlemagne le présente à ses sujets par la formule : *Vesci vo roi qui molt a jovene aé* (v. 155). Anseïs n'hésite pas non plus à revendiquer sa propre jeunesse et celle de ses compagnons lorsqu'il exhorte ceux-ci au combat car il leur faut prouver leur valeur :

> « Baron, fait il, ne pensés couardie !
> Nous somes tout jovene bachelerie,
> N'en doit pas estre male nouviele oïe ! (vv. 2414-16)

Dans ces premiers combats, Anseïs se réfère déjà à la réputation qu'il souhaite laisser et qui sera pour lui source d'angoisse au fil des sièges successifs. Le poète note également, à l'occasion d'une sortie des assiégés, que le roi est suivi par une armée de jeunes chevaliers :

> Tout chevalier qui sont de jovene aé,
> Qui plus desirent quë il aient josté
> Que li ribaus solel el tans d'esté. (vv. 4438-40)

Quelques vers plus loin, le poète caractérise de manière similaire les hommes de Gui de Bourgogne :

> Qui plus desirent que Turs aient ferus
> Que li lechieres a boire [vin] ne jus,
> Ne que pucele son ami en reclus. (vv. 4613-15)

Ces deux comparaisons démentent la réputation d'hédonisme attachée à la jeunesse.

Comme souvent, la chanson représente assez clairement la jeunesse comme une « immaturité »[417] qui peut prendre deux formes. La première, celle de l'impatient Roland dans la *Chanson d'Aspremont*, consiste à combattre sans les armes chevaleresques alors que la seconde consiste à être incapable de dominer ses pulsions et ses désirs. Pour Anseïs, cette absence de maîtrise de soi ne réside pas tant dans le refus d'appeler à l'aide que dans la faute sexuelle qu'il commet avec Letise, la fille de son baron.

À la fin de la chanson, il est toujours perçu comme un « jeune » par l'empereur qui doit intervenir, et cela malgré son fief, son mariage et sa paternité qui auraient dû l'extraire de cette catégorie. Alors qu'il vient d'abattre l'image de *Mahomés* et que les Sarrasins l'assaillent de tous les côtés, Anseïs est comparé à un ours et représenté combattant avec une hache (avec laquelle il vient d'abattre cette image)[418] :

> Et Anseïs se deffent c'ours betés.
> La hace tint, tant en a afolés (vv. 10612-13)

Cette comparaison ursine fait d'Anseïs un personnage en marge, encore inaccompli, malgré son couronnement et son mariage. Insistant sur la jeunesse du roi, l'intrigue de la chanson semble rappeler la formule biblique : « Malheur à toi, pays dont le prince est un enfant » (*Ecclésiaste*, X, 16).

Face à ce jeune roi, la génération des pères s'incarne dans les deux personnages qui jouent le rôle de pères de substitution : son oncle Charlemagne et son conseiller Ysoré. Le premier lui confie le royaume d'Espagne dont il vient d'achever la conquête et sur lequel il ne souhaite pas régner en raison de son âge, de sa maladie et d'une certaine nostalgie pour la « douce France » :

> Moult a perdu li rois et sa maisnie,
> Dont a tous jors ert sa cors afeblie.
> Li empereres, quant la tiere ot saisie,
> D'aler en Franche li cuers li atenrrie.
> Tant ot eü et paines et haschie

---

417 Micheline de Combarieu du Grès, « Enfance et démesure dans l'épopée médiévale française », dans *L'Enfant au Moyen Âge : Littérature et civilisation*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence (Senefiance, n°9), 1980, pp. 407-456.

418 Michel Pastoureau évoque ce thème de l'*ours beté* fréquent, selon lui, dans l'iconographie médiévale (Michel Pastoureau, *L'Ours – Histoire d'un roi déchu*, *op. cit.*, p. 231). En dépit de son caractère sanglant et violent, en théorie reprouvé par l'Église, le spectacle d'un ours enchainé, muselé et assailli par des chiens qui le blessent à mort servit à humilier et à rabaisser la figure de l'ours : le public se montra pendant des siècles friand de ce genre de spectacle lors des foires et dans les cours seigneuriales. Dans cette scène, l'allusion à cette pratique vise sans doute à convoquer des souvenirs marquants chez les auditeurs et les lecteurs mais cette comparaison peut cependant paraître assez ambivalente. D'une part, se défendant non plus avec Joyeuse mais avec une hache, Anseïs utilise une arme liée à la force brute, et non plus civilisée, ce qui le rapproche de la figure ursine des origines : celle du roi des animaux qui règne dans l'imaginaire païen par sa force et par son *furor*. D'autre part, cette allusion aux chaînes qui retiennent l'animal rappelle également l'humiliation et la souffrance que lui ont infligées les Sarrasins : celle d'être réduit à une honteuse impuissance. Toutefois, si cette comparaison pouvait évoquer des réminiscences païennes, Anseïs, en détruisant de l'*image Mahomés*, reste malgré tout un véritable défenseur de la Chrétienté.

De fer porter avoit la char pourrie. (vv. 26-31)

Sans l'épuisement de Charlemagne, Anseïs n'aurait jamais eu l'occasion de relever le défi que tous refusaient (vv. 66-72). Mais, à ce défi initial répond très vite un second, posé par son baron Ysoré, *li vius et li floris* (v. 2656), qui décide de le trahir pour laver l'honneur de sa fille. Ainsi, la vieillesse impose au jeune roi deux défis dont la combinaison engendre très vite une situation inextricable. Cette tension entre la nécessité de défendre son royaume contre un traître et la crainte d'appeler à l'aide son suzerain se manifeste dans l'angoisse qu'exprime constamment Anseïs : celle d'être déchu de sa couronne par celui qui la lui a remise[419]. Cette angoisse de l'héritier qui se sait jugé à l'aune de son prédécesseur ne devait pas manquer de trouver un écho à l'époque de Philippe Auguste qui fut, d'ailleurs, le dernier Capétien à être sacré à quinze ans du vivant de son père malade[420]. Les premiers Capétiens durent en effet sacrer de leur vivant leur fils afin de limiter les risques inhérents à l'interrègne (querelles familiales, rébellion des barons, couronnement d'un roi étranger) et ainsi renforcer la légitimité du successeur et de la dynastie.

En outre, la vieillesse peut se montrer impitoyable avec ceux qui n'ont pas été à la hauteur. Lorsqu'Anseïs accepte, enfin, de solliciter l'aide de Charlemagne, ses envoyés s'arrêtent à la cour du vieux roi Yon, qui refuse son aide en invoquant sa vieillesse mais surtout en conseillant à Anseïs d'abandonner sa mission en Espagne :

Car laist cel regne, mal feus l'euïst brullé,
Voist en Bretagne tenir la roialté.
De secors faire n'ai ore volenté,
Viels sui et frailes, si ai mon tans usé.
Reposer voel, ore en mon viel aé
Jamais paien n'ierent par moi pené. (vv. 8883-88)

Il suggère ainsi que le jeune roi préfère à l'Espagne son fief d'origine, la Bretagne, que le roi Gondrebue gouverne en son absence :

Roi Gondrebues troevent et sa maisnie,
Qui de Bretagne tenoit la signorie,
Pour Anseïs avoit l'onor saisie. (vv. 8925-27)

De même, lorsque Charlemagne convoque son armée pour partir en Espagne, l'un des barons suggère la même idée :

− En non Dieu, sire, ce dist Guis de Biaucler
Ains me lairoie tous les menbres coper

[419] Anseïs promet de combattre avec ardeur en espérant que l'Empereur le sache : *Encore sara Karles, nostre avoés, / Conment je sui vers Sarrazins provés. / Savoir se ja l'en prenderoit pités.* (vv. 3350-52). De même, il affirme à Madien : *S'or savoit Karles conment erré avon, / Confaitement nostre tiere perdon / Il revenroit ariere en cest roion, / Si me tolroit le cief sor le menton* (vv. 4845-48).
[420] John Baldwin, *Philippe Auguste et son gouvernement*, Paris, Fayard, 1991, p. 465.

Que vous les pors me fesissiés passer.
Mais ore faites pour Anseïs mander
Qu'il laist Espagne, mal feus le puist bruller !
Dehait ait [tiere] dont convient estriver !
Voist en Bretagne qu'il a a govrener.
Assés a tiere s'il le puet bien garder. » (vv. 9334-41)

Ce baron ne comprend sans doute pas pourquoi tant de ses compagnons devraient tout quitter pour secourir en Espagne un roi qui a pourtant déjà un fief en Bretagne. La logique féodale s'oppose ainsi nettement à celle de la croisade et ce n'est que la promesse de les laisser définitivement en paix qui emportera l'adhésion de l'assemblée des barons (v. 9356). Il est notable que la chanson ne précise ni les raisons ni les conditions de ce transfert de fief.

De manière significative, ce n'est pas Anseïs mais Charlemagne qui, après la reconquête de l'Espagne, rétablit les gens dans leur fief. Le vieux souverain demeure le garant de l'ordre du monde féodal :

Li empereres a tout reconquesté,
Vit le tiere arse et le païs gasté.
Les povres gens qui en furent geté
Met l'empereres dedens lor ireté. (vv. 10914-17)

Si la crainte de la dépossession motive tout au long de la chanson la réticence d'Anseïs à ne pas appeler à l'aide, c'est celle de ne pouvoir transmettre son royaume à sa descendance qui le convainc finalement de recourir à l'aide de Charlemagne :

« Enfant, dist il, molt par sui amatis,
Quar on me tolt ma tiere et mon païs,
Dont je cuidoie qu'encor fuissiés sassis. » (vv. 8172-74)

L'existence de ces deux fiefs, la Bretagne et l'Espagne, pourrait avoir un intérêt : car, répartis entre les deux fils d'Anseïs, ils éviteraient des conflits de succession ; mais la chanson n'évoque jamais ni cette question ni cette solution.

3. Héritage et héritiers

La question de l'héritage joue en effet un rôle central dans la chanson : reprenant la situation initiale du *Couronnement de Louis*, *Anseïs de Carthage* propose une variation sur le thème de la transmission du pouvoir.

Si dans le *Couronnement de Louis*, Charlemagne, soucieux de maintenir l'unité de l'Empire alors qu'il se sent vieillissant, réunissait ses barons afin de couronner son fils immature, Louis, qui refusait la couronne[421], la situation se présente différemment dans *Anseïs de Carthage*. Aucune

[421] Dominique Boutet, *Formes littéraires et conscience historique aux origines de la littérature française 1100-1250*, *op. cit.*, pp. 174-175.

mention n'est faite d'un fils de Charlemagne et aucun des barons réunis ne se montre intéressé par la couronne d'Espagne. Seul Anseïs se porte volontaire pour assumer cette charge dont nul ne veut :

> N'i a celui ki dië o ne non
> Ne qui ost prendre li riche guerredon,
> K'il n'i aroit se paine et traval non
> Et trop redoutent Marsile le felon. (vv. 67-70)

Ce motif du jeune homme qui endosse une charge refusée par tous se trouve, de manière privilégiée, dans le domaine romanesque, notamment dans *Le Bel inconnu*[422] :

> Li rois esgarde et atendoit
> Qui le don li demanderoit ;
> Mais n'i trove demandeor,
> Car n'i ot nul qui n'ot paor
> Que il aler ne li comant. (vv. 199-203)

En acceptant cette charge, Guinglain accèdera à un fief par son mariage avec Blonde Esmerée. Quittant l'univers romanesque, ce motif témoigne désormais de l'inquiétude qu'engendrait la transmission du pouvoir à l'époque où la pratique de la primogéniture est encouragée par Philippe Auguste afin d'éviter les conflits fratricides.

Cette crainte du désordre justifie ces efforts pour discipliner et apaiser la transmission du pouvoir. La chanson s'en fait l'écho en s'achevant par un dernier discours de Charlemagne : alors qu'il s'apprête à repartir pour Aix-la-Chapelle, celui-ci donne ses dernières instructions qui témoignent de sa plus grande crainte, celle de la discorde qui viendrait anéantir tous les efforts d'une vie :

> « Signor, dist Karles, or oiés ma pensee :
> Je sui viels hom, ma jovente ai usee.
> Pour Dieu vous proi, quant ma vie est finee,
> Qu'entre vous n'ait descorde ne mellee.
> Amés l'uns l'autre con bone gent senee,
> Car par haïne est tiere desertee.
> Jamais par moi n'iert guerre demenee
> Que j'ai Espagne et la tiere aquitee,
> La gent paiene en ai a force ostee,
> Crestïenté j'ai misë et posee ;
> Ne voi pas cose dont France soit grevee,
> S'entre vous n'est la guerre resfrondree. » (vv. 11501-12)

La question se pose non seulement en termes politiques mais également en termes moraux car ce qui est en jeu dans cette chanson est, comme on l'a vu, la question de la dignité

[422] Renaud de Beaujeu, *Le Bel Inconnu*, éd. Michèle Perret et Isabelle Weill, Paris, H. Champion, 2003, p. 15.

royale. Lorsqu'il annonce vouloir laisser un roi en Espagne, Charlemagne dessine le portrait d'un souverain idéal, courageux certes mais aussi sage :

> Tel ki soit preus et de mout grant renon,
> Preudoume as armes et entende raison. (vv. 61-62)

Quelques vers plus loin, le portrait d'Anseïs reprend symétriquement ces caractéristiques morales :

> Preus et as armes, molt le tient on a sage.
> N'en i a nul de si grant vaselage, (v. 91-92)

Quand Anseïs ne correspond plus à ce portrait initial, le poète place dans la bouche de Raimont un constat assez amer. Ce dernier reproche au roi sa mollesse et sa *recreantise*, lui qui délaisse le combat pour les plaisirs du corps, tout en laissant aux autres la souffrance :

> « Gentils rois, sire, trop te voi esmaier !
> Quar te conforte a ta gente mollier
> Tant que ti fil puissent armes ballier,
> Quar mais ne pués as armes travellier.
> Cha en ariere vous soloit on prisier
> Mais des or mais vous penés d'aaisier,
> Dedens vos cambres ventoser et sainnier,
> Avoec vo fame estuver et bagnier
> Et nous laissiés et juner et vellier
> Et par estors vïande gaagnier,
> Viers Sarrazins deffendre et batellier.
> Trop tost volés pour secors envoier. (vv. 8229-40)

Raimont déplore, en somme, qu'Anseïs ne soit plus un exemple et qu'il ne corresponde plus à une image portée par la métaphore biblique du pasteur qui apparaît de manière significative dans la chanson. Lorsque les Français fuient Morligane en flammes, Anseïs endossait en effet le rôle de berger de son peuple :

> Vers Morligane s'en vont tout le lairis.
> Mais par deriere fu li rois Anseïs,
> Ses compagnons a par devant lui mis,
> Conme li paistres qui maine ses brebis. (vv. 2649-52)[423]

Cette image se révèle d'autant plus saisissante qu'elle avait été utilisée par Ysoré lui-même pour se plaindre, face à Anseïs, d'avoir été déshonoré en son absence, faisant d'Anseïs l'image du faux berger, le loup dévorant les brebis :

> « Anseïs sire, ci a malvaise amor.
> Erré avés a loi de traïtor
> De mon enfant, [mais] par le Sauveor,
> Vendu vous ert ains l'entrant de Pascor.

[423] L'image apparaissait déjà aux vv. 2611-12 : *Sa gent en mainne ausi con li bergier / Mainnent lor bestes pour paistre aval roier.*

Honi m'avés et mis a deshonor.
Che m'est avis, je fis du leu pastor,
Ki vous carchai mon enfant et m'onor. » (vv. 1872-78)

Cette question de la valeur et du rôle du prince se trouvera confirmée dans l'orientation que donnera la mise en prose à cette chanson, celle d'être un « miroir du prince »[424].

Parallèlement à cette interrogation sur ce qui doit constituer la dignité d'un roi, la chanson souligne également la difficulté à trouver un successeur. L'héritier et l'héritage d'Anseïs font l'objet de tractations lors de l'ambassade d'Ysoré et de Raimont, même si le prix de ce mariage s'avère invraisemblablement élevé : l'Espagne et la France devront en effet être cédées aux Sarrasins. Considéré comme l'héritier de Charlemagne, Anseïs hériterait également de l'Empire[425] :

Trestoute Espaigne li ferons aquiter
Et toute France en douaire douner,
Aprés le roi ki or l'a a garder. (vv. 953-955)

Les Sarrasins comprennent très bien le parti à tirer du mariage entre Gaudisse et Anseïs et poussent Marsile à répondre favorablement à la demande qui lui est faite :

« Marsile sire, entendés mon samblant !
Cil nouviaus rois ki vous vait requierant,
Par ses messages vo fille demandant,
Ce m'est avis k'il vous va semounant
De vostre preu, foi que doi Tervagant,
Si vous dirai et por coi et conmant :
Trestoute Espaigne vont si message offrant
Et en douaire Franche le conquerant.
Së il de chou te faisoit sairement
Et tant aprés k'il eüst .I. enfant
De vostre fille, le biele, le vallant,
Que del garder seroit a vo coumant
Et se lor rois se fait de ce creant,
N'est vos amis ki ira desloant
Cest marïage dés ichi en avant.
Car s'oirs en ist, de ce me voit pensant,
Qu'encore tenrrés d'Espaigne le beubant
Et toute France jusc'as pors de Wissant. » (vv. 990-1007)

Ainsi, Marsile accepte le mariage, à condition que l'enfant né de cette union lui revienne, alors qu'Anseïs souhaitait le garder ; le mariage se fera,

Se vo rois fait chou ke chi devisés,
Et tant aprés ke chi dire m'orrés :
Se de ma fille est enfes masles nés
Qui a guarder ert cha outre aportés, […] (vv. 1033-36)

[424] Voir **Partie IV. 3. La diffusion de la chanson.**
[425] Paul Bancourt, *op. cit.,* p. 685.

Aussi étonnant que cela soit, Anseïs accepte et Paul Bancourt[426] note à quel point cet accord s'oppose aux coutumes juridiques de l'époque : Anseïs ne peut offrir en douaire l'Espagne et encore moins la France. Par ailleurs, la garde de son petit-fils permettrait à Marsile d'avoir la main sur l'héritage en devenant le *baillistre* de l'héritier mineur, l'épouse n'ayant que l'usufruit du douaire, à la mort de son mari. Tout en reconnaissant que la chanson souhaite surtout montrer « l'ambition démesurée de Marsile », Paul Bancourt émet l'hypothèse que le texte n'évoquerait pas la coutume du douaire, mais plutôt celle d'un échange qui s'apparenterait au contrat matrimonial islamique, le *mahr* (traduisible par *donaire*[427]) : le *mahr*, qui s'apparente à un cadeau, appartient pleinement à la femme mariée. Cependant, si comme l'affirme Paul Bancourt, le poète évoque initialement cette coutume, en la qualifiant de *donaire*, il faut constater que tous les manuscrits utilisent le terme *douaire*.

La question de l'héritier trouve une résolution assez paradoxale puisqu'Anseïs, à la fin de la chanson, se trouve être le père d'une double descendance. De la Sarrasine Gaudisse, convertie grâce à l'amour qu'il lui a inspiré, naissent deux fils : Gui et Jehan. De la chrétienne Letise, par laquelle il est trahi à cause de l'amour qu'il lui a inspiré, naît un fils, baptisé du nom de Tieri.

Ce premier fils, aîné mais illégitime, rachète à la fois la faute de sa mère et celle de son père : il livre en effet aux chrétiens la dernière place tenue par les Sarrasins dans laquelle lui et sa mère se trouvent enfermés. Reproduisant, de manière inversée, la tromperie de sa mère, Tieri s'habille nuitamment et se glisse hors de la ville pour livrer les clés de la cité à Anseïs. Grâce à ce fils, l'erreur d'avoir permis, par orgueil, l'invasion quasi-totale de l'Espagne est réparée. En récompense, Tieri obtient, des mains de Charlemagne, la ville de Luiserne, fief de son grand-père Ysoré :

> « Baron, dist Karles, n'i a fors del coitier,
> Aler m'estuet Lusiernes asegier.
> La gent paiene en volrai fors cachier,
> Quar qui lairoit cele cité arier
> Encor feroit tout le regne escillier.
> Ceste cité volrai l'enfant laissier,
> Qui me vint ier de sa mere proier.
> De cele tiere le voel faire iretier
> Quë Ysorés avoit a justicier. » (v. 11156-64)

Des deux fils nés de Gaudisse, l'ainé seul, Gui, est destiné à régner, conformément à la règle de primogéniture. Anseïs l'envoie, accompagné d'Yves et de Raimont, à Laon auprès de Charlemagne. Il souhaite qu'il soit adoubé par l'empereur :

---

426 Paul Bancourt, *op. cit.,* pp. 686-690.

427 Paul Bancourt note justement que J. Alton donne le mot *donaire* dans son édition mais le glossaire donne la forme *douaire* [Alton, p. 555]. Pour les v. 390, 954, 997, 1022 et 1159, quand il ne s'agit pas de la forme *doaire*, l'hésitation sur le graphème *u/n* n'est pas possible dans les mss A, B, C et D, où le *u* est très lisible.

Dist Rainmons : « Sir, ja orés verité :
Fiux Anseïs vés chi des .II. l'ainsné.
Rois Anseïs, qui molt a de bonté,
Salus vous mande et le rice barné
Et si vous prie, pour Dieu de maïsté,
Que chevalier le faites adoubé. » (vv. 11368-73)

Conscient de la précarité du pouvoir et de sa transmission, Anseïs semble se soucier d'obtenir pour son fils une forme de reconnaissance de l'empereur qui lui permettra de régner à son tour. Gui assiste ainsi au châtiment de l'ennemi de son père qui refusait obstinément de se convertir. Il participe, ensuite, à une cérémonie qui évoque le baptême et qui le lave de sa *vilonie*, ce terme désignant sans doute le péché originel :

Li enfes Guis, qui molt fist a loer,
A saint Vinchant va vellier et orer ;
Ensanble o lui li demaine et li per,
Li fil as contes, li jovene bacelier
Vellent o lui pour l'enfant honorer,
Tros c'al demain qu'il virent le jor cler,
C'on fait les cuves d'aige caude raser.
Li bains est teus, cil qui i doit entrer
La vilonie en doit toute laver. (vv. 11470-78)

La chanson s'achève par le retour de l'aîné à Conimbre où il est reçu avec joie par ses parents et par son frère (vv. 11526-28), suggérant ainsi que la concorde règne entre eux.

À une époque où les usages concernant la dévolution de la couronne ne sont pas encore fermement établis, la chanson présente plusieurs modes de transmission du pouvoir. Au seuil de la chanson, la couronne s'obtient par une sorte d'électivité inversée (*ultimus inter pares*) : face à l'ensemble des barons qui voient d'abord la difficulté à défendre l'Espagne, le plus jeune, le dernier à avoir conscience de ce qu'implique le pouvoir, se porte volontaire. À la fin, ce roi, rétabli *in extremis* dans son pouvoir, désigne de son vivant son fils aîné légitime comme successeur et le distingue par l'octroi de l'ordre de la chevalerie, mettant ainsi de côté un fils plus âgé mais illégitime et un cadet légitime. En ce qui les concerne, la chanson précise que le fils illégitime reçoit, en apanage, une partie de l'Espagne mais ne dit rien du cadet, bien qu'il reste la Bretagne qui ne peut être indéfiniment gouvernée par un régent.

Dans *Garin le Loherenc*, Garin considère que « le seul fief qui compte vraiment, c'est celui dont la possession, parce qu'elle remonte à l'ancêtre fondateur de la lignée, symbolise l'ancienneté et la continuité de la race »[428]. Philippe Haugeard note que « ce qui était senti comme constituant le patrimoine familial (le domaine paternel généralement) était réservé à l'aîné, mais

[428] Philippe Haugeard, *Du* Roman de Thèbes *à* Renaut de Montauban – *Une genèse sociale des représentations familiales*, Paris, PUF (Perspectives littéraires), 2002, p. 25.

les biens acquis (achats ou conquêtes) ou apportés par la mère pouvaient aller au(x) cadet(s) »[429]. Selon cette logique, la Bretagne devrait ainsi revenir au fils aîné tandis que le cadet pourrait prétendre à l'Espagne, acquise dans un second temps. Puisque l'aîné semble être destiné à hériter de l'Espagne, faut-il en déduire que, dans l'esprit du poète, ce royaume constitue désormais le véritable domaine paternel, reléguant ainsi la Bretagne au second rang au point que la chanson n'en dise plus rien ?

« Oubliant » aussi bien le fief paternel et le fils cadet, la chanson ne cherche pas du tout à atténuer le sort du puîné, bien qu'une solution existe pour lui : le poète semble ne se préoccuper que de ces deux principes essentiels – l'indivision et la primogéniture – qui promettent au cadet une vie de frustration, d'aventures ou de rébellion…

À cet égard, cette chanson constitue un texte de crise, dans lequel s'illustre et se résout un problème brûlant : celui de la stabilité du pouvoir. Cette résolution repose sur l'établissement d'une lignée qui unit les sangs chrétien et sarrasin et qui obéit aux principes d'indivision du patrimoine et de primogéniture, afin de se vouer à la défense d'un Empire et d'une Foi.

4. Une chanson pro-royale

Si la chanson s'attache de bout en bout au jeune roi Anseïs, elle propose également, à travers le personnage de Charlemagne, une réflexion sur le pouvoir royal et impérial. Dominique Boutet constate que « la chanson *Anseïs de Carthage* […] confirme qu'une ligne idéologique pro-royale très ferme progresse dans le genre épique »[430]. Il convient donc d'interroger la représentation de l'empereur – et surtout de la fonction royale – telles qu'elles se dessinent à l'ouverture et à la clôture de cette chanson.

De manière évidente, Charlemagne inaugure la chanson en se présentant comme celui qui octroie fief et autorité. Mais il a également le pouvoir de dégrader ceux qui s'opposent à son projet d'intervention en Espagne en les réduisant à l'état de « serfs rachetés »[431] :

> Molt cruelment les a li rois banis :
> Qui n'i venra siers ert racateïs,
> Jamais nul jor ne sera ses amis.

Il est notable que cette peine, qui ne correspond à aucune réalité historique ou juridique, intervient pour punir non pas ceux qui entravent les projets somme toute très humains du suzerain, mais ceux qui, à travers l'empereur, s'opposent au dessein de Dieu. La chanson révèle

[429] Philippe Haugeard, *op. cit.*, p. 85.
[430] Dominique Boutet, *Charlemagne et Arthur ou le roi imaginaire*, *op. cit.*, p. 507.
[431] Dominique Boutet note que ce motif apparaît également dans *Gui de Bourgogne* (Dominique Boutet, *Charlemagne et Arthur ou le roi imaginaire*, *op. cit.*, pp. 178-179).

ainsi le conflit, au sein de la société, entre des aspirations au prestige impérial, qui supposent l'usage de la force militaire, et des aspirations à la tranquillité des barons dans leur fief. En donnant la primauté aux premières, supérieures car elles procèdent de Dieu, la chanson légitime clairement les attentes du pouvoir royal. De même, en plaçant à l'origine du conflit l'orgueil d'un baron, Ysoré (et non pas tant les sentiments de Letise, car Ysoré connaît les véritables circonstances de cette tromperie[432]), la chanson rappelle à quel point le monde féodal et ses valeurs, présentées comme sources de fautes, engendrent des conflits qui mettent à mal un pouvoir impérial qui s'efforce pour sa part de maintenir la paix et la justice.

Dès que l'Espagne est attaquée par Marsile, Anseïs formule sa plus grande crainte, celle que Charlemagne apprenne la nouvelle et qu'il le destitue :

> Las, sel set Karles, ki est rois de Paris,
> Rois abatus en serai a tous dis. (vv. 2038-39)

Cette plainte revient comme un leitmotiv[433] dans les paroles du jeune roi et, à cet égard, sa situation ressemblerait presque à celle d'un bailli, nommé par le roi, sur une terre où il n'a pas d'attache et dont le pouvoir serait révocable en cas de manquement. La chanson insiste toutefois sur le don de la couronne et de Joyeuse : Anseïs apparaît en réalité davantage comme un double – imparfait et défaillant – de l'empereur dans une lointaine marche de l'Empire.

Face à Anseïs, l'empereur incarne, également, le dépassement des valeurs purement guerrières : lorsque Charlemagne endosse sa fonction de *dux bellorum*, ses barons récriminent mais ne se rebellent pas et l'intervention divine qui lui redonne sa vigueur atteste que la force est désormais au service de la volonté de Dieu ; cette volonté divine prime sur la lassitude des barons. Alors que la chanson développait le moindre épisode guerrier, cette dernière bataille, symbolisant la victoire de la Chrétienté, est traitée paradoxalement avec moins d'ampleur que

---

[432] La chanson insiste bien sur la « folie » d'Ysoré pour sa fille. Face à Charlemagne, Raimont commence par dénoncer Ysoré en évoquant son mobile : *Ce li a fait li viellars Ysorés, / Tout pour sa fille dont il est si dervés*, pour ensuite révéler la faute par *foleté* d'Anseïs (vv. 9175-76). Anseïs reprend les mêmes termes : *Mais traïs fui par le viel Ysoré / Qui pour sa fille ot le sens si dervé* (vv. 10509-10). L'on peut se demander si ces remarques ne suggèrent pas un amour incestueux d'Ysoré pour sa fille. Selon Claude Roussel, le motif littéraire de l'inceste père-fille, présenté comme conscient, constitue très souvent le point de départ du récit. Ainsi, au début d'*Anseïs de Carthage*, le désir incestueux d'Ysoré pourrait expliquer sa colère envers Anseïs bien que sa fille lui ait révélé qu'elle s'était glissée dans le lit d'Anseïs à son insu. Dans une variante du motif, la fille vertueuse parvient à échapper aux intentions incestueuses de son père : c'est l'inverse pour Letise qui dissimule son amour pour Anseïs, le trahit et reste au côté de son père jusqu'à la fin. En outre, dans *Apollonius de Tyr,* un père incestueux, qui entretient une relation suivie avec sa fille, écarte tous ses prétendants. Au début de la chanson, Ysoré affirme à sa fille qu'elle est indigne d'épouser Anseïs : faut-il y voir un stratagème visant à écarter un parti pourtant avantageux pour ainsi garder sa fille auprès de lui ? L'inceste aurait, selon Claude Roussel, cette « aptitude à brouiller le clivage de l'altérité et de l'identité » (p. 58) : si cette force d'autodestruction n'est pas clairement mentionnée en tant que telle, elle apparaît toutefois à l'œuvre dans la chanson : au nom de sa fille, Ysoré trahit son roi et conduit l'invasion sarrasine en Espagne (Claude Roussel, « Aspects du père incestueux dans la littérature médiévale », dans Danielle Buschinger et André Crépin (éds), *Amour, mariage et transgressions au Moyen Âge. Actes du colloque d'Amiens (mars 1983*), *op. cit*., pp. 47-63).

[433] Cette crainte apparaît aux vv. 8172-74, 8216-18, 8281-83 et 8332-35.

tous les autres combats (vv. 10160-10735), comme pour signaler que la force et les exploits ne sont plus suffisants, ni centraux, lorsque Dieu intervient.

De ce fait, Charlemagne se distingue davantage par le lien qu'il entretient avec Dieu que par sa valeur guerrière : il retrouve sa force après avoir prié Dieu ; sa prière écarte les eaux de la Gironde (comme Moïse obtient de Dieu l'ouverture de la Mer rouge), il se laisse guider par une biche blanche (comme Clovis avant sa victoire sur Alaric[434]) et tel Josué à Jéricho, il provoque la dislocation des murs de Luiserne.

De même, le motif de la vieillesse de Charlemagne s'inscrit dans une réflexion sur la fonction royale : le grand âge fragilise, certes, l'Empire et la Chrétienté mais Dieu vient en aide à cette faiblesse. Comme pouvaient en avoir conscience de manière aiguë les hommes de cette époque, la vieillesse d'un roi pouvait libérer les appétits, désinhiber les velléités d'indépendance et laisser la jeunesse face à ses propres choix, mais un pouvoir légitime, issu de Dieu, ne pouvait que sortir victorieux des épreuves et ainsi demeurer ferme malgré les vicissitudes et les failles de chacun.

De manière significative, l'empereur apparaît, au début et à la fin de la chanson, comme l'organisateur de la société. Selon Dominique Boutet, la chanson reflète cette « idéologie de la paix »[435], issue de l'augustinisme politique et selon laquelle la *Justitia*, l'*Ordo* et la *Pax*, voulus par Dieu, doivent constituer les fondements de la Cité des hommes. Disposant, par son couronnement, de l'autorité et de la légitimité, Anseïs parcourt l'Espagne, au début de la chanson, en bras armé de l'empereur pour restaurer l'ordre, et notamment les édifices détruits par l'invasion des païens :

> Bounes coustumes a par le regne mis,
> Et fait refaire moustiers et edefis.
> Les evesquiiés a sevrés et partis. (vv. 213-15)

À la fin de la chanson, une fois Conimbre prise, Anseïs remet à Charlemagne les clés de la ville ainsi que Letise qui fut à l'origine de l'invasion de l'Espagne :

> Rois Anseïs par le consel Namlon
> S'en vint au tref l'empereor Carlon,
> Les clés li rent et fist presentïon ;
> Et prist la fille Ysoré le felon,
> Au roi le rent et fist delivrison. (vv. 11078-82)

Suivant le conseil de Naimes, Anseïs reconnaît, de manière implicite, qu'il n'a plus véritablement l'autorité nécessaire ni pour disposer de la ville et ni pour juger celle qui est pourtant coupable

[434] Jeanne Baroin, « À propos du cerf épique », *Marche Romane*, n°XXX, 3-4, 1980, pp. 5-15, p. 8. *Anseïs de Carthage* n'y est toutefois pas cité.
[435] Dominique Boutet, *Charlemagne et Arthur ou le roi imaginaire*, *op. cit.*, pp. 185-186.

envers lui. À la fin de la chanson, après la destruction de Luiserne, Charlemagne se consacre à la même opération, alors qu'Anseïs est à ses côtés :

> Nostre empereres s'est a la voie mis,
> Chevalçant va li rois par le païs,
> Et fait refaire mostiers et edefis.
> Sovent castoie le bon roi Anseïs. (vv. 11256-58)

Le rétablissement de l'ordre est intimement lié à celui de la foi chrétienne symbolisé par la reconstruction et la refondation des édifices religieux. Ce geste, tout autant politique que pieux, est parallèlement mis en évidence par le pèlerinage de Charles à Saint-Jacques-de-Compostelle qui s'apparente à une croisade[436] :

> Secorra vous, ne le volra laissier,
> Quar le chemin li covient aquitier
> Del bon apostle c'on doit glorefiier ; (vv. 8424-26)
>
> Droit a saint Jake est Karles revertis,
> S'offrande fait, au saint congiet a pris (vv. 11257-58)

La fin de la chanson offre également le tableau d'un roi au milieu de sa cour plénière, à Laon et non plus à Aix ; en son sein trouvent place toutes les parties constitutives d'une société organique ; les trois ordres – *bellatores, oratores et laboratores* – y apparaissent dans cet ordre :

> Au maistre dois, droit al cief del dognon
> Sist l'emperere qui gente ot le façon.
> Lés lui asist le roi Marsilïon,
> Sa fame apriés s'asist sor un leson
> Et aprés lui Gondrebues li Frison,
> Othes aprés et li rois Salemons,
> Ogiers et Namles et Tieris et Droon,
> Li dus Richars et li dus Garsïon,
> Gaisde et Gautiers et li dus Widelon.
> Aprés s'aseent li prince de renon ;
> Tout selonc chou qu'il estoit plus haut hon,
> Plus hautement servir le faisoit on.
> Vesque, arcevesque, gens de religïon,
> Moine, conviers de mainte regïon,
> Sisent as tables dont il i ot fuison.
> Borgois s'asisent sans noise et sans tençon,
> Li povre sisent tout aval le maison. (vv. 11334-50)

En définitive, cette chanson s'inscrit dans un mouvement de fond qui, à travers la littérature épique, sert les intérêts de la dynastie capétienne qui concurrence la dynastie des Staufen pour incarner l'idée d'Empire[437]. Lorsque l'oriflamme de Charlemagne est posé sur l'autel de

[436] L'ange venu visiter Charlemagne associera au secours d'Anseïs la nécessité de libérer le chemin : *Jhesus te mande, li rois de Paradis, / Que tu secors ton baron Anseïs / Et quë aquites le tiere et le païs / Et le chemin que tu as Dieu promis / Del bon apostle qui doit estre servis* (vv. 9245-49).
[437] Dominique Bouter, *Charlemagne et Arthur*, *op. cit.*, p. 427.

Saint-Denis avant le départ de l'armée de secours pour l'Espagne (v. 9395), la chanson reproduit le geste que firent Louis VII partant pour la Deuxième croisade en 1147 et Philippe Auguste partant pour la Troisième en 1190[438]. De même, le ms. A attribue à Anseïs un écu azur portant *trese Flors d'or* (v. 7798), correspondant en héraldique au blason « France ancien »[439].

Cette orientation est sans doute également visible dans la multiplicité des capitales impériales qui semble dessiner un véritable axe : Paris constitue la résidence privilégiée de Charlemagne qui recommande à Anseïs d'y envoyer en cas de besoin un messager pour obtenir du secours (v. 174) et Marsile précise à ses deux espions qu'ils pourront trouver l'empereur à *Cartres ou a Blois / Ou a Paris ou en cel Estanpois* (vv. 8001-2), à la fois dans le Domaine royal et dans le Comté de Blois. À Paris, on leur indique que le roi se trouve à Saint-Denis (v. 8046) et c'est à Paris que se rassemblent ses armées avant de partir pour l'Espagne (v. 9387). D'abord *rois de Paris* (v. 2038), Charles est désigné ensuite comme *rois de Saint Denis*[440], en particulier dans la seconde moitié de la chanson. L'abbaye est un lieu capital depuis Suger dans la constitution d'une idéologie pro-royale et pro-capétienne.

La ville de Laon[441] joue également un rôle particulier : Charlemagne y séjourne à son retour d'Espagne, avec le fils d'Anseïs, Gui. La chanson semble faire écho à sa qualité de seigneurie ecclésiastique lorsqu'elle décrit l'accueil réservé à l'empereur :

> Tant oire l'os et d'errer se hasta
> Qu'en Loon vinrent et li os se loga
> En la cité et defors ostela.
> Tous li clergiés contre le roi ala,
> Crois et reliques li evesques porta,
> Tous li barnage i vint et assanbla,
> Les cloces sonent, la cités resona.
> Li empereres el palais herbega, (vv. 11317-24)

Cette qualité de ville ecclésiastique lui permet de servir de cadre à deux scènes majeures. L'une, tirée du *Pseudo-Turpin*, durant laquelle Marsile refuse de se convertir, se déroule presque en parallèle à celle de l'adoubement du fils aîné d'Anseïs, Gui : en effet, ce dernier salue l'empereur, en présence de Marsile installé à ses côtés, puis Raimont révèle le souhait d'Anseïs de voir son fils adoubé (v. 11373). Après l'exécution de Marsile, Gui se rend à *Saint Vinchant* (v. 11471), nom d'une abbaye de Laon[442], pour veiller et prier toute une nuit :

---

438 L'étendard est porté par Philippe Auguste pendant la croisade et à Bouvines (John Baldwin, *Philippe Auguste et son gouvernement*, Paris, Fayard, 1991, p. 475 et p. 482).
439 Leur nombre est réduit à trois au XIV^e^ siècle.
440 Aux v. 243, 5949, 7832, 8186, 8307, 9030, 11267 et 11520.
441 Charles est appelé *roi de Loon Mont* (v. 9812). Les mss A et D le caractérisent, au v. 911, comme celui *ki tient Rains et Laon* (Soissons pour les autres manuscrits). Madien affirme que les messagers d'Anseïs auraient dû partir pour Laon depuis bien longtemps (v. 3768).
442 Vincent Droguet, « L'abbaye Saint-Vincent de Laon », *Congrès archéologique de France. 148^e^ session. Aisne méridionale. 1990*, Paris, Société française d'archéologie, 1994, t. 2, pp. 413-430.

Li enfes Guis, qui molt fist a loer,
A saint Vinchant va vellier et orer ;
Ensanble o lui li demaine et li per,
Li fil as contes, li jovene bacelier
Vellent o lui pour l'enfant honorer,
Tros c'al demain qu'il virent le jor cler,
C'on fait les cuves d'aige caude raser.
Li bains est teus, cil qui i doit entrer
La vilonie en doit toute laver. (vv. 11470-78)

Ainsi, dans cette ville de Laon, l'empereur met fin aux troubles du passé, incarnés par la figure de Marsile, et assure un avenir au royaume d'Anseïs. Charlemagne ne se rend à Aix-la-Chapelle[443] que pour mourir et être assis sur son trône :

Et l'emperere est de Loon partis,
Et vint a Ais, si est amaladis.
Mors fu au tierme que Dex li ot promis.
A grant duel fu en la chaiere assis. (vv. 11535-38)

La capitale impériale n'apparaît sans doute, ici, que parce qu'il paraît impossible au poète de déroger aux données de l'Histoire : il était possible de représenter l'empereur vivant et agissant à Paris, à Saint-Denis et à Laon, mais il ne pouvait se trouver après sa mort qu'à Aix-la-Chapelle. De manière évidente, la chanson participe ainsi de cette annexion de la figure impériale par la dynastie capétienne.

XI. Conclusion générale

Une nouvelle édition de la chanson d'*Anseïs de Carthage*, fondée sur l'ensemble des manuscrits et fragments, notamment la copie conservée à Durham que l'ancienne édition de J. Alton n'avait pas prise en compte, était nécessaire pour répondre aux exigences de la philologie contemporaine. Elle permet de rendre accessible un texte qui vient certes après des gestes considérées comme des chefs-d'œuvre, la *Chanson de Roland* ou le cycle de Guillaume, mais qui témoigne de l'évolution de la sensibilité et des nouvelles attentes du public qui s'opèrent au début du XIII^{e} siècle.

Sur le plan littéraire en effet, contrairement à ce que la critique a pu longtemps laisser entendre, le seul intérêt de cette chanson ne réside ni dans son rapport à la lointaine légende du dernier roi goth d'Espagne ni dans sa célébration du chemin de Saint-Jacques de Compostelle,

[443] Le *Couronnement de Louis* évoque également ces trois villes : au début de la chanson, le couronnement doit se tenir à Aix-la-Chapelle (v. 27), il s'agit d'une donnée historique (813). À la fin, après le couronnement à Rome, Louis se rend à Paris (vv. 2649-55) où ses barons se rebellent : Guillaume le conduit à Laon (v. 2684) pour le mettre en sécurité (*Le Couronnement de Louis – Chanson de geste du XII^{e} siècle*, éd. Ernest Langlois, Paris, H. Champion, 1984, p. 2, p. 83 et p. 84).

même si elle montre Charlemagne achevant sa reconquête de l'Espagne par une visite au sanctuaire.

Si elle s'inscrit par son sujet dans la continuité de la *Chanson de Roland*, puisqu'elle raconte le destin du roi chargé par Charlemagne d'être le représentant de son pouvoir impérial en Espagne, se rattachant ainsi à la *geste francor*, la chanson d'*Anseïs de Carthage* comporte de multiples références tant à d'autres chansons de geste qu'à des textes appartenant aux autres domaines de la littérature médiévale : romans antiques, avec une forte présence de l'histoire troyenne, et lais bretons, explicitement cités dans le texte. À défaut de permettre une datation plus précise, toutes les allusions qu'*Anseïs de Carthage* contient inscrivent néanmoins la chanson dans la production littéraire de l'époque. En témoigne aussi l'association du texte, dans les divers manuscrits avec d'autres chansons de geste : *Aspremont*, *Ogier le Danois*, *Bueve de Hantone*, mais aussi avec le *Roman d'Athis et Prophilias*. Tout cela montre que la chanson a su trouver sa place dans l'horizon d'attente des auditeurs et des lecteurs de ce temps, d'un public qui, moins sensible aux frontières génériques, l'était sans doute davantage aux échos thématiques et aux réflexions partagées par ces œuvres, particulièrement sur la définition de l'héroïsme et sur la représentation du pouvoir. Par ces rappels à la culture de son public le poète répond sans doute aussi à un nouveau plaisir esthétique, celui de la reconnaissance.

Alors que la critique se montrait, du moins jusqu'à une date récente, parfois rebutée par l'hybridité générique d'*Anseïs*, ce qu'elle considérait comme un signe de décadence, le public médiéval, lui, semblait trouver un intérêt certain à cette chanson, comme en témoignent la tradition manuscrite et sa rémanence chez Jean d'Outremeuse. Avec ses figures féminines et ses nombreux épisodes motivés par le sentiment amoureux, *Anseïs de Carthage* répondait aux attentes d'un public aussi friand de duels et de combats épiques contre les Sarrasins que d'amour, dont la chanson propose une représentation contrastée : à une vision courtoise, dans laquelle le regard de la femme détermine la valeur du chevalier, illustrée par des épisodes mettant en scène trois des compagnons du héros et leurs amies sarrasines, répond en miroir la vision d'un amour mortifère – issu tant des romans d'Antiquité et notamment de la figure d'Hélène – que d'un courant misogyne, souvent clérical – : perçu comme une faute du héros, c'est lui qui conduit à la trahison qui va provoquer le drame et la destruction successive des villes dont Anseïs a la charge. Faute sexuelle du vassal et danger menaçant le pouvoir féodal sont ainsi très fortement liés dans cette chanson, où est très présente la question des relations entre le pouvoir impérial et royal et les vassaux qui en sont les garants dans les fiefs les plus lointains.

En ce sens, outre son inscription dans la littérature du temps, cette chanson se fait également l'écho des bouleversements politiques qui marquèrent le royaume de France au début du

XIII[e] siècle : à une époque où la puissance de la dynastie capétienne s'affermit et s'étend dans le Nord de la France, la chanson propose une réflexion sur le pouvoir et sa transmission, dans une perspective pro-royale. Alors que Philippe Auguste (1180-1223) se voit en « empereur en son royaume » et que Saint Louis (1226-1270) résiste à l'action des grands féodaux, la chanson manifeste une conscience poignante de la fragilité du pouvoir : les vicissitudes subies par Anseïs ont certes une portée morale (à la faute sexuelle du jeune roi répond la trahison de son vassal) mais elles sont surtout l'image des aspirations à un ordre stable et légitime dans un monde marqué par le Mal et le péché.

S'inscrivant, par sa *scripta* picarde et par ses allusions au contexte contemporain, dans une zone qui engloberait le Cambrésis, le Hainaut et le Vermandois, le manuscrit BnF fr. 793 témoigne des horizons mentaux et politiques des milieux dans lesquels il a pu circuler : mythe troyen des origines, rêve capétien d'Empire, querelles familiales entre la Flandre et le Hainaut et expansion *outre mer* semblent avoir trouvé, à des degrés divers, un écho dans ce manuscrit qui a ainsi pu circuler des cours seigneuriales du Nord et de la Bourgogne à la Bibliothèque royale de France.

Sans briller comme les chefs-d'œuvre que sont les premières chansons de geste, *Anseïs de Carthage* mérite pour toutes ces raisons littéraires et historiques de trouver sa place dans l'ensemble de la geste de Charlemagne et de ses successeurs, en développant, à côté du récit des exploits guerriers, une vision mélancolique du pouvoir et de sa transmission.

ANNEXES

1. Proverbes et expressions proverbiales

71. Mais ja travail ne doutera preudon[444]

112-113. Par legierie esmuevent maint outrage / Dont on a honte et anui et damage.

745. Or puis je dire : « Diex, de si haut si bas. »[445]

931. Par mariage maint mal abaissë on[446]

1360. Longes paroles font home foloiier[447]

1720. Car ki bien aime tost cange sa pensee

1833. Or puis je dire : c'est de bien fait col frait.[448]

1877-78. Che m'est avis, je fis du leu pastor, / Ki vous carchai mon enfant et m'onor.[449]

3333. Par son malisse est mains hom vergondés.[450]

3772-73. Cil qui ne croit conseil a tout perdu, / Orgieus ne valt contre force .I. festu.

4348-50. Fols est qui gaite auques la matinee, / Qui tant atent que la mers est montee ; / Se puis entre ens, tost est sa vie oltree.

5176-77. Mais tous se quide de se honte vengier / Qui ains le puet, ce dist on, engrangier.[451]

6569-73. Que jovenes hom quant il est de jovent, / Quant il a gagne, liés est outreement, / Et quant il piert en un tornoiement, / Ne set que faire et dist qu'il se repent.

6797-98. Si va de guerre qui bien est avivee : / Sovent piert on ains qu'ele soit finee.[452]

7121. Pour haute amor doit dame estre hardie.

7415-16. Qui bele dame a s'amor otroié, / Ce m'est avis que molt a gaagnié.

7323. Aise jeüne qui mengier a assés[453]

---

444 Enregistré dans Samuel Singer (ed.), *Thesaurus Proverbiorum medii aevi*, Berlin/New York, De Gruyter, 1997, t. 1, p. 178, désormais [TPMA].

445 Enregistré par le [TPMA, t. 6, p. 122]. Bien représenté dans la littérature : Béroul, *Renart*, … Joseph Morawski, *Proverbes français antérieurs au XV^e siècle*, Paris, H. Champion, 1925, n°557, p. 20, désormais [Morawski].

446 Variante : *Par cest marchié*…

447 Variante : *Foles paroles*…

448 Ce proverbe signifie « se briser le cou à bien faire » (Giuseppe Di Stefano, *Nouveau dictionnaire historique des locutions*, Turnhout, Brepols, 2015, t. 1, p. 400). Enregistré par le [TPMA, t. 5, p. 274] et [Morawski, n°463, p. 17].

449 Enregistré par le [TPMA t. 13, p. 169], bien représenté dans la littérature : *Philomena* de Chrétien de Troyes, *Gligois* et chez Huon le roi de Cambrai.

450 Propre au ms. A.

451 Enregistré par le [TPMA, t. 9, pp. 170-171], nombreuses variantes, notamment dans les romans d'Antiquité, *Raoul de Cambrai, Perceval*…

452 Enregistré par le [TPMA, t. 6, p. 421].

453 Enregistré par le [TPMA, t. 3, p. 162] et rapproché de celui-ci : *Il fait bon juner apres manger* [Morawski, n°871, p. 32].

8339. Car molt est dignes qui onques ne mesprent

8365. Quar pour duel faire ne pues rien conquester.[454]

8794-95. Par Mahomet, je tieng a folison / Quant jovenes chiens keurt sus le dur brohon.[455]

8962. Par fame esmuet sovent grant deablie.[456]

9369-70. Quar il set bien par largement doner / Puet on amis conquerre et acater.[457]

9923. Que son tans pert qui fol home castie.[458]

10511-12. Mais chou est voirs, or l'ai bien esprové, / Que fames ont maint grant mal amonté.[459]

10733-34. Cil est faus / Qui est a aise puis porcace ses maus,

11089. Cele qui aime n'a ne sens ne raison.[460]

11533. Car par doner, ce dist, vient on en pris.[461]

[454] Enregistré par le [TPMA, t. 7, p. 56].
[455] Enregistré par le [TPMA, t. 6, p. 269].
[456] Variante : …*grant derverie.*
[457] Enregistré par le [TPMA, t. 4, p. 191]. Bien attesté, notamment dans *Bueve de Hantone, Baudouin de Sebourc*…
[458] Enregistré par le [TPMA, t. 8, p. 379], nombreuses variantes, présent notamment dans *Perceval.*
[459] Variantes : … *grans mals enduré* / *amonté.*
[460] Variante : *Feme qui*…
[461] Propre au ms. A.

2. Interventions du narrateur/jongleur (hors du prologue)

À l'intérieur d'une laisse :

185-6. D'aus le lairai së il vous vient a gré, / Si vous dirai d'Anseïs le membré.

302-30. Huimais orrés canchon enluminee, / Onques par houme mieldre ne fu cantee. / Trop a lonc tans esté emprisonee ; / Bien ait de Dieu k'ensi l'a retrouvee ! / Cil jougleor i font male oubliee / Ki la rime ont corrumpue et fausee / Mais jou le rai a droit port ramenee.

538. Or le lairons de cest damage ichi.

567. Ke vous iroie la valor devisant ?

586-87. D'aus vous lairai, si vous dirai avant / De la puciele au jent cors avenant

640. Quë en .I. jor conter ne vous porroie.

715. Que vous diroie ? Faite fu la folie.

866-67. Or redirons, se il vous vient a gré, / Des .II. messages ki par mer sont singlé

981-82. Or redevons de Marsile canter, / De son conseil conment il dut finer.

1074-75. De sa fachon un poi oïr porrés, / Confaitement ses cors fu figurés.

1245-47. Or vous lairons de tous chaus de la barge, / Et d'Ysorés et de son grant barnage, / Si vous dirons d'Agoulant le salvage

1636-37. Tel nef fist faire, par le mien enseïent, / Ki plus cousta de .XX. mile mars d'argent.

1638. Seignor, oiés, de Dieu aiés salus !

2058. Or redirons del viellart renoié.

2171. Que je ne sai le nombre a esprisier.

2241. Nel saroit dire nus jonglere ki cant.

2254-55. Or le gart Diex ki en Jherusalant / Souffri pour nous la mort en crois pendant !

4087-91. Des ore mais dirai s'il vous agree / Del Roi Marsile, qui sa barbe a juree / Que de Lusernes ert la tours craventee, / La gens destruite et la vile gastee, / Mais je cuic bien ains l'ara acatee.

4858. D'iaus le lairai, de Sarrazins diron,

5338. D'iaus le lairai, des Sarrazins diron

5578-79. D'iaus le lairai maintenant ceste fie, / Del roi Marsile est drois que je vous die.

5920. Mais Ysoré oblier ne vous doi

6005. Mais ains l'ara, je quic, chier acatee,

6109. Tel plait bastirent, bien le vous os conter

6424. Fist la seconde, ensi que nos lison

6890. De la façon dirai la verité

6902-4. Ainc n'oï mais en trestout mon aé / Parler de lit de plus grant riceté. / De la cortine redirai verité

6977. Or escoutés del mal viellart pullent

7713-14. Que vous feroie de lor errer sermon, / Ne de la fuite ne de l'encaucison ?

7931. Escus et targes ensi con jou espiel

8034. De lor jornees mar me demanderés,

8133-34. Or laisons d'iaus, molt en avons parlé / Si vous dirons del siege defaé,

8170. Plus furent biel que je ne vous devis

8798-8800. Del roi Marsile vous lairai or ester. / Des messagiers volrai dire et conter, / Qui vont en France le secors demander.

8833. De lor jornees ne vous voel demander

8917. De lor jornees ne sai que je vous die

9364. Tant orent més que nes sai deviser.

9386. A icel tant que chi m'oés nonchier,

9425. De lor jornees ne vous voel plus plaidier.

9496. De lor jornees ne sai que vous devin.

9512. Des més n'iert ja par moi contes tenus.

9573. De lor jornees n'irai plus devisant,

11181. Des més qu'il ont ne voel ore plaidier.

11188. De lor jornees a conter ne vous quier.

Au début d'une laisse :

8798-99. Del roi Marsile vous lairai or ester. / Des messagiers volrai dire et conter,

1638. Seignor, oiés, de Dieu aiés salus !

À la fin d'une laisse :

586-7. D'aus vous lairai, si vous dirai avant / De la puciele au jent cors avenant

3. Prolepses

1. Tel cose en a en son cuer devisee
Dont tante targe fu puis esquartelee,
Tans elmes frais, tante broigne fausee,
Tant pié, tant puing, tante teste colpee,
Tante jouvente et morte et afinee,
Dont mainte dame fu puis veve clamee. (vv. 296-301)

2. Dist Ysorés : « Mal torne la roiele.
Encore en ert vuidie mainte siele,
Mains hiaumes frais, mainte targe noviele
Et traïnee en ert mainte boiiele,
Et espandue en ert mainte cerviele ;
Chou m'est avis la guerre renouviele. » (vv. 377-82)

3. Dex quel damage ! .I. tel plait a basti
Dont mainte dame fu veve sans mari,
Tante puciele i perdi son ami. (vv. 535-37)

4. Li roi les prinst, ki puis en ot hontage. (v. 605)

5. Mais cierement fu puis le roi merie.
Pour cel deduit fu tante hanste croissie,
Mains escus frais, mainte broigne perchie,
Mains gentiels hom en perdi puis la vie
Et mainte dame en fu puis avevie,
Mainte cités en fu puis agastie,
Onques n'i ot puis tor ne manandie
Et mainte gens en fu povre e mendie. (vv. 716-23)

6. Guis de Borgoigne s'est aparus premiers :
« Hé ! las, fait il, com males amistiés !
Tant mal fu onques cil deduis conmechiés,
Tans blans haubers en sera desmailliés
Et mains prodom parmi le cors plaiés,
Je quit nos rois s'est molt desavanchiés. (vv. 771-75)

7. Ysorés l'ot, tel parole a meüe,
Dont mainte targe fu puis fraite et fendue
Et mainte broigne desmaillie et rompue. (vv. 2089-91)

8. De l'ost se part, tel cose va nonchier
Dont puis morurent .XX.^{m} chevalier. (vv. 3951-52)

9. Des ore mais dirai s'il vous agree
Del Roi Marsile, qui sa barbe a juree
Que de Lusernes ert la tours craventee,
La gens destruite et la vile gastee,
Mais je cuic bien ains l'ara acatee. (vv. 4087-91)

10. Ensi devisent et dient lor aviaus,
Mais dusqu'a poi sofferront grans travals (vv. 4697-98)

11. Mais ains l'ara, je quic, chier acatee,
Car mainte targe en ert escantelee,
Mains piés, mains poins, mainte tieste copee ;
Del sanc des cors ert l'erbe ensanglentee.
Pieça ne fu amors plus acatee. (vv. 6005-9)

12. Li vif deable qui il ot fait homage
L'ont garandi de mort, mais de hontage
A receüt que trestout son ëage
Ert reprové et lui et son linage. (vv. 5305-8)

13. Mais ains qu'il voient .IIII. mois aconplis,
Sera li plais autrement ravertis,
Quar par Gaudisse sera tels plais bastis,
Së ele puet, dont lor sera meris. (vv. 5565-68)

14. Tresi a poi aront un tel voisin
Qui maint des lor fera aler a fin. (vv. 9501-02)

BIBLIOGRAPHIE

I. Texte d'*Anseïs de Carthage*

1. Précédentes éditions

ALTON Johann, *Anseis von Karthago*, Tübingen, gedruckt für den litterarischen verein in Stuttgart (Bibliothek des litterarischen vereins in Stuttgart, n°194), 1892

KERR Alexander Ferguson, *A critical edition of Anseïs de Cartage*, Thèse de l'Université de Reading, sous la direction de Wolfgang van Emden, 1994

CERESATO Floriana, *L'*Anseïs de Carthage *nel Ms. Paris, BnF, Français 1598. Uno studio critico.* Thèse de l'Université de Roma III, sous la direction de Corrado Bologna et Dominique Boutet, 2017

MORI Roberta, *Anseïs de Carthage (canzone di gesta del 13. secolo) : edizione critica con saggio introduttivo, note al testo e glossario*, Thèse de l'Université de Bologne, sous la direction d'Elio Melli, 1998

LA ROUSSARIE Claudius, *Anseïs de Cartage, chanson de geste du XII^e siècle renouvelée*, Paris, Sociétés Française d'Éditions Littéraires et Techniques, 1938, [CR dans *Revue des lectures*, XXVI^e année, n°6, juin 1938, p. 689]

2. Comptes rendus

BEHRENS Dietrich, *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, XV (1893), 2, pp. 193-195

MUSSAFIA Adolfo, *Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien,* XLIV (1893), pp. 138-144

PARIS Gaston, « Chronique », *Romania*, t. 22, n°86 (1893), pp. 328-344

3. Fragments – éditions et études

DE BARTHOLOMAEIS Vincenzo, « Nuovi frammenti dell'*Anseïs de Carthage* », *Atti dell'Accademia degli Arcadi,* n°7-8 (1932), pp. 5-37

DE BARTHOLOMAEIS Vincenzo, « Nuovi frammenti dell'*Anseïs de Carthage* », *Atti dell'Accademia degli Arcadi*, n°7-8 (1932), pp. 85-117

KERR Alexander Ferguson, « The Sées fragments of *Gui de Bourgogne* and *Anseïs de Cartage* », dans Marianne Ailes, Philip E. Bennett and Karen Pratt (éds), *Reading around the Epic : a festschrift in honour of Professor Wolfgang van Emden*, London, King's College Centre for Late Antique and Medieval Studies (King's College London Medieval Studies, 14), 1998, pp. 193-232

LONGOBARDI Monica, « Frammenti di codici in antico francese dalla Biblioteca comunale di Imola », dans Roberto Antonelli (ed.), *Miscellanea di studi in onore di Aurelio Roncaglia a cinquant'anni dalla sua laurea*, Modena, Micchi, 1989, t. II, pp. 727-759

LONGOBARDI Monica, « Frammenti di codici in antico francese dalla Biblioteca Comunale di Imola », *Cultura neolatina*, n°46 (1986), pp. 223-255

MEYER Wilhelm, « Franko-italienische Studien », *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. 9 (1885), pp. 597-640

MONE Franz Joseph, « Bruchstuck aus dem *Ansegis von Carthago* », *Anzeiger fur Kunde der teutschen Vorzeit*, 4, (1835), pp. 77-80

MORI Roberta, « L'*Anseïs de Carthage* nel frammento di Sées », dans Andrea Fassà et *alii* (eds), *Filologia romanza e cultura medievale. Studi in onore di Elio Melli*, vol. 2, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 1998, pp. 543-551

VORETZSCH Carl, « Sur *Anseïs de Cartage* – Supplément de l'édition de M. Alton », *Romania*, t. 25, n°100 (1896), pp. 562-584

VORETZSCH Carl, « Sur *Anseïs de Cartage* – Supplément de l'édition de M. Alton », *Romania*, t. 27, n°106 (1898), pp. 241-269

4. Codicologie

AVRIL François*, La Librairie de Charles V*, Paris, Éditions Bibliothèque nationale, 1968

BAURMEISTER Ursula et LAFFITTE Marie-Pierre, *Des livres et des rois : la Bibliothèque royale de Blois*, Paris, Bibliothèque nationale, 1992

BUSBY Keith, *Codex et Contexte – Lire la littérature médiévale française dans les manuscrits*, Paris, Classiques Garnier, 2021

CAPPELLI Adriano, « La bibliothèque Estense nella prima meta del secolo XV », *Giornale storico della letteratura italiana*, n°14, 1889, pp. 1-30

CARERI Maria, « 17. Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 793 », dans Maria Careri, Françoise Féry-Hue et *alii* (éds), *Album de manuscrits français du XIII^e siècle. Mise en page et mise en texte*, Roma, Viella, 2001, pp. 67-70

DEBAÉ Marguerite, « Une lignée de chevaliers bibliophiles : Jean, Philippe et Charles de Croÿ », dans Pierre Cockshaw et Christiane van den Bergen-Patens (éds), *L'Ordre de la Toison d'or de Philippe le Bon à Philippe le Beau*, Bruxelles, Bibliothèque Royale de Belgique, 1996, pp. 201-205

DEBAÉ Marguerite, *La Bibliothèque de Marguerite d'Autriche. Essai de reconstitution d'après l'inventaire de 1523-1524*, Louvain, Peeters, 1995

DELISLE Léopold, *Le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, t. III, Paris, Imprimerie nationale, 1874

DELISLE Léopold, *Recherches sur la librairie de Charles V*, t. I et II, Paris, H. Champion, 1907

DEVAUX Jean, « La cour de Bourgogne au miroir de la Grèce ancienne : figures héroïques et légitimation du pouvoir », dans Catherine Gaullier-Bougassas (dir.), *Figures littéraires grecques en France et en Italie aux XIV^e et XV^e siècles*, Turnhout, Brepols, 2020, pp. 65-77

DOUËT D'ARCQ Louis Claude, *Inventaire de la bibliothèque du roi Charles VI fait au Louvre en 1423 par ordre du régent, Duc de Bedford*, Paris, C. Lahure, 1867

HANS-COLLAS Ilona et SCHANDEL Pascal, avec la collaboration de Hanno Wijsman, *Manuscrits enluminés des anciens Pays-Bas méridionaux*, t. I : *Manuscrits de Louis de Bruges,* Paris, Bibliothèque nationale de France, 2009

LAFITTE Marie-Pierre, « Les manuscrits de Louis de Bruges, chevalier de la Toison d'or », dans Marie-Thérèse Caron et Denis Clauzel (éds), *Le Banquet du Faisan, actes du colloque (Lille,*

Hospice Comtesse, et Arras, université d'Artois 21-24 juin 1995), Arras, Artois Presses Université, 1997

LEGARÉ Anne-Marie, « Les cent quatorze manuscrits de Bourgogne choisis par le comte d'Argenson pour le roi Louis XV. Édition de la liste de 1748 », *Bulletin du Bibliophile*, 2, n°10 (1998), pp. 241-329

LEGARÉ Anne-Marie, « Nouveaux documents concernant l'histoire de la bibliothèque des ducs de Bourgogne », *Scriptorium*, t. 54, n°1 (2000), pp. 193-196

LEMAIRE Claudine, « La bibliothèque de Louis de Gruuthuse », dans Pierre Cockshaw et Christiane Van den Bergen-Pantens (éds), *L'Ordre de la Toison d'or de Philippe le Bon à Philippe le Beau*, Bruxelles, Bibliothèque Royale de Belgique, 1996, pp. 206-208

MEYER Paul, *Documents manuscrits de l'ancienne littérature de la France conservés dans les bibliothèques de la Grande-Bretagne. Première partie*, Paris, Imprimerie Nationale, 1871

MICHEL Francisque, *Rapports à M. le Ministère de l'Instruction Publique sur les anciens monuments de l'histoire et de la littérature de la France qui se trouvent dans les bibliothèques de l'Angleterre et de l'Écosse*, Paris, Imprimerie royale, 1838

MUSSET Lucien, « Un manuscrit de chanson de geste à l'évêché de Sées », *Bulletin de la Société des antiquaires de Normandie*, t. 57 (1963-1964), pp. 570-574

OMONT Henri, *Anciens inventaires et catalogues de la Bibliothèque nationale*, t. I-II et III, Paris, E. Leroux, 1908-1921

PARIS Gaston, « Un ancien catalogue de manuscrits français », *Romania*, t. 17, n°65 (1888), pp. 104-105

PARIS Paulin, *Les Manuscrits françois de la Bibliothèque du roi,* t. VI, Paris, Techener, 1845

PELLEGRIN Élisabeth, *La Bibliothèque des Visconti et des Sforza ducs de Milan, au XV^e siècle*, Paris, CNRS (Publications de l'institut de recherche et d'histoire des textes, V), 1955

RAJNA Pio, « Ricordi de codici francesi posseduti dagli Estensi nel secolo XV », *Romania,* t. 2, n°5, 1873, pp. 49-58

STONES Alison, « La production de manuscrits littéraires aux environs de 1300 : les mécènes et les liens stylistiques entre leurs peintres entre Cambrai et Saint-Omer », dans Hélène Bellon-Méguelle et *alii* (éds), *La Moisson des lettres : l'Invention littéraire autour de 1300*, Turnhout, Brepols, 2011, pp. 81-104.

STONES Alison, *Gothic Manuscripts, 1260-1320*, London/Turnhout, Harvey Miller/Brepols, 2013-2014

TESNIÈRE Marie-Hélène, « La littérature autour de 1300 dans la Librairie du Louvre : recherches » dans Hélène Bellon-Méguelle et *alii* (éds), *La Moisson des lettres : l'Invention littéraire autour de 1300*, Turnhout, Brepols, 2011, pp. 49-79

THOMAS Antoine, « Les manuscrits français des ducs de Milan au château de Pavie », *Romania*, t. 40, n°160 (1911), pp. 571-609

WIJSMAN Hanno, *Luxury bound. Illustrated Manuscript Production and Noble and Princely Book Ownership in the Burgundian Netherlands (1400-1550)*, Turnhout, Brepols, 2010

II. Autres textes médiévaux :

Adam de la Halle, *Le Jeu de la feuillée*, éd. Ernest Langlois, Paris, H. Champion, 2008

Aiol et Mirabel und Elie de Saint Gille, éd. Wendelin Foerster, Heilbronn, Henninger, 1876-82

Alexandre de Paris, *Le Roman d'Alexandre*, trad. Laurence Harf-Lancner, Paris, Le Livre de Poche (Lettres gothiques), 1994

Aliscans, éd. Claude Régnier et Jean Subrenat, Paris, H. Champion, 2007

Ami et Amile, éd. Peter F. Dembowski, Paris, H. Champion, 1987

Anseÿs de Gascogne, éd. Jean-Charles Herbin et Annie Triaud, Paris, H. Champion, CFMA n°184-186, 2018

Aspremont, éd. François Suard, Paris, H. Champion, 2008

Beuve de Hamptone, Chanson de geste anglo-normande de la fin du XII^e^ siècle, éd. Jean-Pierre Martin, Paris, H. Champion, 2014

Branche des royaux lignages, chronique métrique de Guillaume Guiart, éd. Jean-Alexandre Buchon, Paris, Verdière (Collection des Chroniques nationales françaises, t. VIII), 1828

Chrétien de Troyes, *Cligès*, éd. Alexandre Micha, Paris, H. Champion, 1978

Chrétien de Troyes, *Érec et Énide*, éd. Jean-Marie Fritz, Paris, Le Livre de Poche (Lettres gothiques), 1992

Chronique de Morée, éd. René Bouchet, Paris, Les Belles Lettres, 2005

Der festländische Bueve de Hantone, Fassung II, Band II, éd. Albert Stimming, Halle, M. Niemeyer (Dresden, Gesellschaft für romanische literatur, b. 41), 1918

Élie de Saint-Giles, éd. Bernard Guidot, Paris, H. Champion, 2013

Florence de Rome, éd. Axel Wallensköld, Paris, Firmin-Didot, 1907-1909

Folque de Candie von Herbert le Duc de Danmartin nach den festländischen Handschriften, Band I-II-III, éd. Oskar Schultz-Gora, Halle, M. Niemeyer (Dresden, Gesellschaft für Romanische literatur b. 21-38-49), 1909-1936

Gaydon – Chanson de geste du XIII^e^ siècle, éd. Jean Subrenat, Louvain-Paris, Peeters, 2007

Geoffroy de Villehardouin, *La Conquête de Constantinople*, éd. Edmond Faral, Paris, Les Belles Lettres, 1961

Gui de Bourgogne – Chanson de geste du XIII^e^ siècle, éd. Françoise E. Denis et William W. Kibler, Paris, H. Champion, 2019

Guillaume de Lorris et Jean de Meun, *Le Roman de la Rose*, éd. Armand Strubel, Paris, Le Livre de Poche, (Lettres gothiques), 1992

Guillaume de Palerne, éd. Alexandre Micha, Genève, Droz, 1990

Herbert, *Le Roman de Dolopathos*, éd. Jean-Luc Leclanche, Paris, H. Champion, 1997

Histoire des croisades, par Foulcher de Chartres ; Histoire de la croisade de Louis VII, par Odon de Deuil, éd. et trad. François Guizot, Paris, Chez J.-L.-J. Brière, (Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France, n°24), 1825

Historia Karoli Magni et Rotholandi ou Chronique du pseudo-Turpin, éd. Cyril Meredith-Jones, Paris, Droz, 1936

La Traduction de L'Historia Orientalis *de Jacques de Vitry*, éd. Claude Buridant, Paris, Klincksiek, 1986

Jean d'Outremeuse, *Le Myreur des histors*, éd. Adolphe Borgnet, Bruxelles, Hayez, 1873

Jehan Bodel, *La Chanson des Saisnes*, éd. Annette Brasseur, Genève, Droz, 1989

Joinville, *Vie de Saint Louis*, éd. Jacques Monfrin, Paris, Classiques Garnier, 2010

La Chevalerie de Judas Macchabee de Gautier de Belleperche (et de Pieros du Riés), éd. Jean-Robert Smeets, Assen, Van Gorcum, 1991

La Chevalerie de Judas Machabee de Gautier de Belleperche – Prolégomènes, éd. Jean-Robert Smeets, Leiden, The Hakuchi Press, 1985

L'Épopée pour rire : *Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople* et *Audigier,* éd. Alain Corbellari, Paris, H. Champion, 2017

L'Estoire de la Guerre sainte, éd. Gaston Paris, Paris, Imprimerie Nationale, 1897

La Chanson de Roland, éd. Cesare Segre, Genève, Droz, 2003

La Chevalerie Ogier, Tome I : Enfances, éd. Muriel Ott, Paris, H. Champion, 2013

La Cronaca della Morea. Edizione e studio della versione francese, éd. Alice Colantuoni, thèse de l'Université de Naples, 2017

La Disme de penitanche by Jehan de Journi, éd. Glynn Hesketh, Londre, The Modern Humanities Research Association (Critical Texts, vol. 7), 2006

La Mort du Roi Arthur, éd. Emmanuelle Baumgartner et Marie-Thérèse de Medeiros, Paris, H. Champion, 2007

La Philippide, poème par Guillaume le Breton, éd. et trad. François Guizot, Paris, Chez J.-L.-J. Brière, (Collection des mémoires relatifs à l'Histoire de France, n°12), 1825

Lais Bretons (XII^e^-XIII^e^) : Marie de France et ses contemporains, éd. Nathalie Koble et Mireille Séguy, Paris, H. Champion, 2018

Lancelot – Roman en prose du XIII^e^ siècle, éd. Alexandre Micha, Paris-Genève, Droz, t. VII, 1980

La Vengeance Fromondin, éd. Jean-Charles Herbin, Paris, SATF, 2005

Le Couronnement de Louis – Chanson de geste du XII^e^ siècle, éd. Ernest Langlois, Paris, H. Champion, 1984

Le Guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle, éd. Jeanne Vielliard, 5^e^ édition, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 2004

Le Livre Roisin, Coutumier lillois de la fin du XIII^e^ siècle, éd. Raymond Monier, Paris, Éditions Domat-Montchrestien, 1932

Le Moniage Guillaume, éd. Nelly Andrieux-Reix, Paris, H. Champion, 2003

Le Poème Moral. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200, éd. Alphonse Bayot, Bruxelles, Palais des Académies (Académie Royale de Langue et de Littérature française de Belgique. Textes anciens. Tome I.), 1929

Le Roman d'Eneas, éd. Aimé Petit, Paris, Le Livre de Poche (Lettres gothiques), 1997

Le Roman de Thèbes, éd. Léopold Constans, Paris, Firmin-Didot, 1890

Le Roman de Troie, éd. Léopold Constans, Paris, Firmin-Didot, 1909

Le Siège de Barbastre, éd. Bernard Guidot, Paris, H. Champion, 2000

Les Chansons de Conon de Béthune, éd. Axel Wallensköld, Paris, H. Champion, 1921

Les Narbonnais, éd. Hermann Suchier, Paris, Firmin Didot, 1898

Li Romanz d'Athis et Prophilias, éd. Alfons Hilka, Halle, M. Niemeyer (Dresden, Gesellschaft für Romanische Literatur, b. 29-40), 1912-1916

Lion de Bourges, éd. William W. Kibler et *alii*, Genève, Droz, 1980

Marco Polo, *La Description du Monde*, éd. Pierre-Yves Badel, Paris, Le Livre de Poche (Lettres gothiques), 1998

Œuvres de Georges Chastellain, éd. Kervyn de Lettenhove, Bruxelles, F. Heussner, t. 7, 1865

Œuvres de Rigord et de Guillaume de Breton, historiens de Philippe Auguste, éd. Henri-François Delaborde, Paris, Librairie Renouard, t. 1 (*Chroniques* de Rigord et de Guillaume le Breton), 1882

Œuvres de Rigord et de Guillaume de Breton, historiens de Philippe Auguste, éd. Henri-François Delaborde, Paris, Librairie Renouard, t. 2 (*Philippide* de Guillaume le Breton), 1885

Raoul de Cambrai, Chanson de geste du XII^e siècle renouvelée par Claudius La Roussarie, Paris, Société Française d'Éditions littéraires et techniques, 1932

Raoul de Cambrai, éd. Sarah Kay et William W. Kibler, Paris, Le Livre de Poche (Lettres gothiques), 1996

Renaud de Beaujeu, *Le Bel Inconnu*, éd. Michèle Perret et Isabelle Weill, Paris, H. Champion, 2003

The Jerusalem Continuations : The London-Turin Version, éd. Peter R. Grillo, Tuscaloosa et London, University of Alabama Press (The Old French Crusade Cycle, 8), 1994

Thomas, *Le Roman de Tristan*, éd. Emmanuelle Baumgartner et Ian Short, Paris, H. Champion, 2003

III. Études

1. Sur *Anseïs de Carthage*

BRETTSCHNEIDER Helmut, *Der Anseis de Cartage und die Seconda Spagna*, Halle, M. Niemeyer, Romanistische Arbeiten n°27, 1937

CASTELLANI Marie-Madeleine, « Aux frontières de la chanson de geste et du roman. *Anséis de Carthage* et *Athis et Prophilias* dans le manuscrit B.N. fr. 793 », dans Carlos Alvar et Juan Paredes (eds), *Les chansons de geste. Actes du XVI^e congrès international de la Société Rencesvals pour l'étude des épopées romanes. Grenade, 21-25 juillet 2003*, Editorial Universidad de Granada, 2005, pp. 165-175

CERESATO Floriana, « *Anseïs de Carthage* à la croisée des genres : le parcours d'un héros épique », *Le Recueil Ouvert* [En ligne], mis à jour le : 26/03/2018, URL : http://ouvroir-litt-arts.univ-grenoble-alpes.fr/revues/projet-epopee/232-a-propos-d-anseis-de-carthage.

DUVAL Amaury, « *Anseïs de Carthage* par Pierre du Riés », dans *Histoire littéraire de la France*, t. 19, Paris, V. Palmé, 1838, pp. 648-654

HORRENT Jacques, « Anseïs de Carthage et Rodrigo, le dernier roi goth d'Espagne », dans Jean-Marie d'Heur and Niccoletta Cherubini (éds), *Études de philologie romane et d'histoire Littéraire offertes à Jules Horrent à l'occasion de son soixantième anniversaire*, Liège, 1980, pp. 183-191

HORRENT Jacques, « La Péninsule ibérique et le chemin de Saint-Jacques dans la chanson *d'Anseïs de Carthage* », dans *La Chanson de geste et le mythe carolingien : Mélanges René Louis*, Saint-Père-sous-Vézelay, 1982, t. II, pp. 1133-1150

HORRENT Jacques, « L'Histoire de Charlemagne en Espagne », dans Madeleine Tyssens et Claude Thiry (éds), *Charlemagne et l'épopée romane, Actes du VII^e Congrès International de la Société Rencesvals, Liège, 28 août – 4 septembre 1976*, t. I, Paris, Les Belles Lettres, 1978, pp. 125-156

HORRENT Jacques, *L'Influence de l'Espagne sur quelques chansons de geste françaises et sur le* Pseudo-Turpin *: recherches critiques*, Liège, 1973

JORDAN Leo, « Zur Komposition des *Anseis de Carthage* », *Archiv fur das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, n°119 (1907), pp. 372-382

KERR Alexander Ferguson, « Les laisses assonancées dans *Anseïs de Cartage* », *Studia neophilologica*, vol. 55, n°1 (1983), pp. 77-87

LEFORT Philippe, « Attitudes et vertus chevaleresques dans la *Cronique associee de Charlemaine et d'Anseïs de Cartage*, roman en prose du XV^e siècle », *Olifant*, vol. IX, n°1-2 (1981), pp. 35-48

LEFORT Philippe, « De Anseïs épique à l'Anseïs en prose : les avatars d'une scène de séduction », dans Danielle Buschinger et André Crépin (éds), *Amour, mariage et transgressions au Moyen Âge. Actes du colloque d'Amiens (mars 1983*), Göppingen, Kümmerle (Göppinger Arbeiten zur Germanistik, 420), 1984, pp. 271-28

MORI Roberta, « Le figure femminili nell'*Anseïs de Carthage* », *Quaderni di filologia romanza della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Bologna*, n°10 (1993), pp. 75-115

PARIS Gaston, « *Anseïs de Carthage* et la *Seconda Spagna* », dans Mario Roques (éd.), *Mélanges de littérature française du Moyen Âge*, t. I, Paris, Champion, 1912, pp. 169-182 (précédemment publié dans *Rassegna bibliografica della letteratura italiana*, t. 1 (1893), pp. 174-183)

SIMPSON James, « All's fair in love and war : conflicts and continuities in *Anseïs de Carthage* », dans Marianne Ailes, Philip E. Bennett and Karen Pratt (éds), *Reading around the Epic : a festschrift in honour of Professor Wolfgang van Emden*, London, King's College Centre for Late Antique & Medieval Studies (King's College London Medieval Studies, 14), 1998, pp. 129-148

SUBRENAT Jean, « De la date d'*Anséïs de Carthage* », dans Jean Dufournet et Daniel Poirion (éds), *Mélanges de langue et de littérature médiévales offerts à Pierre Le Gentil, professeur à la Sorbonne, par ses collègues, ses élèves et ses amis*, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur et Centre de documentation universitaire, 1973, pp. 821-825

VALLECALLE Jean-Claude, « Un emprunt d'*Anseïs de Carthage* (ms. A) à la *Chanson des Narbonnais* », dans *Au carrefour des routes d'Europe : la chanson de geste. X^e congrès international de la Société Rencesvals pour l'étude des épopées romanes*, *Strasbourg, 1985*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence (Senefiance, n°21), 1987, t. 2, pp. 1057-1073

2. Études sur les chansons de geste et sur les autres textes

ALVAR Carlos, « Oiseuse, Vénus, Luxure : trois dames et un miroir », *Romania*, t. 106, n°421 (1985), pp. 108-117

BANCOURT Paul, *Les Musulmans dans les chansons de geste du cycle du roi*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1982

BAROIN Jeanne, « À propos du cerf épique, *Marche Romane*, n°XXX, 3-4, (1980), pp. 5-15

BAUDELLE-MICHELS Sarah, « La Couronne de Charlemagne dans les chansons de geste françaises », dans Marie-Madeleine Castellani et Fiona McIntosh-Varjabédian (éds), *Représenter le pouvoir – Images du pouvoir dans la littérature et les arts,* Bruxelles, Peter Lang, 2014, pp. 21-37

BÉDIER Joseph, « Un personnage de chanson de geste non identifié jusqu'ici », dans Henri Omont et *alii* (éds), *Mélanges offerts à M. Émile Picot, membre de l'institut, par ses amis et ses élèves*, t. 2, Paris, Morgand, 1913, pp. 221-226

BÉDIER Joseph, *Les Légendes épiques*, Paris, E. Champion, 1929

BOUTET Dominique, *Charlemagne et Arthur ou le roi imaginaire*, Paris, H. Champion, 1992

BOUTET Dominique, *Formes littéraires et conscience historique aux origines de la littérature française 1100-1250*, Paris, PUF, 1999

CASTELLANI Marie-Madeleine, « Bilas de Bile – Onomastique épique et roman d'Antiquité », dans Dominique Boutet, Marie-Madeleine Castellani, Françoise Ferrand et Aimé Petit (éds), *Mélanges offerts à François Suard – Plaist vos oïr bone cançon vallant ?,* Villeneuve d'Ascq, Éditions du conseil scientifique de l'Université Charles de Gaulle, 1999, t. 1, pp. 163-170

CASTELLANI Marie-Madeleine, « La description de la tente du roi Bilas dans le roman d'*Athis et Prophilias* », dans Jean-Claude Aubailly et *alii* (éds), *Et c'est la fin pour quoy sommes ensemble, Hommage à Jean Dufournet,* Paris, H. Champion, 1993, t. 1, pp. 327-339

CASTELLANI Marie-Madeleine, « La Méditerranée dans le *Florimont* en prose », dans Jean Devaux et Matthieu Marchal (éds), *L'Art du récit à la cour de Bourgogne – L'activité de Jean de Wavrin et de son atelier*, Paris, H. Champion, 2018, pp. 207-222

COLLOMP Denis, « Le Doigt sur la dent (geste symbolique du serment sarrasin) », dans *Le Geste et les gestes au Moyen Âge*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence (Senefiance, n°41), 1998, pp. 605-624

DE COMBARIEU DU GRÈS Micheline, « Enfance et démesure dans l'épopée médiévale française », dans *L'Enfant au Moyen Âge : Littérature et civilisation*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence (Senefiance, n°9), 1980, pp. 407-456

DE RIQUER Martín*, Les Chansons de geste françaises*, Paris, Nizet, 1957

FARAL Edmond, « Les débats du clerc et du chevalier dans la littérature des XII^e^ et XIII^e^ siècles », *Romania*, t. 41, n°124 (1912), pp. 473-517

GRÜBER Gauthier, « Une histoire fabriquée de toutes pièces ? Réflexions sur le fondement historique de la conclusion de *Girbert de Mez* », communication au XXII^e^ congrès international de la Société Rencesvals, Lille, juillet 2022

HAUGEARD Philippe, *Du* Roman de Thèbes *à* Renaut de Montauban – *Une genèse sociale des représentations familiales*, Paris, PUF (Perspectives littéraires), 2002

HERBIN Jean-Charles, « *Anseÿs de Gascogne* et la Flandre », *Bien dire et bien aprandre*, n°21 (2003), pp. 207-228

HERBIN Jean-Charles, « L'histoire otage des chansons de geste ou l'inverse ? Le cas *d'Anseÿs de Gascogne* et de la *Vengeance Fromondin* », dans Emmanuelle Poulain-Gautret, Jean-Pierre Martin et *alii* (éds), *Le Nord de la France entre épopée et chronique*, Arras, Artois Presse Université, 2005, pp. 239-265

JAMES-RAOUL Danielle, « À la fenêtre : approche d'un topos textuel dans les romans entre 1150 et 1250 », dans Chantal Connochie-Bourgne (éd.), *Par la fenestre : Études de littérature et de civilisation médiévales*, Aix-en Provence, Presses universitaires de Provence, 2003, pp. 9-22

LE CLERC Victor, *Histoire littéraire de la France*, t. 22, Paris, Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres, 1852

LEGRAND Sandrine, « Hector le Sarrasin, une figure paradoxale de la littérature médiévale », dans Eugenio Amato et *alii* (éds), *La Légende de Troie de l'Antiquité tardive au Moyen Âge. Variations, innovations, modifications et réécritures*, Nantes, Atlantide, Cahiers de l'EA 4246 – L'Antique, le Moderne, n°2, 2014

LEGRAND Sandrine, « La conversion d'Hector de Salorie dans le Deuxième cycle de la croisade », dans Nathalie Bragantini-Maillard et *alii* (éds), *La Chanson de geste et le sacré*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal (Erga, n°15), 2019, pp. 61-72

LEJEUNE Rita, « Les Épopées romanes », dans Hans Robert Jauss et Erich Koehler (éds), *Grundriss der romanischen literaturen des mittelalters*, Heidelberg, Carl Winter Universitätsverlag, vol. III, t. 1, fasc. 2, 1981, pp. 38-41

MARTIN Jean-Pierre, *Les Motifs dans la chanson de geste. Définition et utilisation (Discours de l'épopée médiévale, I),* Lille, Centre d'Études Médiévales et Dialectales de l'Université de Lille III, 1992

MARTIN Jean-Pierre, *Temps, mémoire, narration (Discours de l'épopée médiévale, II),* Paris, H. Champion, 2020

MÉNARD Philippe, *Le Rire et le sourire dans le roman courtois en France au Moyen Âge (1150-1250)*, Genève, Droz, 1969

MÉNARD Philippe, « Tenir le chief embronc, crosler le chief, tenir la main à la maissele : trois attitudes de l'ennui dans les chansons de geste du XII^{e} siècle », dans Erich Köhler (ed.), *Actes et Mémoires du IV^{e} Congrès international de la société Rencesvals, Heidelberg, 28 août-2 septembre 1967*, Heidelberg, Carl Winter Universitätsverlag, 1969, pp. 145-155

PARIS Gaston, *Histoire poétique de Charlemagne*, Paris, A. Franck, 1865

PARIS Gaston, « La chanson du Pèlerinage de Charlemagne », *Romania*, t. 9, n°33 (1880), pp. 1-50

POULAIN-GAUTRET Emmanuelle, *La Tradition littéraire d'Ogier le Danois après le XIII^{e} siècle – Permanence et renouvellement du genre épique médiéval*, Paris, H. Champion, 2005

ROTH Christian E., « Vrais et faux pèlerins sur les routes des chansons de geste », dans *La Chanson de geste et le mythe carolingien : Mélanges René Louis*, Saint-Père-sous-Vézelay, 1982, t. 2, pp. 1087-1103

ROUSE Richard et Mary A., « The Crusade as Context : the Manuscripts of *Athis et Prophilias* », dans Keith Busby and Christopher Kleinhenz (eds), *Courtly Arts and the Art of Courtliness*, Cambridge, Brewer, 2006, pp. 49-104

ROUSSEL Claude, « Aspects du père incestueux dans la littérature médiévale », dans Danielle Buschinger et André Crépin (éds), *Amour, mariage et transgressions au Moyen Âge. Actes du colloque d'Amiens (mars 1983*), Göppingen, Kümmerle (Göppinger Arbeiten zur Germanistik, 420), 1984, pp. 47-63

ROUSSEL Claude, « Le clerc obscur – Rôle et représentation du clerc dans les chansons de geste tardives », dans Philippe Haugeard et Bernard Ribémont (éds),*Chansons de geste et savoirs savants. Convergences et interférences*, Paris, Classiques Garnier, 2016, pp. 113-129

RYCHNER Jean, *La Chanson de geste – Essai sur l'art épique des jongleurs*, Genève-Lille, Librairie Droz-Librairie Giard, 1955

SERGENT Bernard, *L'Origine celtique des Lais de Marie de France*, Genève, Droz, 2014

SUARD François, « Le *Pseudo-Turpin* et la tradition rolandienne à la fin du Moyen Âge : quelques exemples », Jean-Claude Vallecalle (éd.), *Le* Livre de Saint Jacques *et la tradition du* pseudo-Turpin. *Sacralité et Littérature*, Lyon, Presses universitaires de Lyon (CHAM 24), 2011, pp. 111-135, pp. 118-121

SUARD François, « Quelques variations médiévales sur le personnage de Roland », dans Alain Goldschläger (éd.), *Mélanges en l'honneur de J. Lemaire*, Orléans, Paradigme, 2014, pp. 45-58

SUARD François, *Guide de la chanson de geste et de sa postérité littéraire (XI^e^-XV^e^ siècle),* Paris, H. Champion, 2011

TOGEBY Knud, *Ogier le Danois dans les littératures européennes*, Copenhague, Munksgaard, 1969

3. Histoire, religion et société.

BALDWIN John, *Philippe Auguste et son gouvernement*, Paris, Fayard, 1991

BAUDOIN Jacques, *Grand livre des saints : culte et iconographie en Occident*, Le-Puy-en-Velay, CREER, 2006

CASTELLANI Marie-Madeleine, « Les Noces de Cana dans les *Passions* d'Arnould Gréban et Jean Michel », *Graphè*, n°24 (2015), pp. 115-131

CASTELLANI Marie-Madeleine, « Libéral, libéralisme, libéralité, une question de sémantique », dans Éléonore Le Jallé et Fiona McIntosh-Varjabédian (éds), *Libéral, libéralité, libéralisme : histoire et enjeux philosophiques, culturels et littéraires*, Paris, H. Champion, 2018, pp. 81-97

COLLIETTE Louis-Paul, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique, civile et militaire de la province du Vermandois*, Cambrai, chez Samuel Berthoud, 1772

DE BACKER Louis, *L'Extrême Orient au Moyen Âge d'après les manuscrits d'un Flamand de Belgique, moine de Saint-Bertin à Saint-Omer et d'un prince d'Arménie, moine de Prémontré à Poitiers*, Paris, Ernest Leroux, 1877, *Relation de Hayton, prince d'Arménie,* pp. 125-255

DROGUET Vincent, « L'abbaye Saint-Vincent de Laon », *Congrès archéologique de France. 148^e^ session. Aisne méridionale. 1990*, Paris, Société française d'archéologie, t. 2 (1994), pp. 413-430

DUBY Georges, « Les jeunes dans la société aristocratique dans la France du Nord-Ouest au XII^e^ siècle », dans *Féodalité*, Paris, Gallimard, Quarto, 1996, pp. 1383-1398

HAMON Maurice, « La vie de saint Florent et les origines de l'abbaye du Mont-Glonne », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. 129-2, 1971, pp. 215-238

HÉMERÉ Claude, *L'Auguste de Vermandois illustrée*, éd. et trad. de Charles, Saint-Quentin, Librairie Parisienne de Langlet, t. 2, 1874

MEYER Paul, « Le Dit du hardi Cheval », *Romania*, t. 41, n°161 (1912), pp. 90-94

PASTOUREAU Michel, « Une fleur pour le roi – Jalons pour une histoire médiévale de la fleur de lis », *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, pp. 110-124

PASTOUREAU Michel, *L'Ours – Histoire d'un roi déchu*, Paris, Éditions du Seuil, 2007

PAVIOT Jacques, *Les Ducs de Bourgogne, la Croisade et l'Orient (Fin XIV^e^ siècle-XV^e^ siècle)*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003

PLATELLE Henri et CLAUZEL Denis, *Des Principautés à l'Empire de Charles Quint (900-1519)*, dans LOTTIN Alain (dir.), *Histoire des provinces françaises du Nord*, t. II, Dunkerque, Westhoek Éditions – Éditions des Beffrois, 1989

POCHE Bernard, *Une culture autre. La Littérature à Lyon* (1890-1914), Paris, L'Harmattan, 2010

Recueil des historiens des Croisades. Documents arméniens, éd. Charles Köhler, Paris, Imprimerie nationale, 1906, t. 2, Hayton, *La Flor des estoires de la terre d'Orient*, pp. 113-135

ROUXPETEL Camille, « "Indiens", "Éthiopiens" et "Nubiens" dans les récits de pèlerinage occidentaux : entre altérité constatée et altérité construite (XII^e^-XIV^e^ siècles) », *Annales d'Éthiopie*, vol. 27 (2012), pp. 71-90

WALTER Philippe, *Mythologie chrétienne – Fêtes, rites et mythes du Moyen Âge*, Paris, Imago, 2^e^ édition, 2005

IV. Langues

1. Dialectologie et lexicologie

FLUTRE Louis-Ferdinand, *Le Moyen Picard d'après les textes littéraires du temps (1560-1660)*, Amiens, Musée de Picardie, 1970

FLUTRE Louis-Ferdinand, « Notes sur le vocabulaire des *Faits des Romains* », *Romania*, t. 65, n°260, 1939, pp. 478-536

GLESSGEN Martin et TROTTER David (éds), *La Régionalité lexicale du français au Moyen Âge*, Strasbourg, ÉLiPhi (TRaLiRo), 2016

LECOY Félix, « *Ortiere*, subst. Fém., "ornière" », *Romania*, t. 109, n°436, 1988, pp. 561-62

MATSUMURA Takeshi, « Pour la localisation de *Florent et Octavien* », *Travaux de Linguistique et de Philologie*, t. 30 (1992), pp. 355-366

NAUDEAU Olivier, « Afr. de tel aigroi, apr. de tal agrei », *Romania*, t. 114, n°455-456 (1996), pp. 517-521

PINDIVIC Marie-Jane, « Tenter de définir le *safre* dans l'armure du chevalier occidental au Moyen Âge », *Bien dire et bien aprandre*, n°33 (2018), pp. 187-200

PIROT François, « Du bon usage actuel de travaux anciens consacrés à l'époque française. À propos de *Gormont et Isembart* et de ses épaves archaïques », *Le Moyen Âge*, vol. 110 (2004), pp. 48-52

POPE Mildred Katharina, « Notes on the vocabulary of the *Romance of Horn and Rimel* », dans *Mélanges de philologie romane et de littérature médiévale offerts à Ernest Hœpffner*, Paris, Les Belles Lettres, 1950, pp. 63-70

REMACLE Louis, *La Différenciation dialectale en Belgique romane avant 1600*, Genève, Droz, 1992

RIBARD Jacques, «"*chaussée*" et "*chemin ferré* "», *Romania*, t. 92, n°366 (1971), pp. 262-266

RIDEL Élisabeth, *Les Vikings et les mots. L'apport de l'ancien scandinave à la langue française*, Paris, Errance, 2009

ROQUES Gilles, « Le vocabulaire des versions picardes du *Roman de Thèbes* », *Bien dire et bien aprandre*, n°21 (2003), pp. 359-371

ROQUES Gilles, « Les régionalismes dans les diverses versions du *Chastelain de Coucy et de La Dame de Fayel* », dans Jean-Charles Herbin (éd.), *Richesses médiévales du Nord et du Hainaut*, Valenciennes, Presses Universitaires du Hainaut, 2002, pp. 229-242

ROQUES Gilles, « Notes de lexicologie française. À propos de quelques régionalismes au Moyen Âge », *Travaux de Linguistique et de Littérature*, n°14, 1 (1976), pp. 105-110

ROQUES Gilles, « Les régionalismes dans le fabliau de *Barat et Haimet* », dans Sarah Baudelle-Michels, Marie-Madeleine Castellani et *alii* (éds), *Romans d'Antiquité et littérature du Nord – Mélanges offerts à Aimé Petit,* Paris, H. Champion, 2007, pp. 719-727,

STIMM Helmut, « Zur Lexikologie und Etymologie von altfranzösisch *laiier* "lassen", *delaiier* "aufhalten", "säumen", dans Erich. von Richthofen (ed.), *Philologica romanica Erhard Lommatzsch gewidmet*, München, W. Fink verlag, 1975, pp. 371-383

Revue de Linguistique Romane [RLiR]

Zeitschrift für romanische Philologie [ZrP]

2. Grammaire et phonétique

BRASSEUR Annette, *Étude linguistique et littéraire de la* Chanson des Saisnes *de Jean Bodel*, Genève, Droz, 1990

FOUCHÉ Pierre, *Morphologie historique du français. Le verbe*, Paris, Klincksieck, 1967

GOSSEN Charles-Théodore, *Petite Grammaire de l'ancien picard*, Paris, Klincksieck, 1970

JOLY Geneviève, *Précis d'ancien français*, Paris, Armand Colin, 2004

MÉNARD Philippe, *Syntaxe de l'ancien français*, Pompignac, Éditions Bière, 4e édition, 1994

ZINK Gaston, *Morphologie du français médiéval*, Paris, PUF, 1989

ZINK Gaston, *Phonétique historique du français*, Paris, PUF, 1986

3. Outils

BOURGAIN Pascale et VIELLIARD Françoise, *Conseils pour l'édition des textes médiévaux, Fascicule III : Textes littéraires*, Paris, École nationale des Chartes Comité des travaux historiques et scientifiques, 2018

COLOMBO-TIMELLI Maria et *alii*, *Nouveau répertoire de mises en prose (XIVe-XVIe siècle),* Paris, Classiques Garnier, 2014

DI STEFANO Giuseppe, *Nouveau dictionnaire historique des locutions*, Turnhout, Brepols, 2015

MOISAN André, *Répertoire des noms propres de personnes et de lieux cités dans les Chansons de Geste françaises et les œuvres étrangères dérivées*, Genève, Droz, Publications romanes et françaises CLXXIII, 1986

MORAWSKI Joseph, *Proverbes français antérieurs au XVe siècle*, Paris, H. Champion, 1925

SINGER Samuel (ed.), *Thesaurus Proverbiorum medii aevi*, Berlin/New York, De Gruyter, 1995-2002

4. Dictionnaires

Dictionnaire du Moyen Français, ATILF (CNRS & Université de Lorraine), 2020 : http://www.atilf.fr/dmf [DMF]

Dictionnaire étymologique de l'ancien français, Heidelberg, 2022 : https://deaf-server.adw.uni-heidelberg.de [DEAF]

Trésor de la Langue française informatisé, ATILF (CNRS/Université de Lorraine), 2022 : http://atilf.atilf.fr/tlf.htm [TLFi]

GODEFROY Frédéric, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e^ au XV^e^ siècle*, 1891-1902 [God.]

MATSUMURA Takeshi, *Dictionnaire du français médiéval*, Paris, Les Belles lettres, 2015 [DFM]

TOBLER Adolf et LOMMATZSCH Erhard, *Altfranzösisches Wörtherbuch*, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1936 [TL]

WARTBURG Walter von, *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, 1922-1967 [FEW]

TABLE DES MATIERES

RESUME ..... **- 5 -**

ABSTRACT ..... **- 6 -**

REMERCIEMENTS ..... **- 9 -**

PARTIE I - LE TEXTE ET SES MANUSCRITS ..... **- 11 -**

I. LES MANUSCRITS ..... - 12 -

1. BnF fr. 793 [A] ..... *- 12 -*

2. BnF fr. 12548 [B] ..... *- 27 -*

3. BnF fr. 1598 [C] ..... *- 28 -*

4. Lyon, Bibliothèque Municipale, P. A. 59 [D] ..... *- 29 -*

5. Durham, University Library, Cosin V.II. 17 [E] ..... *- 29 -*

6. Fragments ..... *- 30 -*

II. STEMMA ET CHOIX DU MANUSCRIT ..... - 31 -

1. Le stemma ..... *- 31 -*

2. Spécificités du manuscrit A ..... *- 33 -*

III. RESUME DE LA CHANSON ..... - 36 -

PARTIE II - LA LANGUE DE LA COPIE ..... **- 49 -**

1. Graphies ..... *- 49 -*

2. Phonétique ..... *- 67 -*

3. Morphologie ..... *- 74 -*

4. Syntaxe ..... *- 85 -*

5. Lexique : mots rares, régionalismes et premières attestations ..... *- 91 -*

6. Les copistes et la scripta ..... *- 109 -*

PARTIE III - VERSIFICATION, METRIQUE ET TECHNIQUES ..... **- 119 -**

1. Le vers ..... *- 119 -*

2. Les laisses et les rimes ..... *- 120 -*

3. Traitement de la laisse et procédés stylistiques propres au ms. A ..... *- 123 -*

PARTIE IV - INTRODUCTION LITTERAIRE ..... **- 127 -**

I. ASSOCIATIONS D'ŒUVRES DANS LES MANUSCRITS ..... - 127 -

1. Le manuscrit A : Athis et Prophilias ..... *- 127 -*

2. Le manuscrit B : Bueve de Hantone ..... *- 128 -*

3. Le manuscrit C : La Chanson d'Aspremont ..... *- 128 -*

4. Le manuscrit E : Ogier le Danois ..... *- 130 -*

II. L'INTERTEXTUALITE : UNE ŒUVRE « TRIBUTAIRE » ..... - 131 -

1. La Chanson de Roland : l'après Roncevaux ..... *- 131 -*

2. Le Pseudo-Turpin - 133 -
3. Autres textes épiques - 134 -
4. Les Lais de Graelent et de Goron - 138 -
III. DIFFUSION DE LA CHANSON - 140 -
1. Lion de Bourges (XIV^e siècle) - 140 -
2. Les Mises en prose - 140 -
3. Une version « renouvelée » au XX^e siècle : Claudius La Roussarie - 142 -
IV. ENTRE HISTOIRE ET LEGENDE : RODRIGO, LE DERNIER ROI DES GOTHS - 143 -
V. HYBRIDITE GENERIQUE : ENTRE EPIQUE ET ROMANESQUE - 145 -
1. Les femmes - 145 -
2. Le siège et la fenêtre - 148 -
3. Le romanesque et l'univers « courtois » - 149 -
VI. *ANSEÏS DE CARTHAGE* ET LE MYTHE TROYEN - 157 -
VII. RELIGION ET ESPRIT LAÏC : UNE CHANSON DE CROISADE ? - 161 -
VIII. L'ESPACE ET LA TEMPORALITE - 166 -
1. Le temps - 166 -
2. Espace réel et espace fictionnel - 167 -
IX. L'EPOQUE, LE LIEU ET L'ESPRIT : LOCALISATION DE L'ŒUVRE ET DU MS. A - 170 -
X. LE POUVOIR ET SA TRANSMISSION - 174 -
1. La jeunesse d'un roi - 175 -
2. Conflit de générations : les pères et les fils - 179 -
3. Héritage et héritiers - 182 -
4. Une chanson pro-royale - 188 -
XI. CONCLUSION GENERALE - 193 -

ANNEXES - 197 -

1. Proverbes et expressions proverbiales - 197 -
2. Interventions du narrateur/jongleur (hors du prologue) - 199 -
3. Prolepses - 201 -

BIBLIOGRAPHIE - 205 -

TABLE DES MATIERES - 219 -